

ŒUVRES

DE

M. DE FONTANES.

IMPRIMERIE D'AMÉDÉE GRATIOT ET COMP.,
RUE DE LA MONNAIE, 11.

ŒUVRES

DE

M. DE FONTANES

RECUEILLIES POUR LA PREMIÈRE FOIS

ET COMPLÉTÉES D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX;

PRÉCÉDÉES

D'UNE LETTRE DE M. DE CHATEAUBRIAND;

AVEC UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE PAR M. ROGER, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,
ET UNE AUTRE PAR M. SAINTE-BEUVE.

TOME PREMIER.

À PARIS,
CHEZ L. HACHETTE,
LIBRAIRE DE L'UNIVERSITÉ ROYALE DE FRANCE,
RUE PIERRE-SARRAZIN, 12.

1839

A MADAME LA COMTESSE

CHRISTINE DE FONTANES.

J'aurais regardé, Madame, comme la récompense des fatigues de ma vie, le bonheur de parler au public de votre illustre père. Avec quel plaisir, arrêté au bord de ma tombe, j'eusse redemandé à une amitié fidèle les souvenirs dont elle est restée dépositaire ! C'est M. de Fontanes qui encouragea mes premiers essais ; c'est lui qui annonça le *Génie du Christianisme ;* c'est sa muse qui, pleine d'un dévouement étonné, dirigea la mienne dans les voies nouvelles où elle s'était précipitée ; il m'apprit à dissimuler la difformité des objets par la manière de les éclairer, à mettre, autant qu'il était en moi, la langue classique dans la bouche de mes personnages romantiques. Il y avait jadis des hommes conservateurs du goût, comme ces dragons qui gardaient les pommes d'or du jardin des Hespérides : ils ne laissaient entrer la jeunesse que quand elle pouvait toucher au fruit sans le gâter.

Lorsqu'à la mort du fils des Condé, la politique m'eut jeté à l'écart, M. de Fontanes me sauva de la colère de l'homme que j'ai nommé *fastique ;* ce fut à l'occasion de cette mort qu'il fit un jour cette réponse courageuse : « Vous pensez toujours à votre duc d'Enghien ? — Il me semble que l'empereur y pense autant que moi. »

Votre père, Madame, vint encore à mon aide dans la car-

rière littéraire ; il me releva le cœur par ces stances empreintes des félicités de l'école antique :

Le Tasse errant de ville en ville, etc.

J'ai adressé à M. de Fontanes ma *Lettre sur Rome,* j'ai parlé de lui dans mon *Essai sur la Littérature anglaise;* j'avais auparavant fait entendre mes regrets, lorsque la nouvelle inopinée de sa mort me vint frapper à Berlin. Dans mes *Mémoires,* je me suis étendu avec effusion sur l'existence intime de mon ami : mais voyez ma peine, Madame ; aujourd'hui des engagements me lient à la société honorable devenue propriétaire de mes ouvrages *posthumes* et de mes ouvrages *inédits.* Je ne pourrais rien publier d'une certaine étendue, qui n'appartînt à cette société. Je me trouve donc dans l'impossibilité de rédiger la notice de l'édition des œuvres de M. de Fontanes.

Une chose sert à me consoler, M. de Sainte-Beuve vous prête son secours : son talent fin et varié, par une condescendance charmante et une rare souplesse, s'applique, comme il lui plaît, au talent des autres, leur prête ou sait en tirer des grâces qu'on n'avait pas aperçues. Ce génie merveilleusement doué, jugera, choisira, classera avec habileté et délicatesse, une prose et des vers qu'on reconnaît pour jumeaux à leurs beautés fraternelles. L'article de M. Roger (*Biographie universelle*) ne laisse rien à désirer touchant la vie de mon ami : on ne saurait ni mieux faire, ni mieux dire.

M. de Fontanes, revenant parmi les *doctes Fées,* fera événement, si dans ce temps-ci quelque chose fait événement ; il causera du moins, sur le Parnasse moderne, ce scandale que produit l'apparition d'un homme sobre au milieu d'une

orgie. Nous sommes si loin de la langue française d'autrefois, si étrangers au mouvement ordonné de ces sentiments qui naissent les uns des autres, et ne cherchent point leur effet hors nature ! Les écrits de mon ami vous entraînent par un cours égal et limpide ; l'âme éprouve un bien-être et se trouve dans une situation heureuse où tout charme et rien ne blesse.

M. de Fontanes revoyait sans cesse ses ouvrages : *le Verger* est maintenant un poëme nouveau. Nul plus que le maître des vieux jours n'était convaincu de l'excellence de la maxime : « Hâte-toi lentement. » Que dirait-il donc aujourd'hui qu'au moral comme au physique, on s'évertue à supprimer le chemin ; on croit ne pouvoir aller jamais assez vite. M. de Fontanes préférait voyager au gré d'une mesure harmonieuse. Il m'a communiqué ses goûts, ou, si l'on veut, ses préjugés. Il faut être singulièrement pressé pour traverser le ciel à tire d'aile, sans avoir le temps de se livrer à une rêverie ou de placer une idée sur la route. Il n'y a que Françoise de Rimini avec laquelle on peut fuir d'une fuite éternelle :

Quali colombe, dal disio chiamate,
Con l'ali aperte e ferme al dolce nido
Volan per l'aer dal voler portate.

Le siècle littéraire, je le sais, ne retournera pas en arrière à la publication d'un livre classique : on s'ennuie de tout, lorsque l'ennui que l'on éprouve n'est pas dans la chose vue, mais lorsqu'il existe dans l'esprit qui voit. Il suffira que les deux volumes - Fontanes nous demeurent comme témoins de ce que nous avons perdu, en nous faisant juger de l'épaisseur de la terre végétale enlevée.

Quant au côté politique des choses, vous n'en avez rien à craindre, Madame, pour le succès de votre entreprise filiale. Votre père a servi Bonaparte : eh bien ! tout le monde n'adore-t-il pas Bonaparte à cette heure ? Chacun n'en fait-il pas le type de son opinion ? le royaliste dit : « C'est celui-là qui savait gouverner ! » le républicain s'écrie : « C'est celui-là qui était la source de toutes les libertés ! » le militaire répète : « C'est celui-là qui nous rendait maîtres à Vienne, à Berlin, à Moscou. » Lorsque trois révolutions se sont opérées, l'humeur la plus susceptible pourrait-elle aller chercher dans les détails de la vie d'un homme un sujet d'injustice ou de colère d'opinion ? Les questions que l'on agite aujourd'hui sont puériles, parce qu'elles n'ont pas d'avenir : des intérêts individuels, que l'on érige en principes généraux, servent à remplir ces intervalles d'un repos apparent, qui lient les grands événements passés aux grands événements futurs. Tout a changé : tout continue de changer : nous voyons venir sur nous avec impétuosité la société nouvelle, comme on voit venir le boulet sur le champ de bataille. Rien de ce qui existe n'existera ; la vieille Europe est tombée avec la vieille monarchie française : la Religion seule est debout. Ces couronnements, dont on nous a donné le spectacle, sont les dernières représentations ou les dernières parades d'un monde qui va disparaître : c'est un calque, une image ; ce n'est plus un original, une réalité. Les populations se substituent à leurs chefs ; l'esprit qui régit passe dans les masses : deux cents mille hommes, à Birmingham, ont répondu aux génuflexions de Westminster. Le coup est porté : l'effet peut n'être pas immédiat, mais il est sûr.

Tandis que vous érigez un monument funèbre, moi, Madame, je rassemble les *pensées* du plus ancien ami de votre

père : elles ne sont point destinées à voir le jour. La veuve de M. Joubert semble pénétrée du sentiment que j'exprimais en parlant de lui dans mon *Essai sur la Littérature anglaise :* « Un homme fut mon ami et l'ami de M. de Fontanes. Je ne « sais si, au fond de sa tombe, il me saura gré de révéler la no- « ble et pure existence qu'il a cachée. Quelques articles, qu'il « ne signait pas, ont seulement paru dans diverses feuilles pu- « bliques. Qu'il soit permis à l'amitié de citer de courts frag- « ments de ces articles : c'est le seul vestige des pas qu'un ta- « lent solitaire et ignoré a laissés en traversant la vie. »

Je rencontre à chaque instant, dans les ébauches de M. Joubert, des choses adressées à M. de Fontanes et que celui-ci n'a point connues. Ces confidences d'un ami à un ami, l'un et l'autre absents pour jamais ; ces pensées testamentaires, recueillies par un troisième ami sur des morceaux de papier destinés à périr, m'offrent une complication de tristesses d'une puissance extraordinaire : l'antiquaire déchiffre avec moins de religion les manuscrits d'Herculanum, que je n'étudie les secrets d'une double amitié conservés sous des cendres [1].

Tels sont mes travaux, Madame ; j'écoute derrière moi mes souvenirs, comme les bruissements de la vague sur une grève lointaine. En me promenant quelquefois dans les bois, ces vers du *Jour des Morts* me reviennent en mémoire :

D'un ami qui n'est plus la voix longtemps chérie
Me semble murmurer dans la feuille flétrie.

Mais hélas ! j'ai tant de regrets que je ne sais auquel en

[1] Les *Pensées* de M. Joubert sont aujourd'hui recueillies et publiées.

tendre. Resté le dernier, je m'occupe à tout arranger dans la maison vide, à fermer les portes et les fenêtres. Ces pieux devoirs remplis, si mes amis, lorsque je les irai rejoindre, me demandent ce que je faisais, je leur répondrai : « Je pensais à « vous. » Il y aura bientôt entre eux et moi communion de poussières après union de cœurs.

Les hommes d'autrefois, en vieillissant, étaient moins à plaindre et moins isolés que ceux d'aujourd'hui : s'ils avaient perdu les objets de leur affection, peu de chose d'ailleurs avait changé autour d'eux; étrangers à la jeunesse, ils ne l'étaient pas à la société. Maintenant un traînard dans ce monde a non-seulement vu mourir les individus, mais il a vu mourir les idées : principes, mœurs, goûts, plaisirs, peines, sentiments, rien ne ressemble à ce qu'il a connu : il est d'une race différente de l'espèce humaine au milieu de laquelle il achève ses jours.

Et pourtant, France du dix-neuvième siècle, apprenez à estimer cette vieille France qui vous valait. Vous deviendrez vieille à votre tour, et l'on vous accusera, comme on nous accuse, de tenir à des notions surannées. Ne reniez pas vos pères; vous êtes sortis de leur sang : s'ils n'eussent été généreusement fidèles aux antiques mœurs, vous n'auriez pas puisé dans cette fidélité native l'énergie qui vous a rendus célèbres dans les mœurs nouvelles : ce n'est entre les deux Frances qu'une transformation de vertu.

Si je ne puis, Madame, entrer dans le détail des qualités éminentes qui distinguaient votre père, je suis heureux du moins en m'en allant, de signer mon nom au bas de sa gloire, comme j'ai signé l'acte de votre naissance.

CHATEAUBRIAND.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

M. DE FONTANES,

Baron Jean François

PAR M. ROGER,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

(Extrait de la *Biographie universelle*, tome LXIV, publié en 1837).

FONTANES (le marquis Louis de), de l'Académie française, né à Niort (Deux-Sèvres), le 6 mars 1757, mort à Paris, le 17 mars 1821, était issu d'une famille noble et protestante, originaire du Languedoc, exilée par suite de la révocation de l'édit de Nantes, mais rentrée en France depuis longues années. Sa mère, qui était catholique, avait exigé que ses enfants fussent élevés dans sa foi. Son père, n'ayant pour toute fortune qu'un modeste emploi d'inspecteur du commerce, confia l'éducation de son enfance à un honnête curé des environs de Niort, chez lequel il fut mis en pension, et qu'il accompagnait à l'église. De là peut-être ce goût prononcé pour les cérémonies religieuses qu'il a gardé toute sa vie, et qui peut-être aussi n'a pas été sans influence sur la nature de son talent, comme sur le choix des sujets qu'il a traités. Il passa ensuite au collége de Niort, tenu par la congrégation de l'Oratoire, et y acheva toutes ses études. Sa passion pour la poésie se déclara de bonne heure. Un frère aîné, qu'il a longtemps pleuré, encourageait par son exemple (car il était poëte aussi) les premiers essais de sa jeune verve. Après la mort de son frère et

de son père, Fontanes vint se fixer à Paris. Quoique déjà sur son déclin, la littérature y régnait presque en souveraine sur une société polie. Heureux jours, du moins pour les poëtes, où les lettres n'étaient pas, comme aujourd'hui, une spéculation et un moyen de fortune, mais un moyen de bonheur; où on les cultivait encore pour l'amour d'elles-mêmes; où un bon livre, fût-il d'un jeune homme ignoré, avait en peu de temps pour lecteurs et la cour et la ville, et se trouvait dans tous les salons; où la poésie était du goût de tous les âges, et faisait l'aliment de toutes les conversations!

Fontanes débuta dans le monde littéraire, en 1778, par *la Forêt de Navarre*. C'est un petit poëme *descriptif*, genre alors fort à la mode, mais où l'auteur, évitant tous les écarts de l'école contemporaine, réussit à peindre la nature, comme les anciens, avec vérité, et à être brillant sans fausses couleurs, sans recherche et sans enluminure. Ce début lui concilia l'amitié de Ducis, à qui, l'année suivante, il adressa une belle et noble *Épître*. Il y a de l'âme et de l'inspiration dans cet hommage rendu au talent original, profond et vrai, et aux vertus privées de Ducis. On y sent déjà que le jeune poëte est appelé à réussir particulièrement dans l'expression des sentiments religieux, comme nous le verrons plus bas.

En 1783, parut sa *traduction* en vers de l'*Essai sur l'Homme*, de Pope, ouvrage de morale un peu sec, dont Fontanes s'attacha trop peut-être à imiter la concision. Malgré ce défaut, fort atténué du reste dans l'édition publiée en 1821 [1], tous les hommes éclairés, appréciant les grandes beautés qui le rachetaient, félicitèrent l'auteur de l'élévation et de la pureté de

[1] On y lit l'avis suivant : « Je ne songeais point à réimprimer cette traduction. Elle serait restée longtemps dans mon portefeuille avec quelques ouvrages originaux. Mais on publie, après la mort de M. Delille, la version qu'il n'a point imprimée de son vivant : je dois donc aussi publier la mienne. Il y a plus de vingt ans qu'elle est dans sa forme actuelle. Si je paraissais plus tard, on pourrait croire que j'ai corrigé mon travail sur celui de M. Delille. »

son style. Mais, chose singulière ! la traduction de Fontanes était précédée d'un *Discours préliminaire*; il aspirait sans doute à figurer par ses vers dans les premiers rangs des poëtes du temps, et il arriva que sa prose le plaça tout d'abord au premier rang des prosateurs où il n'aspirait pas. C'est en effet un morceau achevé. On s'étonna de trouver, dans un jeune homme de vingt-six ans, une si rare sûreté de goût, une si haute raison, une critique si fine et si profonde, un fonds de littérature si étendu, tant d'élégance et de clarté unies à une telle variété d'idées et de jugements indépendants. Les portraits de *Lucrèce*, d'*Horace*, de *Boileau*, de *Voltaire*, et surtout de *Pascal*, considérés comme écrivains moralistes, furent dès lors et seront toujours cités comme des modèles de style, comparables à ce que nous ont laissé dans ce genre les plus beaux génies du grand siècle.

Le poëme du *Verger*[1] fut publié en 1788. Le plan en parut vague et faiblement tracé; mais on y remarqua de beaux vers sur les *Alpes*, le *Jura* et la *Vallée du Léman*, et un morceau des plus gracieux sur *les fleurs*.

Le talent poétique de Fontanes sembla s'être agrandi dans l'*Essai sur l'Astronomie*, publié en 1789. Ce fut alors que La Harpe, qui ne louait guère ses contemporains, prononça sur Fontanes ces paroles prophétiques : *Voilà décidément un poëte qui tuera l'école de Dorat.* Même succès attendait l'*Épître sur l'Édit en faveur des non catholiques*, couronnée le 25 août de la même année par l'Académie française. Cet édit sorti du cœur de Louis XVI, et qui rendait aux protestants les droits que leur avait fait perdre la révocation de l'édit de Nantes, cet édit qui trouva parmi eux tant et de si illustres ingrats, inspira dignement Fontanes. Né d'une famille calviniste, écrivant son épître au milieu des déclamations philosophiques et politiques de 1789, il y rend hommage à Louis XVI, sans cesser d'admirer Louis-le-Grand; il est philosophe et religieux, tolérant

[1] Fontanes l'a refait depuis tout entier et en trois chants, au lieu d'un, sous le titre d'*Essai sur la Maison rustique*. Il est encore inédit.

et catholique; il proclame hautement, en présence de l'incrédulité déjà triomphante, le dogme de l'Eucharistie qu'il qualifie ainsi :

Ce dictame immortel qui fleurit dans les cieux.

Nous ne pouvons, à propos de cette épître, nous empêcher de croire que, si l'Académie française s'honora elle-même en la couronnant, ce fut aussi cet acte honorable qui contribua le plus à exciter la haine révolutionnaire de Chamfort contre l'illustre compagnie dont il était membre, et dont il provoqua peu après la destruction.

Ne voulant point interrompre l'analyse, ou, pour mieux dire, le simple énoncé des divers ouvrages poétiques de Fontanes, et n'étant point d'ailleurs obligé de suivre l'ordre chronologique dans lequel ils ont été publiés, nous franchissons plusieurs années pour parler tout de suite de quelques poésies qui lui ont acquis et assuré le plus de renommée, *la Chartreuse de Paris*, *les Livres saints*, *le Jour des Morts dans une Campagne*, les *Stances à M. de Châteaubriand*, et *le Retour d'un Exilé*, *Ode sur la violation des tombeaux de Saint-Denis*.

Il faut lire *la Chartreuse*, non dans les versions fautives, publiées dans divers recueils, depuis 1783 jusqu'en 1800, mais telle que Fontanes l'a refaite pour M. de Châteaubriand qui l'a imprimée en entier dans le *Génie du Christianisme*. Nous ferions injure à nos lecteurs en analysant ce poëme aujourd'hui si connu. Nous nous contenterons donc de répéter ce qu'en dit M. de Châteaubriand avant de le citer : « Ces beaux « vers prouveront aux poëtes que leurs muses gagneraient « plus à rêver dans les cloîtres qu'à se faire l'écho de l'impiété. » On trouve, dans *les Livres saints*, les beautés poétiques les plus dignes d'un pareil sujet; et Fontanes y prouve par son exemple la vérité de ce vers du poëte :

L'enthousiasme habite aux rives du Jourdain.

Il règne dans *le Jour des Morts* une mélancolie religieuse, pénétrante, pleine de charme, inconnue des anciens, jointe à la simplicité, à l'accord parfait de la pensée et de l'expression, qui caractérisent ces éternels modèles du goût : c'est du Fénelon en beaux vers. Les *Stances*, adressées au chantre des Martyrs (en 1810), alors persécuté par les plus injustes critiques, ne le cèdent en rien, ce nous semble, à ce que la muse de l'amitié inspira de plus touchant et de plus gracieux à Ovide parlant de Tibulle, à Horace écrivant à Virgile. Mais, si quelque chose put être encore plus flatteur que ces vers pour M. de Châteaubriand, ce fut l'envoi ingénieux dont Fontanes les accompagna. Quel était donc cet envoi? *Une critique de Télémaque en sept volumes, publiée depuis un siècle!*

Quoique l'*Ode sur la violation des tombeaux de Saint-Denis*, ode remarquable par la verve et l'indignation poétique, n'ait été connue du public que par la lecture qui en fut faite dans la séance académique du 24 avril 1817, nous pouvons affirmer qu'elle était connue de Bonaparte avant qu'il eût eu le bon esprit de restaurer les tombes royales. On peut donc présumer qu'elle a contribué à cette restauration. Fontanes voulait plus : il avait conseillé des *autels expiatoires*. Mais, comme l'a dit M. le prince de Talleyrand, et comme on a fait depuis, *on recula devant la crainte de donner de l'humeur aux assassins.*

Reprenons la vie de Fontanes où nous l'avons laissée, à la fin de 1789. La révolution à peine commencée de fait, mais de longue main préparée dans l'opinion, fit en peu de temps des progrès immenses, grâce à l'audace des novateurs aidée de la faiblesse du pouvoir. Tout ce qui n'était pas détruit était menacé de l'être. Quelques esprits sages et pleins de loyauté, mais un peu *tard-voyants* (si j'ose hasarder ce mot), résolurent d'opposer leur sagesse à la folie, et leurs écrits raisonnables au torrent des pamphlets furieux qui inondaient la France. Dans ce dessein, ils s'associèrent ceux des écrivains monarchiques qu'ils jugèrent les plus modérés dans leur opinion politique, tels que Suard et Fontanes. Ce dernier, de con-

cert avec Flins[1], entreprit un nouveau journal qui s'appelait *le Modérateur*. Mais cet essai ne fut pas plus heureux qu'il ne l'a été à une époque plus voisine de nous, et le torrent emporta bientôt *le Modérateur* et *les modérés*. Fontanes néanmoins, se raidissant contre le péril, continua, dans d'autres écrits, à combattre l'anarchie, jusqu'au jour où tombèrent avec le trône et ceux qui l'avaient défendu et plusieurs de ceux-là même qui l'avaient fait tomber. Retiré d'abord à Lyon, où il avait épousé, depuis un an, une femme aimable, spirituelle et d'un caractère noble et ferme, Fontanes vit bientôt ses jours en danger au milieu de ses nouveaux compatriotes incendiés et décimés.

Obligé de fuir, il erra longtemps sans asile, et sa femme accoucha de son premier enfant au milieu des vignes. Recueilli enfin chez un ami, il y reçoit un jour un billet portant ces mots écrits au crayon : « Allez trouver dans son camp le « représentant du peuple Maignet ; il vous donnera un sauf-« conduit ». Maignet ! l'incendiaire d'Orange et de Bédouin ! quelle ressource ! n'était-ce pas plutôt un piége ? Il s'achemine pourtant vers le camp du proconsul ; on l'arrête au premier poste et on le conduit à Maignet. A peine lui a-t-il dit son nom que celui-ci s'élance sur lui, comme un tigre prêt à dévorer sa proie, lui secoue le corps avec violence et lui glisse furtivement un papier sous ses vêtements, en lui criant : « Tu « t'es fait bien attendre ; je n'ai plus besoin de toi ; va-t-en. « Gendarme ! qu'on le mène au lieu convenu. » Ces paroles n'étaient pas rassurantes. Fontanes suit en silence le gendarme qui, à une lieue de là, le quitte et lui dit : « Voilà ton chemin ; « bonjour. » Resté seul, Fontanes retire le papier mystérieux... c'était un passeport signé *Maignet*, excellente sauve garde au moyen de laquelle Fontanes se crut, au moins pour quelque temps, en sûreté. Il alla à Paris et y fit venir madame de Fontanes. Ils y étaient depuis un mois : mais voilà que le 20 décembre 1793 (30 frimaire an II), sortant tout à coup de leur stupeur, les Lyonnais envoient à la barre de la Convention quatre hom-

[1] Flins auteur des comédies, *le Réveil d'Epiménide* et *la jeune Hôtesse*.

mes du peuple[1], quatre hommes grossièrement vêtus qui, semblables au *paysan du Danube,* retraçant au sénat de Rome les cruautés de ses préteurs et lui disant avec l'autorité du désespoir : *Retirez-les*, viennent, dans un discours énergique et adroit, demander au sénat régicide la cessation des massacres et le rappel de Collot-d'Herbois. Déjà les tyrans de la France, d'abord étonnés d'un pareil langage, se sentent en dépit d'eux émus de pitié pour leurs victimes. Le décret de rappel est rendu. Mais Collot-d'Herbois, instruit à temps du départ des députés lyonnais, arrive lui-même à Paris et fait rapporter le décret (séance du 21 décembre). Le chef de la députation est arrêté ; l'écrivain qui lui avait prêté son éloquence est deviné et menacé ; c'était Fontanes[2]. Il dut se dérober au danger. Madame de Fontanes et lui se retirèrent à Sevran, près de Livry, chez madame Dufrénoy leur amie, femme d'un talent poétique élégant et naturel, où ils vécurent paisiblement jusqu'au 9 thermidor.

Bientôt après, la Convention créa l'*Institut*, qu'elle composa d'abord d'écrivains, de savants et d'artistes pris, comme de raison, dans son propre sein, tels que Lakanal, Fourcroy, David, etc., auxquels furent successivement adjoints les plus grands noms scientifiques et littéraires de l'époque. Fontanes alors ne fut point oublié. On le nomma de plus professeur de belles-lettres à l'école centrale des *Quatre-Nations*.

Une heureuse réaction politique et littéraire s'opérait dans les esprits, mais elle marchait lentement : il fallait y aider par le moyen de la presse périodique. Quoique déjà plus d'une

[1] Sain-Rousset, Changeux, Chaussat et Prost. Ce fut Changeux qui porta la parole. De ces quatre hommes de cœur il n'existe plus aujourd'hui que MM. Sain-Rousset et Prost.

[2] Nous racontons en peu de mots cet incident. Voyez, pour les détails, le *Moniteur* et les journaux d'alors, mais principalement le *Journal de l'Anarchie*, publié en 1821, par M. le chevalier de Langeac, au récit duquel nous avons emprunté quelques expressions ; voyez aussi l'éloquent discours de réception de M. Villemain à l'Académie française.

fois punis de leur courage, quelques publicistes, hommes d'esprit et de cœur, tels que M. Michaud[1], se remirent à l'œuvre. La Harpe, converti à la religion et à la cause royale par une longue détention, reprit la plume et devint éloquent. Il s'associa Fontanes et l'abbé Bourlet de Vauxcelles pour la rédaction du *Mémorial.* Les noms des trois principaux rédacteurs figuraient en tête de ce journal, et chacun d'eux signait ses articles de la lettre initiale de son nom. Un article signé F. parut à la date du 15 août 1797. C'était une lettre au général Bonaparte, commandant alors en Italie et dont les proclamations semblaient menacer les Parisiens peu républicains d'un nouveau canon de *vendémiaire.* Voici quelques fragments de cette pièce singulière : « Brave général, tout a changé et tout « doit changer encore, a dit un écrivain politique de ce siècle, « à la tête d'un ouvrage fameux. Vous hâtez de plus en plus « l'accomplissement de cette prophétie de Raynal. J'ai déjà « annoncé que je ne vous craignais pas, quoique vous com- « mandiez quatre-vingt mille hommes et qu'on veuille *nous* « *faire peur* en votre nom. Vous aimez la gloire, et cette pas- « sion ne s'accommode pas de petites intrigues et du rôle « d'un *conspirateur subalterne auquel on voudrait vous ré-* « *duire.* Il me paraît que *vous aimez mieux monter au Capi-* « *tole*, et cette place est plus digne de vous. Je crois bien « que votre conduite n'est pas conforme aux règles d'une « morale très sévère ; mais l'héroïsme a ses licences, et Vol- « taire ne manquerait pas de vous dire que vous faites *votre* « *métier d'illustre brigand* comme Alexandre et comme « Charlemagne : cela peut suffire à un guerrier de vingt- « neuf ans..... En vérité, brave général, vous devez bien rire « quelquefois, du haut de votre gloire, des cabinets de l'Eu- « rope et des dupes que vous faites..... Vous préparez de mé-

[1] M. Michaud l'aîné (auteur du *Printemps d'un Proscrit*, des *Adieux à Bonaparte*, de l'*Histoire des Croisades*, etc., etc.) n'a jamais cessé de rédiger la *Quotidienne*, durant toute la révolution, que quand il y a été forcé par un arrêt d'exil ou de mort.

« morables événements à l'histoire. Il faut l'avouer, si les « rentes étaient payées et si on avait de l'argent, rien ne se- « rait plus intéressant au fond que d'assister aux grands spec- « tacles que vous allez donner au monde : l'imagination s'en « accommode fort, si l'équité en murmure un peu... Vous « aimez les lettres et les arts ; c'est un nouveau compliment « à vous faire. Les guerriers instruits sont humains ; je sou- « haite que le même goût se communique à tous vos lieute- « nants.....

« J'aime fort les héros, s'ils aiment les poëtes.... »

« *Suivez vos grands projets, et ne revenez surtout à Paris que* « *pour y recevoir des fêtes et des applaudissements.* »

Nous ne savons pas si le général Bonaparte eut connaissance du *Mémorial* et de cette lettre curieuse. Il s'en serait sans doute amusé. Mais le Directoire la lut et ne s'en amusa pas. Quinze jours après, arriva le 18 fructidor, véritable Saint-Barthélemi des journalistes, où furent compris les trois rédacteurs du *Mémorial*. Condamné à la déportation, Fontanes fut de plus rayé de l'Institut ainsi que l'abbé Sicard et M. de Pastoret, depuis chancelier de France. Craignant de compromettre les amis qui lui donnèrent asile dans les premiers moments du danger, il se réfugia en Angleterre. C'est là qu'il retrouva M. de Châteaubriand qu'il avait connu à Paris vers la fin de 1790. Il faut lire, dans M. de Châteaubriand lui-même[1], comment les deux exilés renouèrent cette amitié constante, inaltérable, qui a fait l'honneur et le charme de leur vie, quelles touchantes consolations leurs entretiens apportaient incessamment à leurs douleurs communes, et avec quelle noble franchise l'homme de génie, que Fontanes eut le premier la gloire de deviner, proclame les obligations qu'il eut à l'homme de goût.

Enfin *brumaire* vint ; le général Bonaparte *monta au Ca-*

[1] Voyez l'*Essai sur la Littérature anglaise*, t. II, p. 286.

pitole, suivant la prédiction de Fontanes; la France espéra, et Fontanes, rentré en France peu de temps auparavant, ne fut plus réduit à s'y cacher. Quoique le décret de déportation pesât toujours sur sa tête, il vivait à Paris, fort retiré, mais paisible, dans un petit logement de la rue Saint-Honoré, près de Saint-Roch, lorsque, apprenant la mort de Washington, Bonaparte résolut de faire prononcer son éloge funèbre. Voici sur cet incident quelques détails curieux, qui nous furent transmis au moment même par le témoin le plus digne de foi : « Washington, dit le premier Consul, est le seul « homme qui soit sur ma ligne..... j'ai été un instant sur celle « de Cromwell... je veux qu'il soit loué dignement et publique- « ment... qui choisir? » M. Maret (depuis duc de Bassano), homme lettré, toujours prêt à inspirer comme à concevoir des idées généreuses, répond sans hésiter : *Fontanes*. Un troisième personnage ayant fait observer que Fontanes est sur la liste des déportés : « *N'est-ce que cela*, réplique vive- « ment Bonaparte; je le raye de cette liste; c'est lui qui pro- « noncera l'oraison funèbre, et je veux que ce soit le 20 de ce « mois[1], dans le temple de Mars (la chapelle des Invalides). » Trois jours seulement furent donnés à l'orateur pour remplir cette difficile et noble tâche; difficile en effet, quand on songe à la position respective du panégyriste et de celui qui commandait le panégyrique, aux opinions politiques de l'un, et aux desseins ambitieux de l'autre. Nul ne doutait en France que l'illustre guerrier, despote naissant, sous le titre modeste et hypocrite de consul, n'attendît de Fontanes autre chose que l'éloge de Washington. Aujourd'hui même encore, on ne relit point sans étonnement ce chef-d'œuvre de goût, d'adresse et d'éloquence tempérée où, parcourant les vertus de Washington, l'orateur met au-dessus de toutes les autres *sa modération* et *son bon sens*. On est surtout frappé de ce passage qui rappelait si vivement, dans un tel lieu et à une

[1] 20 pluviose an VIII (9 février 1800).

telle époque, au souvenir de tous les cœurs français, le nom et la royale bonté de l'infortunée Marie-Antoinette...... « O « jeune Asgill ! toi dont le malheur sut intéresser l'Angleterre, « la France et l'Amérique ! avec quels soins compatissants « Washington ne retarda-t-il pas un jugement que le droit « de la guerre permettait de précipiter ! *Il attendit qu'une « voix alors toute-puissante* franchît l'étendue des mers et « demandât une grâce qu'il ne pouvait lui refuser ; il se laissa « toucher sans peine par cette voix conforme aux inspirations « de son cœur ; et le jour qui sauva une victime innocente « doit être inscrit parmi les plus beaux de l'Amérique indé- « pendante et victorieuse. »

Les portes de l'Institut s'ouvrirent pour Fontanes une seconde fois. Il travailla alors à la rédaction, et l'on peut dire à la résurrection du *Mercure de France*. Ses articles sur *la Littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, par madame de Staël, sur le *Génie du Christianisme*, et sur les œuvres de Thomas, sont d'une critique éloquente et polie, inconnue jusqu'à lui.

Ici commence pour Fontanes une nouvelle carrière. Le premier Consul, en homme habile, s'était montré fort satisfait de l'éloge de Washington. Il recevait fréquemment Fontanes tête à tête, à dix heures du soir, et l'auteur de cette notice a vu entre les mains de celui-ci une carte d'entrée particulière, à l'aide de laquelle il était introduit par une petite porte extérieure du *Pavillon Marsan*. Là se tenaient des conversations dont le but était évidemment d'entretenir dans l'esprit de Fontanes les illusions des royalistes, afin de rallier lui, et eux par lui, au pouvoir nouveau. Fontanes crut de bonne foi, et pendant longtemps, que l'homme pour qui la gloire militaire avait tant d'attraits, pourrait bien n'être pas insensible à une gloire plus vraie et plus solide ; que son propre intérêt pourrait lui suggérer, sinon de généreux sacrifices, au moins des idées d'ordre et de décence publique, dont la patrie avait tant besoin, et qu'il serait même possible de les faire naître et se dé-

velopper par des conseils mêlés de louanges habiles. *Le plus grave* des historiens, selon l'expression de Bossuet, ne blâme point Agricola d'avoir cherché, par amour du bien public, à captiver l'esprit de l'empereur, et cet empereur était Domitien. Il l'en remercie au contraire ; il le félicite de ne point s'être précipité vers une mort certaine et sans fruit, par une opiniâtreté inflexible et une vaine jactance de liberté. Qui aurait le droit d'être plus sévère que Tacite ? Ne soyons donc pas surpris que, quand même l'imagination de Fontanes n'aurait pas dû naturellement être frappée du spectacle d'un homme si extraordinaire et d'événements si merveilleux, il se soit laissé facilement séduire par la pensée de devenir le conseiller de cet homme, et de le pousser à l'anéantissement de la révolution, seule espérance qui ne fût pas alors sans fondement.

C'est dans la même idée qu'il accepta, ainsi qu'un de ses amis (le comte Beugnot), une place importante au ministère de l'intérieur, où ces deux hommes remarquables se flattaient d'avoir, sur l'esprit du frère du premier Consul, une influence heureuse pour l'administration de la France[1]. Mais ni l'un ni l'autre n'étaient destinés à y rester longtemps. Nommé membre du Corps législatif pour le département des Deux-Sèvres, en février 1802, puis porté sur la liste des cinq candidats à la présidence annuelle, Fontanes fut choisi pour président au mois de janvier 1804 (nivose an XII). On a vu, par ce qui précède, combien il est absurde de supposer que, pour arriver à cette dignité, Fontanes ait eu besoin de l'appui qu'il aurait trouvé en effet dans quelques personnes de la famille Bonaparte. Quelle autre protection lui fallait-il, que son talent, que

[1] Ce fut grâce à cette influence que Fontanes fit lever le scellé qui arrêtait la publication du poëme de *la Pitié*, de Delille.—Un peu plus tard, le poëte aveugle ne pouvant terminer les notes qu'il avait promises pour sa *traduction de l'Énéide*, Fontanes se chargea de faire, à son insu, les notes du 5e et du 6e livre. Quand l'éditeur, M. Michaud jeune, lui en donna lecture, sans pouvoir en nommer l'auteur, il s'écria : « Il n'y a que Fontanes ou Châteaubriand qui puisse les avoir faites ainsi. »

l'estime dont il jouissait dans l'assemblée, et que le besoin qu'avait le premier Consul de donner au moins une apparence de dignité et de liberté à cette législature muette, par le choix du seul personnage qui avait le droit d'y parler ? Ce n'est pas que Fontanes eût le don de l'improvisation. Il avait beaucoup de mouvement dans l'esprit ; il exprimait ses idées avec vivacité et en termes excellents dans la conversation ; et pourtant une timidité invincible le rendait incapable de prononcer à la tribune publique une ou deux phrases qu'il n'aurait pas écrites. Mais aussi, pourvu qu'il lui fût accordé quelques instants de préparation, sa pensée s'exhalait en accents pleins de noblesse et de courage.

Ici les faits sont si nombreux qu'on n'éprouve que l'embarras du choix. Le 17 février 1804, deux commissaires du gouvernement viennent proposer un décret portant que tout individu qui recevrait George et Pichegru serait puni de six années de fers, si le récèlement avait eu lieu *avant la promulgation du décret,* et de la peine de mort, s'il avait lieu postérieurement. Fontanes, sans s'expliquer (et il ne le pouvait pas) sur le fond de cette odieuse proposition, n'en flétrit pas moins la création des commissions extraordinaires et des tribunaux spéciaux : *Les lois,* dit-il, *ont seules le droit de condamner ou d'absoudre, et le corps qui les sanctionne doit attendre leur jugement.* Le 24 mars de la même année, le Corps législatif, ayant reçu le complément du *Code civil,* décrète qu'il sera élevé dans le lieu de ses séances une statue en marbre à l'auteur de ce bienfait. Fontanes, orateur de la députation chargée d'annoncer cette décision au premier Consul, affectant de ne parler que de la confection du *Code* et d'éviter toute allusion, même indirecte, à l'attentat commis trois jours auparavant sur la personne du duc d'Enghien, Fontanes s'exprime ainsi : « *La sage uniformité de vos lois* va réunir de plus en « plus tous les habitants de cet empire immense, etc., etc. » Bonaparte, dans le *Moniteur* du lendemain, substitue à vos LOIS, ces mots perfides : VOS MESURES. Fontanes, indigné,

court aux bureaux du *Moniteur*, et y exige impérieusement un *erratum*, qui est imprimé le 27 mars (n° 186), et qui rétablit le texte du discours. Veut-on savoir maintenant jusqu'à quel point cette imposture était audacieuse ? On va l'apprendre par la révélation d'un fait qui suffirait seul pour peindre et Bonaparte et Fontanes. *Le* 21 *mars*, avant le jour, le premier Consul expédie à Fontanes l'ordre de se rendre auprès de lui, *à six heures du matin*. — « Eh bien ! (lui dit-il avec un « calme apparent) vous savez que le duc d'Enghien est ar- « rêté ? — Je ne puis encore y croire, même en l'apprenant « par vous. — Pourquoi cela ? — C'est le plus grand malheur « qui ait pu vous arriver. — Que feriez-vous donc à ma place ? « — Je me hâterais de le renvoyer libre. — Libre ! quand je sais « qu'il a pénétré plusieurs fois sur le territoire français et qu'il « y conspirait contre moi ! — Cela fût-il vrai, c'est une raison « de plus pour un homme tel que vous de le mettre en liberté. « — Les lois veulent qu'il soit jugé, et je l'ai traduit à un « conseil de guerre. — Non ! vous ne ternirez pas ainsi votre « gloire. — Il faut qu'il porte la peine de son crime. — O ciel ! « c'est impossible ! c'est vous livrer aux jacobins...... c'est « vous perdre !...... Vous ne le tuerez pas ! non, vous ne le « tuerez pas ! — Il n'est plus temps ! il est mort. »

Jamais Fontanes n'a cessé d'exprimer franchement à Bonaparte son opinion sur ce lâche assassinat. « *Pensez-vous* « *toujours à votre duc d'Enghien ?* lui dit un jour l'empereur. « — *Mais il me semble*, répondit-il, *que l'empereur y pense* « *autant que moi.* » — « Faible politique que vous êtes (lui « disait-il une autre fois, à propos du même crime), lisez cette « note diplomatique, et voyez si le cabinet qui me l'envoie « juge ma conduite aussi sévèrement que vous. » Fontanes lit la note et répond : « Cela ne prouve rien, sinon qu'on croit « dans ce cabinet que vous serez avant peu le conquérant du « pays. »

Quelques esprits prévenus ou peu éclairés, révoquant en doute les sentiments légitimistes de Fontanes, ont poussé

l'ignorance ou la mauvaise foi jusqu'à lui reprocher ces paroles si célèbres de son discours du 14 janvier 1805 : « *Il* « (Bonaparte) *n'a détrôné que l'anarchie qui régnait seule* « DANS L'ABSENCE DE TOUS LES POUVOIRS LÉGITIMES. » Acceptant l'usurpation comme un fait, Fontanes pouvait-il consacrer plus positivement le principe de la légitimité? Le même sentiment, et l'on peut dire les mêmes regrets et les mêmes espérances, se retrouvent dans un autre paragraphe de ce discours : « Quand le corps politique tombe en ruines, « tout ce qui fut obscur attaque tout ce qui fut illustre. La « bassesse et l'envie parcourent les places publiques en ou- « trageant les images révérées qui les décorent. On persé- « cute la gloire des grands hommes jusque dans le marbre et « l'airain qui en reproduisent les traits. Leurs statues tom- « bent; on ne respecte pas même leurs tombeaux. Le *citoyen* « *fidèle* ose à peine dérober en secret quelques-uns de ces res- « tes sacrés. Il y cherche en pleurant l'ancienne gloire de la « patrie, et leur demande pardon de tant d'ingratitude. Ce- « pendant *il ne désespère jamais du salut de l'État,* et, même « au milieu de tous les excès, *il attend le réveil de tous les sen-* « *timents généreux.* »

Le 5 mars 1806, les ministres, demandant de nouveaux impôts, étaient venus vanter au Corps législatif les victoires de l'empereur, et Fontanes leur avait répondu : « Quelle que « soit au dehors la renommée de nos armes, *le Corps législatif* « *craindrait presque de s'en féliciter,* si la prospérité inté- « rieure n'en était la suite : *notre premier vœu est pour le* « *peuple, et nous devons lui souhaiter le bonheur avant la* « *gloire.* » Le 11 mai de la même année, lorsqu'ayant chassé du trône une royale maison pour y essayer un roi de sa famille, le vainqueur envoie au Corps législatif les drapeaux conquis; lorsqu'on fait retentir autour de ces trophées les plus violentes injures contre les Bourbons de Naples et principalement contre la reine, voici comment répond Fontanes, en présence de tout le corps diplomatique et de toute la famille

impériale : « *Malheur à moi, si je foulais aux pieds la gran-« deur abattue, et si, sur le berceau d'une dynastie nouvelle, « je venais insulter aux derniers moments des dynasties mou-« rantes ! Je respecte la majesté royale jusque dans ses humi-« liations ; et, même quand elle n'est plus, je trouve je ne sais « quoi de vénérable dans ses débris.* » Le même discours invite le nouveau gouvernement de Naples à LÉGITIMER ses droits en rendant les Napolitains heureux. Puis Fontanes finit par cette péroraison remarquable : « J'aime à le dire en finissant, « à l'aspect de ces drapeaux, devant ces braves qui ne me « désavoueront pas, et surtout au pied de cette statue qu'on « invoque toutes les fois qu'il faut parler de la gloire ; j'aime « à dire que l'amour et le bonheur des peuples sont les pre-« miers titres à la puissance ; que *seuls ils peuvent expier les « malheurs et les crimes de la guerre*, et que sans eux la pos-« térité ne confirmerait pas les éloges que les contemporains « donnent aux vainqueurs. »

Les hautes leçons données par Fontanes à Napoléon étaient toujours sans doute assaisonnées de louanges. Il admirait et louait sincèrement en lui le restaurateur de l'ordre et de la religion, et cette volonté puissante qui, disait-il, *avait plus fondé qu'on n'avait détruit.* Mais son encens n'avait rien de commun avec l'encens grossier et nauséabond de la plupart des orateurs auxquels il avait à répondre. C'était un hommage délicat, plein de convenance et de mesure ; c'était enfin l'hommage d'un homme de goût, supposant spirituellement que le personnage auquel il l'adresse est homme de goût comme lui[1].

[1] Membre alors du Corps législatif, l'auteur de cette notice peut affirmer avec certitude que jamais aucune des adresses ou des réponses du président ne fut communiquée d'avance au pouvoir. C'était l'expression libre et spontanée des sentiments de l'orateur. Aussi ces discours le rendirent souvent l'objet des attaques secrètes ou patentes des courtisans le plus en faveur, et les amis de Fontanes, voulant, en 1810, en faire imprimer la collection, la police impériale s'y opposa formellement.

Le moment vint pourtant où le despotisme affermi ne crut plus avoir besoin des éloges de Fontanes et s'irrita de ses leçons. Un discours de clôture (31 décembre 1808), où le président repoussait avec une courageuse dignité un bulletin impérial daté de *Benavente* (Espagne), bulletin insolent pour le Corps législatif et injurieux pour toute la nation, décida son éloignement. Mais comment et par qui le remplacer? Ce ne fut pas pour l'empereur un médiocre sujet d'embarras et de souci. Les dernières paroles de Fontanes avaient excité à tel point l'enthousiasme de l'assemblée, qu'il était plus que probable qu'à la prochaine session il serait réélu candidat à la présidence, d'autant que cette élection se faisait au scrutin secret, moyen commode de se montrer courageux. En effet, Napoléon essaya vainement de faire porter à la candidature le comte de Montesquiou; Fontanes l'emporta à la presque unanimité, et il fallut bien le nommer président pour l'année 1809. Mais en 1810 il échappa à la nécessité de le conserver en le faisant sénateur. Alors disparut du Corps législatif jusqu'au dernier fantôme de liberté. Une seule voix avait pu s'y faire entendre, et quand elle se tut, quel silence jusqu'au moment où, ranimé par le danger de la patrie et par le rapport de Lainé[1], ce corps silencieux commença d'ébranler le colosse qui pesait sur le monde!

Transporté du Corps législatif dans le Sénat, Fontanes, n'étant point obligé d'y parler et peut-être s'en félicitant, s'y montra prudent et réservé. Avouons même, avec l'impartialité que nous avons gardée jusqu'ici, que son courage politique sembla presque se démentir dans la circonstance où le public en espérait le plus. Chargé par le Sénat de la même mission, qu'avait si bien remplie Lainé au Corps législatif, Fontanes y demeura faible et embarrassé. Il s'interdit toutes vérités sévères et se contenta d'insister sur la nécessité de la paix. Mais qui aurait le courage de blâmer un reste de faiblesse, et

[1] A la fin de 1813.

nous dirions presque un reste d'admiration pour l'homme auquel il devait tant, et dont la chute lui paraissait prochaine?

Venons enfin à Fontanes *grand-maître de l'Université*. Cette institution avait été créée dès 1806. C'était assurément le plus vaste instrument de pouvoir qui pût être inventé par l'homme le plus profond et le mieux exercé dans la science du pouvoir. Toutefois le *grand-maître* ne fut nommé qu'en septembre 1808, et n'entra en fonctions qu'en 1809, soit que Napoléon reculât devant une œuvre qui déléguait à un seul homme l'empire de la jeunesse, soit qu'il voulût seulement se donner le temps d'y réfléchir. « *Le Temps*, dit-il un jour à Fontanes, *le Temps, monsieur, je le vénère; je lui ôte mon chapeau!* » Le conseil de l'Université devait se composer de dix conseillers *titulaires*, et de vingt conseillers *ordinaires*. Fontanes, comprenant de quelle importance étaient ces choix, se hâta de présenter et fit accepter à Napoléon, non sans des débats très vifs, trois hommes dont le choix, lui dit-il, *devait le plus rassurer les pères de famille* : l'abbé Emery, directeur du séminaire de Saint-Sulpice, M. de Beausset, ancien évêque d'Alais, et M. de Bonald. Pour marquer encore plus la tendance religieuse de ses vues, Fontanes appela successivement auprès de lui, comme inspecteurs généraux et conseillers ordinaires, de vénérables membres de l'*Oratoire*, de la *Doctrine chrétienne*, ou de l'ordre des *Bénédictins*, dom Despeaux, les pères Ballan, Daburon, Roman, le spirituel et vertueux Joubert, etc., etc. L'abbé Adry, l'abbé Gallard, oncle de M. l'évêque actuel de Meaux, furent adjoints à la *commission des livres classiques*. Enfin M. l'abbé Frayssinous, aujourd'hui évêque d'Hermopolis, dont les éloquentes *conférences* avaient longtemps alarmé la philosophie moderne, fut nommé par Fontanes inspecteur de l'Académie de Paris. Si ces choix honorables devaient faire espérer une éducation religieuse, l'instruction, proprement dite, avait d'illustres garanties dans les Cuvier, les Jussieu, les Legendre, les Gueroult, les Laromiguière, etc., etc., appelés au conseil ou dans *les facultés*; les

noms de Delille et de Larcher figuraient en tête de la faculté des lettres de Paris.

Malgré tant et de si sages préliminaires, l'administration de Fontanes eut à combattre, dès son origine, et la philosophie qui le trouvait trop religieux, et le clergé qui ne le trouvait pas assez. Telle est la destinée des hommes d'État comme des généraux d'armée : on les blâme également de ce qu'ils font et de ce qu'ils ne font pas. Mais le plus grand adversaire, contre lequel il eut à lutter pendant cinq années, ce fut Napoléon. Pour forcer tous les parents à envoyer leurs enfants aux lycées, l'empereur avait décidé que tous les pensionnats particuliers seraient fermés; Fontanes fit révoquer cette décision. La *rétribution universitaire* était établie par une loi : Fontanes en diminua la rigueur par d'innombrables exemptions facilement accordées. S'il est évident que le despote ne lui cédait malheureusement pas toujours, il est également certain que nul, mieux que Fontanes, ne posséda le secret d'apprivoiser cet esprit inflexible, et de l'amener souvent à moins mal faire, et quelquefois à bien faire. En voici un exemple. Le grand-maître n'avait pu replacer, dans la nouvelle Université, ni tous les membres des anciennes universités de France, ni ceux des autres corporations enseignantes, l'âge et les infirmités les ayant rendus pour la plupart incapables de servir. Il fut donné à chacun d'eux une pension proportionnelle suffisante pour exister. Parmi les religieux pensionnés, se trouvait le père Viel, de la congrégation de l'Oratoire, auteur de la traduction de *Télémaque* en vers latins, et ancien professeur de Fontanes. Cet acte de justice fut dénoncé à Napoléon comme un acte de faveur, et celui-ci, dans une audience publique, le reprocha au grand-maître comme *un abus de pouvoir*. Fontanes lui répondit qu'il n'avait agi dans cette circonstance qu'en vertu d'un *article* du *décret constitutif* de l'Université; à quoi Napoléon répliqua que *cela n'était pas vrai*. Le lendemain, Fontanes devant retourner aux Tuileries, M. le chevalier de Langeac court chez un imprimeur, y fait imprimer *l'article* séparément

et en gros caractères, et le remet au grand-maître avant son départ pour le château. Attaqué de nouveau devant toute la cour et même plus violemment que la veille, Fontanes soutient son droit, ou plutôt celui de tous les anciens professeurs, fondé sur le décret impérial; puis, l'empereur s'obstinant dans ses dénégations, le grand-maître tire de sa poche l'*article imprimé* et le lui présente. L'empereur, furieux, le lui arrache des mains et lui tourne le dos. Alors tous les courtisans de s'éloigner de Fontanes comme d'un pestiféré. Lui, resté froidement jusqu'à la fin du lever, se retirait le dernier et avait déjà gagné l'extrémité de la galerie, lorsqu'un huissier de la chambre, courant après lui, l'invite à rentrer dans le cabinet de l'empereur. L'orage était dissipé; le despote le reçoit en souriant : « Vous êtes une mauvaise tête, lui dit-il; *vous avez* « *raison au fond; mais vous avez le tort de vouloir avoir rai-* « *son contre moi en public.* » Ils causèrent ensuite, pendant plus d'une heure, de littérature et de poésie.

Ces conversations plaisaient beaucoup à l'empereur. Parmi celles qui sont venues à notre connaissance, qu'il nous soit permis d'en citer une, où Fontanes n'eut presque point de part, mais qui fera connaître à la fois et le bon sens naturel de Napoléon, et cet orgueil presque insensé qu'il portait dans les questions le plus étrangères à son génie et à ses habitudes. « Vous aimez Voltaire; vous avez tort; c'est un brouillon, « un boutefeu, un esprit moqueur et faux... Il a sapé par le « ridicule les fondements de toute autorité divine et humaine; « il a perverti son siècle et fait la révolution qui *nous a dés-* « *honorés et ruinés*... Vous riez, monsieur; mais rirez-vous « encore quand je vous dirai que, sur vingt de mes jeunes « officiers, il y en a dix-neuf qui ont un volume de ce démon « dans leur porte-manteau?... Vous vous retranchez sur ses « tragédies... Il n'en a fait qu'une bonne, c'est *OEdipe*... « Défendrez-vous son *Oreste* et son *Brutus*? Est-ce ainsi « qu'on doit peindre les changements de dynastie et de gou- « vernement? C'étaient pourtant deux beaux sujets... Je veux

« les refaire... cet été, j'aurai du loisir [1]; je ferai la prose et « vous les vers. »

Presque toutes les affaires de l'empire se délibéraient en *conseil d'État*. Les *conseils privés* étaient fort rares, et réservés pour les grandes occasions; telles, par exemple, que *le mode du couronnement* de Napoléon, puis son *divorce* avec *Joséphine*. Fontanes fut appelé à l'un et à l'autre de ces conseils. On sait que, dans le premier, il opina pour *un sacre*, au grand scandale des philosophes du conseil, et que, dans le second, il opina pour le *divorce*, auquel d'ailleurs l'autorité ecclésiastique avait donné d'avance son assentiment. Dans cette délibération, qui n'était probablement qu'une vaine formule, le sacrifice de Joséphine à la nécessité d'un héritier du trône fut unanimement résolu. « Nous savons, dit Fontanes, tout « ce que ce sacrifice doit vous coûter; mais c'est par cela « même qu'il est plus digne de vous, et *ce sera un jour une « des belles pages de votre histoire. — Ce sera donc vous, « monsieur, qui l'écrirez!* » lui répondit à l'instant l'empereur. Quel homme, et surtout quel écrivain n'aurait été flatté d'une louange si délicate, ajoutée à tant de bienfaits déjà reçus? Aussi Fontanes ne dissimula jamais ni sa reconnaissance, ni son attachement personnel pour Bonaparte. De là le regret qui se mêla dans son âme à la satisfaction politique que lui donna *la restauration*. Quoiqu'il fût bien convaincu que le repos de la France et du monde était désormais impossible avec Napoléon, ce ne fut pas sans émotion qu'il vit s'approcher sa déchéance [2]; et, quand il partit pour aller à Compiègne porter au roi de France l'adresse et les vœux de l'Université, il dit ingénument à un de ses amis : « J'aurais voulu qu'on me « laissât du moins porter un deuil de quelques semaines. » Dès le 9 avril 1814, Fontanes avait reçu du gouvernement

[1] Cet été, où le conquérant se promettait du loisir, était celui de 1809!

[2] Il est faux qu'il ait rédigé le décret sénatorial de déchéance, ainsi que l'avance une biographie moderne; il n'y a pas un mot de lui.

provisoire l'ordre de continuer ses fonctions de grand-maître. Au mois de mai, il fut nommé par le roi membre de la commission préparatoire de la charte. Le 4 juin, il fut créé pair. La dignité de grand-maître ayant été supprimée en février 1815, et remplacée par une simple *présidence du conseil*, sans force et sans puissance, Fontanes, en se retirant, n'éprouva qu'un regret, c'est de n'avoir pu réaliser sous la royauté tout le bien qu'il avait essayé sous l'empire. Le roi le nomma grand-cordon de la Légion d'honneur.

Mais tout à coup quelle calamité frappa la France! Bonaparte reparut. On se rappelle avec quel empressement il rechercha, dès le jour de son arrivée, tous ceux dont les intérêts plus ou moins froissés par la restauration lui faisaient supposer quelque retour secret vers son autorité; il n'oublia pas Fontanes qui, pour toute réponse, quitta Paris.

A la rentrée du roi, Fontanes fut nommé ministre d'Etat. Deux discours seulement furent prononcés par lui dans la chambre des pairs, où la modération de son caractère le fit opiner avec le *centre droit*, et le porta à ne point voter la mort du maréchal Ney. Mais son éloquence eut ailleurs plusieurs occasions de briller. Vice-président de la séance d'installation des quatre académies, le 24 avril 1816, Fontanes rappelle dans son discours les services que l'Académie française a rendus dès son origine à la littérature, comme tribunal de la langue et du goût. Puis, établissant la nécessité de cette littérature et de ce tribunal, pour ramener la société actuelle *au sentiment de toutes les bienséances*, Fontanes conclut ainsi : « Je ne crains « point de le dire, et je m'appuie en ce moment sur l'autorité « de ces grands hommes qui portèrent une haute philosophie « dans la culture des sciences : *un peuple qui ne serait que* « *savant pourrait demeurer barbare; un peuple de lettrés est* « *nécessairement sociable et poli.* »

Ne remplirons-nous pas un devoir en retraçant encore ici l'émotion profonde produite par Fontanes à l'Académie, le jour de la réception du comte de Sèze (24 août 1816)? « Enfin

« l'arrêt fatal est porté contre *Louis*; ses vertueux défenseurs « se voilent le visage et se réfugient dans le désert; tout a « pâli d'effroi, jusqu'à ses juges; une consternation univer- « selle s'est répandue de la capitale jusqu'aux provinces les « plus reculées; et, ce jour-là, dans la France entière, il n'y « eut de calme et de serein que le front de l'auguste victime.»

Ayant à juger Fontanes comme orateur, nous avons cité des fragments de ses discours prononcés dans des positions et dans des circonstances diverses. Nous avons beaucoup cité, pour mieux éclairer à la fois le lecteur et nous-même. Nous aurions voulu citer davantage, car presque toutes ses nobles paroles furent en même temps de nobles actions.

Fontanes était né tout ensemble orateur et poëte; et pourtant, il faut le reconnaître, il fut moins poëte qu'orateur. Mais, si sa poésie n'a pas toujours le mouvement, la variété et l'allure naturelle de sa prose, si le travail s'y fait quelquefois trop sentir, si l'on y trouve moins d'idées, et nous dirions presque moins d'originalité, on respire, dans l'une comme dans l'autre, un sentiment du beau, du bon, du vrai, qui vous attire et vous attache, un parfum d'harmonie et d'élégance classique, peu commune au temps où il écrivait, méconnue et dédaignée de nos jours. Le caractère principal du talent de Fontanes, prosateur ou poëte, c'est la pureté, c'est la dignité; non la dignité pédantesque, mais la dignité compagne assidue de la simplicité et de la grâce. « Le génie enfante, dit M. de Châ- « teaubriand dans l'ouvrage que nous avons déjà cité[1]; le « goût conserve; le goût est le bon sens du génie; sans le « goût, le génie n'est qu'une sublime folie. Ce toucher sûr « par qui la lyre ne rend que le son qu'elle doit rendre est « encore plus rare que la faculté qui crée. » Que pourrions-nous ajouter à ces paroles? Ne sont-elles pas à la fois l'éloge et la définition exacte du talent de Fontanes?

La réputation de Fontanes, comme prosateur et surtout

[1] *Essai sur la Littérature anglaise*, t. 1er, p. 291.

comme critique, n'a jamais été contestée; mais on lui a reproché d'avoir trop peu fait pour sa gloire poétique. Quoique la postérité *pèse* et *ne compte pas les ouvrages*, il est certain que la *traduction de Pope, le Jour des Morts* et les autres poésies dont nous avons parlé[1], n'ont pas dû, malgré tout leur mérite et tout leur succès, suffire à l'ambition du poëte. Aussi, dès 1790, Fontanes avait entrepris la composition d'un grand poëme épique (*la Délivrance de la Grèce*), dont plusieurs fragments, entre autres les portraits de *Thémistocle* et d'*Aristide,* furent lus à diverses séances de l'Institut, et dont nous-même avons vu plusieurs chants entièrement terminés. Qu'est devenue cette épopée? Qu'est devenu *le Vieux Château,* charmant petit poëme que l'auteur, bien qu'il n'aimât guère à lire ses vers, a pourtant lu à quelques amis? Que sont devenues enfin trente ou quarante belles odes, notamment celles qu'il a composées sur l'*Assassinat du duc d'Enghien* et sur l'*enlèvement et la Captivité de Pie VII?* Fontanes, en mourant, a-t-il ordonné de les brûler; et, dans ce cas, ne devait-on pas lui désobéir, comme Auguste à Virgile? Mais non, il n'a point donné de tels ordres. On nous assure au contraire, au moment même où nous terminons cette notice, que tous les ouvrages de Fontanes, *inédits* ou *refaits*, sont déposés dans les mains les plus fidèles et les plus dignes d'en faire jouir le public, dans les mains de sa fille, madame la comtesse Christine, et que, si les événements politiques et de longs voyages l'ont jusqu'ici empêchée de remplir ce devoir, elle va dès ce

[1] Nous n'avons rien dit d'une fort jolie *Épître à Boisjolin sur l'emploi du temps*, de quelques odes traduites d'*Horace*, de plusieurs fragments de *Lucrèce* et de *Virgile*, etc., etc. Tout cela est disséminé dans des recueils et journaux littéraires, qu'il est presque impossible de se procurer aujourd'hui. Vers l'année 1800, Fontanes rassembla lui-même ses diverses poésies et les fit imprimer en 3 vol. in-12. Mais, par un motif que nous n'avons jamais connu, il retira tout aussitôt cette édition de l'imprimerie, la racheta, et elle ne fut point publiée. Nous croyons même qu'elle a été détruite.

jour y consacrer tous ses soins. Rien ne viendrait plus à point qu'une pareille publication, à cette époque de décadence décorée du nom de progrès [1]. Quelle autorité d'exemple n'aurait-elle pas surtout si, en tête d'une édition des œuvres de Fontanes, son plus illustre ami plaçait quelques lignes seulement de recommandation à nos contemporains et à la postérité !

« Du grand peintre de l'Odyssée
« Tous les trésors *lui* sont ouverts,
« Et, dans *sa* prose cadencée,
« Les soupirs de Cymodocée
« Ont la douceur des plus beaux vers. »

FONTANES.

En attendant que les lettres aient cette nouvelle obligation à M. de Châteaubriand, remercions-le d'avoir retenu et cité dans son dernier ouvrage deux strophes d'une *ode* inédite de Fontanes sur l'*Anniversaire de sa naissance*. « Elles ont (dit-« il) tout le charme du *Jour des Morts*, avec un sentiment plus « pénétrant et plus individuel. »

« La vieillesse déjà vient avec ses souffrances.
« Que m'offre l'avenir ? De courtes espérances.
« Que m'offre le passé ? Des fautes, des regrets.
« Tel est le sort de l'homme ; il s'instruit avec l'âge ;
« Mais que sert d'être sage,
« Quand le terme est si près ?

[1] « Les efforts infructueux que l'on a tentés dernièrement pour découvrir de nouvelles formes, pour trouver un nouveau nombre, une nouvelle « césure, pour raviver la couleur, rajeunir le tour, le mot, l'idée ; pour en-« vieillir la phrase, pour revenir au naïf et au populaire, ne semblent-ils « pas prouver que le cercle est parcouru ? Au lieu d'avancer on a rétrogradé ; « on ne s'est pas aperçu qu'on retournait au balbutiement de la langue, aux « contes des nourrices, à l'enfance de l'art. Soutenir qu'il n'y a pas d'art, « qu'il n'y a point d'idéal ; qu'il ne faut pas choisir, qu'il faut tout peindre ; « que le laid est aussi beau que le beau ; c'est tout simplement un jeu d'esprit

« Le passé, le présent, l'avenir, tout m'afflige ;
« La vie à son déclin est pour moi sans prestige ;
« Dans le miroir du temps elle perd ses appas.
« Plaisirs, allez chercher l'amour et la jeunesse ;
« Laissez-moi ma tristesse,
« Et ne l'insultez pas ! »

On voit, par cette seule citation, combien les derniers jours de Fontanes, quoique doux, paisibles et honorés, étaient loin de la gaieté, de la confiance de ses premières années, dont quelques esprits sévères lui ont reproché la dissipation. D'où lui venait cette mélancolie nouvelle, non mélancolie poétique, mais intime, mais personnelle à l'homme ? il faut bien l'avouer, elle venait uniquement du chagrin de vieillir. Il poussait cette faiblesse jusqu'au point de ne jamais dire son âge ; et pourtant, il avait encore à soixante-quatre ans la force et la vivacité d'un homme de quarante. Mais il craignait de ne pas plaire au monde nouveau qui l'entourait, comme il avait plu aux amis de sa jeunesse ; et cette idée le poursuivait au sein même des conversations littéraires ou politiques qu'il avait animées si longtemps de son esprit vif, orné et judicieux. Il ne retrouvait toute sa sérénité que dans un petit nombre de sociétés intimes, telles que celle de son vieil ami Joubert, où il rencontrait presque toujours M. de Châteaubriand, M. de Bonald, et M. Clausel de Coussergues qu'il appelait son *théologien*. Dans sa jeunesse, Fontanes avait connu d'Alembert, dont la philosophie était fort différente. Il alla le voir un jour, et, le trouvant malade et sans espérance, il adressa ces mots au philosophe : « *Actuellement, que pensez-vous d'une autre* « *vie ?* » D'Alembert, laissant tomber sa tête sur sa poitrine et mettant en même temps la main sur le bras de Fontanes, lui répondit : « *Jeune homme, je n'en sais trop rien.* » Deux

« dans ceux-ci, une dépravation du goût dans ceux-là, un sophisme de la « paresse dans les uns, de l'impuissance dans les autres. » (Châteaubriand, *Essai sur la Littérature anglaise*, t. 2, p. 253.)

jours après, revenant chez d'Alembert, Fontanes rencontra *Naigeon* qui lui dit : « *Il est mort, et il en était temps, car il* « *aurait fait le plongeon.* » Ces étranges paroles frappèrent vivement Fontanes et ranimèrent en lui les sentiments religieux que sa première éducation avait déposés dans son âme. Emporté par le tourbillon du monde, il avait *une foi peu agissante*, et pourtant *une foi sincère*. Souvent il répétait le vers d'Ovide, si bien traduit par Jean Racine :

« Je ne fais pas le bien que j'aime,
« Et je fais le mal que je hais. »

Il affectionnait particulièrement ceux de ses amis qui avaient le plus de religion. Il avait dit à Pie VII, dans l'audience publique de Fontainebleau : « Toutes les pensées irréligieuses « sont des pensées impolitiques ; tout attentat contre le chris- « tianisme est un attentat contre la société [1]. » — Lorsque l'abbé Duvoisin (depuis évêque de Nantes) publia, vers 1802, sa *Démonstration évangélique*, « Je conçois, nous disait Fon- « tanes, qu'on puisse rester incrédule après avoir lu les *Pen-* « *sées* de Pascal, *mais non après avoir lu l'abbé Duvoisin.* » La *Bible*, qui lui a inspiré de si beaux vers, était son livre favori, surtout dans ses moments d'affliction et d'abattement : « *On ne peut trouver*, disait-il, *quelques consolations que là.* » Dès la première atteinte de la maladie qui l'emporta, madame de Fontanes donna l'ordre d'aller chercher le médecin : « *Commencez*, dit le malade, *par aller chercher M. le curé;* » ce qui fut fait.

Fontanes était humain, compatissant, généreux, souvent jusqu'à la munificence. Il n'avait pas été toujours heureux, et ne l'avait point oublié. Il publiait lui-même les secours qu'il avait trouvés dans les appuis de sa première jeunesse. Il les

[1] Voyez l'excellente *Histoire de Pie VII*, par M. le chevalier Artaud, 2e édition, t. 1er, pages 496 et 507.

nommait avec plaisir, et ne se croyait point quitte envers eux, en leur procurant à son tour de l'aisance dans leurs revers de fortune [1]. — Bienveillant pour tout le monde, il l'était surtout pour les jeunes gens dont les débuts littéraires annonçaient un talent véritable. Il les encourageait, il se faisait leur prôneur, leur patron, et, pour ainsi dire, leur père ; et, quand il les recommandait aux suffrages de l'Académie française (ce qu'il a fait en mourant pour M. Villemain, qui en effet l'y a remplacé), l'Académie était bien certaine d'élire un candidat digne d'elle et de lui.

ROGER.

[1] Nous ne citerons ici que M. le chevalier de Langeac, qu'il appela au conseil de l'Université en 1809, et à la tête de son secrétariat. M. de Langeac, connu depuis longtemps par plusieurs ouvrages distingués, jouissait, avant la révolution de 1789, d'une fortune et d'un crédit considérables, dont il fit un noble usage pour plusieurs littérateurs de cette époque, et notamment pour Fontanes.

M. DE FONTANES,

PAR M. SAINTE-BEUVE.

On a remarqué dans la suite des familles que souvent le fils ne ressemble pas à son père, mais que le petit-fils rappelle son aïeul, le petit-neveu son grand-oncle, en un mot que la ressemblance parfois saute une ou deux générations pour se reproduire (on ne saurait dire comment) avec une fidélité et une pureté singulière dans un rejeton éloigné. Il en est de même, en grand, dans la famille humaine et dans la suite inépuisable des esprits. Il y a de ces retours à distance, de ces correspondances imprévues. Un siècle illustre disparaît; le glorieux talent qui le caractérisait le mieux, et dans les nuances les plus plus accomplies, meurt, en emportant, ce semble, son secret; ceux qui le veulent suivre altèrent sa trace, les autres la brisent en se jetant de propos délibéré dans des voies toutes différentes : on est en plein dans un siècle nouveau, qui lui-même décline et va s'achever. Tout d'un coup, après ce long espace et cette interruption qui semble définitive, un talent reparaît, en qui sourit une douce et chaste ressemblance avec l'aïeul littéraire. Il ressemble, sans le vouloir, sans y songer, et par une originalité native. Dans le fond des traits, dans le tour des lignes, à travers la couleur pâlie, on reconnaît plus que des vestiges. C'est le rapport de M. de Fontanes à Racine; il est de cette famille, et il s'y présente à nous comme le dernier.

Plus la figure littéraire est simple, douce, pure, élégante, sensible sans grande passion, plus il devient précieux d'en étudier de près l'originalité au sein même de cette ressemblance. Si le poëte n'a pas fait assez, s'il a trop négligé d'élever ou

d'achever son monument, cela s'explique encore et doit sembler tout naturel ; c'est qu'un instinct secret lui disait : « La « grande place est remplie, l'aïeul la tient. Il suffit que moi, « qui viens tard, je ne sois pas indigne de lui, que je l'honore « par mon goût dans un siècle bien différent déjà, et que ja- « mais du moins je n'aie faussé son lointain et supérieur accord « par mes accents. »

Dans cette sobriété et cette paresse même du poëte, se retrouve donc un sentiment touchant, modeste, et qu'on peut dire pieux. Je n'invente pas : M. de Fontanes le nourrissait en son cœur et l'a exprimé en plus d'un endroit. Dans son ode sur la littérature *de l'empire*, rappelant les modèles du grand siècle, beaucoup moins méconnus et moins offensés alors par les doctrines que par les œuvres du jour, il se borne, lui, pour toute ambition, au rôle de Silius, à celui de Stace disant à sa muse :

....Nec tu divinam Æneïda tenta,
Sed longè sequere, et vestigia semper adora !

De Virgile, ainsi, dans Rome,
Quand le goût s'était perdu,
Silius à ce grand homme
Offrait un culte assidu ;
Sans cesse il nommait Virgile ;
Il venait, loin de la ville,
Sur sa tombe le prier ;
Trop faible, hélas ! pour le suivre,
Du moins il faisait revivre
Ses honneurs et son laurier.

Et il avait autrement droit de se rendre ce témoignage, et de se dire ainsi l'adorateur domestique de Racine, que Silius pour Virgile.

Mais rien n'est tout à fait simple dans la nature des choses, et il ne faut pas, en tirant du personnage l'idée essentielle, ne

voir en lui que cette idée. Dernier parent de Racine, et adorateur du dix-septième siècle, M. de Fontanes est pourtant du sien ; il en est par les genres qu'il accepte, par ceux même qu'il veut renouveler ; il en est par certaines teintes philosophiques et sentimentales qui font mélange à l'inspiration religieuse, par certaines faiblesses et langueurs de son style poétique élégant ; mais, hâtons-nous d'ajouter, il en est surtout par le goût rapide, par le ton juste, par l'expression nette et simple, par tout ce que le XVIIIe siècle avait conservé de plus direct du XVIIe, et que Voltaire y avait transmis en l'aiguisant. De plus, M. de Fontanes n'était pas étranger au nôtre. Contraire aux nouveautés ambitieuses, il ne résistait pourtant pas à celles qui s'appuyaient de quelque titre légitime, de quelque juste accord dans le passé. Sur quelques-uns de ces points d'innovation, il devient lui-même la transition et la nuance d'intervalle, comme il convient à un esprit si modéré. Par ses pièces élégiaques et religieuses, par *la Chartreuse* et *le Jour des Morts*, il devançait de plus de trente ans et tentait le premier dans les vers français le genre d'harmonieuse rêverie ; il semblait donner la note intermédiaire entre les chœurs d'*Esther* et les premières *Méditations*. Mais surtout, à cette époque critique de 1800, par son amitié, par sa sympathique et active alliance avec M. de Châteaubriand, il entrait dans la meilleure part du nouveau siècle ; il s'y mêlait dans une suffisante et mémorable mesure. Le dernier des classiques donnait le premier les mains avec une joie généreuse à la consécration de la Muse enhardie, et lui-même il s'éclairait du triomphe. Tels, durant les étés du pôle, les derniers rayons d'un soleil finissant s'unissent dans un crépuscule presque insensible à la plus glorieuse des nouvelles aurores !

Pour nous, appelé aujourd'hui à parler de M. de Fontanes, nous ne faisons en cela qu'accomplir un désir déjà bien ancien. Quelle qu'ait été l'apparence bien contraire de nos débuts, nous avons toujours, dans notre liberté d'esprit, distingué à la limite du genre classique cette figure de Fontanes, comme

une de celles qu'il nous plairait de pouvoir approcher, et, dans le voile d'ombre qui la couvrait déjà à demi, elle semblait nous promettre tout bas plus qu'elle ne montrait. Sensible (par pressentiment) à l'outrage de l'oubli pour les poëtes, nous nous demandions si tout avait péri de cette muse discrète dont on ne savait que de rares accents, si tout en devait rester à jamais épars, comme, au vent d'automne, des feuilles d'heure en heure plus égarées. L'idée nous revenait par instants de voir recueillis ces fragmens, ces restes, *disjecti membra poetæ*, de savoir où trouver enfin, où montrer l'urne close et décente d'un chantre aimable qui fut à la fois un dernier-venu et un précurseur. C'était donc déjà pour nous un caprice et un choix de goût, une inconstance de plus si l'on veut, mais j'ose dire aussi, une piété de poésie, avant d'être, comme aujourd'hui, un honneur.

Louis de Fontanes naquit à Niort, le 6 mars 1757, d'une famille ancienne, mais que les malheurs du temps et les persécutions religieuses avaient fait déchoir. L'étoile du berceau de madame de Maintenon semble avoir jeté quelque influence de goût, d'esprit et de destinée sur le sien. La famille Fontanes, autrefois établie dans les Cévennes (comté d'Alais), y avait possédé le fief d'*Apennès* ou *des Apennès*, dont le nom lui était resté (Fontanes des Apennès) : un village y portait aussi le nom de *Fontanes*. Mais, à l'époque où naquit le poëte, ce n'étaient plus là que des souvenirs. Sa famille, comme protestante, ne vivait, depuis la révocation de l'édit de Nantes, que d'une vie précaire, errante et presque clandestine. Son grand-père, son père même étaient protestants; il ne le fut pas. Sa mère, catholique, avait, en se mariant, exigé que ses fils ou filles entrassent dans la communion dominante. Les premières années de cet enfant à imagination tendre et sensible, furent très pénibles, très sombres. Son frère aîné avait étudié au collége des oratoriens de Niort; mais lui, le second, sans doute à cause de la gêne domestique, fut confié d'abord à un simple curé de village, ancien oratorien, le Père Bory,

par malheur outré jansêniste. Le digne curé, au lieu de tirer parti de cette jeune âme volontiers heureuse, sembla s'attacher à la noircir de terreurs : il envoyait son élève à la nuit close, seul, invoquer le Saint-Esprit dans l'église; il fallait traverser le cimetière, c'étaient des transes mortelles. M. de Fontanes y prit le sentiment terrible du religieux; pourtant l'imagination était peut-être plus frappée que le cœur. Le curé ne se bornait pas aux impressions morales, il y ajoutait souvent les duretés physiques; et le pauvre enfant, poussé à bout, s'échappait, un jour, pour s'aller faire mousse à La Rochelle; on le rattrapa. M. de Fontanes, en sauvant l'esprit religieux, conserva toute sa vie l'aversion des dogmes durs qui avaient contristé son enfance. S'il défendit le calvinisme dans son discours qui eut le prix à l'Académie, c'était au nom de la tolérance, par un sentiment de convenance domestique et d'équité civile; mais il n'en sépara jamais dans sa pensée les longs malheurs que lui avait dus sa famille, de même qu'il associait l'idée de jansénisme au souvenir de ses propres douleurs. Dans son *Jour des Morts*, il a grand soin de nous dire de son humble pasteur :

Il ne réveille pas ces combats des écoles,
Ces tristes questions qu'agitèrent en vain
Et Thomas, *et Prosper*, et Pélage et Calvin.

Une telle enfance menait naturellement M. de Fontanes à placer son idéal chrétien dans la religion de Fénelon.

Ses études se firent ainsi de neuf ans à treize, en ce village appelé La Foye-Mongeault, entre Niort et La Rochelle. Il ne les termina point pourtant sans suivre ses hautes classes aux Oratoriens de Niort, d'où sortait son frère aîné; et celui-ci, poëte lui-même, dans leurs promenades aux environs de la ville et le long des bords de la fontaine Du Vivier, l'initiait déjà au jeu de la muse. Il perdit ce frère chéri en 1772. Puis, dans l'intervalle de la mort de son père (1774) à celle de sa

mère, qui arriva un an après, il alla séjourner en Normandie, aux Andelys, y apprit l'anglais par occasion, y recueillit, dans ses courses rêveuses, de fraîches impressions poétiques, que sa *Forêt de Navarre* et son *Vieux Château* nous ont rendues. Venu à Paris, vers 1777, il y commença des liaisons littéraires. Je ne parle pas de Dorat, singulier patron, qu'il se trouva tout d'abord connaître et cultiver plus qu'il ne semble naturel, d'après le peu d'unisson de leurs esprits. Il aimait à raconter qu'à la seconde année de ce séjour, se promenant avec Ducis, ils rencontrèrent Jean-Jacques, bien près alors de sa fin. Ducis, qui le connaissait, l'aborda, et, avec sa franchise cordiale, réussissant à l'apprivoiser, le décida à entrer chez un restaurateur. Après le repas, il lui récita quelques scènes de son *OEdipe chez Admète,* et lorsqu'il en fut à ces vers où l'antique aveugle se rend témoignage :

> . . . . Écoutez-moi, grands Dieux !
> J'ose au moins sans terreur me montrer à vos yeux.
> Hélas ! depuis l'instant où vous m'avez fait naître,
> Ce cœur à vos regards n'a point déplu peut-être.
> Vous frappiez, j'ai gémi. J'entrerai sans effroi
> Dans ce cercueil trompeur qui s'enfuit loin de moi.
> Vous savez si ma voix, toujours discrète et pure,
> S'est permis contre vous le plus léger murmure;
> C'est un de vos bienfaits que, né pour la douleur,
> Je n'aie au moins jamais profané mon malheur[1] !

Jean-Jacques, qui avait jusque-là gardé le silence, sauta au cou de Ducis, en s'écriant d'une voix caverneuse : « Ducis, je vous aime ! » M. de Fontanes, témoin muet et modeste de la scène, en la racontant après des années, croyait encore entendre l'exclamation solennelle.

Il ne vit Voltaire que de loin, couronné à la représentation d'*Irène;* mais il n'eut pas le temps de lui être présenté. Son

[1] Acte III, scène 4.

frère aîné (Marcellin de Fontanes), mort, je l'ai dit, en 1772, à l'âge de vingt ans, et doué lui-même de grandes dispositions poétiques, avait composé une tragédie qu'il avait adressée à Voltaire, aussi bien qu'une épître de jeune homme, et il avait reçu une de ces lettres datées de Ferney, qui équivalaient alors à un brevet ou à une accolade.

Fontanes eut le temps de voir beaucoup d'Alembert; laissons-le dire là-dessus : « Tout homme, écrit-il au *Mercure*, « à propos de Beaumarchais [1], tout homme qui a fait du bruit « dans le monde a deux réputations : il faut consulter ceux « qui ont vécu avec lui, pour savoir quelle est la bonne et la « véritable. Linguet, par exemple, représentait d'Alembert « comme un homme diabolique, comme *le Vieux de la Montagne*. J'avais eu le bonheur d'être élevé à l'Oratoire par un « des amis de ce philosophe, et je l'ai beaucoup vu dans ma « première jeunesse. Il était difficile d'avoir plus de bonté et « d'élévation dans le caractère. Il se fâchait, à la vérité, comme « un enfant, mais il s'apaisait de même. Jamais chef de parti « ne fut moins propre à son métier. » Toutes ces relations précoces, ces comparaisons multipliées et contradictoires expliquent bien et préparent la modération de Fontanes dans ses jugements, sa science de la vie, son insouciance de l'opinion, et ne rendent que plus remarquable le maintien de ses affections religieuses. Il écrivait ce mot sur d'Alembert, et il allait tout à l'heure appuyer M. de Bonald.

L'*Almanach des Muses* de 1778 nous donne les premières nouvelles littéraires du poëte. On y lit de lui une pièce composée à seize ans, qui a pour titre *le Cri de mon Cœur*, et un fragment d'un *Poëme sur la Nature et sur l'Homme*, qui sort déjà des simples essais juvéniles. Ce *Cri de mon Cœur* ne serait qu'une boutade adolescente sans conséquence, s'il ne nous représentait assez bien toutes les impressions accumulées de l'enfance douloureuse de Fontanes. La mort de son frère aîné,

[1] *Mercure*, fructidor an VIII.

celles de son père et de sa mère, qui l'ont frappé coup sur coup, achèvent d'égarer son âme. Il s'écrie contre l'existence; il va presque jusqu'à la maudire :

Monarque universel, que peut-être j'outrage,
Pardonne à mes soupirs ; je connais mon erreur.
Pour un jeune arbrisseau que tourmente l'orage,
Dois-tu suspendre ta fureur ?
D'un pas toujours égal, la nature insensible
Marche, et suit tes décrets avec tranquillité.
Audacieux enfant contre elle révolté,
Je me débats en vain sous le bras inflexible
De la nécessité.

Il s'arrête un moment aux projets les plus sinistres et les envisage sans effroi :

Terre où va s'engloutir ma dépouille fragile,
Terre, qui t'entretiens de la cendre des morts,
O ma mère, à ton fils daigne ouvrir un asile !
Heureux, si dans ton sein doucement je m'endors !
Sous la tombe, du moins, l'infortune est tranquille.

Mais à l'instant la terre s'entr'ouvre, l'ombre de son père en sort et le rappelle à la raison, à la constance, à la vertu, lui montre une sœur chérie qui lui reste, et l'invite aux beaux-arts, à la poésie noblement consolatrice. Ce *Cri de mon Cœur* semble avoir exhalé en une fois toute cette ferveur troublée de la jeune âme de Fontanes, et on n'en retrouvera plus trace désormais dans son talent pur, tendre, mélancolique, et moins ardent que sensible[1].

L'*Almanach des Muses* de 1780, le fit plus hautement con

[1] Je veux être tout à fait exact : outre cette même pièce du *Cri de mon Cœur*, le *Journal des Dames* de 1777 (par conséquent un peu antérieur à l'*Almanach des Muses* de 1778), contenait une lettre de Fontanes à Dorat, toujours dans ce ton exalté qui contraste singulièrement avec les idée

maître, en publiant *la Forêt de Navarre*. Ce petit poëme descriptif, vu à sa date, avait de la fraîcheur et de la nouveauté. L'auteur, en y développant une peinture déjà touchée dans *la Henriade*, y faisait preuve de son admiration pour Voltaire et de son amour pour Henri IV, deux traits essentiels qui ne le quittèrent jamais. Il y marquait par un vers d'éloge sa déférence à Delille, déjà célèbre depuis 1770; mais, même à cette heure de jeunesse première, il semblait plus sobre, plus modéré en hardiesse que ce maître brillant. On remarquait, à travers les exclamations descriptives d'usage, bien des vers

désormais attachées en sens divers à ces deux noms de Dorat et de Fontanes. En voici quelques passages :

« Monsieur, je m'étais promis de cacher avec soin les faibles essais de mon enfance, et de ne cultiver les lettres que pour me consoler de mes malheurs. C'était au fond d'un désert, et non dans le sein de la capitale, que j'avais résolu de vivre. La solitude convient mieux à l'infortune qui veut au moins se plaindre en liberté, que ces prisons fastueuses où des esclaves imitent les travers et les vices d'autres esclaves, où le vrai sage ne peut faire un pas sans colère ou sans pitié.... Je me suis dit de bonne heure : Tu es malheureux, tu es sans appui, tu es trop fier pour ramper ; végète donc dans une retraite ignorée. Paris n'est pas fait pour toi.

« Si l'amour de la poésie me forçait, malgré moi, de lui sacrifier quelques heures, je ne peignais que mes douleurs ou les tableaux de la campagne que j'avais sous les yeux. Je me contentais de répandre mes plaintes dans des vers toujours dictés par mon cœur.... J'ai eu pour atelier le bord des mers, les forêts, le sommet des montagnes. Je n'ai tracé que des scènes lugubres, analogues à ma situation. Ma poésie doit avoir des traits un peu sauvages et peut-être barbares.... Quand je portais les yeux sur Paris, j'étais effrayé des périls où je m'exposerais en m'y montrant. Un homme de dix-huit ans, ignorant l'art de l'intrigue et de l'adulation, pouvait-il espérer, en effet, d'être accueilli dans la république des lettres?... Ainsi, me disais-je, coulons dans le silence des jours déjà trop agités, et dont (ma faible santé l'annonce) le terme heureusement sera court.

« Tel était le plan que je m'étais formé. Je vous vis alors, et je compris qu'il y avait plusieurs classes dans la littérature, etc. »

Ce titre sentimental de la pièce, *le Cri de mon Cœur*, fut donné par Dorat lui-même; Fontanes, quand il y resongeait depuis, en rougissait toujours.

heureux et simples, de ces vers trouvés, qui peignent sans effort :

Le poëte aime l'ombre, il ressemble au berger....
L'oiseau se tait perché sur le rameau qui dort...
Foulant de hauts gazons respectés du faucheur....
Ils ne sont plus ces jours où chaque arbre divin
Enfermait sa Dryade et son jeune Sylvain,
Qui versaient en silence à la tige altérée
La sève à longs replis sous l'écorce égarée.

Il n'y avait pas abus de coupes, quelques-unes pourtant assez neuves, quelques jets un peu libres, que plus tard son ciseau, en y revenant, supprima :

Quel calme universel! je marche: l'ombre immense,
L'ombre de ces ormeaux dont les bras étendus
Se courbent sur ma tête en voûtes suspendus,
S'entasse à chaque pas, s'élargit, se prolonge,
Croît toujours; et mon cœur dans l'extase se plonge.

Enfin, quelque chose de senti inspirait le tout.

Garat, rendant compte de l'*Almanach des Muses* dans le *Mercure* (avril 1780), s'arrêta longuement sur le poëme de Fontanes, et le critiqua avec une sévérité indirecte et masquée, qui put sembler piquante dans les habitudes du temps. Il fait bien ressortir l'absence de plan, les contradictions entre l'appareil didactique et certaines formes convenues d'enthousiasme : *Que de tableaux divers!... A pas lents je m'égare.* Oui, à pas lents. Mais il ne va pas au fond. Quand il en vient au style, il frappe encore plus au hasard et souligne quelques-uns des vers que nous citions précisément à titre de beauté. Fontanes fut très sensible à l'article de Garat, et faillit en être découragé à cette entrée dans la carrière. La plus sûre preuve de l'impression profonde qu'il en reçut, c'est que trente-sept ans après, lorsqu'il fixa la rédaction dernière de *la*

Forêt de Navarre, il tint compte dans sa refonte de presque toutes les critiques de détail, même de celles où Garat avait tort. Voilà de la sensibilité de poëte, mais bien modeste et docile.

Garat, que nous trouvons ainsi au début de Fontanes, et qui, nonobstant son article sévère, d'ailleurs très convenable, fut et resta lié avec lui dans les années qui précédèrent la révolution, Garat, plus âgé de plusieurs années, nous offre à certains égards, et en fait de destinée littéraire, le pendant du poëte dans le camp opposé, dans les rangs philosophiques : grand talent de prosateur, s'essayant d'abord aux éloges académiques, se dispersant en tout temps aux journaux, puis intercepté brusquement par la révolution et désormais lancé à tous les souffles de l'orage ; exemple déplorable et frappant du danger de ne se recueillir sur rien, et, avec des facultés supérieures, de ne laisser qu'une mémoire éparse, bientôt naufragée ! Durant la révolution, soit sous la terreur, soit après fructidor, Fontanes crut avoir beaucoup à se plaindre de lui, et il rompit tout rapport avec un adversaire, au moins indiscret, qui se figurait peut-être, dans son sophisme d'imagination, continuer simplement envers le proscrit politique l'ancienne polémique littéraire. Mais, sans faire injure à aucune mémoire, et dans l'éloignement où l'on est de leur tombe, on ne peut s'empêcher de pousser le rapprochement : Garat, avec plus de verve et bien moins de goût, louant Desaix et Kléber, comme Fontanes louait Washington ; Garat se flattant toujours d'élever le monument métaphysique dont on ne sait que la brillante préface, comme Fontanes se flattait de l'achèvement de *la Grèce sauvée* ; mais, avec une imagination trop vive chez un philosophe, Garat n'était pas poëte, et l'avantage incomparable de Fontanes, pour la durée, consiste en ce point précis : il lui suffit de quelques pièces qu'on sait par cœur pour sauver son nom.

A leur date, *la Chartreuse* et *le Jour des Morts*, déjà un peu passés, mais à maintenir dans la suite des tons et des nuances de la poésie française ; sans date et de tous les instants, les

Stances à une jeune Anglaise, l'ode à une *Jeune Beauté*, ou celle au *Buste de Vénus* ! En un mot, le flacon scellé qui contient la goutte d'essence ; voilà ce qui surnage, c'est assez. Les métaphysiciens échoués n'ont pas de ces débris-là.

Dans les premiers temps de son séjour à Paris, Fontanes travailla beaucoup, et il conçut, ébaucha, ou même exécuta dès lors presque tous les ouvrages poétiques qu'il n'a publiés que plus tard et successivement. Un vers de la première *Forêt de Navarre* nous apprend qu'il avait déjà traduit à ce moment (1779) l'*Essai sur l'Homme*, de Pope, qui ne parut qu'en 1783. Une élégie de Flins, dédiée à Fontanes [1], nous le montre, en 1782, comme ayant terminé déjà son poëme de l'*Astronomie*, qui ne fut publié qu'en 1788 ou 89, et comme poursuivant un poëme en six chants sur *la Nature*, qui ne devait point s'achever. *La Chartreuse* paraissait en 1783, et on citait presque dans le même temps *le Jour des Morts*, encore inédit, d'après les lectures qu'en faisait le poëte. Ainsi, en ces courtes années, les œuvres se pressent. Tous les témoignages d'alors, les articles du *Mercure*, une Épître de Parny à Fontanes [2], nous montrent celui-ci dans la situation à part que lui avaient faite ses débuts, c'est-à-dire comme cultivant la grande poésie et aspirant à la gloire sévère. Mais bientôt la vie de Paris et du XVIIIe siècle, la vie de monde et de plaisir le prit et insensiblement le dissipa. Il voyait beaucoup les gens de lettres à la mode, Barthe, Rivarol ; il dînait chaque semaine chez le chevalier de Langeac, son ami (encore aujourd'hui vivant), qui les réunissait. Et qui ne voyait-il pas, qui n'a-t-il pas connu au temps de cette jeunesse liante, de d'Alembert à Linguet, de Berquin à Mercier, de Florian à Rétif ; tous les étages de la littérature et de la vie ? Par moments, soit inquiétude d'âme rêveuse et reprise de poésie, soit blessure de cœur, soit nécessité plus vulgaire, et, comme dit André Chénier,

[1] *Almanach des Muses.*

[2] *Almanach des Muses*, 1782.

Quand ma main imprudente a tari mon trésor,

il sentait le besoin de se dérober. Il se retirait à Poissy en hiver; il se faisait ermite, et se vouait à l'étude entre son Tibulle et son Virgile. Mais cela durait peu. Les amis heureux le désiraient, le rappelaient. Un voyage en Suisse, vers 1787, auparavant un autre voyage de deux mois en Angleterre, ne tardaient point à le leur rendre. La prospérité pourtant ne venait pas. Si c'était la saison des plaisirs, c'était aussi celle des rudes épreuves :

Redis-moi du malheur les leçons trop amères,

a-t-il écrit plus tard parlant à sa muse secrète et en songeant à ce temps. Ainsi se passèrent pour lui, trop au hasard sans doute, les années faciles et fécondes. La révolution le surprit, et dans l'Épître à M. de Boisjolin, en 1792, jetant un regard en arrière, à la veille de plus grands orages, il pouvait dire avec un regret senti :

Tu m'as trop imité : les plaisirs, la mollesse,
Dans un piége enchanteur ont surpris ta faiblesse.
La gloire en vain promet des honneurs éclatants :
Un souris de l'amour est plus doux à vingt ans ;
Mais à trente ans la gloire est plus douce peut-être.
Je l'éprouve aujourd'hui. J'ai trop vu disparaître
Dans quelques vains plaisirs aussitôt échappés
Des jours que le travail aurait mieux occupés.
Oh! dans ces courts moments consacrés à l'étude,
Combien je chérissais ma docte solitude!...

C'est en cet intervalle de 1780 à 1792, qu'il convient d'examiner dans son premier jour Fontanes : il prend place alors ; sa vraie date est là. On a pour habitude, dans les jugements vagues et dans les *à peu près* courants, de faire de lui, à proprement parler, un poëte de *l'empire*. Il ne se jugeait pas tel lui-même ; il n'estimait guère, on le verra, la littérature de

cette époque ; il n'y faisait qu'une exception éclatante, et s'y effaçait volontiers. Il fut orateur de l'empire, mais le poëte chez lui était antérieur.

La traduction de l'*Essai sur l'Homme,* si perfectionnée depuis, mais déjà fort estimable, et enrichie de son excellent Discours préliminaire, parut pour la première fois en 1783, et valut à l'auteur un article de La Harpe, adressé sous forme de lettre au *Mercure*[1]. Un article de La Harpe, c'était la consécration officielle d'un talent. Le critique insistait beaucoup, en louant M. de Fontanes, sur la marche imposante et soutenue de sa phrase poétique et *cet art de couper le vers sans le réduire à la prose, et de varier le rhythme sans le détruire, deux choses,* dit-il, *si différentes, et qu'aujourd'hui l'ignorance et le mauvais goût confondent si souvent.* Il louait avant tout, dans le traducteur, et recommandait avec raison aux jeunes écrivains *l'ensemble* et *le tissu* du style, qu'on sacrifiait dès lors à l'effet du détail ; il s'élevait à plusieurs reprises contre les métaphores accumulées et les figures nébuleuses : « Ce « n'est pas, ajoutait-il, à M. de Fontanes que cet avis s'a« dresse, il en a trop rarement besoin ; mais les vérités com« munes ne peuvent pas être perdues aujourd'hui ; il faut bien « les opposer aux nouvelles extravagances des nouvelles doc« trines :

« Un tronc jadis sauvage adopte sur sa tige
« Des fruits dont sa vigueur hâte l'heureux prodige[2] ;

« *Hâter le prodige des fruits* est une métaphore très obscure. « C'est peut-être la seule fois que l'auteur s'est rapproché « du style à la mode, et Dieu me préserve de le lui passer ! » On cherche à qui peut avoir trait, en somme, cette véhémence de La Harpe : ce n'est pas même à Delille, c'est tout au plus

[1] Septembre 1783.

[2] *Essai sur l'Homme*, dans la 1re édit.

à quelques-uns de ses imitateurs, à je ne sais quoi d'énorme aux environs de Roucher ou de Dorat. A la distance où nous sommes, au degré d'hérésie où nous ont poussés le temps et l'usage, cela fuit.

Fontanes se tenait sans effort dans les mêmes principes que La Harpe : en traduisant Pope, le sage Pope, il ne l'approuvait pas toujours. Il blâme, dès les premiers vers de son auteur, ces métaphores redoublées, selon lesquelles *l'homme est tour à tour un labyrinthe, un jardin, un champ, un désert,* et n'y voit que manque de goût, de précision et de clarté. Quand il rencontre ce vers tout pétillant :

> In folly's cup still laughs the bubble, joy,

la joie, cette bulle d'eau, rit dans la coupe de la folie, il le supprime. Il est bien plus que l'abbé Delille de l'école directe de Boileau et de Racine.

Il est mieux que de l'école, il est du sentiment tendre et de l'inspiration émue de ce dernier dans *la Chartreuse* et dans *le Jour des Morts.* Racine jeune, Racine déjà revenu d'Uzès et à la veille d'*Andromaque,* Racine né au XVIII[e] siècle, ayant beaucoup lu, au lieu de *Théagène et Chariclée,* l'Épître de Colardeau, et se promenant, non pas à Port-Royal, mais au Luxembourg, aurait pu écrire *la Chartreuse.*

La manière littéraire a beau changer ; les formes du style ont beau se renouveler, se vouloir rajeunir, et, même en n'y réussissant pas toujours, faire pâlir du moins la couleur des styles précédents ; les idées, sinon la pratique, en matière de goût et d'art sévère, ont beau s'élever, s'affermir, s'agrandir, je le crois, par une comparaison plus studieuse et plus étendue : il est des impressions heureuses, faciles, touchantes, qui, dans de courtes productions, tirent leur principal intérêt du cœur, et qui durent sous un crayon un peu effacé. La lecture de *la Chartreuse,* si l'on a l'imagination sensible, et si l'on n'a pas l'esprit barré par un système, cette lecture mélodieuse

et plaintive, faite à certaine heure, à demi voix, produira toujours son effet, émouvra encore et finira par mêler vos pleurs à ceux du poëte :

Cloître sombre, où l'amour est proscrit par le Ciel,
Où l'instinct le plus cher est le plus criminel,
Déjà, déjà ton deuil plaît moins à ma pensée !
L'imagination, vers tes murs élancée,
Chercha leur saint repos, leur long recueillement ;
Mais mon âme a besoin d'un plus doux sentiment.
Ces devoirs rigoureux font trembler ma faiblesse.
Toutefois, quand le temps, qui détrompe sans cesse,
Pour moi des passions détruira les erreurs,
Et leurs plaisirs trop courts souvent mêlés de pleurs ;
Quand mon cœur nourrira quelque peine secrète ;
Dans ces moments plus doux, et si chers au poëte,
Où fatigué du monde, il veut, libre du moins,
Et jouir de lui-même, et rêver sans témoins ;
Alors je reviendrai, Solitude tranquille,
Oublier dans ton sein les ennuis de la ville,
Et retrouver encor, sous ces lambris déserts,
Les mêmes sentiments retracés dans ces vers.

De tels vers, pour la couleur mélancolique à la fois et transparente, étaient dignes contemporains des belles pages des *Études de la Nature.*

Le Jour des Morts offre plus de composition que *la Chartreuse*; c'est moins une méditation, une rêverie, et davantage un tableau. Il dut plaire plus vivement peut-être aux contemporains; il a plus passé aujourd'hui. Le XVIIIe siècle y a jeté de ses couleurs de convention. Ce curé de village, *rustique Fénélon*, qu'on n'ose pas appeler *curé*, et qui n'est que *pasteur*, *mortel respecté*, *homme sacré*, ce *prêtre ami des lois et zélé sans abus*, qui n'ose faire parler la colère céleste contre le mal, et qui ne sait qu'*adoucir la tristesse* par *l'espérance*, est un de ces chrétiens comme on aimait à se les figurer à la date de *la Chaumière indienne*. On se demande si le poëte partage absolument l'esprit du spectacle qu'il nous retrace avec

tant d'émotion. A un endroit de la première version du *Jour des Morts*, il était question de *destin*. Plus d'un vers reste en désaccord avec le dogme ; ainsi, lorsqu'il s'agit, d'après Gray, de ces morts obscurs, de ces Turenne peut-être et de ces Corneille inconnus :

Eh bien ! si de la foule autrefois séparé,
Illustre dans les camps ou sublime au théâtre,
Son nom charmait encor l'univers idolâtre,
Aujourd'hui son sommeil en serait-il plus doux ?

dernier vers charmant, imité de La Fontaine avant sa conversion ; mais depuis quand la mort, pour le chrétien, est-elle un doux sommeil et le cercueil un oreiller ? En somme, la religion du *Jour des Morts* est une religion toute d'imagination, de sensibilité, d'attendrissement (le mot revient sans cesse) ; c'est un christianisme affectueux et flatté, à l'usage du XVIII[e] siècle, de ce temps même où l'abbé Poulle, en chaire, ne désignait guère Jésus-Christ que comme *le législateur des chrétiens*. Ici, ce mode d'inspiration, plus acceptable chez un poëte, cette onction sans grande foi, et pourtant sincère, s'exhale à chaque vers, mais elle se déclare surtout admirablement dans le beau morceau de la pièce au moment de l'élévation pendant le sacrifice :

O moment solennel ! ce peuple prosterné,
Ce temple dont la mousse a couvert les portiques,
Ses vieux murs, son jour sombre, et ses vitraux gothiques ;
Cette lampe d'airain, qui, dans l'antiquité,
Symbole du soleil et de l'éternité,
Luit devant le Très-Haut, jour et nuit suspendue ;
La majesté d'un Dieu parmi nous descendue ;
Les pleurs, les vœux, l'encens, qui montent vers l'autel,
Et de jeunes beautés, qui, sous l'œil maternel,
Adoucissent encor par leur voix innocente
De la religion la pompe attendrissante ;
Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,

L'invisible union de la terre et des cieux,
Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible ;
Il croit avoir franchi ce monde inaccessible,
Où, sur des harpes d'or, l'immortel séraphin
Aux pieds de Jéhovah chante l'hymne sans fin.
C'est alors que sans peine un Dieu se fait entendre :
Il se cache au savant, se révèle au cœur tendre ;
Il doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir.

Il y avait longtemps à cette date que la poésie française n'avait modulé de tels soupirs religieux. Jusqu'à Racine, je ne vois guère, en remontant, que ce grand élan de Lusignan dans *Zaïre*. M. de Fontanes essayait, avec discrétion et nouveauté, dans la poésie, de faire écho aux accents épurés de Bernardin de Saint-Pierre, ou à ceux de Jean-Jacques aux rares moments où Jean-Jacques s'humilie. Son grand tort est de s'être distrait sitôt, d'avoir récidivé si peu.

Dans *le Jour des Morts*, il s'était souvenu de Gray et de son *Cimetière de Campagne*; il se rapproche encore du mélancolique Anglais par un *Chant du Barde*[1] ; tous deux rêveurs, tous deux délicats et sobres, leurs noms aisément s'entrelaceraient sous une même couronne. Gray pourtant, dans sa veine non moins avare, a quelque chose de plus curieusement brillant, et de plus hardi, je le crois. Les deux ou trois perles qu'on a de lui luisent davantage. Celles de Fontanes, plus radoucies d'aspect, ne sont peut-être pas de qualité moins

[1] *Almanach des Muses*, 1783.—Fontanes, dans son voyage à Londres d'octobre 1785 à janvier 1786, vit beaucoup le poëte Mason, ami et biographe de Gray. Les filles d'un ministre, chez qui il logeait, lui chantaient d'anciens airs écossais : « Il est très vrai, écrit-il dans une lettre de Londres « à son ami Joubert, que plusieurs hymnes d'Ossian ont encore gardé leurs « premiers airs. On m'a répété son apostrophe à la lune. La musique ne « ressemble à rien de ce que j'ai entendu. Je ne doute pas qu'on ne la trou- « vât très monotone à Paris : je la trouve, moi, pleine de charme. C'est un « son lent et doux, qui semble venir du rivage éloigné de la mer et se pro- « longer parmi des tombeaux. »

fine : le chantre plaintif du *Collége d'Éton* n'a rien de mieux que ces simples *Stances à une jeune Anglaise.*

Une affinité naturelle poussait Fontanes vers les poëtes anglais : on doit regretter qu'il n'ait pas suivi plus loin cette veine. Il avait bien plus nettement que Delille le sentiment champêtre et mélancolique, qui distingue la poésie des Gray, des Goldsmith, des Cowper : son imagination, où tout se terminait, en aurait tiré d'heureux points de vue, et aurait importé, au lieu du descriptif diffus d'alors, des scènes bien touchées et choisies. Mais il aurait fallu pour cela un plus vif mouvement d'innovation et de découverte, que ne s'en permettait Fontanes. Il côtoya la haie du *cottage*, mais il ne la franchit pas. L'anglomanie qui gagnait le détourna de ce qui, chez lui, n'eût jamais été que juste. De son premier voyage en Angleterre, il rapporta surtout l'aversion de l'opulence lourde, du faste sans délicatesse, de l'art à prix d'or, le dégoût des parcs anglais, de ces ruines factices, et de cet inculte arrangé qu'il a combattu dans son *Verger*. De l'école française en toutes choses, il ne haïssait pas dans le ménagement de la nature, les allées de Le Nôtre et les directions de La Quintinie, comme, dans la récitation des vers, il voulait la mélopée de Racine. En se gardant de l'abondance brillante de Delille, il négligea la libre fraîcheur des poëtes anglais paysagistes, desquels il semblait tout voisin. Son descriptif, à lui, est plutôt né de l'Epître de Boileau *à Antoine.*

Son étude de Pope et son projet d'un poëme *sur la Nature*, le conduisirent aisément à son Essai didactique *sur l'Astronomie :* M. de Fontanes n'a rien écrit de plus élevé. Je sais les inconvénients du genre : on y est pressé, comme disait en son temps Manilius, entre la gêne des vers et la rigueur du sujet :

.... Duplici circumdatus æstu
Carminis et rerum................

Il faut exprimer et chanter, sous la loi du rhythme, des lois

célestes que la prose, dans sa liberté, n'embrasse déjà qu'avec peine. Comme si ces difficultés ne se marquaient pas assez d'elles-mêmes, le poëte, dans sa marche logique et méthodique, dans sa pénible entrée en matière et jusque dans ce titre d'*Essai*, n'a rien fait pour les dissimuler. Mais combien ce défaut peu évitable est racheté par des beautés de premier ordre ! et, d'abord, par un style grave, ferme, soutenu, un peu difficile, mais par là même pur de toute cette monnaie poétique effacée du XVIIIe siècle, par un style de bon aloi, que Despréaux eût contresigné à chaque page, ce qu'il n'eût pas fait toujours, même pour le style de M. de Fontanes. Cette fois, l'auteur, pénétré de la majesté de son sujet, n'a nulle part fléchi ; il est égal par maint détail, et par l'ensemble il est supérieur aux Discours en vers de Voltaire ; il atteint en français, et comme original à son tour, la perfection de Pope en ces matières, concision, énergie :

Vers ces globes lointains qu'observa Cassini,
Mortel, prends ton essor ; monte par la pensée,
Et cherche où du grand tout la borne fut placée.
Laisse après toi Saturne, approche d'Uranus ;
Tu l'as quitté, poursuis : des astres inconnus
A l'aurore, au couchant, partout sèment ta route ;
Qu'à ces immensités, l'immensité s'ajoute.
Vois-tu ces feux lointains ? Ose y voler encor :
Peut-être ici, fermant ce vaste compas d'or
Qui mesurait des cieux les campagnes profondes,
L'éternel Géomètre a terminé les mondes.
Atteins-les : vaine erreur ! Fais un pas ; à l'instant
Un nouveau lieu succède, et l'univers s'étend.
Tu t'avances toujours, toujours il t'environne.
Quoi ? semblable au mortel que sa force abandonne,
Dieu, qui ne cesse point d'agir et d'enfanter,
Eût dit « : Voici la borne où je dois m'arrêter ! »

Cette grave et stricte poésie s'anime heureusement, par places, d'un sentiment humain, qui repose de l'aspect de tant

de justes orbites et répand une piété toute *virgilienne* à travers les sphères :

> Tandis que je me perds en ces rêves profonds,
> Peut-être un habitant de Vénus, de Mercure,
> De ce globe voisin qui blanchit l'ombre obscure,
> Se livre à des transports aussi doux que les miens.
> Ah! si nous rapprochions nos hardis entretiens!
> Cherche-t-il quelquefois ce globe de la terre,
> Qui, dans l'espace immense, en un point se resserre?
> A-t-il pu soupçonner qu'en ce séjour de pleurs
> Rampe un être immortel qu'ont flétri les douleurs?

Et tout ce qui suit. — Le style, dans le détail, arrive quelquefois à un parfait éclat de vraie peinture, à une expression entière et qui emporte avec elle l'objet : on compte ces vers-là dans notre poésie classique, même dans Racine, qui en offre peut-être un moins grand nombre que Boileau :

> Quand la lune arrondie en cercle lumineux
> Va, de son frère absent, nous réfléchir les feux,
> Il [1] vous dira pourquoi, d'un crêpe enveloppée,
> *Par l'ombre de la terre elle pâlit frappée.*

En terminant cet *Essai* qui est devenu un *chant* ou du moins un *tableau,* le poëte invite de plus hardis que lui à l'étude entière et à la célébration de la nature et des cieux : il se rappelle tout bas ce que Virgile se disait au début du troisième livre des Géorgiques :

> Omnia jàm vulgata : quis aut Eurysthea durum,
> Aut illaudati nescit Busiridis aras ?
> Cui non dictus Hylas puer ? . . . . .
> . . . .
> . . . Tentanda via est, quà me quoque possim
> Tollere humo, victorque virûm volitare per ora.

[1] Cassini.

Faut-il offrir toujours, sur la scène épuisée,
Des tragiques douleurs la pompe trop usée?
Des sentiers moins battus s'ouvrent devant nos pas [1].

Mais nul poëte depuis n'a tenté ces hauts sentiers, et les descriptifs moins que les autres. Cet *Essai sur l'Astronomie*, qui n'a pas été classé jusqu'ici comme il le mérite, pourrait presque sembler, par sa juste et belle austérité, une critique en exemple, une contre-partie et un contre-poids que Fontanes aurait voulu opposer aux excès et aux abus de l'école envahissante.

Il a laissé du pur descriptif lui-même ; sa *Maison rustique* (l'ancien *Verger* refondu) n'est pas autre chose. N'oublions pas

[1] On pourrait aussi croire que le poëte s'est ressouvenu de Manilius, qui exprime la même pensée en maint endroit de son poëme des *Astronomiques*, et s'y complaît particulièrement au début du livre II. Après avoir énuméré les différents genres de poésie, ce successeur, souvent rival, de Lucrèce, ajoute :

Omne genus rerum doctæ cecinere sorores :
Omnis ad accessus Heliconis semita trita est,
Et jàm confusi manant de fontibus amnes,
Nec capiunt haustum turbamque ad nota ruentem :
Integra quæramus rorantes prata per herbas.

Pourtant Fontanes semble s'être tenu uniquement à Virgile, à Lucrèce, et n'avoir pas assez pris en considération le poëme de Manilius, duquel il eût pu s'inspirer pour agrandir et féconder son *Essai*. Une fois seulement il s'est rencontré directement avec lui, mais peut-être par identité d'objet plutôt que par imitation :

Soleil, ce fut un jour de l'année éternelle,
Aux portes du chaos Dieu s'avance et t'appelle !
Le noir chaos s'ébranle, et, de ses flancs ouverts,
Tout écumant de feux, tu jaillis dans les airs.
De sept rayons premiers ta tête est couronnée :
L'antique Nuit recule, et par toi détrônée,
Craignant de rencontrer ton œil victorieux,
Te cède la moitié de l'empire des cieux.

Et Manilius, au livre Ier, passant en revue les différentes origines possibles

pourtant que ce *Verger* qui parut en 1788, fort court et un peu pressé entre notes et préface, était encore une protestation indirecte contre la manie du jour, un *sous-amendement* respectueux au poëme des *Jardins*. Fontanes se sauvait dans le verger pour faire de là opposition, pour jeter en quelque sorte son caillou de derrière les saules. Il s'élevait fort contre ces colifichets soi-disant champêtres, contre cette négligence acquise à grands frais,

> Où la simplicité n'est qu'un luxe de plus.

Ermenonville, avec son *Temple de la Philosophie* et sa *Tour de Gabrielle*, ne trouvait pas grâce absolument devant son goût sans fadaise. L'ouvrage d'un Allemand, Hirschfeld, sur les jardins et les paysages, lui fournissait surtout matière à gaieté. Le professeur d'esthétique avait conseillé au bout du verger un étang, d'où monterait en chœur le cri des grenouilles, effectivement si harmonieux de loin le soir, dans la tranquillité des airs. Mais cette harmonie qui sentait trop Aristophane, et que Jean-Baptiste Rousseau n'avait pas réhabilitée, ne revenait guère à Fontanes, non plus que l'étang bourbeux. Il prenait de là occasion pour se jeter sur le germanisme en littérature, et il en prévoyait dès lors, il en combattait les

du monde, soit l'absence d'origine, l'éternité, soit la création du sein du chaos, dit avec une précision qui certes a aussi sa beauté :

> Seu permixta cahos rerum primordia quondam
> Discrevit partu, mundumque enixa nitentem
> Fugit in infernas caligo pulsa tenebras.

En feuilletant ces livres de Manilius, où les noms des constellations amènent d'intéressants épisodes, comme celui d'Andromède, et où les rêveries astrologiques n'étouffent pas tant de beaux passages inspirés par le panthéisme, par l'idée de la parenté de l'homme avec le ciel et par la conscience sublime des hauts mystères, on conçoit un grand poëme dont, en effet, celui de Fontanes ne serait que l'*essai*.

conséquences en tout genre, avec une vivacité qui prouve encore moins sa prévention extrême que sa promptitude de coup d'œil et d'avant-goût. Quand vint madame de Staël, elle le trouva tout armé à l'avance et très averti.

On voit que M. de Fontanes n'était pas un homme de révolution; aussi la nôtre de 89 ne l'enleva point d'un entier élan. A trente ans passés, sa situation restée si précaire semblait le pousser en avant : sa modération d'esprit le retint. Il partagea pourtant avec presque toute la France le premier mouvement et les espérances de l'aurore de 89; l'on a même un chant de lui sur la fête de la fédération en 90. Mais ce fut sa limite extrême. Dès le commencement de 90, il participait avec son ami Flins à la rédaction d'un journal, *le Modérateur,* qui remplissait son titre. On distingue difficilement les articles de Fontanes dans cette feuille, qui d'ailleurs a peu vécu, et, comme il n'y a que l'esprit général qui en soit remarquable, il importe peu de les distinguer. *Le Modérateur* suit, avec moins de verve et d'audace, la ligne d'André Chénier. J'aime à y voir[1] le chevalier de Pange, cet autre André, loué pour ses *Réflexions sur la Délation et sur le Comité des Recherches*. On y devine, à quelques mots jetés çà et là, combien Fontanes jugeait le moment peu favorable aux vers; et il n'était pas homme à s'armer de l'ïambe. Des ébauches de tragédies qu'il conçut alors, *Thrasybule, Thamar, Mazaniel,* n'eurent pas de suite et n'aboutirent qu'à quelques scènes. Il quitta Paris peu après, et, retiré à Lyon, il adressait de là cette gracieuse et un peu jeune Épître à Boisjolin[2]. Un grand calme, un sourire d'imagination y règne. Il a retrouvé les champs, il a repris l'étude, et le voilà qui resonge à la belle gloire. Dans les conseils qu'il donne, lui-même il se peint, et à cette lenteur de poésie qu'il

[1] Numéro du 13 février 1790.

[2] M. de Boisjolin, traducteur de *la Forêt de Windsor* dans sa jeunesse, et rédacteur du *Mercure* avant 89, longtemps sous-préfet à Louviers, mais qui n'a pas cessé d'aimer les lettres. Il est proche parent de nos poëtes Deschamps du *Cénacle*, l'aimable Émile et le grave Antony.

prime si merveilleusement, on reconnait son propre talent beille :

Comme on voit, quand l'hiver a chassé les frimas,
Revoler sur les fleurs l'abeille ranimée,
Qui six mois dans sa ruche a langui renfermée,
Ainsi revole aux champs, Muse, fille du ciel!
De poétiques fleurs compose un nouveau miel;
Laisse les vils frelons qui te livrent la guerre
A la hâte et sans art pétrir un miel vulgaire;
Pour toi, saisis l'instant : marque d'un œil jaloux
Le terrain qui produit les parfums les plus doux;
Reposant jusqu'au soir sur la tige choisie,
Exprime avec lenteur une douce ambroisie,
Épure-là sans cesse, et forme pour les cieux
Ce breuvage immortel attendu par les Dieux.

Je suis porté à placer alors la première inspiration de *la rèce sauvée*; je conjecture que l'*Anacharsis* de l'abbé Barélemy, dont l'impression sur lui fut si vive, et qu'il célébra ns une Epître, lui en donna idée par contre-coup. Son ème de *la Grèce sauvée*, en effet, eût été pour la couleur contemporain du *Voyage d'Anacharsis*, comme sa *Chartreuse* et son *Jour des Morts* étaient bien des élégies contemraines des *Études de la Nature*. Arrivé à trente-cinq ans et ngeant à se recueillir enfin dans une œuvre, Fontanes se sait sans doute un peu pour lui-même ce qu'il écrivait à bbé Barthélemy :

Tandis que le troupeau des écrivains vulgaires
Se fatigue à chercher des succès éphémères,
Et dans sa folle ambition,
Prête une oreille avide à tous les vents contraires
De l'inconstante opinion,
Le grand homme, puisant aux sources étrangères,
Trente ans médite en paix ses travaux solitaires;
Au pied du monument qu'il fut lent à finir
Il se repose enfin, sans voir ses adversaires,
Et l'œil fixé sur l'avenir.

Mais au moment où il reportait son regard vers l'idéal avenir, les orages s'amoncelaient et ne laissaient plus d'horizon. Fontanes se maria à Lyon en 92. Cette union, dans laquelle il devait constamment trouver tant de vertu, de dévouement et de mérite, fut presque aussitôt entourée des plus affreuses images ! Le siége de Lyon commença. Madame de Fontanes accoucha de son premier enfant dans une grange, au moment où elle fuyait les horreurs de l'incendie. Les bombes des assiégeants tombaient souvent près du berceau, que le père dut plus d'une fois changer de place. Il revint à Paris en novembre 93, pour y vivre oublié, lorsque les députés de Lyon, de *Commune-affranchie,* chargés de dénoncer à la Convention de Robespierre les horreurs de Collot-d'Herbois qui avait fait regretter Couthon, lui vinrent demander d'écrire leur discours. Il l'écrivit dans la matinée du 20 décembre ; le brave Changeux le lut le jour même à la barre d'une voix sonore.

L'effet sur la Convention fut grand. On a comparé cet énergique langage à celui du paysan du Danube en plein sénat romain. L'art pourtant, qui se dérobait, y était d'autant moins étranger. Fontanes avait adroitement emprunté et prodigué les formes sacramentelles du jour : « Une « grande commune a mérité l'indignation nationale : mais « qu'avec l'aveu de ses égarements, vous parvienne aussi « l'expression de ses douleurs et de son repentir ! Ce repentir « est vrai, profond, unanime ; il a devancé le moment de la « chute des traîtres qui nous ont égarés. » Mais toute cette phraséologie obligée de *peuple magnanime* et de *traîtres* n'était qu'une précaution oratoire pour amener la Convention à entendre face à face ceci :

« Les premiers députés (*après le siége de Lyon*) avaient « pris un arrêté, à la fois juste, ferme et humain : ils avaient « ordonné que les chefs conspirateurs perdissent seuls la tête, « et qu'à cet effet on instituât deux commissions qui, en ob- « servant les formes, sauraient distinguer le conspirateur du « malheureux qu'avaient entraîné l'aveuglement, l'ignorance

« et surtout la pauvreté. Quatre cents têtes sont tombées « dans l'espace d'un mois, en exécution des jugements de ces « deux commissions. De nouveaux juges ont paru et se sont « plaints que le sang ne coulât point avec assez d'abondance « et de promptitude. En conséquence, ils ont créé une com- « mission révolutionnaire, composée de sept membres, chargée « de se transporter dans les prisons et de juger, en un moment, « le grand nombre de détenus qui les remplissent. A peine le « jugement est-il prononcé, que ceux qu'il condamne sont « exposés en masse au feu du canon chargé à mitraille. Ils « tombent les uns sur les autres frappés par la foudre, et, « souvent mutilés, ont le malheur de ne perdre, à la première « décharge, que la moitié de leur vie. Les victimes qui res- « pirent encore après avoir subi ce supplice, sont achevées à « coups de sabres et de mousquets. La pitié même d'un sexe « faible et sensible a semblé un crime : deux femmes ont été « traînées au carcan pour avoir imploré la grâce de leurs « pères, de leurs maris et de leurs enfants. On a défendu la « commisération et les larmes. La nature est forcée de con- « traindre ses plus justes et ses plus généreux mouvements, « sous peine de mort. La douleur n'exagère point ici l'excès « de ses maux ; ils sont attestés par les proclamations de ceux « qui nous frappent. Quatre mille têtes sont encore dévouées « au même supplice ; elles doivent être abattues avant la fin « de frimaire. Des suppliants ne deviendront point accusa- « teurs : leur désespoir est au comble, mais le respect en re- « tient les éclats ; ils n'apportent dans ce sanctuaire que des « gémissements et non des murmures. »

Les murmures, les frémissements éclatèrent : ce furent un moment ceux de la pitié. Il est vrai qu'ils durèrent peu. En vain Camille Desmoulins hasarda dans son *Vieux Cordelier* quelques maximes tardives d'humanité. Collot-d'Herbois accourut de Lyon et se justifia. On mit en arrestation les envoyés lyonnais ; on se demandait qui les avait inspirés, qui avait pu faire à la Convention, par leur bouche, cette étrange

et pathétique surprise. Garat eut le bon goût de deviner et la légéreté de nommer Fontanes[1].

Celui-ci ne fut pas arrêté, ou du moins il ne le fut que durant trois fois vingt-quatre heures, et par mégarde, comme s'étant trouvé dans la voiture de M. de Langeac, son ami, à qui on en voulait. Il put obtenir d'être relâché avant qu'on insistât sur son nom. Il quitta Paris et passa le reste de la terreur caché à Sevran, près de Livry, chez Mme Dufrenoy, et aussi aux Andelys, qu'il revit alors, comme nous l'attestent les vers touchants, et un peu faibles, de son *Vieux Château*.

Dans ce petit poëme et dans quelques autres pièces qui le suivent en date, comme *les Pyrénées*, le style de M. de Fontanes, il faut le dire, se détend sensiblement, ne se tient plus à cette ferme hauteur qu'avait marquée *l'Essai sur l'Astronomie*. La facilité fâcheuse du XVIIIe siècle l'emporte. Chaque manière (même la bonne, la meilleure, si l'on veut) est voisine d'un défaut. Quand les poëtes de l'école classique n'y prennent garde, ils deviennent aisément prosaïques et languissants, comme les autres de l'école contraire tendent très vite, s'ils ne se soignent, au boursouflé, au bigarré, ou à l'obscur. *L'Art poétique* de Boileau, bien autrement *poétique* par l'exécution que par les préceptes, les préceptes et la pratique courante de Voltaire, à force de soumettre la poésie à la même raison que la prose et au pur bon sens, allaient à remplacer l'inspiration et l'expression poétique par ce qui n'en doit être que la garantie et la limite. On s'est jeté aujourd'hui dans un excès tout contraire, et l'*image* tient le dez du style poétique, comme c'était la *raison* précédemment. Mais ni la raison, à proprement parler, ni l'image, en ceci, ne doivent régir. L'expression en poésie doit être incessamment produite par l'idée actuelle, soumise à l'harmonie de

[1] Il le nomma au sein du comité de sûreté générale. — On peut voir, au tome XXX de l'*Histoire parlementaire de la Révolution française*, pages 381, 382, 392 et suivantes, les détails des deux séances de la Convention, 20 et 21 décembre, et la discussion du chiffre vrai des mitraillés.

ensemble, par le sentiment ému, s'animant, au besoin, de l'image, du son, du mouvement, s'aidant de l'abstrait même, de tout ce qui lui va, se créant, en un mot, à tout instant sa forme propre et vive; ce que ne fait pas la pure raison. Mais, cela dit, et même dans ce poëme du *Vieux Château*, où le style de Fontanes est si peu ce que le style poétique devrait être toujours, une création continue; même là, de douces notes se font entendre; ces négligences, ces répétitions d'*aimé*, d'*amour*, d'*amant*, qui reviennent tant de fois à la dernière page, ont leur grâce touchante : le secret de l'âme se trahit mieux en ces temps de langueur du talent. Or, ce qu'on suit dans cette série, aujourd'hui complète, des poésies de Fontanes, soit durant les terreurs de 93 et de 97, soit plus tard aux années de sa pompe et de ses grandeurs, c'est le courant d'une âme d'honnête homme, d'une âme affectueuse et excellente, qui se conserve jusqu'au bout et ne tarit pas; les poésies qu'on publie, même les moins vives, en sont la biographie la plus intime, trop longtemps dérobée. Elles me semblent une source couverte, discrète, familière, trop rare seulement, qui bruissait à peine sous le marbre des degrés impériaux, qui cherchait par amour les gazons cachés, et qui, depuis *la Forêt de Navarre* jusqu'à l'ode *sur la Statue d'Henri IV*, dans tout son cours voilé ou apparent, ne cessa d'être fidèle à certains échos chéris.

On a donc publié de lui *le Vieux Château*, le poëme des *Pyrenées*, en vue de sa biographie d'âme, sinon de leur mérite même, et quoique ce soit un peu comme si l'on publiait pour la première fois *le Vogageur* de Goldsmith après que Byron est venu.

La terreur passée, Fontanes put reparaître, et son nom le désigna aussitôt à d'honorables choix dans l'œuvre de reconstruction sociale qui s'essayait. Il se trouva compris sur la liste de l'Institut national dès la première formation[1], et fut nommé,

[1] Il le dut surtout à la proposition et à l'instance généreuse de Marie-Jo-

comme professeur de belles-lettres, à l'École centrale des Quatre-Nations. Dans deux discours de lui, prononcés en séance publique au nom des autres professeurs, on trouve déjà l'exemple de cette manière qui lui est propre, comme orateur, de savoir insinuer ses opinions sous le couvert solennel. Dans la séance d'installation, parlant des législateurs de l'antiquité et de l'importance qu'ils attachaient à l'éducation, il s'exprimait ainsi : « Les législateurs anciens regardaient cet art « comme le premier de tous, et comme le seul en quelque « sorte. Ils ont fait des systèmes de mœurs plus que des sys- « tèmes de lois. Quand ils avaient créé des habitudes et des « sentiments dans l'esprit et dans l'âme de leurs concitoyens, « ils croyaient leur tâche presque achevée. Ils confiaient la « garde de leur ouvrage au pouvoir de l'imagination plutôt « qu'à celui du raisonnement, aux inspirations du cœur hu- « main plutôt qu'aux ordres des lois, et l'admiration des siè- « cles a consacré le nom de ces grands hommes. Ils avaient « tant de respect pour la toute-puissance des habitudes, qu'ils « ménagèrent même d'anciens préjugés peu compatibles en « apparence avec un nouvel ordre de choses. La Grèce et « Rome, en passant de l'empire des rois sous celui des ar- « chontes ou des consuls, ne virent changer ni leur culte, ni « le fond de leurs usages et de leurs mœurs. Les premiers « chefs de ces républiques se persuadèrent, sans doute, qu'un « mépris trop évident de l'autorité des siècles et des tradi- « tions, affaiblirait la morale en avilissant la vieillesse aux yeux « de l'enfance ; ils craignirent de porter trop d'atteinte à la « majesté des temps et à l'intérêt des souvenirs.

« La marche de l'esprit moderne a été plus hardie. Les « lumières de la philosophie ont donné plus de confiance « aux fondateurs de notre république. Tout fut abattu ; tout « doit être reconstruit. »

seph Chénier, qui, dans un camp politique opposé, sut toujours être juste pour un écrivain qui honorait la même école littéraire.

Dans un autre discours de *rentrée*, il maintenait, contrairement au préjugé régnant, la prééminence du siècle de Louis XIV, et des grands siècles du goût en général, non-seulement à titre de *goût*, mais aussi à titre de philosophie :
« Chez les Latins, si vous exceptez Tacite, les auteurs « qu'on appelle du second âge, inférieurs pour l'art de la com« position, les convenances, l'harmonie et les grâces, ont aussi « bien moins de substance et de vigueur, de vraie philosophie « et d'originalité, que Virgile, Horace, Cicéron et Tite-Live. « La France offre les mêmes résultats. A l'exception de trois « ou quatre grands modernes qui appartiennent encore à « demi au siècle dernier, vous verrez que Racine, Corneille, « La Fontaine, Boileau, Molière, Pascal, Fénelon, La « Bruyère et Bossuet, ont répandu plus d'idées justes et véri« tablement profondes que ces écrivains à qui on a donné « l'orgueilleuse dénomination de *penseurs*, comme si on n'a« vait pas su penser avant eux avec moins de faste et de « recherche. »

La théorie littéraire de Fontanes est là; son originalité, comme critique, consiste, sur cette fin du XVIIIe siècle, à déclarer fausse l'opinion accréditée, « si agréable, disait-il aux « sophistes et aux rhéteurs, par laquelle on voudrait se per« suader que les siècles du goût n'ont pas été ceux de la philo« sophie et de la raison. » C'était proclamer au nom des Écoles centrales précisément le contraire de ce que Garat venait de prêcher aux Ecoles normales. Il devançait dans sa chaire et préparait honorablement la critique littéraire renouvelée, que le *Génie du Christianisme* devait bientôt illustrer et propager avec gloire. Ainsi, en parlant un jour des mœurs héroïques de l'Odyssée, il les comparait aux mœurs des patriarches, et rapprochait Éliézer et Rebecca de Nausicaa. Vite on le dénonça là-dessus dans un journal comme contre-révolutionnaire, et on l'y accusa de recevoir des rois de *grosses sommes* pour professer de telles doctrines.

Fontanes ne se renfermait pas, à cette époque, dans son

enseignement; il prenait par sa plume une part plus active et plus hasardeuse au mouvement réactionnaire, et, selon lui, réparateur, dont M. Fiévée, l'un des acteurs lui-même, nous a tracé récemment le meilleur tableau[1]. Nous le trouvons, avec La Harpe et l'abbé de Vauxcelles, l'un des trois principaux rédacteurs du journal *le Mémorial*; et, dans sa mesure toujours polie, il poussait comme eux au ralliement et au triomphe des principes et des sentiments que le 13 vendémiaire n'avait pas intimidés, et qu'allait frapper tout à l'heure le 18 fructidor.

C'était, durant les mois qui précédèrent cette journée, une grande polémique universelle, dans laquelle se signalaient, parmi les *monarchiens*, La Harpe, Fontanes, Fiévée, Lacretelle, Michaud, écrivant, soit dans *le Mémorial*, soit dans *la Quotidienne*, dans *la Gazette française*; et parmi les républicains, Garat, Chénier, Daunou, dans les journaux intitulés *la Clef du Cabinet*, *le Conservateur*; Rœderer dans *le Journal de Paris*, Benjamin Constant déjà dans des brochures. Le rôle de Fontanes, au milieu de cette presse animée, devient fort remarquable : la modération ne cesse pas d'être son caractère et fait contraste plus d'une fois avec les virulences et les gros mots de ses collaborateurs. Il est pour l'accord des lois et des mœurs, des principes religieux et de la politique, pour le retour des traditions conservatrices, et (ce qui était rare, ce qui l'est encore) il n'en violait pas l'esprit en les prêchant. A part les jacobins, il ne hait ni n'exclut personne : « Des gens « qui ne se sont jamais vus, dit-il (28 août 1797), se battent « pour des opinions et croient se détester; ils seraient bien « étonnés quelquefois, en se voyant, de ne trouver aucune « raison de se haïr. Tel adversaire conviendrait mieux au fond « que tel allié. » En fait de croyances religieuses, il exprime partout l'idée qu'elles sont nécessaires aux sociétés humaines comme aux individus, qu'elles seules remplissent une place

[1] Dans l'*Introduction* qui précède sa *Correspondance* avec Bonaparte.

u'à leur défaut envahissent mille tyrans ou mille fantômes ; et propos des superstitions des incrédules, il rappelle de belles aroles que Bonnet lui adressait en sa maison de Genthod, orsqu'il l'y visitait en 1787 : « Il faut laisser des aliments sains « à l'imagination humaine si on ne veut pas qu'elle se nourrisse « de poisons [1]. » Je trouve, dans ce même *Mémorial*, un parfait et incontestable jugement de Fontanes sur Mirabeau[2], et un autre, bien impartial, sur Lafayette, qu'on croyait encore prisonnier à Olmutz[3] ; s'il exprime simplement une honorable compassion pour le général, il n'a que des paroles d'admiration pour son héroïque épouse ; de même qu'en un autre endroit il sait allier à une expression peu flattée sur l'ancien ministre Roland, un hommage rendu à l'esprit supérieur et aux grâces naturelles de madame Roland, avec laquelle il avait eu occasion de passer quelques jours près de Lyon, en 1791. Enfin, nous trouvons Fontanes (sa ligne de parti étant donnée) aussi sage, aussi juste, aussi parfait de goût qu'on le peut souhaiter envers les personnes, envers toutes... excepté une seule : je veux parler de madame de Staël. Car il la toucha malicieusement bien avant les fameux articles du *Mercure* en 1800. A plusieurs reprises, dans *le Mémorial*, elle revient sous sa plume : en s'attaquant à une brochure de Benjamin Constant[4], il n'hésite pas à la reconnaître aux endroits les plus vifs, les plus heureux, et c'est pour l'en louer avec une ironie dégagée que dorénavant, à son égard, il ne désarmera plus. Le piquant des premières escarmouches fut tel, dès ce temps du *Mémorial*[5], que plusieurs lettres de réclamations anonymes lui arri-

[1] *Mémorial* du 1er juillet 1797, article sur les francs-maçons et les illuminés.—Fontanes, dans son voyage à Genève, avait été introduit naturellement près de Bonnet par M. de Fontanes, pasteur et professeur, qui était d'une branche de sa famille restée calviniste et réfugiée.

[2] 11 et 12 août.

[3] 13 juillet.

[4] 20 juin.

[5] Article du 22 juillet et numéro du 1er septembre.

vèrent. En déclarant le tort de M. de Fontanes, on sent le besoin de se l'expliquer.

Fontanes, comme Racine, comme beaucoup d'écrivains d'un talent doux, affectueux, tendre, avait tout à côté l'épigramme facile, acérée. Chez lui la goutte de miel lent et pur était gardée d'un aiguillon très vigilant. S'il ne montrait d'ordinaire que de la sensibilité dans le talent, il portait de la passion dans le goût. Il était, ai-je dit, de l'école française en tout point : et, en effet, tout ce qui, à quelque degré, tenait au germanisme, à l'anglomanie, à l'idéologie, à l'économisme, au jansénisme, tout ce qui sentait l'outré, l'obscur, l'emphatique, se liait dans son esprit par une association rapide et invincible; il voyait de très loin et très vite : son imagination faisait le reste. En somme, toutes les antipathies qu'on se figure que Voltaire aurait eues si vives durant la révolution et de nos jours, Fontanes les a eues et nous les représente, et non par routine ni par tradition, mais bien vives, bien senties, bien originales aussi; il était né tel. De la famille de Racine par le cœur et par les vers, il touchait à Voltaire par l'esprit et par le ton courant. Très aisément son tact fin tressaillait offensé, irrité : son accent se faisait moqueur; et, en même temps, sa veine de poëte sensible, et son imagination plutôt riante, n'en souffraient pas. Qu'on approuve ou non, il faut convenir que tout cela constitue en M. de Fontanes un ensemble bien varié et qui se tient, une nature, un homme enfin.

Or, il n'aimait pas les femmes savantes, les femmes politiques, les femmes philosophes. S'il ne faisait dès lors que prévoir et redouter ce qui s'est émancipé depuis, il doit sembler, comme au reste, en un bon nombre de ses jugements, beaucoup moins étroit que prompt. En admirateur du XVIIe siècle, il permettait sans doute à madame de Sévigné ses lettres, à madame de Lafayette ses tendres romans; il aurait passé à madame de Staël ses *Lettres sur Jean-Jacques*, comme probablement il tolérait ses vers d'élégie chez madame Dufrenoy; mais c'était là l'exception et l'extrême limite. Une célébrité

plus active, l'influence politique surtout et l'expression métaphysique, le révoltaient chez une femme, et lui paraissaient tellement sortir du sexe, qu'à lui-même il lui arriva, cette fois, de l'oublier. Madame de Staël ne se vengea qu'en retrouvant à l'instant son rôle de femme qu'on l'accusait d'abandonner, et en le marquant par la bonne grâce supérieure et inaltérable de ses réponses[1].

Pour revenir au *Mémorial*, l'ensemble de la rédaction de Fontanes dans cette feuille nous montre un esprit dès lors aussi mûr en tout que distingué, qui ne reviendra plus sur ses impressions, et qui, dans la science de la vie, est maître de ses résultats. La connaissance de cette rédaction est précieuse en ce qu'elle nous le révèle, à cette époque d'entière indépendance, essentiellement tel, au fond, qu'il se développera plus tard dans ses rôles publics et officiels; avec tous ses principes, ses sentiments, ses aversions même; journaliste louant déjà Washington[2] dans le sens où, orateur, il le célébrera devant le premier Consul; attaquant déjà madame de Staël, avant qu'on le puisse soupçonner par là de vouloir complaire à quelqu'un.

Mais le pressentiment le plus notable de Fontanes, à cette date, est son goût déclaré pour le général Bonaparte, alors conquérant de l'Italie. Le 15 août 1797, il lui adresse, dans le *Mémorial*, une lettre trop piquante de verve et trop perçante de pronostic, pour qu'on ne la reproduise pas. C'est un de ces petits chefs-d'œuvre de la presse politique, comme il s'en est tant dépensé et perdu en France depuis *la Satyre Ménippée* jusqu'à Carrel : sauvons du moins cette page-là. Le bruit venait de se répandre dans Paris qu'une révolution républicaine avait éclaté à Rome et y avait changé la forme du gouvernement :

[1] Elle prit soin, par exemple, de citer un vers du *Jour des Morts*, au livre IV, chapitre 3, de *Corinne*.

[2] *Mémorial*, 22 août 1797.

A BONAPARTE.

« Brave général,

« *Tout a changé et tout doit changer encore*, a dit un écrivain politique de ce siècle, à la tête d'un ouvrage fameux. Vous hâtez de plus en plus l'accomplissement de cette prophétie de Raynal. J'ai déjà annoncé que je ne vous craignais pas, quoique vous commandiez quatre-vingt mille hommes, et qu'on veuille nous *faire peur* en votre nom. Vous aimez la gloire, et cette passion ne s'accommode pas de petites intrigues, et du rôle d'un conspirateur subalterne auquel on voudrait vous réduire. Il me paraît que vous aimez mieux monter au Capitole, et cette place est plus digne de vous. Je crois bien que votre conduite n'est pas conforme aux règles d'une morale très sévère ; mais l'héroïsme a ses licences : et Voltaire ne manquerait pas de vous dire que vous faites votre métier d'illustre brigand comme Alexandre et comme Charlemagne. Cela peut suffire à un guerrier de vingt-neuf ans.

« Je me promènerais, je le répète, avec la plus grande sécurité, dans votre camp peuplé de braves comme vous, et je conviens qu'il serait fort agréable de vous voir de près, de suivre votre politique, et même de la deviner quand vous garderiez le silence.

« Savez-vous que dans mon coin je m'avise de vous prêter de grands desseins ? Ils doivent, si je ne me trompe, changer les destinées de l'Europe et de l'Asie.

« Toute mon imagination fermente depuis qu'on m'annonce que Rome a changé son gouvernement. Cette nouvelle est prématurée sans doute ; mais elle pourra bien se réaliser tôt ou tard.

« Vous aviez montré pour la vieillesse et le caractère du chef de l'église des égards qui vous avaient honoré. Mais peut-être espériez-vous alors que la fin de sa carrière amènerait

lus vite le dénoûment préparé par vos exploits et votre politique. Les Transtéverins se sont chargés de servir votre impatience, et le pape, dit-on, vient de perdre toute sa puissance temporelle; je m'imagine que vous transporterez le siége de la nouvelle république lombarde au milieu de cette Rome pleine d'antiques souvenirs, et qui pourra s'instruire encore sous vous à l'art de conquérir le reste de l'Italie.

« On prétend qu'à ce propos le ministre Acton disait naguère au roi de Naples: — *Sire, les Français ont déjà la moitié du pied dans la botte. Encore un coup, et ils l'y feront entrer tout entier.* — Acton pourrait bien avoir raison. Qu'en dites-vous?

« Mais je soupçonne encore de plus vastes combinaisons. Le théâtre de l'Italie est déjà trop étroit pour la grandeur de vos vues. Je rêve souvent à vos correspondances avec les anciens peuples de la Grèce, et même avec leurs prêtres, avec leur *papa*; car, en habile homme, vous avez soin de ne pas vous brouiller avec les opinions religieuses.

« Une insurrection des Grecs contre les Turcs qui les oppriment est un événement très probable, si on vous laisse faire, et si Aubert-Dubayet [1] vous seconde. L'insurrection peut se communiquer facilement aux janissaires, et l'histoire ottomane est déjà pleine des révolutions tragiques dont ils furent les instruments.

« Ainsi, je ne serais point étonné que vous eussiez conçu le projet hardi de planter à la fois l'étendard français sur les murs du Vatican et sur les tours du sérail, dans la capitale des États chrétiens et dans celle de Mahomet. Ce serait, il faut en convenir, une étrange manière de renouveler l'empire d'Orient et celui d'Occident. Mais vous m'avez accoutumé aux prodiges; et ce qu'il y a de plus invraisemblable est toujours ce qui s'exécute le plus facilement depuis l'origine de la révolution française.

[1] Ambassadeur à Constantinople.

« Que dire alors du ministre ottoman et de celui de Sa Sainteté, qui sont reçus le même jour au Directoire, qui se visitent fraternellement, et qui s'amusent à l'Opéra français, à nos jardins de Bagatelle et de Tivoli, tandis qu'on s'occupe en secret du sort de Rome et de Constantinople.

« En vérité, brave général, vous devez bien rire quelquefois, du haut de votre gloire, des cabinets de l'Europe et des dupes que vous faites.

« Vous préparez de mémorables événements à l'histoire. Il faut l'avouer, si les rentes étaient payées, et si on avait de l'argent, rien ne serait plus intéressant au fond que d'assister aux grands spectacles que vous allez donner au monde. L'imagination s'en accommode fort, si l'équité en murmure un peu.

« Une seule chose m'embarrasse dans votre politique. Vous créez partout des constitutions républicaines. Il me semble que Rome, dont vous prétendez ressusciter le génie, avait des maximes toutes contraires. Elle se gardait d'élever autour d'elle des républiques rivales de la sienne. Elle aimait mieux s'entourer de gouvernements dont l'action fût moins énergique, et fléchît plus aisément sous sa volonté. Souvenons-nous de ces vers d'une belle tragédie :

> Ces lions, que leur maître avait rendus plus doux,
> Vont reprendre leur rage et s'élancer sur nous ;
> . . . .
> Si Rome est libre enfin, c'est fait de l'Italie, etc.

« Mais peut-être avez-vous là-dessus, comme sur tout le reste, votre arrière-pensée, et vous ne me la direz pas.

« J'ai cru pouvoir citer des vers dans une lettre qui vous est adressée : vous aimez les lettres et les arts. C'est un nouveau compliment à vous faire. Les guerriers instruits sont humains ; je souhaite que le même goût se communique à tous vos lieutenants qui savent se battre aussi bien que vous. On dit que

vous avez toujours *Ossian* dans votre poche, même au milieu des batailles. C'est, en effet, le chantre de la valeur. Vous avez, de plus, consacré un monument à Virgile dans Mantoue, sa patrie. Je vous adresserai donc un vers de Voltaire, en le changeant un peu :

J'aime fort les héros, s'ils aiment les poëtes.

« Je suis un peu poëte ; vous êtes un grand capitaine. Quand vous serez maître de Constantinople et du sérail, je vous promets de mauvais vers que vous ne lirez pas, et les éloges de toutes les femmes, qui vaudront mieux que les vers pour un héros de votre âge. Suivez vos grands projets, et ne revenez surtout à Paris que pour y recevoir des fêtes et des applaudissements. » F.

Si Bonaparte lut la lettre (comme c'est très possible), son goût pour Fontanes doit remonter jusque-là.

Le 18 fructidor, en frappant le journaliste, eut pour effet, par contre-coup, de réveiller en Fontanes le poëte qui se dissipait trop dans cette vie de polémique et de parti. Laissant madame de Fontanes à Paris, il se déroba à la déportation par la fuite, quitta la France, passa par l'Allemagne en Angleterre, et y retrouva M. de Châteaubriand, qu'il avait déjà connu en 89. C'est à l'illustre ami de nous dire en ses *Mémoires* (et il l'a fait) cette liaison étroitement nouée dans l'exil, ces entretiens à voix basse au pied de l'abbaye de Westminster, ces doubles confidences du cœur et de la muse ; et puis les longs regards ensemble vers *cette Argos dont on se ressouvient toujours, et qui, après avoir été quelque temps une grande douceur, devient une grande amertume.* Fontanes n'hésita pas un seul instant à reconnaître l'étoile à ce jeune et large front. Quand d'autres spirituels émigrés, le chevalier de Panat et ce monde léger du XVIIIe siècle, paraissaient dou-

ter un peu de l'astre prochain du jeune officier breton, tout rêveur et sauvage, Fontanes leur disait : « Laissez, messieurs, pa-« tience ! il nous passera tous. » Et à son jeune ami il répétait: « Faites-vous illustre. » M. de Châteaubriand, à son tour, lui rendait en conseils et en encouragements ce qu'il en recevait ; et quand Fontanes, après avoir repris vivement à *la Grèce sauvée,* semblait en d'autres moments s'en distraire, son ami l'y ramenait sans cesse : « Vous possédez le plus beau « talent poétique de la France, et il est bien malheureux que « votre paresse soit un obstacle qui retarde la gloire. Songez, « mon ami, que les années peuvent vous surprendre, et qu'au « lieu des tableaux immortels que la postérité est en droit « d'attendre de vous, vous ne laisserez peut-être que quelques « cartons. C'est une vérité indubitable qu'il n'y a qu'un seul « talent dans le monde : vous le possédez cet art qui s'assied « sur les ruines des empires, et qui seul sort tout entier du « vaste tombeau qui dévore les peuples et les temps. Est-il « possible que vous ne soyez pas touché de tout ce que le Ciel « a fait pour vous, et que vous songiez à autre chose qu'à *la* « *Grèce sauvée ?* » Ainsi au poëte mélancolique, délicat, pur, élevé, noble, mais un peu désabusé, parlait l'ardent poëte avec grandeur.

Ces paroles, tombant dans les heures fécondes du malheur, faisaient une vive et salutaire impression sur Fontanes, et, durant le reste de sa proscription, on le voit tout occupé de son monument. Son imagination se passionnait en ces moments extrêmes; il ressaisissait en idée la gloire. Il quitta l'Angleterre pour Amsterdam, revint à Hambourg, séjourna à Francfort-sur-le-Mein : ses lettres d'alors peignent plus vivement son âme à nu et ses goûts, du fond de la détresse. Il manquait des livres nécessaires, n'avait pour compagnon qu'un petit Virgile qu'il avait acheté *près de la Bourse à Amsterdam;* il lui arrivait de rencontrer chez d'honnêtes fermiers du Holstein les *Contes moraux* de Marmontel, mais il n'avait pu trouver un Plutarque dans toute la ville de Ham-

bourg (que n'allait-il tout droit à Klopstock?), et dans ces pays où son genre d'études était peu goûté, il s'estimait comme Ovide au milieu d'une terre barbare. Tant de souffrances étaient peu propres à le réconcilier avec l'Allemagne. A travers les mille angoisses, il travaillait à sa *Grèce sauvée*, et, comme il l'écrit, *s'y jetait à corps perdu*. Enviant le sort de Lacretelle et de La Harpe, qui du moins vivaient cachés en France (et La Harpe l'avait été quelque temps chez madame de Fontanes même), il songeait impatiemment à rentrer : « Je viens de lire une partie du décret; quelque « sévère qu'il soit, je persiste dans mes idées. Je me cacherai « et je travaillerai au milieu de mes livres. Je n'ai plus qu'un « très petit nombre d'années à employer pour l'imagination; « je veux en user mieux que des précédentes. Je veux finir « mon poëme. Peut-être me regrettera-t-on quand je ne « serai plus, si je laisse quelque monument après moi... » Son cri perpétuel, en écrivant à madame de Fontanes et à son ami Joubert, était : « Ne me laissez point en Allemagne : « un coin et des livres en France... Je ne veux que terminer « dans une cave, au milieu des livres nécessaires, mon poëme « commencé. Quand il sera fini, ils me fusilleront, si tel est « leur bon plaisir. » Un jour, apprenant qu'au nombre des lieux d'exil pour les déportés, on avait désigné l'île de Corfou, ce ciel de la Grèce tout d'un coup lui sourit : « J'ai été vive- « ment tenté d'écrire à cet effet au Directoire : je ne vois pas « qu'il pût refuser à un poëte déporté, qui mettrait sous ses « yeux plusieurs chants (*il y avait donc dès lors plusieurs* « *chants*) d'un poëme sur la Grèce, un exil à Corfou, puis- « qu'il y veut envoyer d'autres individus frappés par le même « décret. Ceci vous paraît fou. Mais songez-y bien : qu'est- « ce qui n'est pas cent fois mieux que Hambourg? » Durant toute cette proscription, Fontanes luttant contre le flot, et cherchant à tirer son épopée du naufrage, me fait l'effet de Camoëns qui soulève ses *Lusiades* d'un bras courageux : par malheur *la Grèce sauvée* ne s'en est tirée qu'en lambeaux.

Mais oserai-je le dire ? ce furent moins ces rudes années de l'orage qui lui furent contraires, que les longs espaces du calme retrouvé et des grandeurs.

Au plus fort de sa lutte et de sa souffrance, et chantant la Grèce en automne, le long des brouillards de l'Elbe, ou en hiver *enfermé dans un poêle*, comme dit Descartes, Fontanes écrivait à son ami de Londres qu'il ne serait heureux que lorsque, rentré dans sa patrie, il lui aurait préparé *une ruche et des fleurs à côté des siennes*; et l'ami poëte lui répondait: « Si je suis la seconde personne à laquelle vous ayez trouvé « quelques rapports d'âme avez vous (*l'autre personne était* « *M. Joubert*), vous êtes la première qui ayez rempli toutes « les conditions que je cherchais dans un homme. Tête, cœur, « caractère, j'ai tout trouvé en vous à ma guise, et je sens « désormais que je vous suis attaché pour la vie... Ne trouvez- « vous pas qu'il y ait quelque chose qui parle au cœur dans « une liaison commencée par deux Français malheureux loin « de la patrie ? Cela ressemble beaucoup à celle de *René* et « d'*Outougami* : nous avons juré dans un *désert* et sur des « *tombeaux*. » Ainsi se croisaient dans un poétique échange les souvenirs de l'Atlantiqne et ceux de l'Hymette, les antiques et les nouvelles images.

Le 18 brumaire trouva Fontanes déjà rentré en France, et qui s'y tenait d'abord caché. Je conjecture que *la Maison rustique*, transformation heureuse de l'ancien *Verger*, est le fruit aimable de ce premier printemps de la patrie. Il ne tarda pourtant pas à vouloir éclaircir sa situation, et il adressa au Consul la lettre suivante, dont la noblesse, la vivacité, et, pour ainsi dire, l'attitude, s'accordent bien avec la lettre de 1797, et qui ouvre dignement les relations directes de Fontanes avec le grand personnage.

A BONAPARTE.

« Je suis opprimé, vous êtes puissant, je demande justice.

La loi du 22 fructidor m'a indirectement compris dans la liste des écrivains déportés en masse et sans jugement. Mon nom n'y a pas été rappelé. Cependant j'ai souffert, comme si j'avais été légalement condamné, trente mois de proscription. Vous gouvernez et je ne suis point encore libre. Plusieurs membres de l'Institut, dont j'étais le confrère avant le 18 fructidor, pourront vous attester que j'ai toujours mis, dans mes opinions et mon style, de la mesure, de la décence et de la sagesse. J'ai lu, dans les séances publiques de ce même Institut, des fragments d'un long poëme qui ne peut déplaire aux héros, puisque j'y célèbre les plus grands exploits de l'antiquité. C'est dans cet ouvrage, dont je m'occupe depuis plusieurs années, qu'il faut chercher mes principes, et non dans les calomnies des délateurs subalternes qui ne seront plus écoutés. Si j'ai gémi quelquefois sur les excès de la révolution, ce n'est point parce qu'elle m'a enlevé toute ma fortune et celle de ma famille [1], mais parce que j'aime passionnément la gloire de ma patrie. Cette gloire est déjà en sûreté, grâce à vos exploits militaires. Elle s'accroîtra encore par la justice que vous promettez de rendre à tous les opprimés. La voix publique m'apprend que vous n'aimez point les éloges. Les miens auraient l'air trop intéressés dans ce moment pour qu'ils fussent dignes de vous et de moi. D'ailleurs, quand j'étais libre, avant le 18 fructidor, on a pu voir dans le journal auquel je fournissais des articles, que j'ai constamment parlé de vous comme la renommée et vos soldats. Je n'en dirai pas plus. L'histoire vous a suffisamment appris que les grands capitaines ont toujours défendu contre l'oppression et l'infortune les amis des arts, et surtout les poëtes, dont le cœur est sensible et la voix reconnaissante. »

12 nivose an VIII.

[1] La fortune de madame de Fontanes fut perdue dans le siége et l'incendie de Lyon : une maison qu'elle possédait fut écrasée par les bombes ; des recouvrements qui lui étaient dus ne vinrent jamais.

On ne s'étonne plus, quand on connaît cette lettre, qu'un mois après, le premier Consul ait songé à Fontanes pour le charger de prononcer l'éloge funèbre de Washington aux Invalides (20 pluviôse, 9 février 1800).

Fontanes le composa en trente-six heures, dans toute la verve de sa limpide manière. Ce noble discours remplit-il toutes les intentions du Consul? A coup sûr, l'orateur y remplit ses propres intentions les plus chères. Une parole modérée, pacifique, compatissante, pieuse au sens antique, s'y faisait entendre devant les guerriers. C'était dans ce *temple de Mars*, quelque chose de ce bienfaisant esprit de Numa, dont parle Plutarque, qui allait s'insinuant comme un doux vent à travers l'Italie, et s'ouvrant les cœurs, le lendemain des jours sauvages de Romulus : « Elles ne sont plus enfin ces pompes « barbares, aussi contraires à la politique qu'à l'humanité, où « l'on prodiguait l'insulte au malheur, le mépris à de grandes « ruines et la calomnie à des tombeaux. » Attestant les ombres du grand Condé, de Turenne et de Catinat, présentes sous ce dôme majestueux, l'orateur les réunissait en idée à celles du héros libérateur : « Si ces guerriers illustres n'ont « pas servi la même cause pendant leur vie, la même renom« mée les réunit quand ils ne sont plus. Les opinions, su« jettes aux caprices des peuples et des temps, les opinions, « partie faible et changeante de notre nature, disparaissent « avec nous dans le tombeau : mais la gloire et la vertu res« tent éternellement. » Il insistait sur Catinat; il faisait ressortir l'estime plus forte encore que la gloire, la modération, la simplicité, le désintéressement, toutes les vertus patriarcales, couronnant et appuyant le triomphe des armes en Washington. En face de *ces hommes prodigieux qui apparaissent d'intervalle en intervalle avec le caractère de la grandeur et de la domination*, il proclamait, comme *non moins utile au gouvernement des États qu'à la conduite de la vie, le bon sens* trop méprisé, cette qualité que nous présente le héros américain dans un degré supérieur, et qui *donne plus de bon-*

heur que de gloire à ceux qui la possèdent comme à ceux qui en ressentent les effets. « Il me semble que des hauteurs de ce « magnifique dôme, Washington crie à toute la France : « Peuple magnanime, qui sais si bien honorer la gloire, j'ai « vaincu pour l'indépendance; mais le bonheur de ma patrie « fut le prix de cette victoire. Ne te contente pas d'imiter la « première moitié de ma vie : c'est la seconde qui me recom- « mande aux éloges de la postérité. » — Une allusion délicate, rapide, naturellement amenée, allait jusqu'à offrir aux mânes de Marie-Antoinette, devant tous ces témoins qu'il y associait, un commencement d'expiation.

Si d'ailleurs, on voulait chercher dans ce discours à inspiration généreuse et clémente, qui remplit éloquemment son objet, une étude approfondie de Washington, et le détail creusé de son caractère, on serait moins satisfait; on ne demandait pas cela alors; l'orateur, dans sa justesse qui n'excède rien, s'est tenu au premier aspect de la physionomie connue : et puis Washington, dans sa bouche, n'est qu'un beau prétexte. Si l'on voulait même y chercher aujourd'hui de ces traits de forme qui devinent et qui gravent le fond, ce génie d'expression qui crée la pensée, cette nouveauté qui demeure, on courrait risque de n'être plus assez juste pour la rapidité, le goût, la mesure, la netteté, l'élévation sans effort, l'éclat suffisant, le nombre, tout cet ensemble de qualités appropriées, dont la réunion n'appartient qu'aux maîtres.

Cette noble harangue de bien-venue, qui ouvrait, pour ainsi dire, le siècle sous des auspices auxquels il allait sitôt mentir, ouvrait définitivement la seconde moitié de la carrière de M. de Fontanes. S'il avait été contrarié sans cesse et battu par le flot montant de la révolution, il arriva haut du premier jour avec le reflux. Nous n'avons plus qu'un moment pour le trouver encore simple homme de lettres : il est vrai que ce court moment ne fut pas perdu et va nous le montrer sous un nouveau jour. M. de Fontanes, que nous savons poëte, devient un critique au *Mercure*.

Il l'était déjà par le discours qui précède l'*Essai sur l'Homme*; mais ici il ne se renfermera plus dans un jugement formé à loisir sur des œuvres passées et déjà classées : c'est à la critique actuelle, polémique, irritable, qu'il met la main. Dans ce rapide détroit de l'entrée du siècle, il se lance avec décision : d'une part il nie, de l'autre il accueille; il va proclamer avec éclat M. de Châteaubriand, il repousse d'abord madame de Staël.

Dans le premier numéro du *Mercure* régénéré parut son premier *extrait* contre le livre de *la Littérature* : on vient de voir sa disposition de longue date envers l'auteur. J'ai moi-même analysé en détail et apprécié, dans un travail sur madame de Staël[1], cette polémique de Fontanes. Ne voulant pas imiter un estimable, et du reste excellent biographe, qui, dans la *Vie de Fénelon*, est pour Fénelon contre Bossuet, et qui, dans la *Vie de Bossuet*, passe à celui-ci contre Fénelon, je n'ai rien à redire ni à modifier. Seulement, tout ce qui précède explique mieux, de la part de Fontanes, cette spirituelle et éclatante malice de 1800; en étendant le tort sur un plus grand espace, je l'allége d'autant en ce point-là. Qu'y faire d'ailleurs? On relira toujours, en les blâmant, les deux articles de Fontanes contre madame de Staël, comme on relit les deux petites lettres de Racine contre Port-Royal : et Racine a de plus contre lui ce que M. de Fontanes n'a pas, l'ingratitude.

Dès la fin de son premier extrait sur le livre de madame de Staël, Fontanes y opposait et citait quelques fragments du *Génie du Christianisme*, non encore publié, et que son ami lui avait adressés de Londres. M. de Châteaubriand arrivait lui-même en France au mois de mai 1800, et s'apprêta à publier. Fontanes, dont les conseils retardèrent l'apparition de tout l'ouvrage et déterminèrent le courageux auteur à une entière retouche, soutint de son présage heureux l'avant-cour-

[1] Voir *Critiques et Portraits*, tom. III, pag. 296-302.

rière *Atala*[1]; il appuya surtout, par deux extraits[2], le *Génie du Christianisme* qui se lançait enfin : son suffrage frappait juste plutôt que fort, comme il convient à un ami. La critique, en une main habile et puissante, à ce moment décisif de la sortie, est comme ce dieu *Portunus* des anciens, qui poussait le vaisseau hors du port :

> Et pater ipse manu magnâ Portunus euntem
> Impulit.....

On a relu depuis longtemps les articles de Fontanes, recueillis à la suite du *Génie du Christianisme* : pareils encore à ces barques de pilote, qui, après avoir guidé le grand vaisseau à la sortie périlleuse, sont ensuite repris à son bord et traversent par lui l'Océan.

Je trouve quelques renseignements bien précis sur ce moment littéraire décisif où parut le *Génie du Christianisme.* L'attention publique était grandement éveillée par les fragments donnés au *Mercure*, puis, en dernier lieu, par *Atala.* Le parti philosophique, irrité, se tenait à l'affût; le parti religieux se serrait, s'étendait, s'animait comme à une victoire. M. de Bonald venait au corps de bataille, M. de Châteaubriand ne se considérait qu'à l'avant-garde; La Harpe, vieilli, était en tête de l'artillerie; mais on craignait tout bas que, pour le cas présent, *ses lingots, d'un trop gros calibre,* ne portassent pas très loin. Fontanes servit la pièce en sa place; le coup porta. Dans une seule journée, le libraire Migneret vendait pour *mille écus*, et il parlait déjà d'une seconde édition, la première était tirée à quatre mille exemplaires. La Harpe ne connut d'abord le livre que par le premier extrait de Fontanes; il envoya aussitôt chercher l'auteur par Migneret. Il était hors de lui : « Voilà de la critique, voilà de la littéra-
« ture! Ah! messieurs les philosophes, vous avez à faire à

[1] *Mercure*, germinal an IX.

[2] *Mercure*, floréal et fructidor an X.

« forte partie! Voici deux hommes, le jeune homme (*c'était* « *Fontanes*) est mon élève, c'est moi qui l'ai annoncé. » Et il ajoutait que Fontanes finissait l'antique école, et que Châteaubriand en commençait une nouvelle. Il était même de l'avis de celui-ci contre Fontanes en faveur du merveilleux chrétien réprouvé par Boileau. Il passait, sans marchander, sur les hardiesses, sur les incorrections premières : « Bah! Bah! ces « gens-là ne voient pas que cela tient à la nature même de « votre talent. Oh! laissez-moi faire, je les ferai crier, je « serre dur! » La passion enlevait ainsi le vieux critique au-dessus de ses propres théories; sa personnalité pourtant, son *moi* revenait à travers tout, et perçait dans sa trompette. Il s'échauffa si fort à son monologue, qu'il tomba à la fin en une espèce d'étourdissement.

Outre les articles de critique active, Fontanes donna au *Mercure* [1] un morceau sur Thomas, dans lequel l'élégance la plus parfaite exprime les plus incontestables jugements. Il n'y a rien de mieux en cette manière; c'est du La Harpe fini et perfectionné, et plus que cela; pour une certaine rapidité de goût, c'est du Voltaire. Ainsi, voulant dire de Thomas qu'il savait rarement saisir dans un sujet les points de vue les plus simples et les plus féconds, le critique ajoute : « Il pensait en « détail, si l'on peut parler ainsi, et ne s'élevait point assez « haut pour trouver ces idées premières qui font penser toutes « les autres. »

Mais Fontanes n'était déjà plus un homme privé. Quelque temps employé sous Lucien au ministère de l'intérieur, puis nommé député au Corps législatif, il fut bientôt désigné par les suffrages de ses collègues au choix du Consul pour la présidence. Poëte d'avant 89, critique de 1800, il va devenir orateur impérial. La même distinction le suit partout : son nom y gagne et s'étend. Toutefois ces palmes entrecroisées se supplantent un peu et se nuisent. Ce qui augmenta sa

[1] Germinal an X.

considération de son vivant, ne saurait servir également sa gloire.

J'irais plus haut peut-être au temple de Mémoire,
Si dans un genre seul j'avais usé mes jours,

a dit La Fontaine, lequel pourtant n'était ni recteur ni président d'aucun conseil sous Louis XIV.

Un avantage demeure, et il est grand : le caractère historique remplace à distance l'intérêt littéraire pâlissant. Il n'est pas indifférent, devant la postérité, d'avoir figuré au premier rang dans le cortége impérial, et d'y avoir compté par sa parole. Ces discours, présentés dans de sobres échantillons, suffisent à marquer l'époque qu'ils ornèrent, et où ils parurent d'accomplis témoignages de contenance toujours digne, de flatterie toujours décente, et de réserve parfois hardie. M. de Fontanes n'avait nullement partagé les idées de la fin du XVIII[e] siècle sur la perfectibilité indéfinie de l'humanité, et la révolution l'avait plus que jamais convaincu de la décadence des choses, du moins en France. Il l'a dit dans une belle ode :

Hélas! plus de bonheur eût suivi l'ignorance !
Le monde a payé cher la douteuse espérance
D'un meilleur avenir ;
Tel mourut Pélias, étouffé par tendresse
Dans les vapeurs du bain dont la magique ivresse
Le devait rajeunir.

Après le bain de sang, après les triumvirs et leurs proscriptions, que faire? qu'espérer? Le siècle d'Auguste eût été l'idéal ; mais, pour la gloire des lettres, ce siècle d'Auguste, en France, était déjà passé avec celui de Louis XIV. Ainsi désormais, c'était, au mieux, un siècle d'Auguste sans la gloire des lettres ; c'était un siècle des Antonins, qui devenait le meilleur espoir et la plus haute attente de Fontanes. Son

imagination, grandement séduite par le glorieux triomphateur, y comptait déjà. L'assassinat du duc d'Enghien lui tua son Trajan. Il continua pourtant de servir, enchaîné par ses antécédents, par ses devoirs de famille, par sa modération même. Il était *monarchiste* par goût, par principe : « Un pouvoir « unique et permanent convient seul aux grands états, » disait-il ; sa plus grande peur était l'anarchie. Il resta donc attaché au seul pouvoir qui fût possible alors, s'efforçant en toute occasion, et dans la mesure de ses paroles, ou même de ses actes, de lui insinuer, à ce pouvoir trop ensanglanté d'une fois, mais non pas désespéré, la paix, l'adoucissement, de l'humaniser par les lettres, de le spiritualiser par l'infusion des doctrines sociales et religieuses :

Græcia capta ferum victorem cepit....

Quand on lit aujourd'hui cette suite de vers où se décharge et s'exhale son arrière-pensée, l'ode sur *l'Assassinat du duc d'Enghien*, l'ode sur *l'Enlèvement du Pape*, on est frappé de tout ce qu'il dut par moments souffrir et contenir, pour que la surface officielle ne trahît rien au-delà de ce qui était permis. Si l'on ne voyait ses discours publics que de loin, on n'en découvrirait pas l'accord avec ce fond de pensée, on n'y sentirait pas les intentions secrètes et, pour ainsi dire, les nuances d'accent qu'il y glissait, que le maître saisissait toujours, et dont il s'irrita plus d'une fois ; on serait injuste envers Fontanes, comme l'ont été à plaisir plusieurs de ses contemporains, qui, serviteurs aussi de l'empire, n'ont jamais su l'être aussi décemment que lui.

Pour nous, qui n'avons jamais eu à faire aux rois ni aux empereurs de ce monde, mais qui avons eu mainte fois à nous prononcer devant ces autres rois, non moins ombrageux, ou ces *prétendants* de la littérature, nous qui savons combien souvent, sous notre plume, la louange apparente n'a été qu'un conseil assaisonné, nous entrerons de près dans la pensée de

M. de Fontanes, et, d'après les renseignements les plus précis, les plus divers et les mieux comparés, nous tâcherons de faire ressortir, à travers les vicissitudes, l'esprit d'une conduite toujours honorable, de marquer, sous l'adresse du langage, les intentions d'un cœur toujours généreux et bon.

M. de Fontanes fut président du Corps législatif depuis le commencement de 1804 jusqu'au commencement de 1810; en tout, six fois porté par ses collègues, six fois nommé par Napoléon; mais, comme tel, il cessa de plaire dès 1808, et son changement fut décidé. Déjà, tout au début, la mort du duc d'Enghien avait amené une première et violente crise. Le 21 mars 1804, de grand matin, Bonaparte le fit appeler, et, le mettant sur le chapitre du duc d'Enghien, lui apprit brusquement l'événement de la nuit. Fontanes ne contint pas son effroi, son indignation. « Il s'agit bien de cela, lui dit le « Consul : Fourcroy va clore après-demain le Corps législatif; « dans son discours, il parlera, comme il doit, du complot « réprimé; il faut, vous, que, dans le vôtre, vous y répondiez; « il le faut. » — « Jamais ! » s'écria Fontanes, et il ajouta que, bien loin de répondre par un mot d'adhésion, il saurait marquer par une nuance expresse, au moins de silence, son improbation d'un tel acte. A cette menace, la colère faillit renverser Bonaparte; ses veines se gonflaient, il suffoquait : ce sont les termes de Fontanes, racontant le jour même la scène du matin à M. Molé, de la bienveillance de qui nous tenons le détail dans toute sa précision[1]. En effet, deux jours après (3 germinal), Fourcroy, orateur du gouvernement, alla clore la session du Corps législatif, et, dans un incroyable discours, il parla des *membres de cette* FAMILLE DÉNATURÉE « qui auraient voulu « noyer la France dans son sang pour pouvoir régner sur « elle; mais, s'ils osaient souiller de leur présence notre sol, « s'écriait l'orateur, la volonté du Peuple français est qu'ils

[1] Ceci confirme et complète sur un point l'essentielle notice de M. Roger, qui nous complète nous-même sur beaucoup d'autres points.

« y trouvent la mort! » Fontanes répondit à Fourcroy : dans son discours, il n'est question d'un bout à l'autre que du Code civil qu'on venait d'achever, et de l'influence des bonnes lois : « C'est par là, disait-il (et chaque mot, à ce « moment, chaque inflexion de voix portait), c'est par là que « se recommande encore la mémoire de Justinien, *quoiqu'il « ait mérité de graves reproches.* » Et encore : « L'épreuve « de l'expérience va commencer : qu'ils (*les législateurs du « Code civil*) ne craignent rien pour leur gloire : tout ce « qu'ils ont fait de juste et de raisonnable demeurera éter- « nellement; car la raison et la justice sont deux puissances « indestructibles qui survivront à toutes les autres[1]. » Il y a plus : le lendemain (4 germinal), Fontanes, à la tête de la députation du Corps législatif, porta la parole devant le Consul, à qui l'assemblée, en se séparant, venait de décerner une statue, comme à l'auteur du Code civil (singulière et sanglante coïncidence); il disait : « Citoyen premier Consul, un « empire immense repose depuis quatre ans sous l'abri de « votre puissante administration. La sage uniformité de vos « lois en va réunir de plus en plus tous les habitants. » Le discours parut dans le *Moniteur*, et, au lieu de *la sage uniformité* DE VOS LOIS, on y lisait DE VOS MESURES. Qu'on n'oublie toujours pas le duc d'Enghien fusillé quatre jours auparavant : le Consul espérait, par cette fraude, confisquer à la *mesure* l'approbation du Corps législatif et de son principal organe. Fontanes, indigné, courut au *Moniteur*, et exigea un *erratum* qui fut inséré le 6 germinal, et qu'on y peut lire imprimé en aussi petit texte que possible. Cela fait, il se crut perdu; de même qu'il avait de ces premiers mouvements qui sont de l'honnête homme avant tout, il avait de ces crises

[1] A la façon dont les auteurs de l'*Histoire parlementaire de la Révolution Française* parlent de ce discours (tom. XXXIX, pag. 59), on voit qu'au sortir des couleurs fortes et tranchées des époques antérieures, ils n'ont pas pris la peine d'entrer dans les nuances, ni de les vouloir distinguer.

d'imagination qui sont du poëte. En ne le jugeant que sur sa parole habile, on se méprendrait tout à fait sur le mouvement de son esprit et sur la vivacité de son âme. Quoi qu'il en soit, il avait quelque lieu ici de redouter ce qui n'arriva pas. Mais Bonaparte fut profondément blessé, et, depuis ce jour, la fortune de Fontanes resta toujours un peu barrée par son milieu. Nous sommes si loin de ces temps, que cela aura peine à se comprendre; mais, en effet, si comblé qu'il nous paraisse d'emplois et de dignités, certaines faveurs impériales, alors très haut prisées, ne le cherchèrent jamais. Que sais-je? dotation modique, pas le grand cordon; ce qu'on appelait *les honneurs du Louvre*, qu'il eut jusqu'à la fin à titre de sénateur, mais que ne conserva pas Mme de Fontanes, dès qu'il eut cessé d'être président du Corps législatif: l'*errata* du *Moniteur*, au fond, était toujours là.

Un autre *errata* s'ajouta ensuite au premier, nous le verrons; et, même en plein empire, à dater d'un certain moment, il pouvait dire tout bas à sa muse intime dans ses tristesses de l'*Anniversaire* :

De tant de vœux trompés fais rougir mon orgueil !

Pourtant Fontanes continua, durant quatre années, de tenir sans apparence de disgrâce la présidence du Corps législatif. Proposé à chaque session par les suffrages de ses collègues, il était choisi par l'Empereur. La situation admise, on avait en lui par excellence l'orateur bienséant. Les discours qu'il prononçait à chaque occasion solennelle tendaient à insinuer au conquérant les idées de la paix et de la gloire civile, mais enveloppées dans des redoublements d'éloges qui n'étaient pas de trop pour faire passer les points délicats. Napoléon avait un vrai goût pour lui, pour sa personne et pour son esprit; et lui-même, à ces époques d'Austerlitz et d'Iéna, avait, malgré tout, et par son imagination de poëte, de très grands restes d'admiration pour un tel vainqueur.

Mais un orage se forma : Napoléon était en Espagne, et de là il eut l'idée d'envoyer douze drapeaux conquis sur l'armée d'Estramadure au Corps législatif, comme *un gage de son estime*. Fontanes, en tête d'une députation, alla remercier l'Impératrice : celle-ci, prenant le *gage d'estime* trop au sérieux, répondit qu'elle avait été très satisfaite de voir que le premier sentiment de l'Empereur, dans son triomphe, eût été pour *le corps qui représentait la nation*. Là-dessus, une note, arrivée d'Espagne, comme une flèche, et lancée au *Moniteur*, fit une manière d'*errata* à la réponse de l'Impératrice, un *errata* injurieux et sanglant pour le Corps législatif, qu'on remettait à sa place de *consultatif*[1]. Fontanes sentit le coup,

[1] Mais il faut donner le texte même, l'incomparable texte de cette note insérée au *Moniteur* du 15 décembre 1808, et qui résume, comme une charte, toute la théorie politique de l'empire :

« Plusieurs de nos journaux ont imprimé que S. M. l'Impératrice, dans sa réponse à la députation du Corps législatif, avait dit qu'elle était bien aise de voir que le premier sentiment de l'Empereur avait été pour le Corps législatif, qui représente la nation.

« S. M. l'Impératrice n'a point dit cela ; elle connaît trop bien nos constitutions, elle sait trop bien que le premier représentant de la nation, c'est l'Empereur : car tout pouvoir vient de Dieu et de la nation.

« Dans l'ordre de nos constitutions, après l'Empereur est le Sénat ; après le Sénat, est le Conseil d'État ; après le Conseil d'État, est le Corps législatif ; après le Corps législatif viennent chaque tribunal et fonctionnaire public dans l'ordre de ses attributions ; car, s'il y avait dans nos constitutions un corps représentant la nation, ce corps serait souverain ; les autres ne seraient rien, et ses volontés seraient tout.

« La Convention, même le Corps législatif, ont été représentants. Telles étaient nos constitutions alors. Aussi le président disputa-t-il le fauteuil au roi, se fondant sur ce principe, que le président de l'assemblée de la nation était avant les autorités de la nation. Nos malheurs sont venus en partie de cette exagération d'idées. Ce serait une prétention chimérique, et même criminelle, que de vouloir représenter la nation avant l'Empereur.

« Le Corps législatif, improprement appelé de ce nom, devrait être appelé Conseil législatif, puisqu'il n'a pas la faculté de faire les lois, n'en ayant pas la proposition. Le Conseil législatif est donc la réunion des mandataires des

et dans la séance de clôture du 31 décembre 1808, c'est-à-dire quinze jours après l'offense, au nom du corps blessé, répondant aux orateurs du gouvernement, et n'épargnant pas les félicitations sur les trophées du vainqueur de l'Èbre, il ajouta : « Mais les paroles dont l'Empereur accompagne « l'envoi de ses trophées méritent une attention particu- « lière : il fait participer à cet honneur les colléges électo- « raux. Il ne veut point nous séparer d'eux, et nous l'en « remercions. Plus le Corps législatif se confondra dans le « peuple, plus il aura de véritable lustre ; il n'a pas besoin de « distinction, mais d'estime et de confiance... » Et la phrase, en continuant, retournait vite à l'éloge ; mais le mot était dit, le coup était rendu. Napoléon le sentit avec colère, et dès lors il résolut d'éloigner Fontanes de la présidence. L'établissement de l'Université, qui se faisait en cette même année sur de larges bases, lui avait déjà paru une occasion naturelle d'y porter Fontanes comme grand-maître, et il songea à l'y confiner ; car, si courroucé qu'il fût à certains moments, il ne se fâchait jamais avec les hommes que dans la mesure de son intérêt et de l'usage qu'il pouvait faire d'eux. Il dut pourtant, faute du candidat qu'il voulait lui substituer [1], le subir encore comme président du Corps législatif durant toute l'année 1809. Fontanes, toujours président et déjà grand-maître, semblait cumuler toutes les dignités, et il était pourtant en disgrâce positive.

Il s'y croyait autant et plus que jamais, lorsque, dans l'automne de 1809, une lettre du maréchal Duroc lui notifia que

colléges électoraux. On les appelle députés des départements, parce qu'ils sont nommés par les départements ... »

Le reste de la note ne fait que ressasser les mêmes idées, la même logique, et dans le même ton. Cet injurieux bulletin arriva à travers le vote de je ne sais quelle loi fort innocente (une portion du Code d'instruction criminelle, je crois), qui essuya du coup plus de quatre-vingts boules noires ; ce qui, de mémoire de Corps législatif, ne s'était guère vu.

[1] M. de Montesquiou, qui ne fut nommé qu'en 1810.

l'Empereur l'avait désigné pour le voyage de Fontainebleau; c'était, à une certaine politesse près, comme les *Fontainebleau* et les *Marly* de Louis XIV, et le plus précieux signe de la faveur souveraine. Il se rendit à l'ordre, et, dans la galerie du château, après le défilé d'usage, l'Empereur, repassant devant lui, lui dit : *Restez*; et quand ils furent seuls, il continua : « Il y « a longtemps que je vous boude, vous avez dû vous en aper- « cevoir; j'avais bien raison. » Et comme Fontanes s'inclinait en silence, et de l'air de ne pas savoir : « Quoi? vous m'avez « donné un soufflet à la face de l'Europe, et sans que je « pusse m'en fâcher..... Mais je ne vous en veux plus;..... « c'est fini. »

Durant cette année 1809, Fontanes, comme grand-maître, avait eu à lutter contre toutes sortes de difficultés et de dégoûts : de perpétuels conflits, soit avec le ministre de l'intérieur, duquel il se voulait indépendant, soit avec Fourcroy, resté directeur de l'instruction publique et qui ne pouvait se faire à l'idée d'abdiquer, allaient rendre intolérable une situation dans laquelle la bienveillance impériale ne l'entourait plus. Il offrait vivement sa démission : « D'un côté, écrivait-il, je « vois un ministre qui surveille l'instruction publique, de l'au- « tre un conseiller d'État qui la dirige; je cherche la place du « grand-maître, et je ne la trouve pas. » Il récidiva cette offre pressante de démission jusqu'à trois fois. La troisième (c'était sans doute après le voyage de Fontainebleau), l'Empereur lui dit : « Je n'en veux pas, de votre démission; s'il y a quelque « chose à faire, exposez-le-moi dans un mémoire, j'en pren- « drai connaissance moi-même; j'y répondrai. » La rentrée ouverte de Fontanes dans les bonnes grâces du chef aplanit dès lors beaucoup de choses.

Dès septembre 1808, et aussitôt qu'il avait été nommé grand-maître, Fontanes avait songé à faire de l'Université l'asile de bien des hommes honorables et instruits, battus par la révolution, soit membres du clergé, soit débris des anciens ordres, des oratoriens, par exemple, pour lesquels il avait conservé

une haute idée et une profonde reconnaissance. Ces noms, suivant lui (et il les présentait de la sorte à l'Empereur), étaient des garanties pour les familles, des indications manifestes de l'esprit social et religieux qu'il s'agissait de restaurer. A cette idée générale se joignait chez lui une inspiration de bonté et d'obligeance infinie pour les personnes, qui faisait dans le détail sa direction la plus ordinaire. Il penchait donc pour un conseil de l'Université très nombreux, et il aurait voulu tout d'abord en remplir les places avec des noms que désignaient d'autres services. Ce n'était pas l'avis de l'Empereur, toujours positif et spécial. Nous possédons là-dessus une précieuse note, qui rend les paroles mêmes prononcées par Napoléon dans une conversation avec M. de Fontanes à Saint-Cloud, le lundi 19 septembre 1808 : nous la reproduisons religieusement. Patience ! le côté particulier de la question va vite s'agrandir en même temps que se creuser sous son coup d'œil. Ce n'est pas seulement de l'administration en grand, c'est de la nature humaine éclairée par un Machiavel ou un La Rochefoucauld empereur.

« Dans une première formation, tous les esprits diffèrent. Mon opinion est qu'il ne faut pas nommer pendant plusieurs années les conseillers ordinaires.

« Il faut attendre que l'Université soit organisée comme elle doit l'être.

« Trente conseillers dans une première formation ne produiraient que désordre et qu'anarchie.

« On a voulu que cette tête opposât une force d'inertie et de résistance aux fausses doctrines et aux systèmes dangereux.

« Il ne faut donc composer successivement cette tête que d'hommes qui aient parcouru toute la carrière et qui soient au fait de beaucoup de choses.

« Les premiers choix sont en quelque sorte faits comme on prend des numéros à la loterie.

« Il ne faut pas s'exposer aux chances du hasard. Dans les premières séances d'un conseil ainsi nommé, je le répète, tous

les esprits diffèrent ; chacun apporte sa théorie et non son expérience.

« On ne peut être bon conseiller qu'après une carrière faite.

« C'est pourquoi j'ai fait moi-même voyager mes conseillers d'État avant de les fixer auprès de moi. Je leur ai fait amasser beaucoup d'observations diverses avant d'écouter les leurs.

« Les inspecteurs, dans ce moment, sont donc vos ouvriers les plus essentiels. C'est par eux que vous pouvez voir et toucher toute votre machine. Ils rapporteront au conseil beaucoup de faits et d'expérience, et c'est là votre grand besoin. Il faut donc les faire courir à franc étrier dans toute la France, et leur recommander de séjourner au moins quinze jours dans les grandes villes. Les bons jugements ne sont que la suite d'examens répétés.

« Souvenez-vous que tous les hommes demandent des places.

« On ne consulte que son besoin, et jamais son talent.

« Peut-être même vingt conseillers ordinaires, c'est beaucoup ; cela compose la tête du corps d'éléments hétérogènes. Le véritable esprit de l'Université doit être d'abord dans le petit nombre. Il ne peut se propager que peu à peu, que par beaucoup de prudence, de discrétion et d'efforts persévérants.

« ... Fontanes, savez-vous ce que j'admire le plus dans le monde ?... C'est l'impuissance de la force pour organiser quelque chose.

« Il n'y a que deux puissances dans le monde, le sabre et l'esprit.

« J'entends par l'esprit les institutions civiles et religieuses.. A la longue, le sabre est toujours battu par l'esprit. »

Est-il besoin de faire ressortir tout ce qu'a de prophétique, dans une telle bouche, cet aveu, ce cri éclatant, soudain, jeté là comme en *postscriptum*, sans qu'on nous en donne la liaison avec ce qui précède, sans qu'il y ait eu d'autre liaison peut-être : vraies paroles d'oracle !

O vous tous, puissants, qui vous croiriez forts sans l'esprit,

rappelez-vous toujours qu'en ses heures de miracle, entre Iéna et Wagram, c'est ainsi que le sabre a parlé[1].

M. de Fontanes, en vue des générations survenantes, ten-

[1] Contradiction et illusion ! En même temps qu'il proclamait cette victoire définitive de l'esprit, Napoléon méconnaissait l'esprit dans sa propre essence, et il croyait que, pour le produire, il suffit de le commander. Je trouve dans les papiers de Fontanes la note suivante, dictée par l'Empereur à Bordeaux, le 12 avril 1808, et adressée au ministre de l'intérieur. M. Halma, bibliothécaire de l'Impératrice, avait demandé, par une note à l'Empereur, d'être nommé le continuateur de Velly, Villaret et Garnier ; il s'était proposé, en outre, pour continuer l'*Abrégé chronologique* du président Hénault. L'Empereur avait renvoyé cette proposition au ministre de l'intérieur. M. Cretet avait répondu que la demande de M. Halma ne pouvait être accueillie, par la raison que ce n'était pas au gouvernement à intervenir dans une semblable entreprise ; qu'il fallait la laisser à la disposition des gens de lettres, et qu'il convenait de réserver les encouragements pour des objets d'un plus vaste intérêt. Informé de cette réponse, l'Empereur prend feu, et dicte la note secrète que voici :

« Je n'approuve pas les principes énoncés dans la note du ministre de l'intérieur. Ils étaient vrais il y a vingt ans, ils le seront dans soixante ; mais ils ne le sont pas aujourd'hui. Velly est le seul auteur un peu détaillé qui ait écrit sur l'histoire de France ; l'*Abrégé chronologique* du président Hénault est un bon livre classique : il est très utile de les continuer l'un et l'autre. Velly finit à Henri IV, et les autres historiens ne vont pas au-delà de Louis XIV. *Il est de la plus grande importance* de s'assurer de *l'esprit* dans lequel écriront les continuateurs. La *jeunesse* ne peut bien juger les faits que d'après la manière dont ils lui seront présentés. *La tromper* en lui retraçant des souvenirs, c'est lui préparer des erreurs pour l'avenir. J'ai chargé le ministre de la police de veiller à la continuation de Millot, et je désire que les deux ministres se concertent pour faire continuer Velly et le président Hénault. Il faut que ce travail soit confié non-seulement à des auteurs d'un vrai talent, mais encore à des hommes attachés, qui présentent les faits sous leur véritable point de vue, et qui préparent une instruction saine, en prenant ces historiens au moment où ils s'arrêtent et en conduisant l'histoire jusqu'en l'an VIII.

« *Je suis bien loin de compter la dépense pour quelque chose.* Il est même dans mon intention que le ministre fasse comprendre qu'il n'est *aucun travail* qui puisse *mériter davantage* ma protection.

« Il faut faire sentir à chaque ligne l'influence de la cour de Rome, des

dait à faire entrer dans l'Université l'esprit moral, religieux, conservateur, et la plupart de ses choix furent en ce sens. Il proposa ainsi M. de Bonald à l'Empereur comme conseiller à vie, et, durant plus d'un an, il eut à défendre la nomination

billets de confession, de la révocation de l'édit de Nantes, du ridicule mariage de Louis XIV avec madame de Maintenon, etc. Il faut que la faiblesse qui a précipité les *Valois* du trône, et celle des *Bourbons*, qui ont laissé échapper de leurs mains les rênes du gouvernement, excitent les mêmes sentiments.

« On doit être juste envers Henri IV, Louis XIII, Louis XIV et Louis XV, mais sans être adulateur. On doit peindre les massacres de *septembre* et les horreurs de la révolution du même pinceau que l'inquisition et les massacres des *seize*. Il faut avoir soin d'éviter toute réaction en parlant de la révolution. Aucun homme ne pouvait s'y opposer. Le blâme n'appartient ni à ceux qui ont péri, ni à ceux qui ont survécu. Il n'était pas de force individuelle capable de changer les éléments et de prévenir les événements qui naissaient de la nature des choses et des circonstances.

« Il faut faire remarquer le désordre perpétuel des finances, le chaos des assemblées provinciales, les prétentions des parlements, le défaut de règle et de ressorts dans l'administration; cette France bigarrée, sans unité de lois et d'administration, étant plutôt une réunion de vingt royaumes qu'un seul état; de sorte qu'on *respire* en arrivant à l'époque où l'on a joui des bienfaits dus à l'unité de lois, d'administration et de territoire. Il faut que la faiblesse constante du gouvernement sous Louis XIV même, sous Louis XV et sous Louis XVI, inspire *le besoin de soutenir l'ouvrage nouvellement accompli* et la prépondérance acquise. Il faut que le rétablissement du culte et des autels inspire la crainte de l'influence d'un *prêtre* étranger ou d'un confesseur ambitieux, qui pourraient parvenir à détruire le repos de la France.

« *Il n'y a pas de travail plus important.* Chaque passion, chaque parti, peuvent produire de longs écrits pour égarer l'opinion; mais un ouvrage tel que Velly, tel que l'*Abrégé chronologique* du président Hénault, ne doit avoir qu'un seul continuateur. Lorsque cet ouvrage, bien fait et écrit dans une bonne direction, aura paru, personne n'aura la volonté et la patience d'en faire un autre, surtout quand, loin d'être encouragé par la police, on sera *découragé* par elle.—L'opinion exprimée par le ministre, et qui, si elle était suivie, abandonnerait un tel travail à l'industrie particulière et aux spéculations de quelques libraires, n'est pas bonne et ne pourrait produire que des résultats fâcheux.

« Quant à l'individu qui se présente, la seule question à examiner consiste

devant l'Empereur impatient, et presque contre M. de Bonald lui-même qui ne bougeait de Milhaud. Il eut moins de peine à faire agréer l'excellent M. Emery de Saint-Sulpice. Il fit nommer conseiller encore le P. Ballan, oratorien, son ancien professeur de rhétorique; M. de Sèze, frère du défenseur de Louis XVI, fut recteur d'académie à Bordeaux. Ces noms en disent assez sur l'esprit des choix. Ceux de M. de Fontanes n'étaient pas d'ailleurs exclusifs; sa bienveillance, par instants quasi naïve, les étendait à plaisir, et lui-même proposa deux fois à la signature de l'Empereur la nomination de M. Arnault, assez peu reconnaissant : « Ah! c'est vous, vous, Fontanes, qui « me proposez la nomination d'Arnault, fit l'Empereur à la se« conde insistance; allons, à la bonne heure [1] ». Quand M. Frayssinous vit interdire ses conférences de Saint-Sulpice, et se trouva momentanément sans ressources, M. de Fontanes, sur la demande d'une personne amie, le nomma aussitôt inspecteur de l'Académie de Paris. Sa générosité n'eut pas même l'idée

à savoir s'il a le talent nécessaire, s'il a un bon esprit, et si l'on peut compter sur les sentiments qui guideraient ses recherches et conduiraient sa plume. »

Tout ce qu'il y a de profondément vrai et de radicalement faux dans cette note mémorable serait matière à longue méditation. Napoléon décrète l'esprit de l'histoire; c'est heureux qu'il ne décrète pas aussi le talent et la capacité de l'historien. Qu'en dirait Tacite? *Il faut... il faut....* Ce Tacite aurait été *découragé* par la police. On a souvent cité une réponse de Napoléon à Fontanes, quand celui-ci recommandait un jeune homme de haute promesse, en disant : « C'est un beau talent dans un si beau nom. » — « Eh! pour Dieu! M. de Fontanes, aurait reparti Napoléon, laissez-nous au moins la république des lettres! » Je ne sais si le mot a été dit; il a été mainte fois répété, et avec variantes : ce sont de ces citations commodes. Mais de quel côté donc (cela fait sourire) *la république des lettres* était-elle en danger, je vous en prie?

[1] M. Arnault, conseiller de l'Université et à la fois secrétaire du conseil, fut à même de contrarier de très près le grand-maître et de prêter secours à la résistance de Fourcroy. Il faut dire pourtant que, dans les Cent-Jours, devenu président du conseil, il se conduisit bien et avec égards pour les amis de M. de Fontanes dans l'Université. Il a parlé de lui, un peu du bout

qu'il pût y avoir inconvénient pour lui-même à venir ainsi en aide à ceux que l'Empereur frappait. La vie de M. de Fontanes est pleine de ces traits, et cela rachète amplement quelques faiblesses publiques d'un langage, lequel encore, si l'on veut bien se reporter au temps, eut toujours ses réserves et sa décence.

Un jour, à propos des choix trop religieux et royalistes de M. de Fontanes dans l'Université, l'Empereur le traita un peu rudement devant témoins, comme c'était sa tactique, puis il le retint seul et lui dit en changeant de ton : « Votre tort, c'est « d'être trop pressé ; vous allez trop vite ; moi, je suis obligé « de parler ainsi pour ces régicides qui m'entourent. Tenez, « ce matin, j'ai vu mon architecte ; il est venu me proposer « le plan du *Temple de la Gloire*. Est-ce que vous croyez que « je veux faire un *Temple de la Gloire*?... dans Paris ?... Non ; « je veux une église, et dans cette église il y aura une cha- « pelle expiatoire, et l'on y déposera les restes de Louis XVI « et de Marie-Antoinette. Mais il me faut du temps, à cause « de ces gens (*il disait un autre mot*) qui m'entourent. » Je donne les paroles ; les prendra-t-on maintenant pour sincères? La politique de Bonaparte était là : tenir en échec les uns par les autres. Le dos tourné à Berlier et au côté de la révolution, il jetait ceci à l'adresse de Fontanes et des *monarchiens*.

En 1811, dans cet intervalle de paix, il s'occupa beaucoup d'Université. Un jour, dans un conseil présidé par l'Empereur, Fontanes, en présence de conseillers d'État qu'il jugeait hostiles, eut une prise avec Regnault de Saint-Jean-d'Angely, et il s'emporta jusqu'à briser une écritoire sur la table du conseil. L'Empereur le congédia immédiatement : il rentra chez lui, se jugeant plus que compromis et songeant déjà à Vincennes. La soirée se passa en famille da nsdes transes extrêmes, dont on n'a plus idée sous les gouvernements constitutionnels. Mais, fort avant dans la soirée, l'Empereur le fit mander et

des lèvres, mais avec convenance, dans ses *Souvenirs d'un Sexagénaire*, tom. Ier. pag. 291-292.

lui dit en l'accueillant d'un air tout aimable : « Vous êtes un « peu vif, mais vous n'êtes pas un méchant homme. » — Il se plaisait beaucoup à la conversation de Fontanes, et il lui avait donné les petites entrées. Trois fois par semaine, le soir, Fontanes allait causer aux Tuileries. Au retour dans sa famille, quand il racontait la soirée de tout à l'heure, sa conversation si nette, si pleine de verve, s'animait encore d'un plus vif éclat [1]. Il ne pouvait s'empêcher pourtant de trouver, à travers son admiration, que, dans le potentat de génie, perçait toujours au fond le soldat qui trône; et il en revenait par comparaison dans son cœur à ses rêves de Louis XIV et du bon Henri, au souvenir de ces vieux rois qu'il disait formés d'un sang *généreux et doux*.

Ce que nous tâchons là de saisir et d'exprimer dans son mélange en pur esprit de vérité, ce que Napoléon tout le premier sentait et rendait si parfaitement lorsqu'il écrivait de Fontanes à M. de Bassano : « Il veut de la royauté, mais pas la nôtre : il aime Louis XIV et ne fait que consentir à nous, » la suite des vers qu'on possède aujourd'hui le dit et l'achève mieux que nous ne pourrions. Car le haut dignitaire de l'empire ne cessa jamais d'être poëte, et, comme ce berger à la cour, que la fable a chanté, et à qui il se compare, il eut toujours sa musette cachée pour confidente. Eh bien! qu'on lise, qu'on se laisse faire! l'explication, l'excuse naturelle, naîtra. Dans ses vers, si les griefs exprimés contre Bonaparte restè-

[1] L'Empereur, dans ces libres entretiens, aimait fort à parler littérature, théâtre, et il attaquait volontiers Fontanes sur ces points. Un jour qu'on vantait Talma dans un rôle : « Qu'en pense Fontanes ? dit l'Empereur ; il est pour les anciens, lui ! » — « Sire, repartit le spirituel contradicteur, Alexandre, Annibal et César ont été remplacés, mais Lekain ne l'est pas. » Cette sévérité pour Talma est caractéristique chez Fontanes, et tient à l'ensemble de ses jugements; il ne voulait pas qu'on brisât trop le vers tragique, non plus que les allées des jardins. Il avait vu Lekain dans sa première jeunesse, et en avait gardé une impression incomparable. Il convenait pourtant que, dans l'*Oreste* et l'*OEdipe* de Voltaire, Talma était supérieur à Lekain ; ce qui, de sa part, devenait le suprême aveu. Faut-il ajouter qu'il en voulait à Talma d'être l'objet de je ne sais quelle phrase de madame de Staël, où

rent secrets, les éloges, prodigués tout à côté, ne devi pas publics. S'il se garda bien de divulguer l'*Ode au d'Enghien,* il s'abstint aussi de publier l'*Ode sur les Emb sements de Paris*. C'est une consolation pour ceux qui je les éloges de ses discours exagérés, de les retrouver dan poésies, où ils ont certes deux caractères parfaitement nc la conviction et le secret. Fontanes, sous son manteau d teur impérial, n'était pas une nature de courtisan et de flat comme on l'a tant cru et dit. Un jour l'Empereur lui der dait de lui réciter des vers, il désirait la pièce sur *les Emb sements de Paris* dont il avait entendu parler : Fontanes lu cita des vers de *la Grèce sauvée* qui étaient plutôt républic — Un affidé de l'Empereur vint un jour et lui dit : « Vous n « bliez rien depuis longtemps, publiez donc des vers, des « où il soit question de l'Empereur, il vous en saurait gré, il « enverrait 100,000 francs, je gage ! » Ces sortes de grati tions étaient d'usage sous l'empire, et elles ne venaient ja hors de propos à cause des frais énormes de représent qui absorbaient les plus gros appointements. Fontanes rac l'insinuation à une personne amie, qui lui dit : « Vous pou « publier les vers sur *les Embellissements de Paris ;* ils « faits, et l'éloge porte juste. » — « Oh ! je m'en gard « bien, s'écria-t-il en se frottant les mains comme un enf « ils seraient trop heureux dans les journaux de pouvoir « ber sur le grand-maître en une occasion qui leur serait « mise. » — Il ne publia donc pas *les Embellissements de P* mais il fit imprimer les stances à M. de Châteaubriand, le était peu en agréable odeur [1].

elle disait qu'il avait dans les yeux *l'apothéose du regard.* Et puis s'est beaucoup varié sur les dernières années et a grandi dans des rôle dernes. M. de Fontanes, qui s'en tenait aux anciens, s'irritait surtout en vint à *causer* comme de la prose le beau vers racinien *un peu ch* — Souvent, dans ces conversations du soir, l'Empereur indiquait à Fon et développait à plaisir d'étonnants canevas de tragédies historiqu poëte en sortait tout rempli.

[1] Lors du fameux discours de réception que M. de Châteaubriand n

Au milieu des affaires et de tant de soins, Fontanes pensait toujours aux vers; la paresse chez lui, en partie réelle, était aussi, en partie, une réponse commode et un prétexte : il travaillait là-dessous. A diverses reprises, avant ses grandeurs, il avait songé à recueillir et à publier ses œuvres éparses; il s'en était occupé en 89, en 96, et de nouveau en 1800. Les volumes même ont été vus alors tout imprimés entre ses mains; mais un scrupule le saisit : il les retint, puis les fit détruire. Si ce fut par pressentiment de sa fortune politique, bien lui en prit. Il n'eût peut-être jamais été grand-maître, s'il eût paru poëte autant qu'il l'était. Son beau nom littéraire le servit mieux, sans trop de pièces à l'appui.

Son poëme de *la Grèce sauvée*, qu'il avait poussé si vivement durant les années de la proscription, ne lui tenait pas moins à cœur dans les embarras de sa vie nouvelle. Forcé de renoncer à une gloire poétique plus prochaine par des publications courantes, il se rejetait en imagination vers la grande

prononcer à l'Académie, la contenance de Fontanes fut d'un ami ferme et fidèle. On peut lire, au tome II du *Mémorial de Sainte-Hélène*, la scène dont il fut l'objet à cette occasion, car c'est de lui qu'il s'agit, bien qu'on ne le nomme pas. Dans la suite du *Mémorial*, l'auteur a jugé à propos d'en venir à l'injure ; mais, comme preuve, il ne trouve à citer qu'un trait généreux. Esménard, qui avait eu, disait-on, de graves torts envers Fontanes, visait à l'Académie. Un académicien ami court chez celui qu'on croyait offensé pour s'assurer du fait, déclarant qu'en ce cas Esménard n'aurait pas sa voix : « Tout ce que je puis vous dire, c'est que je lui donne la mienne, » répondit Fontanes. Il a plu à l'auteur du *Mémorial* de voir là-dedans une preuve de servilité : « *On peut juger de cet homme*, dit-il, *par le fait suivant.* » A la bonne heure ! — Pour compléter cet ensemble des relations de Fontanes avec l'Empereur, il y aurait encore à relever les divers traits honorables que M. le chevalier Artaud a consignés avec un zèle d'admirateur et d'ami dans son *Histoire de Pie VII*, les courageux et persévérants conseils qui poussaient à restaurer civilement la religion, et à honorer ses ministres devant les peuples ; ce mot échappé à Napoléon dans l'affaire du sacre : « Il n'y a que vous ici qui ayez le sens commun. » Oserons-nous croire pourtant avec M. Artaud (tom. II, pag. 391) que l'ode sur l'*Enlèvement du Pape* ait été lue à l'Empereur?

gloire, vers la haute palme des Virgile et des Homère, et y fondait son recours. Il parlait sans cesse, dans l'intimité, de ce poëme qu'il avait fait, presque fait, disait-il; — qu'il faisait toujours! Il en hasardait parfois des fragments à l'Institut. Il en expliquait à ses amis le plan, par malheur trop peu fixé dans leur mémoire.

En composant il n'écrivait jamais; il attendait que l'œuvre poétique fût achevée et parachevée dans sa tête, et encore il la retenait ainsi en perfection sans la confier au papier. Ses brouillons, quand il s'y décidait, restaient informes, et ce qu'on a de manuscrits n'est le plus souvent qu'une dictée faite par lui à des amis, et sur leur instante prière; plusieurs de ses ouvrages n'ont jamais été écrits de sa main. Je ne connaissais Fontanes que d'après les quelques vers d'ordinaire reproduits, et je me rappelle encore mon impression étonnée lorsque j'entendis, pour la première fois, ses odes inédites et d'éloquentes tirades de *la Grèce sauvée,* récitées de mémoire, après des années, par une bouche amie et admiratrice, comme par un rapsode passionné. Cette dernière tentative des épopées classiques élégantes et polies m'arrivait oralement et toute vive, un peu comme s'il se fût agi, avant Pisistrate, d'un antique chant d'Homère.

On s'explique pourtant ainsi comment il a dû se perdre bien des portions de *la Grèce sauvée.* Et puis, dans son imagination volontiers riante et prompte, Fontanes se figurait peut-être en avoir achevé plus de chants qu'il n'en tenait en effet. La manière de travailler, dans l'école classique, ressemblait assez, il faut le dire, à la toile de Pénélope : on défaisait, on refaisait sans cesse; on s'attardait, on s'oubliait aux *variantes*, au lieu de pousser en avant. On a réparé cela depuis : les immenses poëmes humanitaires gagnent aujourd'hui de vitesse les simples odes d'autrefois. Quoique les idées sur l'*épopée* proprement dite et régulière aient fort mûri dans ces derniers temps, et quoique le résultat le plus net de tant de dissertations et d'études soit qu'il n'en faut plus faire, on a

fort à regretter que Fontanes n'ait pas donné son dernier mot dans ce genre épique virgilien. Les beautés mâles et chastes qui marquent son second chant sur Sparte et Léonidas, les beautés mythologiques, mystiques et magnifiquement religieuses du huitième chant, sur l'initiation de Thémistocle aux fêtes d'Eleusis, se seraient reproduites et variées en plus d'un endroit. Mais, telle qu'elle est, cette épopée inachevée renouvelle le sort et le naufrage de tant d'autres. Elle est allée rejoindre, dans les limbes littéraires, les poëmes persiques de Simonide de Céos, de Chœrilus de Samos[1]. De longue main, Eschyle, dans ses *Perses*, y a pourvu : c'est lui qui a fait là, une fois pour toutes, l'épopée de Salamine.

Properce, s'adressant en son temps au poëte Ponticus, qui faisait une *Thébaïde* et visait au laurier d'Homère, lui disait (liv. I, élég. VII) :

> Cùm tibi Cadmeæ dicuntur, Pontice, Thebæ
> Armaque fraternæ tristia militiæ ;
> Atque, ità sim felix, primo contendis Homero,
> Sint modò fata tuis mollia carminibus....

ce que je traduis ainsi : « O Ponticus ! qui seras, j'en réponds, un autre Homère, *pour peu que les destins te laissent achever tes grands vers !* » Et Properce oppose, non sans malice, ses

[1] Ce Chœrilus de Samos disait, au début de son poëme sur les guerres persiques, se plaignant dès lors de venir trop tard :

> O fortunatus quicumque erat illo tempore peritus cantare
> Musarum famulus, cùm intonsum erat adhuc pratum !

Ce contemporain de la guerre du Péloponèse pensait déjà comme La Bruyère à la première ligne de ses *Caractères* ; il sentait tout le poids d'un grand siècle, de plusieurs grands siècles, comme Fontanes. Il y a longtemps que la roue tourne et que le cercle toujours recommence.

modestes élégies qui prennent les devants pour plus de sûreté, et gagnent les cœurs.

Par bonheur, ici, Fontanes est à la fois le Properce et le Ponticus. Bien qu'on n'ait pas retrouvé les quatre livres d'odes dont il parlait à un ami un an avant sa mort, il en a laissé une suffisante quantité de belles, de sévères, et surtout de charmantes. Il peut se consoler par ses petits vers, comme Properce, de l'épopée qu'il n'a pas plus achevée que Ponticus. Quatre ou cinq des sonnets de Pétrarque me font parfaitement oublier s'il a terminé ou non son *Afrique*.

Un jour donc que, sur sa terrasse de Courbevoie, Fontanes avait tenté vainement de se remettre au grand poëme, il se rabat à la muse d'Horace; et, comme il n'est pas plus heureux que d'abord, il se plaint doucement à un pêcheur qu'il voit revenir de sa pêche, les mains vides aussi :

> Pêcheur, qui des flots de la Seine[1], etc.

Ainsi, au moment où il dit que la muse d'Horace le fuit, il la ressaisit et la fixe dans l'ode la plus gracieuse. Il dit qu'il ne prend rien, et la manière dont il le dit devient à l'instant cette fine perle qu'il a l'air de ne plus chercher. De même, dans une autre petite ode exquise, lorsqu'au lieu de se plaindre, cette fois, de son rien-faire, il s'en console en le savourant :

> Au bout de mon humble domaine,[2] etc.

Mais ne peut-on pas lui dire comme à Titus? Il n'est pas perdu, ô poëte, le jour où tu as dit si bien que tu le perdais!

Dans l'ode *au Pêcheur*, un trait touchant et délicat sur

[1] *Voy.* tom. Ier, pag. 138.

[2] *Voy.* tom. Ier, pag. 123.

lequel je reviens, c'est le *faible don* que le poëte déçu donne à son pauvre semblable, plus déçu que lui : cette obole doit leur porter bonheur à tous deux. Cet accent du cœur dénote dans le poëte ce qui était dans tout l'homme chez Fontanes, une inépuisable humanité, une facilité plutôt extrême. Jamais il ne laissa une lettre de pauvre solliciteur sans y répondre : et il n'y répondait pas seulement par un *faible don*, comme on fait trop souvent en se croyant quitte; il y répondait de sa main avec une délicatesse, un raffinement de bonté : *Haud ignara mali.* — On aime, dans un poëte virgilien, à entremêler ces considérations au talent, à les en croire voisines.

Les petites pièces délicieuses, à la façon d'Horace, nous semblent le plus précieux, le plus sûr de l'héritage poétique de Fontanes. Elles sont la plupart datées de Courbevoie, son Tibur : moins en faveur (somme toute et malgré le pardon de Fontainebleau) depuis 1809[1], plus libre par conséquent de ses heures, il y courait souvent et y faisait des séjours de plus en plus goûtés. Les stances *à une jeune Anglaise,* qui se rapportaient à un bien ancien souvenir, ne lui sont peut-être venues que là, dans cette veine heureuse. Pureté, sentiment, discrétion, tout en fait un petit chef-d'œuvre, à qui il ne manque que de nous être arrivé par l'antiquité. C'est comme une figure grecque, à lignes extrêmement simples, une virginale esquisse de la Vénusté ou de la Pudeur, à peine tracée dans l'agate par la main de Pyrgotèle. Il en faut dire autant de l'ode : *Où vas-tu, jeune Beauté;* tout y est d'un Anacréon chaste, sobre et attendri. Fontanes aimait à la réciter aux nouvelles mariées, lorsqu'elles se hasardaient à lui demander des vers :

Où vas-tu, jeune Beauté[2] ? etc.

[1] La défaveur cessant, il resta un refroidissement au moins politique, et ce fut un arrêt définitif de fortune.

[2] *Voy.* tome Ier. pag. 135.

Dans cette adorable pièce, comme le rhythme sert bien l'intention, et tout à la fois exprime le malin, le tendre et le mélancolique! Comme cette strophe de neuf vers déjoue à temps et dérobe vers la fin la majesté de la strophe de dix, et la piquant, l'excitant d'une rime redoublée, la tourne soudain et l'incline d'une chute aimable à la grâce! Fontanes sentait tout le prix du rhythme; il le variait curieusement, il l'inventait. Dans la touchante pièce intitulée : *Mon Anniversaire*[1], il fait une strophe exprès conforme à la marche attristée, résignée et finalement tombante de sa pensée. Il aimait à employer ce rhythme de cinq vers de dix syllabes, depuis si cher à Lamartine, et qui n'avait qu'à peine était traité encore, soit au XVIIe siècle[2], soit même au XVIe. Sur les rimes, il a les idées les plus justes; il en aime la richesse, mais sans recherche opiniâtre : « Une affectation continue de rimes trop fortes et « trop marquées donnerait, pense-t-il[3], une pesante unifor- « mité à la chute de tous les vers. » On dirait qu'il entend de loin venir cette strophe magnifique et formidable, trop pareille au guerrier du moyen âge qui marche tout armé et en qui tout sonne. En garde contre le relâchement de Voltaire, il est, lui, pour l'excellent goût de Racine et de Boileau, *qui font naître une harmonie variée d'un adroit mélange de rimes, tantôt riches et tantôt exactes*. André Chénier sur ce point ne pratique pas mieux.

A Courbevoie, dans un petit cabinet au fond du grand, il avait le boudoir du poëte, le *lectulus* des anciens : tout y était simple et brillant (*simplex munditiis*). Les murs se décoraient d'un lambris en bois des îles, espèce de luxe alors dans sa nouveauté. Une glace *sans tain* faisait porte au grand cabinet;

[1] L'idée en est prise d'une épigramme d'Archias de Mitylène, mais combien embellie!

[2] Je trouve, au XVIIe siècle, une pièce de vers dans ce rhythme, par un abbé de Villiers, *Stances sur la Vieillesse* (et tout à fait séniles), qu'on lit au tome II de la *Continuation des Mémoires de Sallengre*.

[3] Notes de l'*Essai sur l'Homme*.

la fenêtre donnait sur les jardins, et la vue libre allait à l'horizon saisir les flèches élancées de l'abbaye de Saint-Denis. En face d'un canapé, seul meuble du gracieux réduit, se trouvait un buste de Vénus : elle était là, l'antique et jeune déesse, pour sourire au nonchalant lecteur quand il posait son Horace au *Donec gratus eram*, quand il reprenait son Platon entr'ouvert à quelque page du *Banquet*. Or, une fois par semaine, le dimanche, M. de Fontanes avait à dîner l'Université, recteurs, conseillers, professeurs, et il faisait admirer sa vue, il ouvrait sans façon le pudique boudoir. Mais le buste de Vénus! et dans le cabinet d'un grand-maître! Quelques-uns, vieux ou jeunes, encore jansénistes ou déjà doctrinaires, se scandalisèrent tout bas, et on le lui redit. De là sa petite ode enchantée :

Loin de nous, Censeur hypocrite [1], etc.

Nous saisissons sur le fait la contradiction naïve chez Fontanes : le lendemain de cette ode toute grecque, il retrouvait les tons chrétiens les plus sérieux, les mieux sentis, en déplorant avec M. de Bonald *la Société sans la Religion* [2]. On peut le dire, l'épicurien dans le poëte était tout à côté du chrétien, et cela si naturellement, si bonnement! il y a en lui du La Fontaine. Ce cabinet favori nous représente bien sa double vue d'imagination : tout près le buste de Vénus, là-bas les clochers de Saint-Denis!

Ce parfum de simplicité grecque, cet extrait de grâce antique, qu'on respire dans quelques petites odes de Fontanes, le rapproche-t-il d'André Chénier? Ce dernier a, certes, plus de puissance et de hardiesse que Fontanes, plus de nouveauté dans son retour vers l'antique; il sait mieux la Grèce, et il la pratique plus avant dans ses vallons retirés ou sur ses sau-

[1] *Voy.* tom. I, pag. 145.

[2] Cette belle ode, dans l'intention du poëte, devait être, en effet, dédiée à l'illustre penseur.

vages sommets. Mais André Chénier, en sa fréquentation méditée, et jusqu'en sa plus libre et sa plus charmante allure, a du studieux à la fois et de l'étrange; il sait ce qu'il fait, et il le veut; son effort d'artiste se marque même dans son triomphe. Au contraire, dans le petit nombre de pièces par lesquelles il rappelle l'idée de la beauté grecque (les *Stances à une jeune Anglaise*, l'ode à *une jeune Beauté, au Buste de Vénus, au Pêcheur*), Fontanes n'a pas trace d'effort ni de ressouvenir; il a, comme dans la Grèce du meilleur temps, l'extrême simplicité de la ligne, l'oubli du tour, quelque chose d'exquis et en même temps d'infiniment léger dans le parfum. Par ces cinq ou six petites fleurs, il est attique comme sous Xénophon, et pas du tout d'Alexandrie. Si, dans la comparaison avec Chénier à l'endroit de la Grèce, Fontanes n'a que cet avantage, on en remarquera du moins la rare qualité. Il y a pourtant des endroits où il s'essaie directement, lui aussi, à l'imitation de la forme antique : il y réussit dans l'ode *au jeune Pâtre* et dans quelques autres. Mais les habitudes du style poétique du XVIII[e] et même du XVII[e] siècle, familières à Fontanes, vont mal avec cette tournure hardie, avec ce relief heureux et rajeunissant, ici nécessaire, qu'André Chénier possède si bien et qu'atteignit même Ronsard.

Malgré tout, je veux citer, comme un bel échantillon du succès de Fontanes dans cette inspiration directe et imprévue de l'antique à travers le plein goût de XVIII[e] siècle, la fin d'une ode *contre l'Inconstance*, qu'une convenance rigoureuse a fait retrancher à sa place dans la série des œuvres. Cette petite pièce est de 89. Le poëte se suppose dans la situation de Jupiter, qui, après maint volage égarement, revient toujours à Junon. En citant, je me place donc avec lui au pied de l'Ida, et le plus que je puis sous le nuage d'Homère :

Que l'homme est faible et volage !
Je promets d'être constant,
Et du nœud qui me rengage
Je m'échappe au même instant !

Insensé ! rougis de honte,
Quels faux plaisirs t'ont flatté !
Les jeux impurs d'Amathonte
Ne sont pas la Volupté.

Cette nymphe demi-nue
En secret reçut le jour
De la Pudeur ingénue
Qu'un soir atteignit l'Amour...

Ce n'est point une Ménade
Qui va, l'œil étincelant,
Des Faunes en embuscade
Braver l'essaim pétulant.

C'est la Vierge aimable et pure
Qui, loin du jour ennemi,
Laisse échapper sa ceinture
Et ne cède qu'à demi.

Si quelquefois on l'offense,
On la calme sans effort,
Et sa facile indulgence
Fait toujours grâce au remord....

Tu sais qu'un jour l'Immortelle
Qu'Amour même seconda
Vers son époux infidèle
Descendit au mont Ida.

Jupiter la voit à peine
Que les désirs renaissants,
Comme une flamme soudaine,
Ont couru dans tous ses sens :

« Non, dit-il, jamais Europe,
Io, Léda, Sémélé,
Cérès, Latone, Antiope,
D'un tel feu ne m'ont brûlé !

« Viens.... » Il se tait, elle hésite,
Il la presse avec ardeur :
Au Dieu qui la sollicite
Elle oppose la pudeur.

Un nuage l'environne
Et la cache à tous les yeux :
De fleurs l'Ida se couronne,
Junon cède au roi des Dieux !

Leurs caresses s'entendirent,
L'écho ne fut pas discret :
Tous les antres les redirent
Aux nymphes de la forêt.

Soudain, pleurant leur outrage,
Elles vont d'un air confus,
S'ensevelir sous l'ombrage
De leurs bois les plus touffus.

La galanterie spirituelle et vive de Parny, et sa mythologie de Cythère, n'avaient guère accoutumé la muse légère du XVIIIe siècle à cette plénitude de ton, à cette richesse d'accent. Au sein d'un zéphyr qui semblait sortir d'une toile de Watteau, on sent tout d'un coup une bouffée d'Homère :

De fleurs l'Ida se couronne,
Junon cède au roi des Dieux !

Fontanes avait aussi ses retours d'Hésiode : il vient de peindre la *Vénus-Junon*; il n'a pas moins rendu, dans un sentiment bien richement antique, la *Vénus-Cérès*, si l'on peut ainsi la nommer; c'est au huitième chant de *la Grèce sauvée*:

Salut ! Cérès, salut ! tu nous donnas des lois ;
Nos arts sont tes bienfaits : ton céleste génie
Arracha nos aïeux au gland de Chaonie ;
Et la Religion, fille des Immortels,

Autour de ta charrue éleva ses autels.
Par toi changea l'aspect de la nature entière.
On dit que Jasion, tout couvert de poussière,
Premier des laboureurs, avec toi fut heureux :
La hauteur des épis vous déroba tous deux ;
Et Plutus, qui se plaît dans les cités superbes,
Naquit de vos amours sur un trône de gerbes.

Ce sont là de ces beautés primitives, abondantes, dignes scrée, comme Lucrèce les retrouvait dans ses plus beaux s : l'image demi-nue conserve chasteté et grandeur.

'ers 1812, Fontanes vieillissant, et enfin résigné à vieillir, dans le talent un retour de sève verdissante et comme une onde jeunesse :

Ce vent qui sur nos âmes passe
Souffle à l'aurore, ou souffle tard.

années du déclin de la vie lui furent des saisons de progrès tique et de fertilité dans la production : signe certain d'une ire qui est forte à sa manière. Qu'on lise son ode sur *Vieillesse :* il y a exprimé le sentiment d'une calme et fructse abondance dans une strophe toute pleine et comme e savoureuse de cette douce maturité :

Le temps, mieux que la science,
Nous instruit par ses leçons ;
Aux champs de l'expérience
J'ai fait de riches moissons ;
Comme une plante tardive,
Le bonheur ne se cultive
Qu'en la saison du bon sens ;
Et, sous une main discrète,
Il croîtra dans la retraite
Que j'ornai pour mes vieux ans.

n'a pas plus laissé, il en faut moins accuser sa facilité, au , qui était grande, que sa *main* trop *discrète* et sa vue des

choses volontiers découragée. Ce qui met M. de Fontanes au-dessus et à part de cette époque littéraire de l'empire, c'est moins la puissance que la qualité de son talent, surtout la qualité de son goût, de son esprit ; et par là il était plus aisément retenu, dégoûté, qu'excité. On le voit exprimer en maint endroit le peu de cas qu'il faisait de la littérature qui l'environnait. Sous Napoléon, il regrette qu'il n'y ait eu que des Chérile comme sous Alexandre ; sous les descendants de Henri IV, il regrette qu'il n'y ait plus de Malherbe : cette plainte lui échappe une dernière fois dans sa dernière ode. Dans celle qu'il a expressément lancée contre *la littérature de* 1812, il ne trouve rien de mieux pour lui que d'être un Silius, c'est-à-dire un adorateur respectueux, et à distance, du culte virgilien et racinien qui se perd. Les soi-disant classiques et vengeurs du grand siècle le suffoquent ; Geoffroy, dans ses injures contre Voltaire et sa grossièreté foncière de *cuistre*, ne lui paraît, avec raison, qu'un violateur de plus. Cette idée de décadence, si habituelle et si essentielle chez lui, honore plus son goût qu'elle ne condamne sa sagacité ; et, si elle ne le rapproche pas précisément de la littérature qui a suivi, elle le sépare avec distinction de celle d'alors, dans laquelle il n'excepte hautement que le chantre de Cymodocée.

Je ne puis m'empêcher, en cherchant dans notre histoire littéraire quelque rôle analogue au sien, de nommer d'abord le cardinal Duperron. En effet, Duperron aussi, poëte d'une école finissante (de celle de Desportes), eut le mérite et la générosité d'apprécier le chef naissant d'une école nouvelle, et, le premier, il introduisit Malherbe près de Henri IV. Bayle a appelé Duperron le *procureur général* du Parnasse de son temps, comme qui dirait aujourd'hui le maître des cérémonies de la littérature. Fontanes, dont on a dit quelque chose de pareil, lui ressemblait par son vif amour pour ce qu'on appelait encore *les lettres*, par sa bienveillance active qui le faisait promoteur des jeunes talents. C'est ainsi qu'il distingua avec bonheur et produisit la précocité brillante de M. Villemain. M. Guizot

lui-même, qui commençait gravement à percer, lui dut sa première chaire [1]. Duperron, comme Fontanes, était, en son temps, un oracle souvent cité, un poëte rare et plus regretté que lu; après avoir brillé par des essais trop épars, lui aussi il parut à un certain moment quitter la poésie pour les hautes dignités et la représentation officielle du goût à la cour.

Plus loin encore que Duperron, et à l'extrémité de notre horizon littéraire, je ne fais qu'indiquer comme analogue de Fontanes pour cette manière de rôle intermédiaire, Mellin de Saint-Gelais, élégant et sobre poëte, armé de goût, qui le dernier de l'école de Marot, sut se faire respecter de celle de Ronsard, et se maintint dans un fort grand état de considération à la cour de Henri II.

M. Villemain, d'abord disciple de M. de Fontanes dans la critique qu'il devait bientôt rajeunir et renouveler, l'allait visiter quelquefois dans ces années 1812 et 1813. La chute désormais trop évidente de l'empire, l'incertitude de ce qui suivrait, redoublaient dans l'âme de M. de Fontanes les tristesses et les rêveries du déclin :

Majoresque cadunt altis de montibus umbræ.

Sous le lent nuage sombre, l'entretien délicat et vif n'était que plus doux. M. de Fontanes avait souvent passé sa journée à relire quelque beau passage de Lucrèce et de Virgile, à noter sur les pages blanches intercalées dans chacun de ses volumes favoris quelques réflexions plutôt morales que philologiques, quelques essais de traduction fidèle : « J'ai travaillé ce matin, « disait-il; ces vers de Virgile, vous savez :

Et varios ponit fœtus autumnus, et altè
Mitis in apricis coquitur vindemia saxis ;

[1] C'est ainsi encore qu'il poussa très vivement, par un article au *Journal de l'Empire* (8 janvier 1806), et par ses éloges en tout lieu, au succès du début tout à fait distingué de M. Molé.

« ces vers-là ne me plaisent pas dans Delille : les *côtes vineuses*, « les *grappes paresseuses* ; voici qui est mieux, je crois :

Et des derniers soleils la chaleur affaiblie
Sur les coteaux voisins cuit la grappe amollie. »

Il cherchait par ces sons en *i* (cu*it* la grappe amol*lie*) à rendre l'effet mûrissant des désinences en *is* du latin. Sa matinée s'était passée de la sorte sur cette douce note virgilienne, dans cet épicuréisme du goût. Ou bien, la serpe en main, soignant ses arbustes et ses fleurs, il avait peut-être redit, refait en vingt façons ces deux vers de sa *Maison rustique* :

L'enclos où la serpette arrondit le pommier,
Où la *treil*le en *grim*pant *rit* aux yeux du fermier,

et ce dernier vers enfin, avec ses *r* si bien redoublés et rapprochés, lui avait à son gré, paru sourire.

Ou encore, dans ce verger baigné de la Seine, au bruit de la vague expirante, il avait exprimé amoureusement, comme d'un seul soupir, la muse de l'antique idylle,

Enflant près de l'Alphée une flûte docile ;

et ce doux souffle divinement trouvé lui avait empli l'âme et l'oreille presque tout un jour, comme tel vers du *Lutrin* à Boileau[1].

Insensiblement on parlait des choses publiques. M. Ville-

[1] On peut dire de ces vers, comme de tant de vers bien frappés de Boileau, ce que Fontanes a dit lui-même quelque part dans son *Commentaire* (imprimé) sur J.-B. Rousseau : « Il n'y a pas là ce qu'on appelle proprement « *harmonie imitative* ; mais il existe un rapport très sensible entre le choix « des expressions et le caractère de l'image. » On confond un peu tout cela maintenant.

main avait été chargé d'un éloge de Duroc qui devait le produire près de l'Empereur. Il s'y trouvait un portrait de l'aide-de-camp, piquant, rapide, brillamment enlevé; l'autre jour, le délicieux causeur, avec une pointe de raillerie, nous le récitait encore; rien que ce portrait-là portait avec lui toute une fortune sous l'empire; mais, y avait-il encore un empire? Et si M. Villemain qui déjà, dans sa curiosité éveillée, lisait Pitt, Fox, venait à en parler, et se rejetait à l'espoir d'un gouvernement libre et débattu comme en Angleterre : « Allons, allons, lui disait M. de Fontanes, vous « vous gâterez le goût avec toutes ces lectures. Que feriez-« vous sous un gouvernement représentatif? Bédoch vous « passerait! » Mot charmant, dont une moitié au moins reste plus vraie qu'on n'ose le dire! N'est-ce pas surtout dans les gouvernements de majorité, si excellents à la longue pour les garanties et les intérêts, que le goût souffre et que *les délicats sont malheureux*.

La parole vive, spirituelle, brillante, y a son jeu, son succès, je le sais bien; mais, tout à côté, la parole pesante y a son poids. Qu'y faire? On ne peut tout unir. On avance beaucoup sur plusieurs points, on perd sur un autre; l'utile dominant se passe aisément du fin, et le Bédoch (puisque Bédoch il y a) ne se marie que de loin avec le Louis XIV.

Nous en conviendrons d'ailleurs, M. de Fontanes n'aimait point assez sans doute les difficultés des choses; il n'en avait pas la patience; et l'on doit regretter pour son beau talent de prose qu'il ne l'ait jamais appliqué à quelque grand sujet approfondi. L'*Histoire de Louis XI* qu'il avait commencée est restée imparfaite; une *Histoire de France* dont il parlait beaucoup n'a guère été qu'un projet. Lui-même cite quelque part Montesquieu, lequel, à propos des lois ripuaires, visigothes et bourguignonnes, dont il débrouille le chaos, se compare à Saturne *qui dévore des pierres*. L'estomac de son esprit, à lui, n'était pas de cette force là. Son ami Joubert, en le conviant un peu naïvement à la lecture de *Marculphe*, avait soin toutefois de ne

lui conseiller que la *préface*. Son imagination l'avait fait, avant tout, poëte, c'est-à-dire volage.

On est curieux de savoir, dans ce rôle important et prolongé de Fontanes au sein de la littérature, soit avant 89, soit depuis 1800, quelle était sa relation précise avec Delille. Était-il disciple, était-il rival? — Ayant débuté en 1780, c'est-à-dire dix ans après le traducteur des *Géorgiques*, Fontanes le considérait comme maître, et en toute occasion il lui marqua une respectueuse déférence. Mais il est aisé de sentir qu'il le loue plus qu'il ne l'adopte, et que, depuis la traduction des *Géorgiques*, il le juge en relâchement de goût. D'ailleurs, il appuya *l'Homme des Champs* dans le *Mercure* [1]; lorsqu'il s'agit de rétablir l'absent boudeur sur la liste de l'Institut, il prit sur lui de faire la démarche, et, sans avoir consulté Delille, il se porta garant de son acceptation. Les choses entre eux en restèrent là, dans une mesure parfaitement décente, plus froide pourtant que ces témoignages ne donneraient à penser. Delille n'avait qu'un médiocre empressement vers Fontanes. En poésie et en art, on est dispensé d'aimer ses héritiers présomptifs, et Fontanes a pu parfois sembler à Delille un héritier collatéral, qui aurait été quelque peu un assassin, si l'indolent avait voulu. Mais sa poésie craignait le public et la vitre des libraires plus encore que celle du brillant descriptif ne les cherchait.

On peut se faire aujourd'hui une autre question dont nul ne s'avisait dans le temps : quelle fut la relation de Fontanes à Millevoye? — Fontanes est un maître, Millevoye n'est qu'un élève. Venu aux Écoles centrales peu après que la proscription de fructidor en eut éloigné Fontanes, Millevoye ne put avoir avec lui que des rapports tout à fait rares et inégaux. Mais la considération, qui est tant pour les contemporains, compte bien peu pour la postérité : celle-ci ne voit que les restes du talent, en récitant *la Chute des Feuilles*, elle songe au *Jour des Morts*, et elle marie les noms.

[1] Prairial an VIII. On y trouve encore un article de lui sur la nouvelle édition des *Jardins*, fructidor an IX.

Les événements de 1813 remirent politiquement en évidence M. de Fontanes. Au Sénat où il siégeait depuis sa sortie du Corps législatif, il fut chargé, d'après le désir connu de l'Empereur, du rapport sur l'état des négociations entamées avec les puissances coalisées, et sur la rupture de ce qu'on appelle les conférences de Châtillon. C'était la première fois que Napoléon consultait ou faisait semblant. Le rapport concluait, après examen des pièces, en invoquant la paix, en la déclarant possible et dans les intentions de l'Empereur, mais à la fois en faisant appel à un dernier élan militaire pour l'accélérer. Ceux qui avaient toujours présent le discours de 1808 au Corps législatif, ceux qui partageaient les sentiments de résistance exprimés concurremment par M. Lainé, purent trouver ce langage faible : Bonaparte dut le trouver un peu froid et bien mêlé d'invocations à la paix; dans le temps en général, il parut digne[1]. 1814 arriva avec ses désastres. M. de Fontanes souffrait beaucoup de cet abaissement de nos armes; il n'aimait guère plus voir en France les cocardes que la littérature d'outre-Rhin. Sa conduite dans tout ce qui va suivre fut celle d'un homme honnête, modéré, qui cède, mais qui cède au sentiment, jamais au calcul.

Il avait, je l'ai dit, un grand fonds d'idées monarchiques, une horreur invincible de l'anarchie, un amour de l'ordre, de la stabilité presque à tout prix, et de quelque part qu'elle vînt. Le premier article de sa charte était dans Homère :

. . . . . εἷς κοίρανος ἔστω
εἷς βασιλεύς. . . . .

Le pire des états, c'est l'état populaire.

[1] On a, au reste, sur les circonstances de ce rapport, plus que des conjectures. La *Revue Rétrospective* du 31 octobre 1835 a publié la *dictée* de Napoléon par laquelle il traçait à la commission du Sénat et au rapporteur le sens de leur examen et presque les termes mêmes du rapport. Les derniers mots de l'indication impérieuse sont : « Bien dévoiler la perfidie an-

Il disait volontiers comme ce sage satrape dans Hérodote : *Puissent les ennemis des Perses user de la démocratie!* Il croyait cela vrai des grands États modernes, même des États anciens et de ces républiques grecques qui n'avaient acquis, selon lui, une grande gloire que dans les moments où elles avaient été gouvernées comme monarchiquement sous un seul chef, Miltiade, Cimon, Thémistocle, Périclès. Mais, ce point essentiel posé, le reste avait moins de suite chez lui et variait au gré d'une imagination aisément enthousiaste ou effarouchée, que, par bonheur, fixait en définitive l'influence de la famille. La réputation officielle ment souvent; il l'a remarqué lui-même, et cela peut surtout s'appliquer à lui. Ce serait une illusion de perspective que de faire de M. de Fontanes un politique : encore un coup, c'était un poëte au fond. Son *dessous de cartes*, le voulez-vous savoir? comme disait M. de Pomponne de l'amour de madame de Sévigné pour sa fille. En 1805, président du Corps législatif, il ne s'occupe en voyage que du poëme des *Pyrénées* et des stances à l'ancien manoir de ses pères. En 1815, président du collége électoral à Niort, il fait les stances à la fontaine du Vivier et aux mânes de son frère. Voilà le *dessous de cartes* découvert : peu de politiques en pourraient laisser voir autant.

En 1814, au Sénat, il signa la déchéance, mais ce ne fut qu'avec une vive émotion, et en prenant beaucoup sur lui. On l'a accusé, je ne sais sur quel fondement, d'avoir rédigé l'acte même de déchéance, et je n'en crois rien[1]. Mais il n'en est

glaise avant de faire un appel au peuple.—Cette fin doit être une *philippique*. » Malgré l'ordre précis, la *philippique* manque dans le rapport de M. de Fontanes, et la conclusion prend une toute autre couleur, plutôt pacifique : l'Empereur ne put donc être content. La *Revue Rétrospective*, qui fait elle-même cette remarque, n'en tient pas assez compte. Après tout, le rapporteur, dans le cas présent ne *manœuvra* pas tout à fait comme le maître le voulait ; en obéissant, il éluda.

[1] On croit savoir, au contraire, que la rédaction de cet acte est de Lambrechts.

peut-être pas ainsi d'autres actes importants et mémorables d'alors, sous lesquels il y aurait lieu à meilleur droit, et sans avoir besoin d'apologie, d'entrevoir la plume de M. de Fontanes[1].

Les sentiments, en tout temps publiés ou consignés dans ses vers, font foi de la sincérité avec laquelle, au milieu de ses regrets, il dut accueillir le retour de la race de Henri IV. Encore grand-maître lors de la distribution des prix de 1814, il put, dans son discours, avec un côté de vérité qui devenait la plus habile transition, expliquer ainsi l'esprit de l'Université sous l'empire : « Resserrée dans ses fonctions modestes, « elle n'avait point le droit de juger les actes politiques; mais

[1] Fontanes, littérateur, aimait l'anonyme ou même le pseudonyme. Il publia la première fois sa traduction en vers du passage de Juvénal sur Messaline sous le nom de Thomas, et, pour soutenir le jeu, il commenta le morceau avec une part d'éloges. Je trouve (dans le catalogue imprimé de la bibliothèque de M. de Châteaugiron) une brochure intitulée : *Des Assassinats et des Vols politiques, ou des Proscriptions et des Confiscations*, par Th. Raynal (1795), avec l'indication de *Fontanes*, comme en étant l'auteur sous le nom de Raynal : mais ici il y a erreur : l'ouvrage est de Servan. Dans les *petites Affiches* ou feuilles d'annonces du 1er thermidor an VI, se trouvent des vers sur une violette donnée dans un bal :

> Adieu, Violette chérie,
> Allez préparer mon bonheur....

La pièce est signée *Senatnof*, anagramme de Fontanes. Dans le *Journal littéraire*, où il fut collaborateur de Clément, il signait L, initiale de Louis. Il deviendrait presque piquant de donner le catalogue des journaux de toutes sortes auxquels il a participé, tantôt avec Dorat *(Journal des Dames)*; tantôt avec Linguet *(Journal de Politique et de Littérature)*; tantôt, je l'ai dit, avec Clément. Avant d'être au *Mémorial* avec La Harpe et Vauxcelles, il fut un moment à *la Clef du Cabinet* avec Garat. On n'en finirait pas, si l'on voulait tout rechercher : il serait presque aussi aisé de savoir le compte des journaux où Charles Nodier a mis des articles, et il y faudrait l'investigation bibliographique d'un Beuchot. On comprend maintenant ce que veut dire cette paresse de Fontanes, laquelle n'était souvent qu'un prêt facile et une dispersion active. Rien d'étonnant, quand il eût cessé d'écrire aux journaux, que son habitude de plume le fasse soupçonner derrière plus d'un acte public rédigé dans son voisinage.

« les vraies notions du juste et de l'injuste étaient déposées « dans ces ouvrages immortels dont elle interprétait les maxi« mes. Quand le caractère et les sentiments français pou« vaient s'altérer de plus en plus par un mélange étranger, « elle faisait lire les auteurs qui les rappellent avec le plus de « grâce et d'énergie. L'auteur du *Télémaque* et Massillon « prêchaient éloquemment ce qu'elle était obligée de taire « devant le génie des conquêtes, impatient de tout perdre et « de se perdre lui-même dans l'excès de sa propre ambition. « En rétablissant ainsi l'antiquité des doctrines littéraires, « elle a fait assez voir, non sans quelque péril pour elle-même, « sa prédilection pour l'antiquité des doctrines politiques.

« Elle s'honore même des ménagements nécessaires qu'elle a « dû garder pour l'intérêt de la génération naissante; et, sans « insulter ce qui vient de disparaître, elle accueille avec en« thousiasme ce qui nous est rendu. »

Mais, en parlant ainsi, le grand-maître était déjà dans l'apologie et sur la défensive; les attaques, en effet, pleuvaient de tous côtés. Nous avons sous les yeux des brochures ultraroyalistes publiées à cette date, et dans lesquelles il n'est tenu aucun compte à M. de Fontanes de ses efforts constamment religieux et même monarchiques au sein de l'Université. Enfin, le 17 février 1815, une ordonnance émanée du ministère Monstesquiou détruisit l'Université impériale, et, dans la réorganisation qu'on y substituait, M. de Fontanes était évincé. Il l'était toutefois avec égard et dédommagement; on y rendait hommage, dans le préambule, aux hommes qui avaient sauvé les bonnes doctrines au sein de l'enseignement impérial, et qui avaient su le diriger souvent contre le but même de son institution.

L'ordonnance fut promulguée le 21 février, et Napoléon débarquait le 5 mars. Il s'occupait de tout à l'île d'Elbe, et n'avait pas perdu de vue M. de Fontanes. En passant à Grenoble, il y reçut les autorités et le corps académique, qui en faisait partie; il dit à chacun son mot, et au recteur il parla

de l'Université et du grand-maître : — Mais, Sire, répondit « le recteur, on a détruit votre ouvrage, on nous a enlevé « M. de Fontanes ; » et il raconta l'ordonnance récente. — « Eh bien ! dit Napoléon pour le faire parler, et peut-être « aussi n'ayant pas très haute idée de son grand-maître comme « administrateur, vous ne devez pas le regretter beaucoup, « M. de Fontanes : un poëte, à la tête de l'Université ! » Mais le recteur se répandit en éloges[1]. Napoléon crut volontiers que M. de Fontanes, frappé d'hier et mécontent, viendrait à lui.

Installé aux Tuileries, il songea à son absence ; il en parla. Une personne intimement liée avec M. de Fontanes fut autorisée à l'aller trouver et à lui dire . « Faites une visite aux « Tuileries, vous y serez bien reçu, et le lendemain vous verrez « votre réintégration dans le *Moniteur*. » — « Non, répon-« dit-il en se promenant avec agitation : non, je n'irai pas. « On m'a dit courtisan, je ne le suis pas. A mon âge..., tou-« jours aller de César à Pompée, et de Pompée à César, c'est « impossible. » Et ce ne fut pas la seule tentative. Il partit dès qu'il le put. Il alla en Normandie, revit les Andelys, la forêt de Navarre, regretta sa jeunesse, et ne revint que lorsque les cent jours étaient trop avancés pour qu'on fît attention à lui. Toute cette conduite doit sembler d'autant plus délicate, d'autant plus naturellement noble, que, sans compter son grief récent contre le gouvernement déchu, son imagination avait été de nouveau séduite par le miracle du retour ; et, comme

[1] Bien que M. de Fontanes ne fût pas précisément un administrateur, l'Université, sous sa direction, ne prospéra pas moins, grâce à l'esprit conciliant, paternel et véritablement ami des lettres, qu'il y inspirait. En face de l'Empereur, et particulièrement dans les conseils d'Université que celui-ci présida en 1811, et auxquels assistait concurremment le ministre de l'intérieur, M. de Fontanes arrivant à la lutte bien préparé, tout plein des tableaux administratifs qu'on lui avait dressés exprès, étonna souvent le brusque interrogateur par le positif de ses réponses et par l'aisance avec laquelle il paraissait posséder son affaire. Son esprit facile et brillant, peu propre au detail de l'administration, saisissait très vite les masses, les résultats ; et c'était justement, dans la discussion, ce qui allait à l'Empereur.

quelqu'un devant lui s'écriait, en apprenant l'entrée à Grenoble ou à Lyon : « Mais c'est effroyable ! c'est abominable. » — « Eh ! oui, avait-il riposté, et ce qu'il y a de pis, c'est que « c'est admirable ! »

Nous avons franchi les endroits les plus difficiles de la vie politique de M. de Fontanes, et nous avons cherché surtout à expliquer l'homme, à retrouver le poëte dans le personnage, sans altérer ni flatter. La pente qui nous reste n'est plus qu'à descendre. Il alla voir à Saint-Denis Louis XVIII revenant, qui l'accueillit bien, comme on le peut croire. Diverses sortes d'égards et de hauts témoignages, le titre de ministre d'État et d'autres ne lui manquèrent pas. Il ne fit rien d'ailleurs pour reconquérir la situation considérable qu'il avait perdue. Il fut, à la Chambre des pairs, de la minorité indulgente dans le procès du maréchal Ney. Les ferveurs de la chambre de 1815 ne le trouvèrent que froid : monarchien décidé en principe, mais modéré en application, il inclina assez vers M. Decazes, tant que M. Decazes ne s'avança pas trop. Quand il vit le libéralisme naître, s'organiser, M. de Lafayette nommé à la Chambre élective, il s'effraya du mouvement nouveau qu'il imputait à la faiblesse du système, et revira légèrement. On le vit, à la Chambre des pairs, parler, dans la motion Barthélemy, pour la modification de la loi des élections qu'il avait votée en février 1817, et bientôt soutenir, comme rapporteur, la nouvelle loi en juin 1820. Tout cela lui fait une ligne politique intermédiaire, qu'on peut se figurer, en laissant à gauche le semi-libéralisme de M. Decazes, et sans aller à droite jusqu'à la couleur pure du pavillon Marsan.

Non pas toutefois qu'il fût sans rapports directs avec le pavillon Marsan même, et sans affection particulière pour les personnes ; mais il n'eût contribué qu'à modérer.

En 1819, une grande douleur le frappa. M. de Saint-Marcellin, jeune officier, plein de qualités aimables et brillantes, mais qui ne portait pas dans ses opinions politiques cette modération de M. de Fontanes, et de qui M. de Châ-

ıubriand a dit que son indignation avait l'éclat de son cou-ge, fut tué dans un duel, à peine âgé de vingt-huit ans. La ndresse de M. de Fontanes en reçut un coup d'autant plus nsible qu'il dut être plus renfermé.

M. de Châteaubriand, à l'époque où il forma, avec le duc e Richelieu, le premier ministère Villèle, avait voulu rétablir ı grande-maîtrise de l'Université, en faveur de M. de Fontanes. Au moment où il partait pour son ambassade de Berin, il reçut ce billet, le dernier que lui ait écrit son ami :

« Je vous le répète : je n'ai rien espéré, ni rien désiré, ainsi je n'éprouve aucun désappointement.

« Mais je n'en suis pas moins sensible aux témoignages de votre amitié : ils me rendent plus heureux que toutes les places du monde. »

Les deux amis s'embrassèrent une dernière fois, et ne se revirent plus. M. de Fontanes fut atteint, le 10 mars 1821, dans la nuit du samedi au dimanche, d'une attaque de goutte à l'estomac, qu'il jugea aussitôt sérieuse. Il appela son médecin, et fit demander un prêtre. Le lendemain, il semblait mieux ; après quelques courtes alternatives, dans l'intervalle desquelles on le retrouva plus vivant d'esprit et de conversation que jamais, l'apoplexie le frappa le mercredi soir. Le prêtre vint dans la nuit : le malade, en l'entendant, se réveilla de son assoupissement, et, en réponse aux questions, s'écria avec ferveur : « *O mon Jésus ! mon Jésus !* » Poëte du *Jour des Morts* et de *la Chartreuse*, tout son cœur revenait dans ce cri suprême. Il expira le samedi, 17 mars, à sept heures sonnantes du matin.

A deux reprises, dans la première nuit du samedi au dimanche, et dans celle du mardi au mercredi, il avait brûlé, étant seul, des milliers de papiers. Peut-être des vers, des chants inachevés de son poëme, s'y trouvèrent-ils compris. Il était bien disciple de celui qui vouait au feu l'*Énéide*.

On doit regretter que les œuvres de M. de Fontanes n'aient point pu se recueillir et paraître le lendemain de sa mort : il semble que c'eût été un moment opportun. Ce qu'on a depuis

appelé le combat romantique n'était qu'à peine engagé, et sans la pointe de critique qui a suivi. Dans la clarté vive, mais pure, des premières *Méditations*, se serait doucement détachée et fondue à demi cette teinte poétique particulière qui distingue le talent de M. de Fontanes, et qui en fait quelque chose de nouveau par le sentiment en même temps que d'ancien par le ton. Sa strophe, accommodée à Rollin, aurait déploré tout haut la ruine du *Château de Colombe,* et noté à sa manière *la Bande noire*, contre laquelle allait tonner Victor Hugo. Les chants de *la Grèce sauvée* auraient pris soudainement un intérêt de circonstance, et trouvé dans le sentiment public éveillé un écho inattendu.

Aujourd'hui, au contraire, il est tard; plusieurs de ces poésies, qui n'ont jamais paru, ont eu le temps de fleurir et de défleurir dans l'ombre : elles arrivent au jour pour la première fois dans une forme déjà passée; elles ont manqué leur heure. Mais, du moins, il en est quelques-unes pour qui l'heure ne compte pas, simples grâces que l'haleine divine a touchées en naissant, et qui ont la jeunesse immortelle. Celles-ci viennent toujours à temps, et d'autant mieux aujourd'hui que l'ardeur de la querelle littéraire a cessé, et qu'on semble disposé par fatigue à quelque retour. Quoi qu'il en soit, ce recueil s'adresse et se confie particulièrement à ceux qui ont encore de la piété littéraire.

C'est une urne sur un tombeau : qu'y a-t-il d'étonnant que quelques-unes des couronnes de l'autre hier y soient déjà fanées? J'y vois une harmonie de plus, un avertissement aux jeunes orgueils de ce qu'il y a de si tôt périssable dans chaque gloire.

(Sans parler des personnes dont les noms, cités en passant dans l'article, indiquent assez les obligations que je leur ai pour les renseignements biographiques, je dois remercier tout particulièrement M. de Langeac, un des plus anciens, des plus utiles amis de M. de Fontanes avant 1789, et qui, par un retour de fortune, lui dut ensuite de devenir conseiller ordinaire et chef du sécratariat général de l'Université; et aussi M. Rousselle, aujourd'hui inspecteur général des études, longtemps attaché au cabinet de M. de Fontanes et assidu dans son intimité.)

ODES ET POËMES.

LA FORÊT DE NAVARRE[1].

Forêt qui, triomphant et du fer et de l'âge,
Dans les eaux de l'Iton rafraîchis ton feuillage,
Navarre, cache moi sous ta sombre épaisseur!
Souvent, le fer en main, un barbare chasseur,
Dès l'aurore appelé sous tes voûtes riantes,
Au son du cor, au bruit des meutes aboyantes,
Immola dans ses jeux le cerf infortuné,
D'un panache royal tous les ans couronné,
Hôte innocent des bois qui, sans inquiétude,
Loin de l'homme, habitait leur vaste solitude.
Moi, pour des jeux plus doux, dans ton sein retiré,
Satisfait d'être seul, par ton calme inspiré,
Sans effrayer ces daims que mon regard voit paître,
Je veux t'offrir les sons de ma lyre champêtre.
Le poète aime l'ombre, il ressemble au berger.
Forêt de la Neustrie, un poète étranger

[1] *La Forêt de Navarre* est la première pièce de poésie un peu considérable qui ait fait connaître le nom de Fontanes; elle fut d'abord publiée dans l'*Almanach des Muses* de 1780. On la donne ici telle que l'auteur l'avait revue et préparée pour l'édition définitive.

Vient te chanter ; écoute, et frémis d'allégresse !
Oui : des chênes fameux qu'a fait parler la Grèce,
Les tiens, grâce à mes vers, obtiendront les honneurs.

Déjà, pour respirer, les ardents moissonneurs,
Rejetant autour d'eux leurs faucilles lassées,
S'endorment sur un lit de gerbes entassées.
L'étincelant midi rayonne dans les airs ;
La plaine est sans fraîcheur et les bois sans concerts ;
L'oiseau se tait perché sur la branche immobile.
C'est l'heure où Corydon, dans les bois de Sicile,
D'amoureuses fureurs agité vainement,
Sous des hêtres touffus exhalait son tourment ;
Et seule, autour de lui, sifflait l'aigre cigale.

Heureux qui maintenant suit la route inégale
De ces profonds taillis, de ces vastes berceaux
Partout entrecoupés de limpides ruisseaux,
Où le faon, reproduit au cristal d'une eau pure,
Admire de son front la naissante parure.
Tranquille, environné d'une épaisse fraîcheur,
Foulant de hauts gazons respectés du faucheur,
Du soleil irrité je brave l'inclémence.
Quel calme universel ! Je marche ; l'ombre immense,
L'ombre de ces grands bois sur mon front suspendus,
Vaste et noir labyrinthe où mes yeux sont perdus,
S'entasse à chaque pas, s'agrandit, se prolonge,
Et, dans la sainte horreur où mon âme se plonge,
Au palais d'Herminsul je me crois transporté.
Sous ce tronc gigantesque aurait-il habité ?
Ce long chêne aux cent bras, verdoyante colonne,
Peut-être a soutenu le temple de Dodone.

L'arbre qui fut jadis adoré des Gaulois,
M'en raconte les mœurs et le culte et les lois,
Et des bardes cachés sous ces sombres yeuses
J'entends de loin gémir les voix mystérieuses.
Ces troncs, les vieux enfants de ces vieilles forêts,
Où le savant Druide enferma ses secrets,
Ont vu trois cents printemps rajeunir leur verdure,
Et leur vieillesse même augmenta leur parure.
Tout passe, ils sont debout; dix races ont été;
Et moi qui, jeune encor, sous leur ombre ai chanté,
Moi-même dans la tombe ils me verront descendre;
Leurs rameaux élargis s'étendront sur ma cendre,
Et, touchés de ces vers, quelques amants en deuil
Les rediront peut-être, assis sur mon cercueil.
Ici, l'âme conçoit de plus graves pensées;
La méditation aux paupières baissées,
L'enthousiasme ardent, le silence, la paix,
Errent de tous côtés sous ces dômes épais.
Ces dômes en tout temps furent chers au poète.
Je ne m'étonne plus que leur sombre retraite
Inspirât ces mortels qui, pontifes et rois,
Jadis au genre humain apportèrent des lois;
Les vers nous l'ont appris : ô chênes du Riphée,
Vous conservez les noms de Linus et d'Orphée!
Horeb et Sinaï, vos berceaux ténébreux
Répétaient l'hymne saint des prophètes hébreux!
J'avance vers l'Indus : ses bois aromatiques,
Du paisible éléphant retraites domestiques,
Entendirent Bélus, Zoroastre et Brama;
Les bois du Latium entendirent Numa :

Il cherchait Égérie au fond de leurs ombrages.
Ossian, au milieu des forêts, des orages,
Que l'Écosse nourrit sur son sol inégal,
Célébrant dans la nuit les exploits de Fingal,
Offrait un chant de mort à son ombre chérie,
Qui, du haut d'un nuage, écoutait, attendrie.
On dit qu'en ces vieux temps, sous la voûte des bois,
La majesté des dieux apparut quelquefois;
Les dieux, aux pieds du chêne, ont instruit plus d'un sage;
L'aigle au vol prophétique apportait leur message;
L'antre mystérieux entendit Apollon.
Tempé, séjour célèbre! ô magique vallon,
Où l'eau de Sperchius, d'Amphryse et de Pénée
D'ombrages immortels roulait environnée,
Tu voyais tout l'Olympe errer sous tes berceaux;
Pan, qui sut le premier réunir sept roseaux,
Diane au carquois d'or, à la robe légère,
Et des Nymphes, ses sœurs, l'élite bocagère,
Et l'heureux Jupiter qui, cachant sa grandeur,
Aimait à triompher de leur jeune pudeur;
Cérès aux blonds cheveux, et le dieu des orgies,
Bacchus au front vermeil ceint de grappes rougies,
Et cette déité, charme de l'univers,
Vénus, qui de Lucrèce inspirait les beaux vers.
Mais tout changea, les dieux, leur culte, leurs oracles;
Les bois désenchantés ont perdu leurs miracles;
Ils ne sont plus ces jours où chaque arbre divin
Enfermait sa Dryade et son jeune Sylvain,
Qui versaient en silence à sa tige altérée
La sève à longs replis sous l'écorce égarée.

'ourquoi n'êtes-vous plus, rêves attendrissants?
)ès que l'amour des vers charma mes premiers ans,
'appris avec transport ceux de l'aimable Ovide,
'oète mensonger dont l'enfance est avide.
)evant le laurier vert tendrement incliné,
'riste, je saluais les mânes de Daphné,
!t, touché de son sort, je passais en silence.
'rès de cet arbre en deuil qu'un vent léger balance,
)ui monte en pyramide élancé dans les airs,
!t croît, ami des morts, sur les tombeaux déserts,
e pleurais le trépas du jeune Cyparisse.
.orsqu'un chêne m'offrait son ombre protectrice,
.orsque je reposais sous un tilleul assis,
Nommant avec respect Philémon et Baucis,
Si j'obtiens, me disais-je, une amante fidèle,
Je veux que Philémon soit un jour mon modèle,
Qu'elle imite Baucis! et, tous deux, puissions-nous
Mourir au même instant comme ces deux époux!
Aujourd'hui, dans les bois, mes pensers plus austères
Savent de la nature observer les mystères;
.inné m'apprend les mœurs des nombreux végétaux,
)epuis l'arbre qui croît au-dessus des coteaux
usqu'à l'herbe rampante où naît, vit et fourmille
)'insectes ignorés une immense famille.
e connais leurs instincts, leurs haines, leurs amours;
e sais tous les canaux où la sève a son cours,
!t par quels sucs féconds la terre maternelle
!ntretient des forêts la jeunesse éternelle.
)u sein qui les nourrit elles ont la vigueur;
.e nord, dans leurs rameaux, souffle en vain sa rigueur;

En vain, plus d'une fois, le courroux du tonnerre
Imprima tous ses traits sur leur front centenaire :
Jusqu'au ciel élevés, leurs panaches mouvants
Ont bravé les hivers, le tonnerre et les vents.
Que leur aspect est beau ! Que leur ombre vieillie
Couvre d'un dais pompeux la terre enorgueillie !
Qu'on ne me vante plus l'aspect de ces climats
Où l'arbre aux pommes d'or ne craint point les frimats ;
J'ai souvent regretté, dans les jardins d'Hyère,
D'un tilleul arrondi la voûte hospitalière.
O féconde Neustrie ! est-ce à toi d'envier
Les dons de l'Hespéride et ceux de l'olivier ?
Ton sort est assez beau ; vois tes larges ombrages,
Ton épaisse verdure, et ces gras pâturages
Où de tes fiers taureaux l'herbe cache les fronts.
L'Épire eut des coursiers moins vaillants et moins prompts
Pan eut moins de troupeaux, et c'est dans tes prairies
Qu'il semble avoir porté ses vastes bergeries.
Dirai-je un peuple immense occupé dans tes ports,
La mer joignant ses dons à tes propres trésors,
Et ces blés, qu'opprima leur abondance même,
Usant dans tes guérêts la faux de Triptolême,
Et tes riches greniers toujours prêts à s'ouvrir,
Et ton prodigue sein qu'on ne peut appauvrir ?
Jadis l'antiquité représentait Cybèle
Portant des fils nombreux autour de sa mamelle ;
Un faisceau d'épis mûrs environnait ses flancs,
Des lions subjugués la traînaient à pas lents,
Et les tours des cités formaient son diadême.
O Neustrie ! à ces traits je crois voir ton emblême.

Tes champs, tes ateliers m'offrent de toutes parts
La mère des moissons, la nourrice des arts;
Ton noble front aussi se couronne de villes,
Et, même à ces lions que le frein rend dociles,
Je reconnais les mœurs du Normand indompté
Dont ta douce influence amollit la fierté.
Mais, en domptant ses mœurs, tu gardas sa vaillance.
Un illustre bâtard de tes rives s'élance,
La Tamise en frémit : elle a changé de lois,
Et le fer du vainqueur a fait seul tous ses droits.
Tes Robert, tes Guiscard, aux murs de Parthénope,
De fabuleux exploits ont étonné l'Europe;
Trois de tes chevaliers fondent seuls un état;
Ton peuple est laboureur, artisan et soldat,
Et reprend dans sa main, sans relâche occupée,
Le soc ou la navette, ou la rame ou l'épée.
C'est peu d'être guerrier, tout Français est vaillant;
Le ciel t'apprête encor un laurier plus brillant:
Le goût et les beaux vers sont nés sur ton rivage.
  Une Muse autrefois naïve, mais sauvage,
Errante sur les pas de nos vieux ménestrels,
De quelques airs sans art égaya les châtels.
Son langage était rude et son port sans noblesse.
Ses élégantes sœurs de Rome et de la Grèce
Refusaient de l'admettre à leurs jeux favoris,
Et souvent à sa voix insultaient par des ris.
Un jour (c'était leur fête) elle fut éloignée;
Vers les champs neustriens, la Muse dédaignée
Aux rivages de l'Orne en pleurant vint s'asseoir;
Elle se vit dans l'onde, et rougit de se voir.

Son front était chargé des lambeaux du vieil âge,
Et d'ornements sans goût un bizarre assemblage
Ota même à ses traits, sous la main de Ronsard,
Cette naïveté qui faisait tout son art.
Sa honte enfin l'accable, et d'une voix plaintive
Elle accusait le sort, quand, non loin de la rive,
Elle entendit ces mots : « Viens t'instruire avec moi,
Tes sœurs seront un jour moins aimables que toi. »
Elle tourne les yeux : Malherbe est devant elle,
Et dans sa main brillait cette lyre immortelle
Dont le chantre thébain fit entendre les airs.
La muse ouvre l'oreille à ces nouveaux concerts,
Prend la corde sonore, et, d'une main plus sûre,
Marque déjà les tons, le repos, la mesure,
Malherbe l'instruisit : elle a pris son essor.
Quels sons plus imposants retentissent encor ?
Ils annoncent de loin ce sublime Corneille
Qui, né dans la Neustrie, en sera la merveille ;
Son génie, en ces champs qu'il rendit plus fameux,
Devint fort et profond, vaste et riche comme eux.
Terre où naquit Corneille ! ô terre du génie !
De ma lyre naissante agrandis l'harmonie ;
Un jour peut-être, un jour, si tu veux m'adopter,
Sur des tons plus hardis j'essaîrai de chanter.
Maintenant, humble ami des muses pastorales,
Je me cache en tes bois, j'en parcours les dédales :
Tel jadis à Windsor Pope s'est égaré ;
Heureux si, par Navarre à mon tour inspiré,
Je puis du même charme embellir mes images !
Cependant l'heure fuit, et de riches nuages,

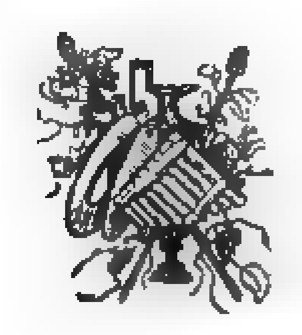
Dans la pourpre et l'azur, aux bords de l'Occident,
Ont à demi caché le soleil moins ardent;
Il s'éloigne, il pâlit : ses derniers feux à peine
Dorent les hauts sommets du sapin et du chêne.
Des jours de la chaleur c'est l'instant le plus doux;
La fraîche promenade invite au rendez-vous.
Déjà de tous côtés on arrive, on s'empresse
Vers ces jardins d'Hébé, frais comme leur déesse,
Vers cette île d'Amour qui mérita son nom.
La noble châtelaine a quitté le donjon,
Où des cieux trop brûlants elle évitait l'outrage;
Un cercle adorateur la rejoint sous l'ombrage;
Le bosquet se remplit, le salon est désert.
Le long de la chaussée, en ce sentier couvert,
Je vois, loin des remparts de la cité voisine,
Plus d'un couple amoureux qui sans bruit s'achemine.
Venez, belles, venez! Zéphire est de retour;
Des sylphes suspendus aux rameaux d'alentour,
Sur vos pas, en volant, font frémir la verdure;
Leur souffle aérien dans votre chevelure
Et se glisse et folâtre, et, par un doux larcin,
Détache un nœud modeste et caresse un beau sein.
Voyez ces fils de l'air adorer vos vestiges;
Des arbrisseaux, des fleurs aux odorantes tiges,
Des vallons rafraîchis, des prés reverdissants,
Partout, en votre honneur, ils vont cueillir l'encens,
Et des parfums du soir leur aile surchargée,
Les verse autour de vous sur la route ombragée.
Venez donc : perdez-vous dans ce nouveau Tempé,
Où, même en vous cherchant, Argus serait trompé :

Là, sont d'heureux abris, d'impénétrables voûtes,
Dont l'amour quelquefois vous enseigna les routes.
Au village on médit comme dans les cités;
Mon vers sera discret : ô belles, redoutez
Des bois silencieux le charme et le mystère!
La Fontaine l'a dit; eh! quelle amante austère,
Vers le déclin du jour, sous ces dômes touffus,
Pourrait à son amant opposer un refus,
Surtout quand la fauvette aux bosquets de charmille
Suspend le lit de mousse où naîtra sa famille?
Moi-même en ces beaux lieux je soupire éperdu;
Mes doigts ont vacillé sur mon luth détendu,
A peine il retentit : ses tons qui s'affaiblissent
En sons voluptueux par degrés s'amollissent.
Oui, je n'en puis douter, l'amour même autrefois
Enchanta ces vallons, et ces eaux et ces bois.
Le prodige est certain : c'est vous que j'en atteste,
Muses! vous le savez : un jour l'enfant céleste
Prit son arc et ses traits, et volant vers Ivry
Cherchait aux lieux voisins les traces de Henry.
Sur Navarre un moment ses ailes s'abaissèrent.
Non loin, à ce gazon que leurs pieds caressèrent,
Les Grâces en dansant ont donné sa fraîcheur;
Là, de leurs corps divins entourant la blancheur,
L'Iton enorgueilli les reçut dans son onde,
Et tout-à-coup sa rive en devint plus féconde.
Depuis qu'il a touché l'albâtre de leur sein,
Un cristal plus limpide embellit son bassin;
Je ne sais quel doux bruit ses roseaux font entendre;
De Zéphire à l'entour le murmure est plus tendre;

Et ne dirait-on pas, en parcourant ces lieux,
Qu'au sein des flots émus, des bois mélodieux,
D'une invisible main quelque aimable génie
Touche légèrement ces lyres d'Ionie
Dont la molle cadence inspire à tous les cœurs
Et les vagues désirs et les tendres langueurs?
C'est la voix de l'Amour : ici, tout le rappelle,
Tout y ressent du Dieu la présence immortelle.
L'Amour de monuments peupla ces régions;
Partout, sur la Neustrie, ont brillé ses rayons.
Il parcourt d'un coup d'œil, dans la même contrée,
Anet, Ivry, Navarre, où Diane et d'Estrée
Montrent à chaque pas leur riant souvenir;
Là, de leurs noms encore il vient s'entretenir,
Et s'assied sur le marbre où lui-même éternise
Des belles et des rois la touchante devise.
Il se plait à Navarre, il en sait le chemin;
Souvent à Gabrielle il y donna la main;
Henri n'était pas loin, il observait leur trace.
Le héros sur ces fleurs déposait sa cuirasse.
Charmante Gabrielle, est-ce ici qu'un grand roi
Soupirait sa complainte en s'éloignant de toi?
Gabrielle, à ton nom ces échos applaudissent,
Et les eaux de l'Iton plus rapides bondissent.
Et toi, fameux Henri, ton ombre aime toujours
Ces lieux où le bonheur t'attendait loin des cours.
Peu d'amants couronnés ont connu l'art de plaire;
Mais toi, tu le connus, monarque populaire.
Le hameau t'a béni, l'amour qui t'a dompté,
Sans obscurcir ta gloire, accroissait ta bonté;

Ton cœur, en le suivant, fut trop faible peut-être ;
Rosny, plus d'une fois, en a grondé son maître.
Avec tous les Français, Bourbon, je t'en absous.
Et qui peut condamner des sentiments si doux?
Faut-il donc aux bons rois défendre la tendresse?
Garde, pour mieux charmer, cette aimable faiblesse,
Cher Prince! de ton nom tes sujets amoureux,
Puisque tu fus sensible, ont été plus heureux.
Chênes, qui protégiez Bourbon et Gabrielle,
Qui le vîtes souvent reposer auprès d'elle,
Assis et désarmé comme un simple pasteur,
Ah! que du bucheron le fer profanateur
Jamais n'ose outrager votre auguste vieillesse!
Habitants de la ferme, en ce jour d'allégresse,
Venez : je vous appelle à cet arbre chéri
Fier d'avoir protégé les amours de Henri.
Vous m'avez entendu : vous courez en cadence,
Et je vois s'arrondir le cercle de la danse.
Agitez à grand bruit le bruyant tambourin ;
Chantez : Vive Henri! dans ce joyeux refrain
Où la gaîté naïve, à nos aïeux si chère,
Peignit du Béarnais le brillant caractère.
Le Béarnais fut brave, et buveur, et galant.
Que la tonne à longs flots verse un jus pétillant!
Pontife de la fête, aux amants de mon âge
Je permets, il le faut, un joyeux badinage.
Voici l'heure propice. Amant, tu peux oser ;
A ta belle en riant, trois fois, donne un baiser ;
L'amour aime ce nombre, et même l'âge antique
Le révérait, dit-on, comme un nombre mystique.

par quel sentiment suis-je donc emporté?
e est de ces accords l'étrangère gaité?
e fait des leçons de ma Muse modeste?
qui me chéris, ma compagne céleste,
ui, dès mon enfance, as fixé mon amour,
plus doux hymen m'enchaînas sans retour,
ne fais oublier, par tes chastes caresses,
mantes d'un jour les profanes tendresses,
ugis point d'unir à tes graves concerts
heureuse mollesse, ornement des beaux vers.
ndant, fuis ces bois, crains leur ombre amoureuse;
un jeune poëte elle est trop dangereuse.
fuis : c'en est fait : Muse, viens m'inspirer
nant majestueux qui te puisse honorer!



ESSAI SUR L'ASTRONOMIE[1].

Sous un règne propice à la gloire des arts,
Près du calme des champs, non loin de nos remparts,
S'éleva cette tour paisible et révérée,
A l'étude des cieux par Louis consacrée[2].
Je vins sur sa hauteur méditer quelquefois :
L'auguste poésie anime encor sa voix,
En contemplant les cieux dont elle est descendue ;
Son audace a besoin de leur vaste étendue.
Je connus, j'entendis les sages de ces lieux :
Et, quand j'ose chanter leur art audacieux,
Puissent-ils applaudir à celui du poète!
  Déjà, de leurs travaux confidente secrète,
La nuit descend; la nuit fait dans sa profondeur
De ses mille flambeaux rayonner la splendeur.
Cet empire des cieux qu'aujourd'hui développe
A l'œil observateur le savant télescope,

[1] Ce petit poème parut en 1788; il fut réimprimé, dans le *Mercure de France*, en mars 1807, avec des additions et des corrections. Il était composé, d'ailleurs, bien avant 1788, comme l'indique une épître de Flins à Fontanes (1781) :

C'est à toi de chanter la céleste Uranie!

Les derniers vers de *la Forêt de Navarre* sembleraient indiquer que le poète y songeait déjà dans le temps de ce premier poème.

[2] L'Observatoire.

Cacha longtemps ses lois aux mortels curieux ;
En vain sollicité par nos premiers aïeux,
Il s'ouvrit à nous seuls ; et, vaincu par nos veilles,
Au verre industrieux confia ses merveilles.
 Cependant, vers l'Euphrate, on dit que des pasteurs,
Du grand art de Kepler rustiques inventeurs,
Étudiaient les lois de ces astres paisibles
Qui mesurent du temps les traces invisibles,
Marquaient et leur déclin et leur cours passager,
Le gravaient sur la pierre ; et du globe étranger
Que l'univers tremblant revoit par intervalle,
Savaient même embrasser la carrière inégale[1].
Ainsi l'Astronomie eut les champs pour berceau ;
Cette fille des cieux illustra le hameau.
On la vit habiter, dans l'enfance du monde,
Des patriarches-rois la tente vagabonde,
Et guider le troupeau, la famille, le char,
Qui parcouraient au loin le vaste Sennaar.
Bergère, elle aime encor ce qu'aima sa jeunesse :
Dans les champs étoilés, la voyez-vous sans cesse
Promener le taureau, la chèvre, le bélier,
Et le chien pastoral, et le char du bouvier ?
Ses mœurs ne changent point : et le ciel nous répète
Que la docte Uranie a porté la houlette.
 Bientôt le laboureur imita le berger :
De saison en saison il sut interroger
Les signes immortels qui brillent sur nos têtes,
Et régler sur leur cours ses travaux et ses fêtes.

[1] Les tables chaldéennes.

Réjouis-toi, Memphis, entonne des concerts :
L'éclatant Sirius se lève dans les airs;
Avec lui dans les champs l'abondance est venue;
Le Nil s'enfle, et du fond de sa grotte inconnue
Épanche de ses flots le tribut renaissant;
Son front porte d'Isis le mobile croissant;
Une urne est dans ses mains, où, d'or pur enrichie,
Brille du firmament l'image réfléchie;
Et les ailes du sphynx en ombragent le tour.
La rive au loin résonne; et le dieu tour à tour
Compte, et nomme, et bénit les étoiles propices,
Qui, soulevant le poids de ses eaux bienfaitrices,
Ont donné le signal des moissons et des jeux [1].
  Hélas! qu'ils sont changés ces rivages fameux!
L'Alcoran à la main, l'ignorance stupide
S'assied sur les remparts où méditait Euclide [2] :
Elle y commande seule; et c'est là qu'autrefois
Hipparque à la science imposa d'autres lois.
De la voûte étoilée il élargit l'enceinte [3],
Et toujours de ses pas elle a gardé l'empreinte.
Mais que d'erreurs encor! Les cieux trop entassés
Dans des cieux de cristal tournaient entrelacés;
Et les astres, conduits par le seul Ptolémée,
Publièrent mille ans sa fausse renommée.

[1] On sait que les débordements du Nil firent naître en Égypte le vations astronomiques.

[2] Alexandrie, qui vit fleurir, dans son école, Euclide, Hipparqu d'autres grands hommes.

[3] Hipparque avait compté à peu près deux mille étoiles.

Il confondit leur place, il changea leurs emplois.
Le soleil, indigné de perdre tous ses droits,
Descendit de son trône, et, soumis à la terre,
Au lieu d'être son roi devint son tributaire.

Cette Muse au front calme, au regard sérieux,
Qui tient un globe d'or et mesure les cieux,
A ses frivoles sœurs quelquefois est semblable :
Sous un air de sagesse elle aime aussi la fable ;
Et la fable a des cieux peuplé les régions.

O mère des beaux vers, des douces fictions,
O Grèce, ne viens plus de ton docte Lycée
Rappeler la splendeur dès longtemps éclipsée !
Je sais que de ton nom les voyageurs épris,
Sur les pas de Choiseul, ont cherché tes débris ;
Que ton goût instruisit le ciseau, la palette ;
Qu'Homère anime encor les accents du poète,
Qu'il est le dieu des arts ; mais tes sages vantés,
Dans Paris ou dans Londre aujourd'hui transportés,
Rougiraient des erreurs qu'enfantaient leurs écoles.
Les cieux, déshonorés par tes rêves frivoles,
Oublièrent Thalès, Démocrite, Platon ;
Mais ils me nomment tous Descartes et Newton.
Aux bois d'Académus, si fameux dans Athène,
L'imagination trop souvent se promène ;
Sous le portique même elle vient folâtrer.
C'est à Gnide, à Délos, qu'on la veut rencontrer :
On ne la cherche point dans l'asile des sages.

Qu'Ovide, en prodiguant l'esprit et les images,
Dieu du jour, avec toi fasse errer dans les airs
Les Mois, tes douze fils, aux visages divers ;

Qu'il monte, qu'il pénètre en ta cour immortelle ;
Qu'il t'élève, en des vers éblouissants comme elle,
Un palais que Vulcain enrichit à grands frais,
Comme si l'univers n'était pas ton palais[1] !
Ovide en a le droit : volez dans la carrière,
Coursiers dont les naseaux nous soufflent la lumière,
Et qu'en réglant vos pas, les Heures tour à tour,
Sœurs d'un âge pareil, nous mesurent le jour !
J'applaudis ces tableaux : ils sont faits pour séduire ;
Un poète doit plaire, un savant doit instruire.
Et qu'ai-je appris des Grecs, de ces peuples menteurs ?
Bien peu de vérités, d'innombrables erreurs.
Ils croyaient ces grands corps, suspendus dans le vide,
Des points d'or attachés à leur voûte solide.
Leur soleil fatigué descendait dans les mers.
  Rome, sans l'éclairer, soumettant l'univers,
Reçut les lois, les arts, les erreurs de la Grèce.
Quel système insensé nous a transmis Lucrèce !
J'aime ses grands tableaux, ses pensers vigoureux :
Soit que, réunissant sous un emblême heureux
Au pouvoir qui détruit le pouvoir qui féconde,
Entre Mars et Vénus il partage le monde[2] ;
Soit que du genre humain il peigne le berceau,
Qu'il brise de l'Amour les traits et le flambeau,

[1] Voyez le début du second livre des Métamorphoses :

Regia Solis erat sublimibus alta columnis,
Clara micante auro, etc.

[2] Voyez l'invocation à Vénus, dans le premier livre de Lucrèce.

Qu'il foule aux pieds la mort, et, quand l'homme succombe,
L'instruise à mépriser les terreurs de la tombe [1].
Éloquent défenseur d'un dogme criminel,
Lucrèce dit en vain que l'esprit est mortel ;
Le sien vivra toujours ; mais à tant de génie
Pourquoi tant d'ignorance est-elle réunie ?
Il veut qu'au haut du ciel, l'œil immense du jour
N'ait que cet orbe étroit dont j'embrasse le tour ;
Il se figure, enfin, qu'au réveil de l'aurore,
Mille feux s'élevant des monts qu'elle colore
S'arrondissent en globe, et d'un soleil nouveau [2],
Tous les jours, dans les airs, vont former le flambeau.
Vérité qu'on fuyait, il est temps de renaître !
Cieux, agrandissez-vous : Copernic va paraître !
Il paraît, il a dit : et les cieux ont changé.
Seul, au centre du sien, le soleil est rangé ;
Il y règne, et de loin voit la terre inclinée
Conduire obliquement les signes de l'année,
Et montrant par degrés ses divers horizons,
En cercle, autour de lui, ramener les saisons.
O grand astre, ô soleil ! ta loi toute puissante
Régit de l'univers la sphère obéissante.
Depuis l'ardent Mercure, en tes feux englouti,
Jusqu'à ce froid Saturne, au pas appesanti,
Qui prolonge trente ans sa tardive carrière,
Ceint de l'anneau mobile où se peint ta lumière,

[1] Voyez les troisième, quatrième et cinquième livres de Lucrèce.

[2] C'est dans le cinquième livre de Lucrèce qu'on trouve cette bizarre opinion.

Tu les gouvernes tous. Qui peut te gouverner ?
Quel bras autour de toi t'a contraint de tourner ?
Soleil, ce fut un jour de l'année éternelle,
Aux portes du chaos, Dieu s'avance et t'appelle !
Le noir chaos s'ébranle, et, de ses flancs ouverts,
Tout écumant de feux, tu jaillis dans les airs.
De sept rayons premiers ta tête est couronnée ;
L'antique nuit recule, et, par toi détrônée,
Craignant de rencontrer ton œil victorieux,
Te cède la moitié de l'empire des cieux.
Mais quel que soit l'éclat des bords que tu fécondes,
D'autres soleils, suivis d'un cortége de mondes,
Sur d'autres firmaments dominent comme toi ;
Et, parvenu près d'eux, à peine je te voi.
Qui dira leur distance, et leur nombre, et leur masse
En vain, de monde en monde élevant son audace,
Jusqu'au dernier de tous Herschel voudrait monter :
L'infatigable Herschel se lasse à les compter ;
Il voit de toutes parts, en suivant leurs orbites,
De la création reculer les limites :
Aussi grand que l'auteur, l'ouvrage est infini.
Vers ces globes lointains qu'observa Cassini,
Mortel, prends ton essor, monte par la pensée,
Et cherche où du grand tout la borne fut placée.
Laisse après toi Saturne, approche d'Uranus ;
Tu l'as quitté, poursuis : des astres inconnus,
A l'aurore, au couchant, partout sèment ta route ;
Qu'à ces immensités l'immensité s'ajoute.
Vois-tu ces feux lointains ? Ose y voler encor :
Peut-être, ici, fermant ce vaste compas d'or

Qui mesurait des cieux les campagnes profondes,
L'éternel Géomètre a terminé les mondes.
Atteins-les : vaine erreur ! Fais un pas : à l'instant
Un nouveau lieu succède, et l'univers s'étend.
Tu t'avances toujours, toujours il t'environne.
Quoi ? semblable au mortel que sa force abandonne,
Dieu, qui ne cesse point d'agir et d'enfanter,
Eût dit : « Voici la borne où je dois m'arrêter ! »
Newton, qui, de ce Dieu le plus digne interprète,
Montra par quelles lois se meut chaque planète,
Newton n'a vu pourtant qu'un coin de l'univers ;
Les cieux, même après lui, d'un voile sont couverts.
Que de faits ignorés l'avenir doit y lire !
Ces astres, ces flambeaux, qu'en passant l'homme admire,
A qui le Guèbre antique élevait des autels,
Comme leur créateur seront-ils immortels ?
Au jour marqué par lui, la comète embrasée
Vient-elle réparer leur substance épuisée ?
Meurent-ils comme nous ? On dit que sur sa tour,
Quelquefois l'astronome, attendant leur retour,
Vit, dans des régions qu'il s'étonne d'atteindre,
Luire un astre nouveau, de vieux astres s'éteindre.
Tout passe donc, hélas ! Ces globes inconstants
Cèdent comme le nôtre à l'empire du temps ;
Comme le nôtre, aussi, sans doute, ils ont vu naître
Une race pensante, avide de connaître ;
Ils ont eu des Pascal, des Leibnitz, des Buffons.
Tandis que je me perds en ces rêves profonds,
Peut-être un habitant de Vénus, de Mercure,
De ce globe voisin qui blanchit l'ombre obscure,

Se livre à des transports aussi doux que les miens.
Ah! si nous rapprochions nos hardis entretiens!
Cherche-t-il quelquefois ce globe de la terre,
Qui, dans l'espace immense, en un point se resserre?
A-t-il pu soupçonner qu'en ce séjour de pleurs
Rampe un être immortel qu'ont flétri les douleurs?
Habitants inconnus de ces sphères lointaines,
Sentez-vous nos besoins, nos plaisirs et nos peines?
Connaissez-vous nos arts? Dieu vous a-t-il donné
Des sens moins imparfaits, un destin moins borné?
Royaumes étoilés, célestes colonies,
Peut-être enfermez-vous ces esprits, ces génies,
Qui, par tous les degrés de l'échelle du ciel,
Montaient, suivant Platon, jusqu'au trône éternel.
Si, pourtant, loin de nous, en ce vaste empirée,
Un autre genre humain peuple une autre contrée,
Hommes, n'imitez pas vos frères malheureux!
En apprenant leur sort, vous gémiriez sur eux;
Vos larmes mouilleraient nos fastes lamentables.
Tous les siècles en deuil, l'un à l'autre semblables,
Courent sans s'arrêter, foulant de toutes parts,
Les trônes, les autels, les empires épars;
Et sans cesse frappés de plaintes importunes,
Passent, en me contant nos longues infortunes.
Vous hommes, nos égaux, puissiez-vous être, hélas!
Plus sages, plus unis, plus heureux qu'ici-bas!
  Oh! si j'osais plus loin prolonger ma carrière,
Je chanterais encor cette cause première,
Ce grand Être inconnu dont l'âme fait mouvoir
Les millions de cieux où s'est peint son pouvoir.

Mère antique du monde, ô nuit, peux-tu me dire
Où de ce Dieu caché la grandeur se retire?
Soleils multipliés, soleils, escortez-vous
Cet astre universel qui vous anime tous?
En approchant de lui, pourrais-je entendre encore
Ces merveilleux concerts dont jouit Pythagore,
Et que forment sans cesse, en des tons mesurés,
Tous les célestes corps l'un par l'autre attirés?
D'autres en rediront la savante harmonie;
Moi, je sens succomber mon trop faible génie.
Et vous, qui m'avez vu, repoussant le sommeil,
Franchir les airs, chanter par-delà le soleil,
Si de plus grands efforts plaisent à votre audace,
Il est un Cassini, digne encor de sa race [1],
Qui s'offre à vous guider, qui règne en ce séjour
Où la sage Uranie a rassemblé sa cour.
Ainsi que ses aïeux la déesse l'inspire;
C'est par eux que, cent ans, elle accrut son empire:
Tout ce qu'ont dit mes vers, leur compas l'a prouvé.
Au ciel, d'où je descends, tous les jours élevé,
Leur fils suit leur exemple : il sait, d'une main sûre,
Régler les mouvements des astres qu'il mesure.
Quand la lune, arrondie en cercle lumineux,
Va, de son frère absent, nous réfléchir les feux,

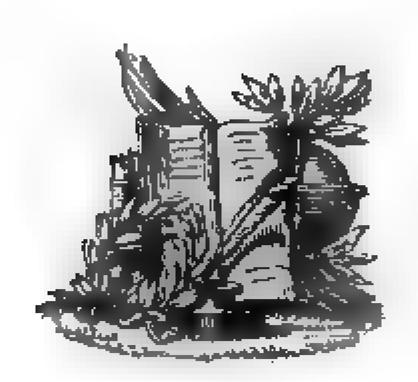
[1] Cette famille, illustre dans les sciences, comptait quatre générations d'astronomes, depuis Dominique Cassini, appelé en France par les bienfaits de Louis XIV, jusqu'à M. Cassini, son arrière petit-fils, membre de l'Académie des Sciences.

Il vous dira pourquoi, d'un crêpe enveloppée,
Par l'ombre de la terre elle pâlit frappée ;
Pourquoi, du haut des airs, cet astre de la nuit
Soulève l'Océan qui retombe à grand bruit ;
Tranquille, il fait rouler dans leurs justes orbites,
Autour de Jupiter, ses quatre satellites ;
Et, les montrant de loin au fier navigateur,
Dirige en paix de Cook le vaisseau bienfaiteur.
Tout cède à ses calculs : et vous le verrez même
Assujétir aux lois que suit notre système,
Et Cérès, et Pallas, qui naguère, à nos yeux,
Ont, après Uranus, pris leur rang dans les cieux.
Sa main ramènera l'étoile déréglée
Qui vient, fuit, et revient, et court échevelée.
Moins de gloire appartient à mes humbles essais.
  Toutefois, j'ai voulu des poètes français
Élever les regards vers de si beaux spectacles.
Et lorsque la nature, étalant ses miracles,
Prodigue devant nous tant de trésors nouveaux,
Comme elle, s'il se peut, varions nos tableaux.
Faut-il offrir toujours, sur la scène épuisée,
Des tragiques douleurs la pompe trop usée ?
Des sentiers moins battus s'ouvrent devant nos pas.
Au festin de Didon, voyez-vous Iopas [1]

[1] Premier livre de l'Énéide :

Citharâ crinitus Iopas
Personat auratâ, docuit quæ maximus Atlas.
Hic canit errantem lunam solisque labores.

r le cours des ans, des saisons incertaines,
célestes corps les changeants phénomènes,
: ce qu'autrefois enseignait dans ses vers
-puissant Atlas qui portait l'univers?
ıez tous vos droits, consultez les vieux âges:
ètes jadis furent les premiers sages.
sis des sujets qui les ont inspirés.
ıx si, les suivant dans des lieux ignorés,
tique Linus je retrouvais la lyre!
au moins, animé de leur noble délire,
ıe chantre immortel dignement retracer
ıd tableau des cieux que j'osai commencer!



LA CHARTREUSE DE PARIS[1].

Vieux cloître où de Bruno les disciples cachés
Renferment tous leurs vœux sur le ciel attachés;
Cloître saint, ouvre-moi tes modestes portiques!
Laisse-moi m'égarer dans ces jardins rustiques
Où venait Catinat méditer quelquefois,
Heureux de fuir la Cour, et d'oublier les Rois.

J'ai trop connu Paris : mes légères pensées,
Dans son enceinte immense au hasard dispersées,
Veulent en vain rejoindre et lier tous les jours
Leur fil demi-formé, qui se brise toujours.
Seul, je viens recueillir mes vagues rêveries.
Fuyez, bruyants remparts, pompeuses Tuileries,
Louvre, dont le portique, à mes yeux éblouis,

[1] Cette pièce parut pour la première fois en 1783; l'auteur l'a souvent retouchée depuis. Nous donnons ici la version qui a été adoptée et consacrée dans *le Génie du Christianisme,* nous réservant de rejeter à la fin du volume une autre rédaction dernière de l'auteur. Millevoye a plusieurs fois retouché et, on pourrait dire, dérangé sa *Chute des Feuilles.* Sans oser affirmer la même chose des retouches de *la Chartreuse*, nous avouerons qu'il y a quelque inconvénient à ce procédé des remaniements sans fin, qui vont troubler dans la mémoire du lecteur une première impression heureuse, une impression qui veut être définitive. Au reste, si les poètes de l'école précédente faisaient parfois abus de corrections et de variantes devant le public, les poètes qui ont suivi sont bien tombés dans l'excès contraire, et il ne leur arrive guère, en composant, de se proposer corrections ou variantes, même pour eux seuls.

Vante, après cent hivers, la grandeur de Louis!
Je préfère ces lieux où l'âme moins distraite,
Même au sein de Paris, peut goûter la retraite :
La retraite me plaît, elle eut mes premiers vers.

Déjà, de feux moins vifs éclairant l'univers,
Septembre loin de nous s'enfuit, et décolore
Cet éclat dont l'année un moment brille encore.
Il redouble la paix qui m'attache en ces lieux;
Son jour mélancolique, et si doux à nos yeux,
Son vert plus rembruni, son grave caractère,
Semblent se conformer au deuil du monastère.
Sous ces bois jaunissants j'aime à m'ensevelir;
Couché sur un gazon qui commence à pâlir,
Je jouis d'un air pur, de l'ombre et du silence.

Ces chars tumultueux où s'assied l'opulence,
Tous ces travaux, ce peuple à grands flots agité,
Ces sons confus qu'élève une vaste cité,
Des enfants de Bruno ne troublent point l'asile :
Le bruit les environne, et leur âme est tranquille.
Tous les jours, reproduit sous des traits inconstants,
Le fantôme du siècle, emporté par le temps,
Passe, et roule autour d'eux ses pompes mensongères;
Mais c'est en vain : du siècle ils ont fui les chimères;
Hormis l'éternité, tout est songe pour eux.
Vous déplorez pourtant leur destin malheureux!
Quel préjugé funeste, à des lois si rigides
Attacha, dites-vous, ces pieux suicides?
Ils meurent longuement, rongés d'un noir chagrin;

L'autel garde leurs vœux sur des tables d'airain,
Et le seul désespoir habite leurs cellules.

Eh ! bien, vous qui plaignez ces victimes crédules,
Pénétrez avec moi ces murs religieux :
N'y respirez-vous pas l'air paisible des cieux ?
Vos chagrins ne sont plus, vos passions se taisent,
Et du cloître muet les ténèbres vous plaisent.

Mais quel lugubre son, du haut de cette tour,
Descend et fait frémir les dortoirs d'alentour ?
C'est l'airain qui, du temps formidable interprète,
Dans chaque heure qui fuit, à l'humble anachorète
Redit en longs échos : « Songe au dernier moment ! »
Le son sous cette voûte expire lentement;
Et quand il a cessé, l'âme en frémit encore.
La méditation qui seule, dès l'aurore,
Dans ces sombres parvis marche en baissant son œil,
A ce signal s'arrête, et lit sur un cercueil
L'épitaphe, à demi par les ans effacée,
Qu'un gothique écrivain dans la pierre a tracée.
O tableaux éloquents ! Oh ! combien à mon cœur
Plaît ce dôme noirci d'une divine horreur,
Et le lierre embrassant ces débris de murailles
Où croasse l'oiseau chantre des funérailles;
Les approches du soir, et ces ifs attristés
Où glissent du soleil les dernières clartés;
Et ce buste pieux que la mousse environne,
Et la cloche d'airain à l'accent monotone,
Ce temple où chaque aurore entend de saints concerts

Sortir d'un long silence, et monter dans les airs,
Un martyr dont l'autel a conservé les restes,
Et le gazon qui croît sur ces tombeaux modestes
Où l'heureux cénobite a passé sans remord
Du silence du cloître à celui de la mort.

Cependant, sur ces murs l'obscurité s'abaisse,
Leur deuil est redoublé, leur ombre est plus épaisse;
Les hauteurs de Meudon me cachent le soleil;
Le jour meurt, la nuit vient : le couchant moins vermeil
Voit pâlir de ses feux la dernière étincelle.
Tout-à-coup se rallume une aurore nouvelle,
Qui monte avec lenteur sur les dômes noircis
De ce palais voisin qu'éleva Médicis[1];
Elle en blanchit le faîte, et ma vue enchantée
Reçoit par les vitraux la lueur argentée.
L'astre touchant des nuits verse du haut des cieux
Sur les tombes du cloître un jour mystérieux,
Et semble y réfléchir cette douce lumière
Qui des morts bienheureux doit charmer la paupière.
Ici, je ne vois plus les horreurs du trépas,
Son aspect attendrit et n'épouvante pas.
Me trompé-je ? Écoutons : sous ces voûtes antiques
Parviennent jusqu'à moi d'invisibles cantiques,
Et la Religion, le front voilé, descend,
Elle approche : déjà son calme attendrissant,
Jusqu'au fond de votre âme en secret s'insinue;
Entendez-vous un Dieu, dont la voix inconnue

[1] Le Luxembourg.

Vous dit tout bas : « Mon fils, viens ici, viens à moi,
« Marche au fond du désert : j'y serai près de toi. »
Maintenant, du milieu de cette paix profonde,
Tournez les yeux : voyez dans les routes du monde
S'agiter les humains, que travaille sans fruit
Cet espoir obstiné du bonheur qui les fuit.
Rappelez-vous les mœurs de ces siècles sauvages,
Où, sur l'Europe entière apportant les ravages,
Des Vandales obscurs, de farouches Lombards,
Des Goths, se disputaient le sceptre des Césars.
La force était sans frein, le faible sans asile :
Parlez, blâmerez-vous les Benoît, les Basile,
Qui, loin du siècle impie, en ces temps abhorrés,
Ouvrirent au malheur des refuges sacrés?
Déserts de l'Orient, sables, sommets arides,
Catacombes, forêts, sauvages Thébaïdes,
Oh! que d'infortunés votre noire épaisseur
A dérobés jadis au fer de l'oppresseur!

C'est là qu'ils se cachaient, et les Chrétiens fidèles,
Que la Religion protégeait de ses ailes,
Vivant avec Dieu seul dans leurs pieux tombeaux,
Pouvaient au moins prier sans craindre les bourreaux.
Le tyran n'osait plus y chercher ses victimes.
Eh! que dis-je? Accablé de l'horreur de ses crimes,
Souvent dans ces lieux saints l'oppresseur désarmé
Venait demander grâce aux pieds de l'opprimé.
D'héroïques vertus habitaient l'ermitage.
Je vois dans les débris de Thèbes, de Carthage,
Au creux des souterrains, au fond des vieilles tours,

D'illustres pénitents fuir le monde et les cours.
La voix des passions se tait sous leurs cilices;
Mais leurs austérités ne sont point sans délices :
Celui qu'ils ont cherché ne les oublira pas;
Dieu commande au désert de fleurir sous leur pas.
Palmier, qui rafraîchis la plaine de Syrie,
Ils venaient reposer sous ton ombre chérie;
Prophétique Jourdain, ils erraient sur tes bords;
Et vous, qu'un roi charmait de ses divins accords,
Cèdres du haut Liban, sur votre cîme altière,
Vous portiez jusqu'au ciel leur ardente prière!
Cet antre protégeait leur paisible sommeil;
Souvent le cri de l'aigle avança leur réveil.
Ils chantaient l'Éternel sur le roc solitaire,
Au bruit sourd du torrent dont l'eau les désaltère,
Quand tout à coup un ange, en dévoilant ses traits,
Leur porte, au nom du Ciel, un message de paix.
Et cependant leurs jours n'étaient point sans orages.
Cet éloquent Jérôme, honneur des premiers âges,
Voyait sous le cilice, et de cendres couvert,
Les voluptés de Rome assiéger son désert.
Leurs combats exerçaient son austère sagesse.
Peut-être, comme lui, déplorant sa faiblesse,
Un mortel trop sensible habita ce séjour.

Hélas! plus d'une fois les soupirs de l'amour
S'élèvent dans la nuit du fond des monastères;
En vain, le repoussant de ses regards austères,
La Pénitence veille à côté d'un cercueil;
Il entre déguisé sous les voiles du deuil;

Au Dieu consolateur en pleurant il se donne;
A Comminge, à Rancé, Dieu sans doute pardonne:
A Comminge, à Rancé, qui ne doit quelques pleurs?
Qui n'en sait les amours? qui n'en plaint les malheurs?
Et toi dont le nom seul trouble l'âme amoureuse,
Des bois du Paraclet vestale malheureuse,
Toi qui, sans prononcer de vulgaires serments,
Fis connaître à l'amour de nouveaux sentiments;
Toi que l'homme sensible, abusé par lui-même,
Se plaît à retrouver dans la femme qu'il aime,
Héloïse! à ton nom quel cœur ne s'attendrit?
Tel qu'un autre Abailard tout amant te chérit.
Que de fois j'ai cherché, loin d'un monde volage,
L'asile où dans Paris s'écoula ton jeune âge!
Ces vénérables tours qu'allonge vers les cieux
La cathédrale antique où priaient nos aïeux,
Ces tours ont conservé ton amoureuse histoire;
Là, tout m'en parle encor [1]; là, revit ta mémoire;
Là, du toit de Fulbert j'ai revu les débris.
On dit même en ces lieux, par ton ombre chéris,
Qu'un long gémissement s'élève chaque année,
A l'heure où se forma ton funeste hyménée.
La jeune fille alors lit, au déclin du jour,
Cette lettre éloquente où brûle ton amour:
Son trouble est aperçu de l'amant qu'elle adore,
Et des feux que tu peins son feu s'accroît encore.

[1] Héloïse vivait dans le cloître Notre-Dame; on y montre encore la maison, ou du moins l'endroit, où logeait son oncle, le chanoine Fulbert.

Mais que fais-je, imprudent? Quoi? dans ce lieu sacré
J'ose parler d'amour, et je marche entouré
Des leçons du tombeau, des menaces suprêmes!
Ces murs, ces longs dortoirs se couvrent d'anathèmes,
De sentences de mort, qu'aux yeux épouvantés
L'ange exterminateur écrit de tous côtés.
Je lis à chaque pas : *Dieu, l'enfer, la vengeance.*
Partout est la rigueur, nulle part la clémence.
Cloître sombre, où l'amour est proscrit par le Ciel,
Où l'instinct le plus cher est le plus criminel,
Déjà, déjà ton deuil plaît moins à ma pensée!
L'imagination vers tes murs élancée
Chercha leur saint repos, leur long recueillement;
Mais mon âme a besoin d'un plus doux sentiment.
Ces devoirs rigoureux font trembler ma faiblesse.
Toutefois, quand le temps, qui détrompe sans cesse,
Pour moi des passions détruira les erreurs,
Et leurs plaisirs trop courts souvent mêlés de pleurs;
Quand mon cœur nourrira quelque peine secrète;
Dans ces moments plus doux, et si chers au poète,
Où, fatigué du monde, il veut, libre du moins,
Et jouir de lui-même, et rêver sans témoins;
Alors je reviendrai, solitude tranquille,
Oublier dans ton sein les ennuis de la ville,
Et retrouver encor, sous ces lambris déserts,
Les mêmes sentiments retracés dans ces vers.



LE JOUR DES MORTS

DANS UNE CAMPAGNE[1].

Déjà du haut des cieux, le cruel Sagittaire
Avait tendu son arc et ravageait la terre;
Les côteaux et les champs, et les prés défleuris,
N'offraient de toutes parts que de vastes débris;
Novembre avait compté sa première journée.

Seul alors, et témoin du déclin de l'année,
Heureux de mon repos, je vivais dans les champs.
Eh! quel poète, épris de leurs tableaux touchants,
Quel sensible mortel, des scènes de l'automne
N'a chéri quelquefois la beauté monotone!
Oh! comme avec plaisir, la rêveuse douleur,
Le soir, foule à pas lents ces vallons sans couleur,
Cherche les bois jaunis, et se plaît au murmure
Du vent qui fait tomber leur dernière verdure!
Ce bruit sourd a pour moi je ne sais quel attrait.
Tout à coup, si j'entends s'agiter la forêt,

[1] Cette pièce était composée déjà vers le temps de *la Chartreuse* et du poëme sur l'*Astronomie*, bien qu'elle n'ait paru qu'après. Dès les années 1785, 1786, elle avait une sorte de publicité par les lectures qu'en faisait l'auteur, et on la citait comme la plus belle des élégies.

D'un ami qui n'est plus la voix longtemps chérie
Me semble murmurer dans la feuille flétrie.
Aussi c'est dans ce temps où tout marche au cercueil,
Que la religion prend un habit de deuil;
Elle en est plus auguste, et sa grandeur divine
Croît encore à l'aspect de ce monde en ruine.

Aujourd'hui, ramenant un usage pieux,
Sa voix rouvrait l'asile où dorment nos aïeux.
Hélas! ce souvenir frappe encore ma pensée.

L'aurore paraissait : la cloche balancée,
Mêlant un son lugubre aux sifflements du nord,
Annonçait dans les airs la fête de la mort.
Vieillards, femmes, enfants, accouraient vers le temple.
Là préside un mortel dont la voix et l'exemple
Maintiennent dans la paix ces heureuses tribus,
Un prêtre ami des lois et zélé sans abus,
Qui, peu jaloux d'un nom, d'une orgueilleuse mître,
Aimé de son troupeau, ne veut point d'autre titre,
Et des apôtres saints fidèle imitateur,
A mérité comme eux ce doux nom de pasteur.
Jamais, dans ses discours, une fausse sagesse
Des fêtes du hameau n'attrista l'allégresse.
Il est pauvre, et nourrit le pauvre consolé.
Près du lit des vieillards quelquefois appelé,
Il accourt, et sa voix, pour calmer leur souffrance,
Fait descendre auprès d'eux la paisible espérance :
« Mon frère, de la mort ne craignez point les coups;

« Vous remontez vers Dieu, Dieu s'avance vers vous. »
Le mourant se console, et sans terreur expire.

Lorsque de ses travaux l'homme des champs respire,
Qu'il laisse avec le bœuf reposer le sillon,
Ce pontife sans art, rustique Fénelon,
Nous lit du Dieu qu'il sert les touchantes paroles.
Il ne réveille pas ces combats des écoles,
Ces tristes questions qu'agitèrent en vain
Et Thomas, et Prosper, et Pélage, et Calvin.

Toutefois, en ce jour de grâce et de vengeance,
A ses enfants chéris que charmait sa présence,
Il rappela l'objet qui les rassemblait tous;
Et, loin d'armer contre eux le céleste courroux,
Il sut par l'espérance adoucir la tristesse.

« Hier, dit-il, nos chants, nos hymnes d'allégresse
« Célébraient à l'envi ces morts victorieux
« Dont le zèle enflammé sut conquérir les cieux.
« Pour les mânes plaintifs, à la douleur en proie,
« Nous pleurons aujourd'hui; notre deuil est leur joie.
« La puissante prière a droit de soulager
« Tous ceux qu'éprouve encore un tourment passager.
« Allons donc visiter leur funèbre demeure.
« L'homme, hélas! s'en approche, y descend à toute heure.
« Consolons-nous pourtant : un céleste rayon
« Percera des tombeaux la sombre région.
« Oui : tous ses habitants, sous leur forme première,

« S'éveilleront surpris de revoir la lumière ;
« Et moi, puissé-je alors, vers un monde nouveau,
« En triomphe, à mon Dieu, ramener mon troupeau ! »

Il dit, et prépara l'auguste sacrifice.
Tantôt ses bras tendus montraient le ciel propice ;
Tantôt il adorait, humblement incliné.
O moment solennel ! ce peuple prosterné,
Ce temple dont la mousse a couvert les portiques,
Ses vieux murs, son jour sombre, et ses vitraux gothiques,
Cette lampe d'airain, qui, dans l'antiquité,
Symbole du soleil et de l'éternité,
Luit devant le Très-Haut, jour et nuit suspendue ;
La majesté d'un Dieu parmi nous descendue ;
Les pleurs, les vœux, l'encens, qui montent vers l'autel,
Et de jeunes beautés, qui, sous l'œil maternel,
Adoucissent encor par leur voix innocente
De la religion la pompe attendrissante ;
Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,
L'invisible union de la terre et des cieux,
Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible ;
Il croit avoir franchi ce monde inaccessible
Où, sur des harpes d'or, l'immortel séraphin
Aux pieds de Jéhovah chante l'hymne sans fin.
C'est alors que sans peine un Dieu se fait entendre.
Il se cache au savant, se révèle au cœur tendre ;
Il doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir.

Mais du temple, à grands flots, se hâtait de sortir
La foule, qui déjà par groupes séparée,

Vers le séjour des morts s'avançait éplorée.
L'étendard de la croix marchait devant nos pas.
Nos chants majestueux, consacrés au trépas,
Se mêlaient à ce bruit précurseur des tempêtes;
Des nuages obscurs s'étendaient sur nos têtes;
Et nos fronts attristés, nos funèbres concerts
Se conformaient au deuil et des champs et des airs.

Cependant du trépas on atteignait l'asile.
L'if et le buis lugubre, et le lierre stérile,
Et la ronce, à l'entour, croissent de toutes parts;
On y voit s'élever quelques tilleuls épars;
Le vent court en sifflant sur leur cîme flétrie.
Non loin s'égare un fleuve, et mon âme attendrie
Vit, dans le double aspect des tombes et des flots,
L'éternel mouvement et l'éternel repos.

Avec quel saint transport, tout ce peuple champêtre
Honorant ses aïeux, aimait à reconnaître
La pierre ou le gazon qui cachait leurs débris!
Il nomme, il croit revoir tous ceux qu'il a chéris.
On dirait que, sous l'œil du Dieu qui les rassemble,
Les morts et les vivants s'entretiennent ensemble.
Vers l'infortune en deuil, de consolantes voix,
Du fond de ces tombeaux, s'élèvent quelquefois,
Et planant à l'entour, les âmes immortelles
Accueillent tous les pleurs qui sont versés pour elles.
O dogme attendrissant! quel système pervers
Te rejette, et combat la voix de l'univers?
Poëtes, ramenez ces antiques usages,

Ces sentiments divins qu'ont proscrits les faux sages ;
Ils ont dégradé l'homme, et vous l'agrandissez.
Que nos plus chers devoirs soient par vous retracés.
Hélas ! dans nos remparts, de l'ami le plus tendre,
Où peut l'œil incertain redemander la cendre ?
Les morts en sont bannis, leurs droits sont violés,
Et leurs restes sans gloire au hasard sont mêlés.
Ah ! déjà contre nous j'entends frémir leurs mânes.
Tremblons : malheur aux temps, aux nations profanes,
Chez qui, dans tous les cœurs, affaibli par degré,
Le culte des tombeaux cessa d'être sacré !

Les morts ici du moins n'ont pas reçu d'outrage ;
Ils conservent en paix leur antique héritage.
Leurs noms ne chargent point des marbres fastueux ;
Un pâtre, un laboureur, un fermier vertueux,
Sous ces pierres sans art, tranquillement sommeille.
Elles couvrent peut-être un Turenne, un Corneille,
Qui dans l'ombre a vécu, de lui-même ignoré.
Eh bien ! si de la foule autrefois séparé,
Illustre dans les camps, ou sublime au théâtre,
Son nom charmait encor l'univers idolâtre,
Aujourd'hui son sommeil en serait-il plus doux ?

De ce nom, de ce bruit, dont l'homme est si jaloux,
Combien, auprès des morts, j'oubliais les chimères !
Ils réveillaient en moi des pensées plus austères.
Quel spectacle ! D'abord un sourd gémissement
Sur le fatal enclos erra confusément.
Bientôt les vœux, les cris, les sanglots retentissent ;

Tous les yeux sont en pleurs, toutes les voix gémissent.
Seulement j'aperçois une jeune beauté
Dont la douleur se tait, et veut fuir la clarté :
Ses larmes cependant coulent en dépit d'elle;
Son œil est égaré, son pied tremble et chancelle;
Hélas! elle a perdu l'amant qu'elle adorait,
Que son cœur pour époux se choisit en secret :
Son cœur promet encor de n'être point parjure.

Une veuve, non loin de ce tronc sans verdure,
Regrettait un époux, tandis qu'à ses côtés,
Un enfant qui n'a vu qu'à peine trois étés,
Ignorant son malheur, pleurait aussi comme elle.
Là, d'un fils qui mourut en suçant la mamelle,
Quelque Rachel en deuil ne se consolait pas,
Et sur la pierre étroite elle attachait ses bras.
Ici, des laboureurs au front chargé de rides,
Tremblants, agenouillés sur des feuilles arides,
Venaient encor prier, s'attendrir dans ces lieux
Où les redemandait la voix de leurs aïeux.

Quelques vieillards surtout, d'une main languissante,
Embrassaient tour-à-tour une tombe récente.
C'était celle d'Hombert, d'un mortel respecté,
Qui, depuis neuf soleils, en ce lieu fut porté.
Il a vécu cent ans, il fut cent ans utile.
Des fermes d'alentour le sol rendu fertile,
Les arbres qu'il planta, les heureux qu'il a faits,
A ses derniers neveux conteront ses bienfaits :
Souvent on les vanta dans nos longues soirées.

Lorsqu'un hiver fameux désolait nos contrées,
Et que le grand Louis, dans son palais en deuil,
Vaincu, pleurait trop tard les fautes de l'orgueil,
Hombert, dans l'âge heureux qu'embellit l'espérance,
Déjà d'un premier fils bénissait la naissance.
Le rigoureux janvier, ramenant l'aquilon,
Détruit tous les trésors qu'attendait le sillon :
Sur les champs dévastés la mort seule domine;
Deux mois, dans nos climats, la hideuse famine
Courut seule et muette, en dévorant toujours.
Hombert désespéré, sa femme sans secours,
Voyaient le monstre affreux menacer leur asile.
Ils pleuraient sur leur fils : leur fils dormait tranquille.
O courage! ô vertu! renfermant ses douleurs,
Hombert, pour la sauver, fuit une épouse en pleurs.
Soldat, il prend le glaive, il s'exile loin d'elle;
Mais, du milieu des camps, sa tendresse fidèle,
A sa femme, à son fils, se hâtait d'envoyer
Ce salaire indigent, noble prix du guerrier.
On dit que de Villars il mérita l'estime,
Et même, sous les yeux de ce chef magnanime,
Aux bataillons d'Eugène il ravit un drapeau.
La paix revint, alors il revit son hameau,
Et, pour le soc paisible, oublia son armure.

Son exemple, éclairant une aveugle culture,
Apprit à féconder ces domaines ingrats;
Ce rempart tutélaire, élevé par son bras,
Du fleuve débordé contint les eaux rebelles.
Que de fois il calma les naissantes querelles!

Lui seul para ces monts de leurs premiers raisins,
Et même il transplanta sur les mûriers voisins
Ce ver laborieux qui s'entoure en silence
Des fragiles réseaux filés pour l'opulence.

Tu méritais, sans doute, ô vieillard généreux,
Les honneurs de ce jour, nos regrets et nos vœux!
Aussi le prêtre saint, guidant la pompe auguste,
S'arrêta tout-à-coup près des cendres du juste.
Là, retentit le chant qui délivre les morts.

C'en est fait! et trois fois, dans ses pieux transports,
Le peuple a parcouru l'enceinte sépulcrale!
L'homme sacré, trois fois y jeta l'eau lustrale,
Et l'écho de la tombe, aux mânes satisfaits
Répéta sourdement : *Qu'ils reposent en paix!*

Tout se tut; et soudain, ô fortuné présage!
Le ciel vit s'éloigner les fureurs de l'orage;
Et, brillant au milieu des brouillards entr'ouverts,
Le soleil, jusqu'au soir, consola l'univers.



LA BIBLE[1].

a relu souvent, qui n'a point admiré
par le ciel aux Hébreux inspiré?
iit à la fois Bossuet et Racine.
quent vengeur de la cause divine,
, en foudroyant des dogmes criminels,
du Sinaï tonner sur les mortels;
de traits plus fiers ornant la tragédie,
érusalem sur la scène agrandie.
ı saisit encor la harpe de Sion,
ıythme pompeux, sa noble expression
uelquefois jusqu'au ton des prophètes.

cet exemple, orateurs et poètes.
siasme habite aux rives du Jourdain,
mets du Liban, sous les berceaux d'Éden.
ıonde naissant vous suivez les vestiges,
rrez sans cesse au milieu des prodiges.
e, l'homme naît; après un court sommeil,

rceau, maintefois publié sous le titre de *La Bible*, ou *les*
ints, ne devait être dans la pensée de M. de Fontanes que le
élégamment concis, d'une imitation en vers du Livre de Job.

Sa modeste compagne enchante son réveil.
Déjà fuit son bonheur avec son innocence :
Le premier juste expire; ô terreur! ô vengeance!
Un déluge engloutit le monde criminel.
Seule, et se confiant à l'œil de l'Éternel,
L'Arche domine en paix les flots du gouffre immense,
Et d'un monde nouveau conserve l'espérance.

Patriarches fameux, chefs du peuple chéri,
Abraham et Jacob, mon regard attendri
Se plaît à s'égarer sous vos paisibles tentes :
L'Orient montre encor vos traces éclatantes,
Et garde de vos mœurs la simple majesté.
Au tombeau de Rachel je m'arrête attristé,
Et tout-à-coup son fils vers l'Égypte m'appelle.
Toi qu'en vain poursuivit la haine fraternelle,
O Joseph, que de fois se couvrit de nos pleurs
La page attendrissante où vivent tes malheurs!
Tu n'es plus. O revers! près du Nil amenées,
Les fidèles tribus gémissent enchaînées.
Jéhovah les protége, il finira leurs maux.
Quel est ce jeune enfant qui flotte sur les eaux?
C'est lui qui des Hébreux brisera l'esclavage.
Fille des Pharaons, courez sur le rivage,
Préparez un abri, loin d'un père cruel,
A ce berceau chargé des destins d'Israël.
La mer s'ouvre : Israël chante sa délivrance.
C'est sur ce haut sommet qu'en un jour d'alliance,
Descendit avec pompe, en des torrents de feu,

Le nuage tonnant qui renfermait un Dieu.
Dirai-je la colonne et lumineuse et sombre,
Et le désert témoin des merveilles sans nombre?
Aux murs de Gabaon le soleil arrêté?
Ruth, Samson, Débora, la fille de Jephté
Qui s'apprête à la mort, et parmi ses compagnes
Vierge encor, va deux mois pleurer sur les montagnes?

Mais les Juifs aveuglés veulent changer leurs lois;
Le ciel, pour les punir, leur accorde des rois;
Saül règne; il n'est plus; un berger le remplace:
L'espoir des nations doit sortir de sa race.
Le plus vaillant des rois du plus sage est suivi.
Accourez, accourez, descendants de Lévi!
Et du temple éternel venez marquer l'enceinte.

Cependant dix tribus ont fui la Cité sainte.
Je renverse, en passant, les autels des faux dieux;
Je suis le char d'Élie emporté dans les cieux;
Tobie et Raguel m'invitent à leur table:
J'entends ces hommes saints dont la voix redoutable,
Ainsi que le passé, racontait l'avenir.
Je vois, au jour marqué, les empires finir.
Sidon, reine des eaux, tu n'es donc plus que cendre!..
Vers l'Euphrate étonné, quels cris se font entendre?
Toi qui pleurais assis près d'un fleuve étranger,
Console-toi, Juda, tes destins vont changer.
Regarde cette main, vengeresse du crime,
Qui désigne à la mort le tyran qui t'opprime.

Bientôt Jérusalem reverra ses enfants ;
Esdras et Machabée, et ses fils triomphants,
Raniment de Sion la lumière obscurcie.
Ma course enfin s'arrête au berceau du Messie.



A UNE JEUNE ANGLAISE

QUE JE RENCONTRAIS SOUVENT SEULE DANS LES JARDINS DE KENSINGTON [1].

Pourquoi viens-tu chercher sans cesse
L'ombre de ces pins toujours verts?
Pourquoi d'un voile de tristesse
Tes doux attraits sont-ils couverts?

Ton attitude est recueillie,
Quelques pleurs ont mouillé ton œil;
Telle on peint la Mélancolie
Rêvant à côté d'un cercueil.

A ton âge on ne peut connaître
D'autres tourments que ceux du cœur;
C'est l'amour seul qui les fait naître:
Un amant cause ton malheur.

[1] Nous voici arrivés au temps où M. de Fontanes cessa de publier des vers; la plupart de ceux qui suivent sont inédits. On a conservé, autant que l'on a pu, l'ordre chronologique des compositions. Ces stances *à une jeune Anglaise* doivent se rapporter à un souvenir du premier voyage en Angleterre (avant 1789).

N'est-il plus ? Serait-il volage ?
Est-il parti pour d'autres lieux ?
Et cet arbre au sombre feuillage
Fut-il témoin de ses adieux ?

J'approche, et tu changes de route,
En laissant tomber sur tes pas
Un papier qui contient, sans doute,
Le nom qui t'occupe tout bas.

Je cours vers toi : ma main fidèle
Te remet l'écrit égaré ;
Je n'ai point lu ce qu'il recèle,
Ton cœur doit être rassuré.

Que j'aime ta rougeur naïve !
Oh ! que ton trouble a d'intérêt !
Ta reconnaissance est trop vive,
Elle peut trahir ton secret.

Ton air dit plus que tes paroles ;
Je veux répondre... Mais tu pars,
Et dans les bois où tu revoles,
Mes regards trouvent tes regards.

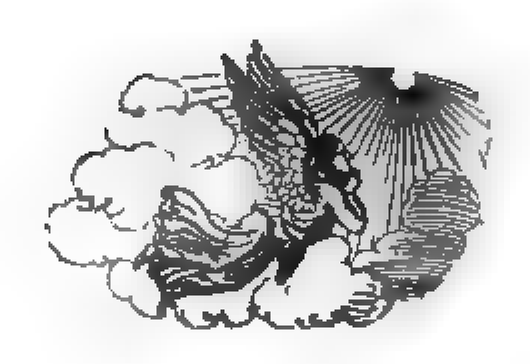
Desdémona fut moins charmante
Aux yeux du More trop jaloux ;

De Roméo la jeune amante
N'eut jamais un éclat si doux.

Ton sein bat, mon âme est émue;
J'irai, ... je veux,... tu disparais,
Et sur la place où je t'ai vue
Je reste plein de tes attraits.

Ainsi du haut de l'Empirée
Descend un songe gracieux,
Qui, sur son aile bigarrée,
Soudain remonte dans les cieux.

Il fuit par la porte d'ivoire,
Il n'a duré que peu d'instants;
Mais il est cher à la mémoire
Et s'y conserve en tous les temps.



LE VIEUX CHATEAU.

Aux décemvirs français un vallon écarté
Dérobe dans son sein ma sage obscurité.
Tandis que mon pays tremble sous leur empire,
Mon âme solitaire, aux doux sons de la lyre,
Cherche à se consoler des maux qu'elle a soufferts.
Quel malheur n'est calmé par le chant et les vers ?

Tout inspire les miens : le séjour que j'habite
A d'aimables pensers, loin des hommes, m'invite.
Mes yeux sont entourés du plus riant tableau.
La Seine, devant moi, coule près d'un coteau
Qui, sur son front sauvage, aux campagnes voisines
Des tours d'un vieux château montre au loin les ruines.
Leur aspect m'intéresse, il m'attire ; et souvent
Ma muse, loin du bruit, les parcourt en rêvant.
L'immobile pêcheur attaché sur la rive,
Ceux qu'emporte en courant la barque fugitive,
Et là bas, sur les prés, le pasteur étendu,
S'étonnent de me voir, dans les cieux suspendu,
Seul et d'un air pensif, fouler ces noirs décombres
Qui dominent le fleuve obscurci de leurs ombres.
Ce lieu me plaît : du Temps les pas l'ont consacré ;
De la destruction j'y médite entouré ;
Dix siècles sur ces murs jettent leur mousse antique.
Ces murs, tout pleins encor de la fierté gothique,

Dans leur muet langage entretiennent mes yeux
Des hauts faits, des grands noms, des mœurs de nos aïeux.

Je marche, et sous mes pas la pierre qui se brise,
Des pairs, des anciens preux a porté la devise.
Là, flottait leur bannière; ici, dans les tournois,
Un chevalier célèbre égalait tous les rois.
Que ne puis-je revoir ces coutumes brillantes,
Les défis de l'honneur, et les joûtes vaillantes,
Les dames aux balcons, sous leurs yeux les guerriers
D'emblêmes fiers et doux parant leurs baudriers;
Ces chiffres que traça la main la plus chérie;
Ce serment d'aimer Dieu, la beauté, la patrie;
Le palefroi fidèle, orgueilleux du héros,
La lice et la barrière, et la lutte en champ-clos!

Le signal est donné: l'un sur l'autre on s'élance,
Et la lance à grand bruit heurte contre la lance,
Se rompt, et frappe encor par ses tronçons brisés.
Des juges quelque temps les vœux sont divisés.
Mais un brave inconnu qui baisse sa visière
Aux plus fiers assaillants fait mordre la poussière.
Tout cède, on l'applaudit: nul n'ose être jaloux;
Quel est le paladin qui porta ces grands coups?
Il découvre son front: ce mortel intrépide
A les traits de l'Amour, et la force d'Alcide.
Il se nomme, ô transports! c'est Roland, c'est Roger,
C'est Renaud, tous les yeux veulent l'envisager.
Qu'il est jeune et vaillant! Chaque belle désire
De mériter les vœux du héros qu'elle admire.

La gloire au cœur lui-même indique un noble choix,
Et les longues amours payaient les grands exploits.
Les plus belles alors choisissaient les plus braves.

Alors, plus vrais que nous, plus tendres et plus graves,
Nos aïeux dédaignaient les cités et la cour;
Les combats et les champs avaient seuls leur amour.
On trouvait, sous leurs toits et guerriers et rustiques,
L'honneur chevaleresque et les mœurs domestiques.
Age simple! âge heureux! Dans les nuits de janvier,
En cercle on s'asseyait près d'un brûlant foyer.
Les vents grondaient, le fleuve inondait la prairie,
Tandis qu'un vieux croisé qui vécut en Syrie,
Songeant, près de la Seine, aux rives du Jourdain,
Racontait ses exploits et ceux de Saladin,
Et le tombeau d'un Dieu conquis sur l'infidèle.
C'est en vain que la pluie à flots pressés ruisselle,
Et que les froides nuits glacent les champs voisins,
On combat, on pénètre au camp des Sarrazins,
Et ces cieux enflammés, qu'on voit en espérance,
Des hivers un moment dérobent la présence.

Un chant naïf succède à ces nobles récits,
Et des jaloux Fayels, des malheureux Coucis,
D'un monarque enfermé dans une tour obscure,
On lamente, en pleurant, la tragique aventure.
Un troubadour paraît: ô transports enchanteurs!
On l'entoure, à sa harpe il suspend tous les cœurs;
Le silence attentif et l'écoute et l'admire.

Tout bas, à ces accents, s'attendrit et soupire
La fille des barons, des nobles châtelains;
Le rapide fuseau s'arrête sous ses mains;
Il tombe, elle est charmée, un désir qu'elle ignore
S'ouvre, à l'aide du chant, son âme vierge encore.
Le troubadour ému l'entend plus d'une fois
Gémir, redemander, d'une tremblante voix,
Les noms de ces héros fiers de leur doux servage,
Raoul, et Gabrielle, et l'amoureux breuvage
Dont Yseult et Tristan s'enivrèrent jadis,
L'inconstant Galaor, le fidèle Amadis.
Déjà, sans le savoir, elle aime le poète;
Déjà tous deux, cherchant et l'ombre et la retraite,
Comme Yseult et Tristan, s'enchaînent sans retour,
Et l'amour a payé les chansons de l'amour.

Dirai-je les géants, les monstres, les fantômes,
Qui gardaient les châteaux ou volaient sous leurs dômes?
Des mains d'un enchanteur, ce pont inattendu
Sur un profond abîme est soudain suspendu.
Les bois ont leurs démons, l'air a ses colonies.
Où suis-je? Alcine ordonne aux esprits, aux génies,
D'embarrasser mes pas dans les mille chemins
Du merveilleux séjour élevé par ses mains.
Aux rayons de la lune, ici, venaient les fées,
Entre les boucliers, les armes, les trophées,
S'asseoir, chanter souvent sur une vieille tour,
Et les jeux des lutins résonnaient à l'entour.
L'air qui frémit du son de leur aile argentée,
Et leur danse magique, et leur voix enchantée,

Autour de ces remparts que le temps a détruits,
Rendaient harmonieux le silence des nuits.

Maintenant, tout s'y tait. Je regarde, j'écoute;
Je m'avance à pas lents sous cette obscure voûte;
Je n'entends que la main du vieillard destructeur
Qui des murs sourdement abaisse la hauteur,
Les mine, les ébranle, en détache la pierre,
Et verdit leur front noir sous les touffes du lierre.
Où sont les enchanteurs, et les tournois guerriers?
Les troubadours plaintifs, les ardents chevaliers?
Non, rien n'a survécu de ces temps héroïques,
Hors quelques vieux échos errants sous ces portiques,
Résonnant dans le creux des murailles, des tours,
Ou du noir souterrain parcourant les détours,
Et qui semblent charmés, au fond de leur retraite,
De s'éveiller encore à la voix d'un poète.
Hélas! que de grands noms ici sont oubliés!
Les héros ne sont plus, et le pâtre à ses pieds
Foule indifféremment leur illustre poussière;
Des restes de leur tombe il bâtit sa chaumière.
Comme tout a changé! Que mon œil est surpris
Du contraste des temps, des mœurs et des esprits!

Je l'avouerai; ces jours d'héroïque mémoire,
Où la chevalerie illustra notre histoire,
Mêlaient à leur grandeur de tristes préjugés.
Alors d'indignes fers les champs étaient chargés,
L'oisiveté superbe outrageait l'industrie,
Et le soc bienfaiteur vit sa gloire flétrie.

Mais d'un siècle ignorant excusons les abus;
Les siècles éclairés sont-ils moins corrompus?
C'est en vain qu'on vanta tous les progrès du nôtre.
Quelle race a le droit d'en condamner une autre?
Les dogmes les plus saints ont produit quelques maux,
Et la philosophie eut aussi ses bourreaux.
Partout sont les erreurs, les crimes, les scandales,
Et le sang d'âge en âge a rougi nos annales.

C'est vous que j'en atteste, ô formidables tours,
Dont un art destructeur emprunta le secours,
Murs épais, longs créneaux qui dominez nos têtes;
Oh! que d'événements ont passé sur vos faîtes!
Jadis vous avez vu des rois toujours enfants,
Leur trône renversé, les maires triomphants,
Et ce législateur d'un siècle encor sauvage
Qui sut vaincre en héros et gouverner en sage,
Et, tenant sous son joug vingt états asservis,
Joignit l'Europe entière au sceptre de Clovis.
Il n'est plus, et déjà de son empire immense
Ses faibles successeurs hâtent la décadence.
L'astre de Charlemagne, effroi des nations,
Dans la plus sombre nuit voit mourir ses rayons.
Le maître est sans pouvoir, chaque sujet opprime,
Et tous sont rois enfin, hors le roi légitime.
Aux bords du riche fleuve à mes pieds égaré,
Le Normand vagabond, de rapine altéré,
Vient promener alors son avare furie
Et donne un nouveau nom à l'antique Neustrie.
Hugues règne. Ses fils ont accru ses états.

L'un d'eux, sous la tour même où s'impriment mes pas,
Dans ce donjon témoin de sa fureur jalouse,
Fit jadis enfermer sa malheureuse épouse.
Jeune et belle, on la vit, dans le choix d'une erreur,
Consulter moins son rang que le vœu de son cœur.
Hélas! comme un forfait sa faiblesse est punie;
Loin des pompes du trône un décret l'a bannie.
Hier tout l'adorait, tout la fuit en ce jour;
Des fers sont sa parure, un cachot est sa cour.
Elle gémit vingt ans sur ce roc enchaînée.
Quel abandon! Quel deuil! O reine infortunée!
A l'heure de ta chute où sont tes courtisans?
Que ta grandeur passée accroît tes maux présents!
Tu rencontres partout l'œil de l'ingratitude.
Te voilà seule : eh bien! jusqu'en ta solitude
De farouches regards insulteront tes pleurs;
La pitié fuit ton nom. Le cri de tes douleurs
Fatigue en vain les murs de cette sombre enceinte,
La porte inexorable a repoussé ta plainte.
Tu vivras sans secours, tu mourras sans amis.

Ah! lorsqu'à ces revers les trônes sont soumis,
L'homme obscur a-t-il droit de fuir la loi commune?
Tous ces augustes fronts courbés par l'infortune,
L'échafaud de Bouleyn, des Stuarts, des Capets,
De mes destins cachés me font bénir la paix.
A l'éclat d'un haut rang combien je la préfère!
Heureux, qui, jusqu'au soir, tranquille et solitaire,
Sur les restes épars de ce fort démoli,
Médite, en contemplant le vallon d'Andely!

De loin, sous ces vieux arcs mutilés par les âges,
Que j'aime à voir, au sein des plus frais paysages,
La Seine prolonger les replis inégaux
Du riche labyrinthe où s'égarent ses eaux!
Son canal est si pur! Ses bords sont si fertiles!
Mon œil la suit, s'arrête en ses riantes îles,
La perd et la retrouve, et, par un doux penchant,
La conduit jusqu'aux monts qui bornent le couchant.
Ce vallon semble fait pour la muse champêtre.
Oui, c'est dans ces beaux lieux qu'en effet a dû naître
Ce peintre qui, de Rome égalant les pinceaux,
De l'âme d'un poëte animait ses tableaux.
Sans doute le Poussin, jusque dans l'Ausonie,
Regretta ce séjour, berceau de son génie.
Là, ses premiers crayons esquissèrent les champs.
Je me plais à penser qu'en ses plus jeunes ans,
Il cherchait, comme moi, ces débris pittoresques,
Qu'il aimait à saisir leurs aspects romanesques,
Et du fleuve qui fuit le cours irrégulier.
La roche où je m'assieds lui servit d'atelier.
Un nom plus fier encore illustra ces rivages,
Corneille! C'est ici que, fuyant les hommages,
Ce maître de la scène et des grands sentiments
Venait se reposer des applaudissements.
Passant, arrête-toi! Salut à sa demeure!

Que ne puis-je habiter jusqu'à ma dernière heure
Les poétiques bords illustrés par tous deux!
Ah! que j'y sois paisible encor plus que fameux!
Mes vers les chanteront. S'il faut que j'y succombe,

Sous ce château détruit qu'on m'élève une tombe !
Une charmante fée y viendra quelquefois
Dans les nuits de l'été faire entendre sa voix ;
D'un myrte ou d'un rosier sa féconde baguette
Ornera tout-à-coup le cercueil du poète :
Mon ombre se réveille, et la suit dans les airs.
J'ose, j'ose espérer que, pour prix de ces vers
Où, suivant au hasard ma vague rêverie,
J'ai rendu quelque gloire à l'antique féerie,
Ces fantômes riants, hôtes légers du ciel,
Ces heureux farfadets, compagnons d'Ariel,
Et tous les enchanteurs, Prospero, Mélusine,
Arthur avec Merlin, Urgèle avec Alcine,
M'accueilleront un jour dans leurs palais mouvants,
Au milieu des éclairs, des vapeurs et des vents.
Tantôt, de ce nuage obscurcissant ma tête,
Je veux jouer, rouler, gronder dans la tempête ;
Et tantôt, déployant les plus riches couleurs,
Mes ailes doucement glisseront sur les fleurs.
D'un héros vertueux, gémissant dans les chaînes,
Mon invisible voix consolera les peines.
Aux vieillards fatigués j'irai tendre la main,
Aux voyageurs errants indiquer le chemin ;
Une jeune beauté, d'elle seule ignorée,
Par mon souffle amoureux tout-à-coup effleurée,
Va d'un trouble inconnu rougir innocemment,
Et paraîtra plus belle aux yeux de son amant.
D'autres fois, présidant au plus tendre délire,
D'un troubadour aimé j'animerai la lyre,
Je dicterai ses chants. Le soir, vers mon tombeau,

harme conduira les filles du hameau;
verrai leurs jeux, leurs amours et leurs danses,
urne frémira sous leurs douces cadences;
omperai la mort; et ces lieux tant aimés,
ieux où reviendront mes mânes ranimés,
t inspirer encore à mon ombre ravie
tes les passions qui charmèrent ma vie.



LA MORT DU DUC D'ENGHIEN,

ODE.

1804.

Quel bruit interrompt le silence
De ce donjon abandonné,
Où tant de fois par la vengeance
L'innocent fut emprisonné?
A travers une nuit épaisse,
Vers ce pont fatal qui s'abaisse,
Des soldats marchent lentement;
Et l'écho des bois de Vincennes,
Au bruit des verroux et des chaînes,
Pousse un affreux gémissement.

D'où vient cette escorte nombreuse
Qui conduit ce jeune guerrier?
Sous cette voûte ténébreuse
Quel forfait doit-il expier?
Il n'a point les traits d'un coupable;
Son front, que le malheur accable,
N'en paraît point intimidé;
J'approche : ô douleur imprévue!

Ce guerrier découvre à ma vue
Un petit-fils du grand Condé.

Il entre, il voit la tour funèbre,
Les hauts murs, les portes d'airain;
Là, son aïeul le plus célèbre
Porta les fers de Mazarin.
Mais la fortune moins contraire
Viendra-t-elle aussi le soustraire
A ces formidables créneaux?
Non, il est seul et sans refuge;
Malheureux! il demande un juge,
Et n'aperçoit que des bourreaux.

Sous une toge mercenaire
Paraissent de lâches soldats,
Qui, pour un crime imaginaire,
D'avance ont signé son trépas.
Arrête, infâme Calomnie,
Cesse, en flattant la Tyrannie,
D'inventer d'absurdes complots!
Tu peux égorger l'innocence,
Mais il n'est pas en ta puissance
D'ôter l'honneur à ce héros.

C'est en soldat qu'il sait combattre
Et non en vil conspirateur;
Un Bourbon des fils d'Henri quatre

N'a point dû trahir le malheur :
Fidèle à leurs longues disgrâces,
On le vit, errant sur leurs traces,
Et tout braver, et tout souffrir ;
Hélas ! après quinze ans d'absence,
Dans le séjour de sa naissance
Il ne revient que pour mourir !

Toi, dont l'égide inébranlable
Jusqu'ici, dans le monde entier,
Protégea même le coupable
Qui vint s'asseoir à ton foyer,
Hospitalité ! vierge pure !
Un prince, que ta foi rassure,
Jusqu'en tes bras est massacré ;
Frémis et cache ton visage,
En fuyant l'indigne rivage
Où le malheur n'est plus sacré.

C'en est fait, Enghien sans défense
Va subir l'arrêt assassin ;
Au plomb meurtrier qui s'élance
Lui-même a présenté son sein ;
Il tombe, et sa cendre ignorée
Jamais d'une amante éplorée
Ne recevra les doux adieux ;
Mais, tout plein de celle qu'il aime,
Son grand cœur, à l'heure suprême,
N'a point fait rougir ses aïeux.

Nous admirions un autre Auguste,
Nous goûtions ses premiers bienfaits,
Et c'est lui, qui, las d'être juste,
D'Octave imite les forfaits!
L'astre de sa gloire naissante
D'une lumière éblouissante
Avait frappé les nations;
Pourquoi, sous une ombre odieuse,
De son étoile radieuse
A-t-il fait pâlir les rayons?

Sur un trône orné de trophées,
Napoléon, ne pense pas
Qu'à tes pieds nos voix étouffées
Tairont de pareils attentats;
Il est un juge incorruptible
Qui, dans un livre indestructible,
En gardera le souvenir;
Ce juge terrible est l'Histoire :
Sa voix, sur ton char de victoire,
Saura t'atteindre et te punir.

Ni ta grandeur toute-puissante,
Ni tes drapeaux victorieux,
De la déesse menaçante
Ne peuvent séduire les yeux;
La haine qui vit de scandales,
La flatterie aux mains vénales

Et qui marche à replis secrets,
S'éloignent du trône sévère
Où, sans faveur et sans colère,
Elle proclame ses décrets.

Devant son tribunal suprême,
Qui s'élève au pied d'un cercueil,
Tous les rois, de leur diadème
Viennent humilier l'orgueil;
Sa main, exempte d'artifices,
Sans nul respect marque les vices
Qui déshonorent leurs vertus;
Et, de ses palmes les plus belles
Couronnant le vainqueur d'Arbelles,
Flétrit le meurtre de Clitus.

Que cette main inexorable,
En instruisant les potentats,
Montre à leurs yeux l'airain durable
Où revivront leurs attentats!
Peuple opprimé! le Ciel t'ordonne
D'honorer même la couronne
Qui brille au front d'un roi pervers;
Mais qu'au moins d'augures sinistres
Frappant Tibère et ses ministres,
Le remords venge l'univers!

Guerrier, législateur et sage,
Jadis un prince tout-puissant,
Dans un aveugle accès de rage
Fit périr Symmaque innocent;
Mais, ô retour trop légitime!
Il croyait voir de sa victime
Errer la tête à ses côtés:
C'est en vain qu'il la fuit sans cesse,
Partout la tête vengeresse
Frappe ses yeux épouvantés.

Un festin pompeux se prépare,
Le prince y porte son ennui;
Des hôtes de la mer avare
Les plus vantés sont devant lui;
Au premier mets qu'on lui présente:
« Quoi! dit-il, ta tête sanglante,
» Symmaque, me poursuit encor?
» Symmaque!...» Il se tait et chancelle,
Et, glacé d'une horreur mortelle,
Tombe en tenant sa coupe d'or.

O toi, le triste et dernier reste
D'un sang jadis si glorieux,
Jeune Enghien, au séjour céleste
Monte et va joindre tes aïeux!
Pour honorer leur digne élève,
Déjà le grand Condé se lève,

En étendant ses bras vers toi,
Et sur ta tête infortunée
Penche sa tête, couronnée
Des nobles palmes de Rocroi.

Oh! loin de ces bords homicides
Qu'ont profanés tant de forfaits,
Chère Ombre! alors que tu résides
Dans la demeure de la paix,
Protége encore, aime la France;
Que du vengeur de l'innocence
Ton sang n'appelle point les coups;
Et que, par ta main repoussées,
Du ciel les foudres courroucées
Passent et tombent loin de nous!

Celui qui t'ôta la lumière
Rétablit le culte et les lois;
Il a dompté l'Europe entière,
Il marche à la tête des rois;
Vainqueur des passions coupables,
La Nymphe aux voix infatigables
Chaque jour le disait plus grand;
Mais de ce règne qu'elle admire,
Les yeux baissés, elle déchire
La page teinte de ton sang!



STANCES

SUR UN VILLAGE DES CÉVENNES,

Où se trouvait l'ancien patrimoine de ma famille, et qui porte encore mon nom.

1805.

Sous les beaux cieux d'Occitanie,
Je retrouve enfin ce hameau
D'où ma famille fut bannie,
Et qui fut jadis son berceau.

Ce champ couvert d'une colline,
Et les débris de ce donjon,
Et l'eau de la source voisine,
Ont toujours conservé mon nom.

Hélas ! ces lieux ont d'autres maîtres,
Tous mes droits y sont abolis ;
Et le séjour de mes ancêtres
N'avait jamais connu leur fils.

Quand, ranimant ses vieilles haines,
Le faux zèle, un rosaire en main,

Du fier Louvois dans les Cévennes
Exécutait l'ordre inhumain,

Là, mon second aïeul peut-être,
Hâtant un funeste départ,
Vers ce donjon qui le vit naître
A jeté son dernier regard.

Là, peut-être accablé par l'âge,
Cédant au poids de ses douleurs,
Il tomba sur ce roc sauvage,
Et le mouilla de quelques pleurs.

O discorde! ô guerre civile!
Qui peindra tes calamités?
Ta fureur, en crimes fertile,
De sang a couvert nos cités.

Naguère encor, dans ma patrie,
Les tribuns qu'égarait ta voix
Ont bien passé la barbarie
Et des Telliers et des Louvois.

De la concorde domestique
C'est toi qui romps les nœuds touchants,
Et qui confonds la borne antique
Des héritages et des champs.

Par toi du sol le plus prospère
Les moissons cessent de fleurir;
Dans le lit où mourut son père
L'enfant n'est plus sûr de mourir.

Du sein de ses paisibles lares
Il fuit devant ses oppresseurs,
Et va chez des peuples barbares
Porter nos muses et nos mœurs.

De quels coups son âme est atteinte!
Que d'ennuis viennent l'assiéger!
Comme Ovide il redit sa plainte
Aux échos du fleuve étranger.

Chère patrie! aimable France!
Climats si purs, soleil si doux,
Le premier cri de l'espérance
L'a fait revoler près de vous.

Déjà son œil a vu paraître
Le coq doré, les longues tours
De ce manoir noble et champêtre
Qui lui rappelle ses beaux jours.

Comme il s'émeut quand il contemple
L'enclos par ses mains embelli!

Comme il pleure aux portes du temple
Où son père est enseveli !

Enfin il descend et s'arrête :
Mais, étranger à tous les yeux,
Il n'a plus où poser sa tête
Aux champs légués par ses aïeux.

En vain son œil cherche la place
Où brillaient, sur le haut du mur,
Les nobles chiffres de sa race,
Gravés dans l'or ou dans l'azur ;

Le nom du chevalier fidèle
Sous un nom sans lustre est caché,
Et de la tombe paternelle
Le marbre même est arraché.

Quoi donc ! après son long naufrage
Nul ami ne s'offre à ses maux ?
Ne voit-il pas à son passage
Courir du moins ses vieux vassaux ?

Pour eux, ses granges toujours pleines
S'ouvraient au milieu des hivers,
Et de son lin, et de ses laines,
Leurs enfants nus étaient couverts.

Aujourd'hui, de son opulence
Ils héritèrent à vil prix,
Et plus d'un, avec insolence,
Du maître usurpa les débris.

Cependant leur bassesse altière
Oublia ses généreux soins,
Et leur porte inhospitalière
Est sourde au cri de ses besoins.

Jadis, dans Rome et dans Athènes,
Auprès des dieux réfugié,
Le proscrit confiait ses peines
Aux saints autels de la pitié.

Ses infortunes honorables
Trouvaient partout un noble appui;
Les eaux et les feux secourables
Étaient prodigués devant lui.

Maintenant la garde des villes
En défend l'accès au malheur,
Et le roi même sans asiles
Ne sait où porter sa douleur.

Heureux qui de ses mains rustiques
Traçant de modestes sillons,

Loin des tempêtes politiques,
Vit inconnu dans ces vallons!

Du mûrier cher à sa patrie,
Il nourrit au fond de ses toits
Les vers changeants, dont l'industrie
File un tissu digne des rois.

Des fleurs que lui-même il cultive,
L'abeille extrait son doux trésor,
Et de l'arbre où fleurit l'olive
Il fait couler de longs flots d'or.

Le chaume où s'élèvent ses gerbes,
Un épi, rit plus à ses yeux
Que l'éclat des cirques superbes
Dont Rome avait orné ces lieux.

De ces lieux même il sait à peine
Les mémorables changements;
A ses pieds la grandeur romaine
Étale en vain ses monuments.

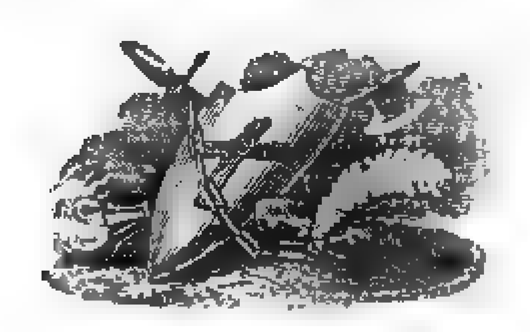
Il n'a point d'un œil idolâtre
Dans Nisme observé comme moi
Ce merveilleux amphithéâtre
Bâti des mains du peuple-roi.

Non loin, sur la rive sauvage
Où se précipite le Gard,
S'élèvent d'étage en étage
Trois ponts qu'admire son regard ;

Mais de leurs antiques murailles
Il ne va point chercher l'auteur
Sur l'airain des doctes médailles
Que ronge le temps destructeur.

Qu'importe à sa douce ignorance ?
Il bannit les vœux indiscrets ;
Sur les bords qu'aima son enfance
Il vieillit et meurt sans regrets.

Puissé-je ainsi, loin des orages
Qui m'ont si longtemps agité,
Vivre et mourir sur ces rivages
Où mes aïeux ont habité !



LES PYRÉNÉES,

POÈME.

Haller a célébré les monts de sa patrie,
Les Alpes ont redit ses chants;
Sommets qui séparez la France et l'Ibérie,
Vos tableaux aussi fiers sont pour moi plus touchants.
Oh! combien ma muse attendrie
Se plut à contempler vos fameuses hauteurs,
Où du grand Béarnais la mémoire chérie
Vit à jamais chez les pasteurs.
Jadis, j'ai parcouru les rochers helvétiques,
Et, sur le haut du Mont-Anvers,
J'ai du froid palais des hivers
Atteint les orageux portiques;
De loin, j'ai suivi dans les airs
Ces routes que Saussure avec peine a franchies,
Et le Mont-Blanc m'offrit ses trois têtes blanchies.
Mais que j'ai mieux aimé le bizarre cahos
De ces monts où naquit le meilleur des héros!
Que de fois, sur leur cime arrivé dès l'aurore,
J'ai rêvé jusqu'au soir au bruit des mille échos
De ces gaves fougueux qui courent à grands flots
Vers les doux champs de la Bigorre,
Où le dieu Pan croirait encore
Des prés arcadiens habiter le repos!

l'étais fier de toucher ces cimes orgueilleuses,
Où l'intrépide montagnard
Tente des courses périlleuses
Sur les pas du rapide *izard*[1].
lu-dessus de la terre, en ces hautes retraites,
Venez, suivez mes pas, ô peintres et poètes!
Là mon vers ennemi de l'art,
Dans un capricieux délire,
S'échappe et résonne au hasard
Sur tous les modes de la lyre.
.e génie en ces lieux plus librement respire,
Et d'un goût trop timide ose braver la loi;
Les aigles planent près de moi
Et je partage leur empire.
Majestueux sapins qui, bravant les frimas,
Croissez dans le séjour des neiges, des tempêtes,
e vous ai dominés, et je vois sous mes pas
S'humilier vos derniers faîtes.
Ces pics où croît à peine un stérile gazon,
Et sous qui s'abaissent les nues,
De toutes parts à l'horizon
Viennent m'offrir leurs têtes nues.
De sommets en sommets je monte, et par degré
'élève au-dessus d'eux celui du Marboré.
auvage Marboré, terrible Gavarnie,
Des fleuves dans ton sein caches-tu le Génie?
à haut, sur ces frimas amassés par l'hiver,
.-t-il voilé son front des noirs brouillards de l'air?

[1] L'isard est le chamois des Pyrénées.

Sans doute il doit se plaire à l'horrible harmonie
De tes douze torrents grossis par le Cancer.
Niagara français dont la nappe bleuâtre
Tombe par bonds, se brise et retombe en fureur
Sur ce bruyant amphithéâtre,
L'œil ne peut jusqu'à toi s'élever sans terreur!
J'ai franchi la voûte de glace
Où tes eaux confondent leur masse,
Et répandant au loin l'horreur,
Font reculer par leur menace
Et le pâtre et le laboureur.
Ici, Pyrène en deuil, aride, solitaire,
Prit en s'agrandissant un plus dur caractère.
Quel architecte avec tant d'art
Comme de hautes tours tailla ces rocs énormes
Qui, portés l'un sur l'autre en gradins uniformes,
Dans un long demi-cercle enferment mon regard,
Et dont les chaînes menaçantes
Sont pour deux nations puissantes
Un invincible boulevard?
On dirait qu'élevant leurs masses granitiques,
La nature en ces lieux, aux jours les plus antiques,
Voulut, pour rabaisser les travaux des humains,
Bâtir un cirque immense et digne de ses mains.
Quel nouveau rival de Saussure,
Escaladant ces monts par la neige couverts,
M'en apprendra l'histoire obscure?
Ont-ils été l'ouvrage ou des feux ou des mers?
Sont-ils contemporains du naissant univers?
Qui saura, d'une main audacieuse et sûre,

Assigner les âges divers
De leur diverse architecture?
O sage de Montbard, aux traits de ton flambeau,
Conduis-moi sur tes pas dans le sombre berceau
Et du temps et de la nature!
Si j'en crois tes leçons, ces rocs sont composés
Des débris de l'humide plaine;
Ces angles des vallons l'un à l'autre opposés,
Et ces coraux qu'enfante une rive lointaine,
Et ces coquillages brisés,
Aux flancs de la colline en couche déposés,
Des pas de l'Océan sont l'empreinte certaine.
L'Océan cacha dans son sein
Les Alpes, l'Olympe, et Pyrène,
Et sur tous les climats, en changeant de bassin,
Ce Dieu, père des monts, lentement se promène.
Pline moderne, j'applaudis
Et ta vaste pensée et ta riche éloquence;
Croirai-je toutefois qu'au sein du gouffre immense
Ces monts voisins des cieux se sont formés jadis?
Que de ce monde entier le verre est la substance,
Et que par l'âge enfin les globes refroidis
Perdent leur féconde puissance?
L'imagination, bien plus que la science,
Dicta ces systèmes hardis
Que la tardive expérience
Plus d'une fois a contredits.
A de si hauts secrets est-ce à nous de prétendre?
La nature se cache, il faut la respecter,
Et s'il est beau de la comprendre,

Il est plus doux de la chanter.
Un charme encor se mêle à l'effroi qu'elle imprime ;
Jusqu'en ces monts affreux elle est pour moi sublime !
L'être vivant les fuit, l'aigle n'y vole plus,
Il craint de s'approcher de leur cime glacée.
Sur ces neiges sans fin que de neige entassée !
Sur des milliers d'hivers que d'hivers révolus ! ...
Revenez, champs féconds, prés fleuris, verts ombrages,
Revenez m'entourer de vos douces images,
Beaux vallons de Campan, d'Argelez et de Luz !
Ah ! rendez à mes yeux les fleurs et l'espérance,
Le mouvement de l'arbre, et le vol de l'oiseau
Et l'homme enfin dont la présence
De l'univers peut seule animer le tableau !
Puissé-je entendre encore, aux pentes du coteau,
Le bruit de la forêt qui dans l'air se balance,
Et le bêlement du troupeau,
Et le nom du bon roi que bénit le hameau,
Résonnant dans les airs de la vieille romance
Ou dans les sons du chalumeau !
Qui n'aime à s'égarer dans ces nobles vallées
Que de grands souvenirs d'âge en âge ont peuplées ?
Là, mes mains d'Henri-Quatre ont touché le berceau [1] ;
Jadis, les d'Armagnacs habitaient ce château :
J'en aperçois les tours tant de fois désolées.
Le vieux Raymond, plus loin, déployait son drapeau,
Et des braves Gascons les troupes rassemblées,
Vers les champs syriens par sa voix appelées,

[1] On montrait encore à Pau, capitale du Béarn, le berceau d'Henri I[V]

Couraient venger le saint tombeau.
Quelque berger pauvre et tranquille,
Qui vit durant six mois sur ces rocs sourcilleux,
M'accueille en son obscur asile;
Et me conte, en versant un lait pur dans l'argile,
Les combats, les héros, et les faits merveilleux.
Un esprit, un géant d'une énorme stature
Sur le gouffre a jeté ce pont;
Quelle est, dans ces grands rocs, cette large ouverture
Où mille combattants pourraient passer de front[1]?
C'est le neveu de Charlemagne,
C'est le hardi Roland monté sur son coursier,
Qui d'un grand coup d'épée a fendu la montagne;
C'est là qu'en revenant d'Espagne
Succomba le grand chevalier.
On dit qu'au sein des nuits le fantôme héroïque,
Sur un noir palefroi dont il presse le flanc,
Se montre à Roncevaux où vit sa gloire antique,
Et que les vieux échos d'une roche magique
Y murmurent encor la chanson de Roland.
O région guerrière et vraiment poétique,
Que tes aspects sont beaux! que ton peuple est vaillant!
Non, jamais de Tempé le vallon délectable
N'eut de plus doux abris, n'eut de plus verts gazons;
Ici, parés de fleurs, au défaut des moissons,
Les pénates du pauvre ont un aspect aimable,
Et l'idylle à leurs pieds retrouverait des sons.
Sainte Hospitalité, tu n'es plus une fable!

[1] L'endroit connu sous le nom de *la Brèche-de-Roland*.

De ton culte en ces lieux tu reprends les honneurs,
Et je te vois, d'un air affable,
Tendre la main aux voyageurs.
Ils courent à l'envi sur ces rives heureuses;
Le vieillard de maux escorté,
Le héros encor tourmenté
De cicatrices douloureuses,
La mélancolique beauté
Qui, dans l'âge de la gaîté,
Succombe aux langueurs amoureuses,
La douleur et l'oisiveté
Voyageant par troupes nombreuses,
La cour, le château, la cité,
Auprès des ondes sulfureuses
Viennent chercher ici les jeux ou la santé.
Les vapeurs à l'œil attristé,
L'ennui, les sombres maladies,
Et la goutte aux mains engourdies,
Tout cède au breuvage enchanté.
Sous un mont couronné de neige
Hygie a choisi son séjour;
Une coupe à la main, elle assemble sa cour
Chez les Naïades de Barége;
Tandis que, vers la fin du jour,
La Nymphe de Bagnère encourage et protége
Les doux mystères de l'amour.
Dans ces vallons charmants, sur ces rocs solitaires,
La France a conservé ses mœurs héréditaires :
On y revoit la loyauté
A l'accueil sûr, aux yeux sincères,

L'honneur, l'aimable égalité,
Et la naïve piété
Qui fit le bonheur de nos pères.
Je marche en des sentiers que du plus vert rempart
Bordent la vigne et l'orme en mêlant leur feuillage,
Et tout-à-coup je vois s'élever à l'écart
Le simulacre usé du patron du village.
Aux pieds de la gothique image,
Les pèlerins à leur départ
Implorent un heureux voyage.
Dans ce roc un pieux vieillard
Vint se creuser un ermitage.
Plus haut, sur la colline, on figura sans art
L'Enfant-Dieu reposant dans les bras de Marie;
C'est là qu'élevant son regard,
Une mère en silence prie
Pour un fils qui de la patrie
Est prêt à suivre l'étendard.
Cependant ce séjour de paix et d'innocence
De nos derniers tyrans a connu les excès;
Lorsque l'impiété, mère de la licence,
Sapa les fondements de l'empire français,
La religion sainte, en tous lieux assiégée,
Ne put trouver la paix au fond de ces déserts;
Du mont de Beitaram la cime ravagée
Vit sa croix d'offrandes chargée
Tomber sous la main des pervers.
Leur règne enfin n'est plus, Dieu vengea son outrage;
J'ai vu sur ce sommet qu'a longtemps ennobli
Des hameaux d'alentour le saint pèlerinage,

J'ai vu de notre foi le signe rétabli.
O spectacle touchant! après un long orage,
La Pénitence aux yeux en pleurs
Montait vers Beitaram en traversant l'ombrage
Des sapins aux sombres couleurs;
L'azur des plus beaux cieux rayonnait sans nuage,
Et tenant des gerbes de fleurs,
Des vierges, des enfants répandaient au passage
Les roses et les lis, emblêmes du jeune âge
Et de ces innocentes mœurs
Qui du hameau sont l'apanage.
Devant eux s'avançait un prêtre respecté:
Trois ans on poursuivit sa tête octogenaire;
Trois ans, parmi ces rocs, errant, persécuté,
Il y brava l'exil, la mort et la misère.
Quelquefois d'un antre écarté
S'échappant au milieu de la nuit solitaire,
Il venait, sans témoins, pleurer en liberté
Sur les débris de ce calvaire
Qu'avait détruit l'impiété.
Enfin il ne craint plus l'œil de la tyrannie;
Paré de ses malheurs et de ses cheveux blancs,
Dans ce jour solennel il conduit à pas lents
Les pâtres du Béarn et de l'Occitanie,
Les fiers Aragonais, les riches Catalans,
Pèlerins accourus pour la fête bénie.
Et l'air retentissait d'une sainte harmonie;
Le doux bruit des hymnes divins
Se prolongeait au loin dans ces roches profondes,
Et le long de ce gave aux écumantes ondes

Qui bondit à leurs pieds de ravins en ravins.
Déjà du mont pieux tous ont gagné le faîte,
Et de loin ils croyaient entendre sur leur tête,
Parmi des chants mortels, le luth des séraphins.
Combien j'étais ému tandis qu'en ma présence
Deux peuples, réunis dans la même espérance,
Adoraient cette croix qui s'élève aux confins
Et de l'Espagne et de la France!
La nuit enfin, la nuit ramenant le silence
Me força, malgré moi, d'abandonner ce lieu
Où la nature, de son Dieu
Publiait la magnificence.
Bientôt même à ce peuple il fallut dire adieu;
Il fallut vous quitter, paisibles Pyrénées;
Mais au sein de Paris, quand je vois mes journées
Couler dans de vains jeux, dans la pompe et l'ennui,
Je me rappelle encor ces heures fortunées,
Et je dis en pleurant : Trop heureux aujourd'hui
Qui se cachant au monde en ces roches agrestes,
Du berceau d'Henri-Quatre adore en paix les restes,
Et vit auprès d'un peuple encor digne de lui!



MON ANNIVERSAIRE.

J'ai vu cinquante fois ce jour de ma naissance
Où des astres de Mars présida l'inconstance;
Sous leur signe orageux commença mon destin;
Un an pour moi finit, un an renaît encore
A la sixième aurore
De ce mois incertain.

Pourquoi ces cris joyeux, ces bouquets, ces cantiques,
Et ces dons qu'on apporte à mes dieux domestiques?
Ah? ce jour est-il fait pour les ris ou les pleurs?
Dois-je prendre un habit ou de deuil ou de fête,
Et couronner ma tête
De cyprès ou de fleurs?

On nous dit qu'autrefois les peuples de la Thrace,
Quand un homme était né, déplorant sa disgrâce,
Formaient un chant funèbre autour de son berceau,
Et faisaient retentir, dans une sainte ivresse,
L'hymne de l'allégresse
Autour de son tombeau.

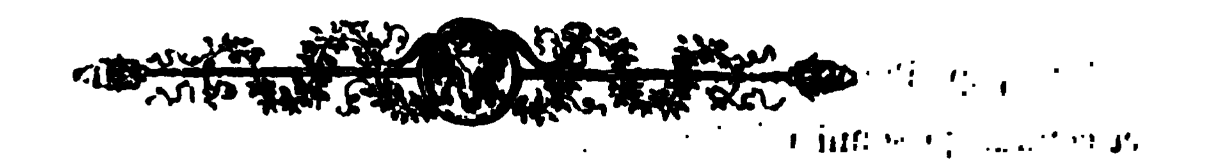
Muse! conformons-nous à cet antique usage:
Du voile le plus sombre obscurcis ton visage,

plainte à tes accents convient seule aujourd'hui ;
luse, de mon âme interprète fidèle,
D'un chant triste comme elle
Viens flatter son ennui.

t passé le temps des aimables chimères !
is-moi du malheur les leçons trop amères,
ant de vœux trompés fais rougir mon orgueil ;
, affermis mes pas, d'une voix intrépide,
Sur la pente rapide
Qui m'entraîne au cercueil.

rieillesse déjà vient avec les souffrances ;
m'offre l'avenir ? de courtes espérances ;
m'offre le passé ? des fautes, des regrets.
est le sort de l'homme, il s'éclaire avec l'âge ;
Mais que sert d'être sage,
Quand le terme est si près ?

assé, l'avenir, le présent, tout m'afflige ;
ie à son déclin est pour moi sans prestige,
s le miroir du temps elle perd ses appas.
irs, allez chercher l'amour et la jeunesse ;
Laissez-moi ma tristesse,
Et ne l'insultez pas.



ODE

SUR L'ENLÈVEMENT DU PAPE[1].

1809.

Les temples se rouvraient, et, longtemps exilée,
La tribu de Lévi, parmi nous rappelée,
Relevait sur l'autel les tables de la loi;
Et sous la main d'Asaph, ainsi qu'aux jours antiques,
Les harpes prophétiques
Redisaient dans Sion les hymnes du saint Roi.

Sion, reprends ton deuil! Cessez, pieuses fêtes!
Un orage nouveau gronde encor sur nos têtes;
Aaron est enlevé du milieu d'Israël;
Et le troupeau choisi, que la nuit vient surprendre,
Ne pourra plus entendre
La voix de son pasteur sur le haut du Carmel.

L'encensoir a perdu ses derniers priviléges;
Comme aux jours d'Attila, des hordes sacriléges
Courent assujétir la Reine des Cités;

[1] Le pape Pie VII fut enlevé de Rome, dans la nuit du 5 au 6 juillet 180
et conduit prisonnier à Savonne.

Rome, en implorant les vengeances divines,
Du haut des sept collines
ıd ses augustes bras vers les cieux irrités.

candale! O forfaits réservés pour notre âge!
Hun déprédateur eut jadis moins de rage,
qui changea l'Europe en un vaste tombeau,
qui, sur les débris des villes embrasées,
Des couronnes brisées,
it du ciel vengeur se nommer le fléau.

?ontife de Rome, arrêtant le barbare,
du moins respecter les droits de la tiare,
a religion, et le Dieu son appui;
l il osa marcher sous leur garde invisible,
Et le prêtre paisible
les glaives païens s'abaisser devant lui.

chrétiens, ses enfants, ont eu moins de noblesse:
ınt d'un vieux pontife outragé la faiblesse;
eux ses cheveux blancs d'opprobre sont couverts;
vain brille à son front le triple diadème,
Devant qui le Ciel même
ıit dix-huit cents ans prosterner l'univers!

ıs! de ses bienfaits lui-même est la victime.
ouronna le front de l'ingrat qui l'opprime;
rlemagne et Pépin en rougissent pour nous.

A-t-on droit d'attester leurs grandeurs souveraines,
Quand on charge de chaînes
La main, la même main qu'ils baisaient à genoux?

Le Vatican frémit; l'Europe s'épouvante;
D'un triomphe prochain l'Athéisme se vante,
Et son coupable orgueil a déjà redoublé.
L'Église, au bruit des fers qu'à son chef on apprête,
Voile en pleurant sa tête,
Et sur son ancre d'or la Foi même a tremblé.

Les martyrs glorieux, s'élevant de leurs tombes,
A ce bruit ont quitté les saintes Catacombes,
Où la Religion se cachait autrefois;
Et, plaçant sur leurs seins tout couverts de blessures
Leurs célestes armures,
D'un rempart invincible ils entourent la Croix.

Eux-même ont admiré la foi vive et sincère
De ce Pontife-Roi qui, banni de sa chaire,
Comme eux accrut sa gloire au milieu des malheurs;
Et, dans l'ombre guidant sa fuite glorieuse,
Leur main victorieuse
Portait devant ses pas des palmes et des fleurs.

Un heureux fils du sort voit, dans l'Europe entière,
Tous les rois devant lui courber leur tête altière,
Et briguer en tremblant son coup-d'œil protecteur;

Tels jadis Prusias, Antiochus, Attale,
De la pourpre royale
Livraient l'antique orgueil aux dédains d'un préteur.

Mais le chef des chrétiens, lorsque tout l'abandonne,
Ne perd point sa grandeur en perdant sa couronne;
Il a placé plus haut son espoir immortel.
Seul roi de tous ces rois que le sort persécute,
Il garde dans sa chûte
La majesté du trône et les droits de l'autel.

Il montre aux vils brigands, opprobre de la France,
D'un monarque et d'un saint l'héroïque assurance;
Pauvre et chargé de fers, on l'honore en tous lieux;
Il règne, il porte encore et les foudres sacrées,
Et ces clefs révérées
Dont la double puissance ouvre et ferme les cieux.

Cependant, s'il est seul, que pourra son courage?
La barque du pêcheur flotte au gré de l'orage;
Les astres obscurcis ne la dirigent plus.
Oh! quand retentira, sur l'onde mugissante,
La voix toute-puissante,
Qui rend le calme aux flots et l'espoir aux élus?

Le danger croît; les vents redoublent leur colère;
Quel port nous recevra dans son sein tutélaire?
Dieu semble sourd aux vœux qui lui sont adressés:

Veut-il, de sa fureur exécutant l'oracle,
Oter son tabernacle
Aux perfides Gentils comme aux Juifs dispersés?

Toi, qu'entendit Pathmos, lamentable Prophète,
O du sombre avenir le plus sombre interprète,
Les jours prédits par toi sont-ils donc arrivés?
Et, lorsqu'un monde impie a comblé ses offenses,
Du livre des vengeances
Les sceaux mystérieux vont-ils être levés?

L'ange qui tient la clef des ténébreux abîmes,
L'ange exterminateur, pour châtier nos crimes,
De Gog et de Magog a-t-il brisé les fers?
Et le grand séducteur, levant contre Dieu même
L'étendard du blasphème,
Pour la dernière fois arme-t-il les enfers?

De la guerre en tous lieux s'étendent les ravages;
Les mœurs du genre humain redeviennent sauvages;
L'impiété féroce abrutit tous nos sens,
Et des mille poisons, qui naissent autour d'elle,
L'influence mortelle
Hâte les derniers jours des peuples vieillissants.

Les générations dans leur fleur sont séchées;
Les races des vieux rois sont partout retranchées,
Les débris des grandeurs s'écroulent sous nos pas;

Et cependant, au bruit des autels qui succombent,
Des empires qui tombent,
Les mortels endormis ne se réveillent pas !

Malheur à nous ! malheur à la race naissante !
De sa fécondité la mère gémissante
Ne voit pour ses enfants qu'un affreux avenir ;
L'heure approche, et le siècle, aveuglé par les sages,
Rit de tous nos présages,
En niant le Dieu même armé pour nous punir.

Ainsi quand Jéhovah, cessant de faire grâce,
Voulut sur les Hébreux accomplir sa menace,
Leur orgueil jusqu'au bout refusa de ployer ;
La foudre en vain grondait sur le front des perfides,
Leurs fureurs déicides
Méconnaissaient la main prête à les foudroyer.

Il fut pourtant rempli, l'oracle trop fidèle !
Le fier Juda, vaincu jusqu'en sa citadelle,
Reçut, au jour marqué, son juste châtiment ;
Et ses fils, dont la race est en tous lieux flétrie,
Sans autel, sans patrie,
Sont du courroux divin l'éternel monument.



STANCES

ADRESSÉES A M. DE CHATEAUBRIAND,

Après *les Martyrs.*

1810.

Le Tasse, errant de ville en ville,
Un jour, accablé de ses maux,
S'assit près du laurier fertile
Qui, sur la tombe de Virgile,
Étend toujours ses verts rameaux.

En contemplant l'urne sacrée,
Ses yeux de larmes sont couverts ;
Et là, d'une voix éplorée,
Il raconte à l'ombre adorée
Les longs tourments qu'il a soufferts.

Il veut fuir l'ingrate Ausonie ;
Des talents il maudit le don,
Quand, touché des pleurs du génie,
Devant le chantre d'Herminie
Paraît le chantre de Didon.

« Eh quoi? dit-il, tu fis Armide
« Et tu peux accuser ton sort!
« Souviens-toi que le Méonide,
« Notre modèle et notre guide,
« Ne devint grand qu'après sa mort.

« L'Infortune, en sa coupe amère,
« L'abreuva d'affronts et de pleurs;
« Et quelque jour un autre Homère
« Doit, au fond d'une île étrangère,
« Mourir aveugle et sans honneurs.

« Plus heureux, je passai ma vie
« Près d'Horace et de Varius;
« Pollion, Auguste et Livie
« Me protégeaient contre l'envie,
« Et faisaient taire Mévius.

« Mais Énée aux champs de Laurente
« Attendait mes derniers tableaux,
« Quand près de moi la mort errante
« Vint glacer ma main expirante,
« Et fit échapper mes pinceaux.

« De l'indigence et du naufrage
« Camoëns connut les tourments;
« Naguère les nymphes du Tage,
« Sur leur mélodieux rivage,
« Ont redit ses gémissements.

« Ainsi, les maîtres de la lyre
« Partout exhalent leurs chagrins;
« Vivants, la haine les déchire,
« Et ces dieux que la terre admire
« Ont peu compté de jours sereins.

« Longtemps la gloire fugitive
« Semble tromper leur noble orgueil;
« La gloire enfin pour eux arrive,
« Et toujours sa palme tardive
« Croît plus belle au pied d'un cercueil.

« Torquato, d'asile en asile
« L'envie ose en vain t'outrager;
« Enfant des Muses, sois tranquille,
« Ton Renaud vivra comme Achille:
« L'arrêt du temps doit te venger.

« Le bruit confus de la cabale
« A tes pieds va bientôt mourir;
« Bientôt à moi-même on t'égale,
« Et pour ta pompe triomphale
« Le Capitole va s'ouvrir. »

Virgile a dit. O doux présage!
A peine il rentre en son tombeau,
Et le vieux laurier qui l'ombrage,
Trois fois inclinant son feuillage,
Refleurit plus fier et plus beau.

Les derniers mots que l'ombre achève,
Du Tasse ont calmé les regrets;
Plein de courage il se relève;
Et tenant sa lyre et son glaive,
Du destin brave tous les traits.

Châteaubriand, le sort du Tasse
Doit t'instruire et te consoler;
Trop heureux qui, suivant sa trace,
Au prix de la même disgrâce,
Dans l'avenir peut l'égaler!

Contre toi, du peuple critique
Que peut l'injuste opinion?
Tu retrouvas la Muse antique
Sous la poussière poétique
Et de Solime et d'Ilion.

Du grand peintre de l'Odyssée
Tous les trésors te sont ouverts;
Et dans ta prose cadencée,
Les soupirs de Cymodocée
Ont la douceur des plus beaux vers.

Aux regrets d'Eudore coupable,
Je trouve un charme différent;
Et tu joins, dans la même fable,
Ce qu'Athène a de plus aimable,
Ce que Sion a de plus grand!

« Ainsi, les maîtres de la lyre
« Partout exhalent leurs chagrins;
« Vivants, la haine les déchire;
« Et ces dieux que la terre admire
« Ont peu compté de jours sereins.

« Longtemps la gloire fugitive
« Semble tromper leur noble orgueil;
« La gloire enfin pour eux arrive,
« Et toujours sa palme tardive
« Croît plus belle au pied d'un cercueil.

« Torquato, d'asile en asile
« L'envie ose en vain t'outrager;
« Enfant des Muses, sois tranquille,
« Ton Renaud vivra comme Achille:
« L'arrêt du temps doit te venger.

« Le bruit confus de la cabale
« A tes pieds va bientôt mourir;
« Bientôt à moi-même on t'égale,
« Et pour ta pompe triomphale
« Le Capitole va s'ouvrir. »

Virgile a dit. O doux présage!
A peine il rentre en son tombeau,
Et le vieux laurier qui l'ombrage,
Trois fois inclinant son feuillage,
Refleurit plus fier et plus beau.

Les derniers mots que l'ombre achève,
Du Tasse ont calmé les regrets;
Plein de courage il se relève;
Et tenant sa lyre et son glaive,
Du destin brave tous les traits.

Châteaubriand, le sort du Tasse
Doit t'instruire et te consoler;
Trop heureux qui, suivant sa trace,
Au prix de la même disgrâce,
Dans l'avenir peut l'égaler!

Contre toi, du peuple critique
Que peut l'injuste opinion?
Tu retrouvas la Muse antique
Sous la poussière poétique
Et de Solime et d'Ilion.

Du grand peintre de l'Odyssée
Tous les trésors te sont ouverts;
Et dans ta prose cadencée,
Les soupirs de Cymodocée
Ont la douceur des plus beaux vers.

Aux regrets d'Eudore coupable,
Je trouve un charme différent;
Et tu joins, dans la même fable,
Ce qu'Athène a de plus aimable,
Ce que Sion a de plus grand!

ODE.

Je revole au manoir champêtre,
A mes tilleuls, à mes ormeaux,
Et je me sens déjà renaître
Sous la fraîcheur de leurs rameaux.
Qu'à Saint-Cloud, devançant l'aurore,
Un autre se consume encore
En vains désirs, en longs regrets;
Moi, je reste à la cour de Flore,
Et de Pomone et de Cérès.

Ici, mes heures fugitives,
Entre l'un et l'autre soleil,
Couleront doucement oisives
Au sein des arts et du sommeil.
Je vous reprends avec ivresse,
Vieux auteurs qui, de ma jeunesse
Avez eu les premiers amours!
Grands hommes qu'on relit sans cesse,
Charmez encor mes derniers jours!

Que j'aime les routes confuses,
Et l'abri de ce bois charmant,
Où le Silence, ami des Muses,
L'œil baissé, marche lentement!

Sous l'ombre épaisse il se retire,
Et sans témoins, cherchant ma lyre,
Il me la rend d'un air discret :
Je chante, et des vers qu'il m'inspire
L'Amitié seule a le secret.

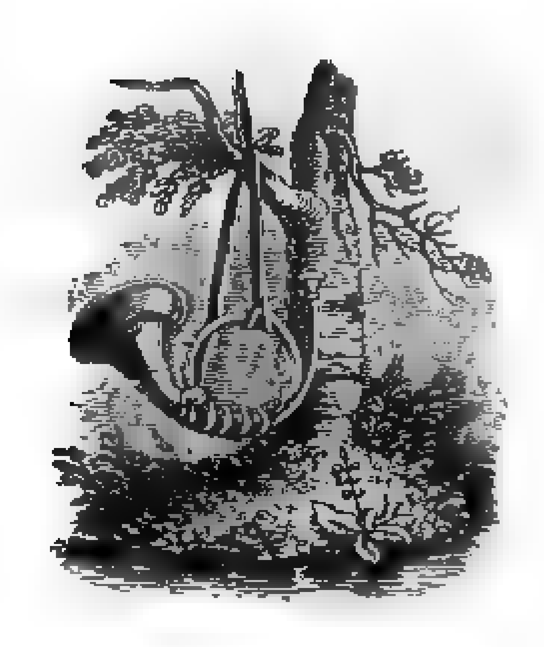
Au bord de ce fleuve limpide,
Le long de mes prés toujours verts,
Si quelque rimeur insipide
Portait son orgueil et ses vers ;
Qu'en faisant leur ronde fidèle,
Mes Pénates en sentinelle
L'écartent d'un bras redouté,
Même quand la troupe immortelle
Dans l'Institut l'eût adopté !

Mais si Joubert, ami fidèle,
Que depuis trente ans je chéris,
Des cœurs vrais le plus vrai modèle,
Vers mes champs accourt de Paris,
Qu'on ouvre ! j'aime sa présence ;
De la paix et de l'espérance
Il a toujours les yeux sereins ;
Que de fois sa douce éloquence
Apaisa mes plus noirs chagrins !

Et si, de ses courses lointaines,
Châteaubriand vient sur ces bords,
Muses de Sion et d'Athènes,

Entonnez vos plus beaux accords !
Qu'au bruit de vos airs poétiques,
Accueilli comme aux jours antiques,
Il prenne place en mes foyers ;
Et, loin des troubles politiques,
Repose ceint de vos lauriers.

Courbevoie.



ODE.

1812.

Oui, devant l'auguste image
De Racine et de Boileau,
A genoux j'offre l'hommage
D'un encens toujours nouveau.
Trop heureux qui, jeune encore,
Sur ces maîtres que j'adore
Attache un œil studieux!
Muse, livre à l'anathème
Le profane qui blasphème
Leurs accords mélodieux.

Une palme inaltérable
Sur leur tombe reverdit,
Et leur siècle mémorable
De jour en jour s'agrandit;
Siècle, où Corneille et Molière
Font d'une scène grossière
L'école de tous les temps;
Où Pascal, d'un vol rapide,
A quinze ans atteint Euclide,
Et Démosthène à trente ans!

Hélas ! en quittant la scène,
Molière est mort tout entier.
Comme lui, bon La Fontaine,
Tu n'as point eu d'héritier.
Voix de la tribune sainte,
Tu ne remplis plus l'enceinte
Du temple, aujourd'hui muet;
Et ta foudre désarmée
Pour jamais dort enfermée
Au tombeau de Bossuet.

Toutefois, ô Siècle illustre,
Si tu n'es point effacé,
Il eut aussi quelque lustre
Celui qui t'a remplacé.
Les jours de Boileau s'achèvent,
Louis meurt : déjà s'élèvent
D'autres favoris des arts;
Tel le chêne de Dodone,
Près d'expirer, s'environne
De ses rejetons épars.

Ou tel, sous la zône ardente,
Le Zaïre et le Niger
Roulent leur vague abondante,
Pareille aux flots de la mer;
Si, dans les plaines fécondes,
Quelque courant de leurs ondes

Fuit, et cherche un lit nouveau,
Un second fleuve commence,
Qui verse une nappe immense,
Digne encor de son berceau.

Ainsi le riche héritage
Laissé par des morts fameux
Diversement se partage
A de grands hommes comme eux :
Bossuet peint Rome antique,
Ses mœurs et sa politique,
Sa naissance et ses progrès;
Montesquieu voit le modèle,
Et d'une esquisse immortelle
Approfondit tous les traits.

Quels grands noms, dans ma jeunesse,
Ornaient ces bords glorieux!
Là, Voltaire, en sa vieillesse,
Vint triompher à mes yeux;
Cet astre allait disparaître;
Plus d'un orage peut-être
Marqua son cours trop ardent;
Mais quels feux eut son aurore!
Et qu'on admirait encore
L'éclat de son occident!

J'entrevis l'auteur d'Émile;
Bientôt s'ouvrit son cercueil.
De Buffon au sombre asile
J'escortai le char en deuil.
Quelques esprits moins sublimes
Par des succès légitimes
Honoraient les seconds rangs;
Du goût ils ouvraient le temple,
Et me transmettaient l'exemple
De leurs maîtres expirants.

Nestor disait à la Grèce:
J'eus pour amis des héros
Qui vous passaient en sagesse,
Enfants de Sparte et d'Argos!
Sans avoir un si long âge,
J'ose tenir le langage
Du vénérable Nestor;
Que Thersite ait moins d'audace:
Des Dieux j'ai connu la race,
Pollux, Hercule et Castor!

Ne viens plus, jalouse Haine,
Devant moi les outrager;
De ton insolence vaine
Ma voix saura les venger;
Leur tombeau que tu profanes
N'a donc pu cacher leurs mânes

A tes stupides fureurs?
Que prétend ta calomnie?
Respecte au moins le génie,
Quand tu blâmes ses erreurs.

Réprime un zèle hypocrite.
Sans doute, aussi bien que toi,
Je sais l'honneur que mérite
Le grand Siècle du grand Roi;
De Corneille et de Racine
Crois-tu que l'ombre divine
Jamais daigne t'avouer?
Ton encens ne peut leur plaire,
Le Zoïle de Voltaire
N'a pas droit de les louer.

Cependant, victorieuse,
Au sommet du mont sacré,
La Satire injurieuse
Y règle tout à son gré.
C'est Marsyas qu'on admire;
C'est Apollon qu'on déchire;
La gloire a perdu ses droits;
Plein d'un orgueil imbécille,
Mévius ose à Virgile
Du goût enseigner les lois.

Le Pinde a changé de face,
Et le Vandale insolent
Au Louvre usurpe la place
Des vrais juges du talent;
Tels, quand, sous l'herbe et le sable,
Croule un temple vénérable
Que sa vieillesse a détruit,
Ses murs sont l'affreux repaire
De la rampante vipère
Et des oiseaux de la nuit.

Si quelque Muse nouvelle
Vient encor charmer Paris,
Combien je tremble pour elle!
L'Envie accourt à grands cris.
Par le monstre repoussée,
L'aimable Cymodocée
S'enfuit les larmes aux yeux;
Et sur sa lyre touchante,
Seule au désert, elle chante
L'amour, l'honneur et les cieux.

Des neuf vierges de Thespies,
La fable a dit autrefois
Que neuf rivales impies
Vinrent défier la voix;
La lutte aussitôt s'engage,
Les dieux du prochain bocage

A ce bruit sont accourus;
Par eux l'arrêt va se rendre,...
Et d'abord se font entendre
Les filles de Piérus.

Elles célèbrent la Terre,
Qui naquit avant les Dieux,
L'antique Nuit, et la guerre
Des Titans audacieux;
Elles disent Polyphème
Épouvantant le ciel même
De ses orgueilleux défis,
Et, sous une forme immonde,
Cachent le maître du monde
Dans les plaines de Memphis.

Leur voix, organe du crime,
Semble attrister l'univers,
Et l'écho du noir abîme
Applaudit à leurs concerts.
Calliope prend sa lyre,
Se lève, et de leur délire
Vengeant son père offensé,
Sous le poids d'un roc énorme
Presse la tête difforme
D'Encelade renversé.

Elle chante l'harmonie,
Les arts donnés par ses sœurs,
Et Cérès dont le génie
Fonda les lois et les mœurs;
Aux accents qu'elle profère,
Divins accents que son frère
Dans le ciel même a notés,
L'ordre, l'amour et la vie,
Et la paix, des jeux suivie,
Renaissaient de tous côtés.

Proserpine impatiente
Du Styx au jour revenait;
Érigone plus riante
De pampres se couronnait;
Minerve non moins active
Ornait de branches d'olive
Des tissus ingénieux;
Et Pan menait sur ses traces
Les Mois, les Jours et les Grâces
Dans un cercle harmonieux.

Les Muses sont couronnées,
Pan leur adjuge le prix;
Leurs rivales obstinées
Le réclament à grands cris.
C'en est trop, disent les Muses:
Les Piérides confuses

Soudain ont changé de traits,
Et, sous un double plumage,
Font, de leur aigre ramage,
Frémir encor les forêts.

Aujourd'hui les Piérides
Ont de nombreux successeurs,
Et, pour ces âmes arides,
Calliope est sans douceurs;
Le goût faux qui les égare
Préfère un accord barbare
A des concerts immortels;
Et les Muses ingénues,
Errant partout méconnues,
N'ont plus d'ombrage et d'autels.

Venez, nobles fugitives,
Mes berceaux vous sont ouverts;
Ici, sur d'aimables rives,
Naissent les fleurs et les vers.
Chantez : mon oreille écoute.
Je suis peu digne, sans doute,
De répéter vos chansons;
Mais, sous ces ombres secrètes,
De vos dignes interprètes
On respecte les leçons.

De Virgile, ainsi, dans Rome,
Quand le goût s'était perdu,
Silius à ce grand homme
Offrait un culte assidu;
Sans cesse il nommait Virgile;
Il venait, loin de la ville,
Sur sa tombe le prier;
Trop faible, hélas! pour le suivre,
Du moins il faisait revivre
Ses honneurs et son laurier.

Courbevoie.



LES

EMBELLISSEMENTS DE PARIS.

ODE.

1812.

Fille du ciel, ô Mnémosine,
Qui, dans les lieux inhabités,
Te plais à chercher la ruine
Et des palais et des cités;
Seule, parmi de vieux décombres,
De grands tombeaux, d'illustres ombres,
On te voit errer tout en pleurs;
Et là, sur des cendres muettes,
Tu dictas souvent aux poëtes
Un chant de gloire et de douleurs.

O toi, dont la vaste pensée
Embrasse un si long souvenir,
Pourquoi d'une grandeur passée
Veux-tu toujours t'entretenir?

Regrette moins ces cités fières
Qui, sous le sable et les bruyères,
Cachent leurs monuments épars;
Console-toi! déjà la France
A vu renaître l'espérance
D'un second règne pour les arts.

Eh quoi! des merveilles lointaines
Le voyageur toujours épris,
A grands frais, de Thèbe et d'Athènes
Visite les doctes débris;
Il part, et sa ville natale
Près des chefs-d'œuvre qu'elle étale
N'a pas le droit de l'arrêter!
Beaux Arts! il cherche vos vestiges,
Et nous qu'entourent vos prodiges,
Nous oublirions de les chanter!

Près d'un fleuve aux ondes fertiles
Assise depuis deux mille ans,
Lutèce régnait sur les villes
Par les mœurs et par les talents:
De ses murs que l'Europe admire,
Memphis, Babylone et Palmire,
N'égalent point l'immensité;
Toutefois, l'œil qui les embrasse
Y reconnaît encor la trace
De leur grossière antiquité.

Jardins, palais, nobles portiques,
Vous rougissiez depuis longtemps
Qu'un amas de huttes gothiques
Cachât vos aspects éclatants;
Vieux temple qui touche les nues,
Que de plus larges avenues
Montrent au loin tes doubles tours;
Reparais, façade élégante,
Colonne où la feuille d'acanthe
S'égare en flexibles contours!

Des monuments qui rajeunissent
L'œil voit mieux l'antique beauté;
Le quai s'étend; des ponts unissent
Les détours du fleuve dompté;
Ces lions, aux gueules béantes,
Versent en cascades bruyantes
L'eau qui rafraîchit nos remparts;
Et les Naïades généreuses,
Penchant des urnes plus nombreuses,
Ont accouru de toutes parts.

L'aqueduc aux savantes voûtes
Abreuve la vaste cité;
De longs canaux par mille routes
Promènent la fécondité;
Tel, dans une enceinte profonde,
Un grand lac, merveille du monde,

Errait aux plaines d'Osiris;
Tel, du fond des plaines latines,
Jusqu'au sommet des sept collines
Arrivait le fleuve surpris.

Suis-je en ces temps que peint Virgile,
Alors que la fière Didon,
Encourage un peuple docile
A construire une autre Sidon?
Dans les airs un temple s'achève;
De la terre un palais s'élève;
Là, se creuse un port spacieux;
Et de Tyr la riche héritière,
En menaçant l'Afrique entière,
Porte sa tête dans les cieux.

Dressez les portes triomphales,
Taillez les marbres de Paros,
Artistes! que vos mains rivales
Y gravent les traits d'un héros.
L'airain conquis fond et bouillonne,
Déjà s'érige la colonne
Qui redit nos travaux guerriers:
Cédez, obélisques de Rome,
Et qu'à l'aspect d'un plus grand homme,
Trajan abaisse ses lauriers!

Sont-ce là ces places désertes
Que de leurs débris entassés
Naguère encore avaient couvertes
L'airain, les marbres fracassés?
Un peuple ingrat, en ces lieux mêmes,
Des sceptres et des diadêmes
Foulait aux pieds l'honneur flétri;
A mes yeux sa fureur grossière
Osa traîner dans la poussière
L'image même de Henri.

O douleur! le sujet fidèle
Déplore en vain ces attentats;
Si quelque larme le décèle,
Des brigands jurent son trépas;
Seul, à leur troupe sacrilége
Il vient, quand l'ombre le protége,
Dérober ces restes pieux,
Et les porte au toit solitaire,
Où vit le culte héréditaire
Des bons rois chers à ses aïeux.

Enfin de ce règne barbare
Loin de nous l'opprobre s'enfuit,
La main d'un grand homme répare
Ce que le crime avait détruit;
Vainqueur des tempêtes civiles,
Il rend les pompes à nos villes,

Aux lois leur glaive tout-puissant,
Et, sous le poids de ses trophées,
De nos discordes étouffées
L'hydre se tait en frémissant.

La Victoire en habits de fête,
Au bruit de l'hymne martial,
Le montre au peuple, et sur sa tête
Attache le bandeau royal;
Les Arts épris de ses merveilles,
Sous un dais parsemé d'abeilles,
Couronnent son front triomphant;
Revenez, Muses effrayées,
Son aigle, aux ailes déployées,
Et vous protége et vous défend.

A sa voix marchent vers nos rives
Nos invincibles légions,
Traînant les dépouilles captives
Et l'or de trente nations.
On t'apporte, France immortelle,
Ces dieux, enfants de Praxitèle,
Le premier prix de tant d'exploits,
Et tous ces trésors du génie
Qui passeront de l'Ausonie
Chez un nouveau peuple de Rois.

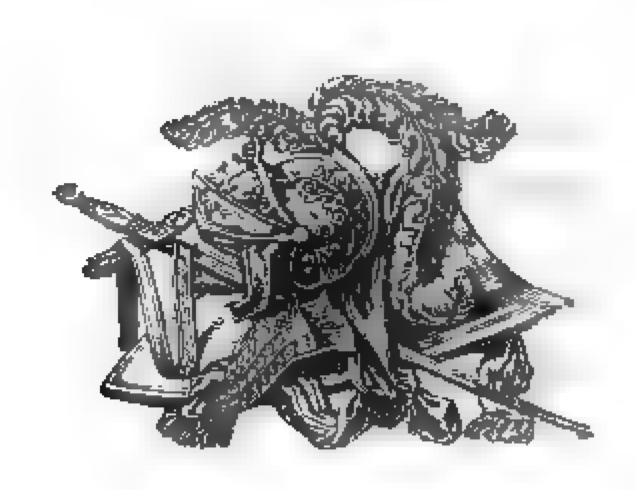
Agrandis-toi, superbe Louvre,
Reçois ces dons victorieux;
De la ruine qui te couvre
Sors et renais plus glorieux;
De tes murs, orgueil de la Seine,
Dix rois n'ont ébauché qu'à peine
Les créneaux déjà vieillissants;
Et, pour la gloire de notre âge,
Un seul finit ce long ouvrage
Qu'ils commencèrent trois cents ans.

Malheur à ces chantres profanes,
A ces flatteurs qui trop souvent
Des rois morts insultent les mânes,
Pour louer un prince vivant!
Aux yeux de Napoléon même,
J'honorerai ton diadême,
Monarque illustre! O grand Louis!
Ta gloire encor nous environne,
Et les rayons de ta couronne
Soixante ans nous ont éblouis.

Mais, si ton trône est le partage
D'un héros craint de toutes parts,
Qui joignit à ton héritage
Des Martels les sceptres épars;
Si, changeant à son gré l'Europe,
De l'Elbe aux mers de Parthénope,

Ce héros étendit sa loi;
Sans accuser ton ombre auguste,
Louis, permets que je sois juste
Pour un guerrier plus grand que toi.

Heureux si les muses divines
Sous lui reprenaient leur essor;
Si des Boileaux et des Racines
A sa cour habitaient encor!
Hélas! on a perdu leur trace;
Des Pradons qui tiennent leur place
L'orgueil stupide s'est accru;
Homère chantait les Achilles;
Et nous n'avons que des Chériles,
Quand Alexandre a reparu.



ODE

SUR LA DESTRUCTION

DU CHATEAU DE COLOMBE.

O chûte! ô perte irréparable!
J'entends gémir Colombe en deuil :
Tu tombes, Château vénérable
Qui de nos champs étais l'orgueil!
Lorsque, fier de son opulence,
Le mois qui nait sous la Balance
Des soleils hâte le déclin,
Lorsqu'au jour la nuit est égale,
Quittant sa robe rectorale,
Ici vivait le bon Rollin.

Dès l'aurore, en ces bois rustiques,
Il méditait en liberté,
Feuilletant des tômes antiques
Épars sans ordre à son côté;
Près d'Homère, et non loin d'Horace,
Plutarque avait toujours sa place

Entre ses livres favoris,
Et sa laborieuse adresse
Des fleurs de Rome et de la Grèce
Formait le miel de ses écrits.

D'Asfeld et lui dans cette plaine,
Occupés de graves discours,
Cherchaient les rives où la Seine
Vers le couchant poursuit son cours;
Là, du creux d'une étroite voie
Qui se recourbe et se reploie
Jusqu'à ces flots, d'îles semés,
Dans leur course ils venaient peut-être
Errer près du manoir champêtre
Dont mes dieux Lares sont charmés.

Sage Rollin! dans ces prairies,
Sur ces bords que tu vins fouler,
Jusqu'à moi de tes mœurs chéries
Le parfum semble s'exhaler.
Je goûte aussi la solitude,
La paix du cœur, la douce étude,
Les vieux auteurs grecs et romains;
Oh! que ne puis-je, à la jeunesse,
Et du goût et de la sagesse
Enseigner aussi les chemins!

Du moins, par un dernier hommage,
Je veux, dans ta maison des champs,
M'environner de ton image
Et de tes exemples touchants;
Hélas! sous la hache odieuse,
Cette retraite studieuse
A donc perdu ses frais abris!
Ta mémoire en est effacée,
Et seul, ici, de ta pensée
Je m'entretiens sur leurs débris.

Malheur à la horde sauvage
Qui, dans nos champs et nos cités,
Le fer en main, court, et ravage
Nos monuments les plus vantés!
Vous n'êtes plus, lieux romanesques,
Fiers créneaux, ponts chevaleresques,
Magiques tours, vastes forêts!
Qu'a-t-on fait des pieux asiles,
Où Bruno, de moissons fertiles
Couvrit les rocs et les marais?

Aux murs croulants des basiliques,
Et des palais et des châteaux,
Les arts demandent les reliques
De leurs chefs-d'œuvre les plus beaux;
On brise les urnes funèbres;
La France de ses morts célèbres

Cherche en vain le reste ignoré;
Et notre oubli, comme un blasphème,
Les vient frapper dans le lieu même
Que leurs vertus ont honoré.



ODE.

1812.

Pâtre grossier ! crains la vengeance
Du Dieu qui garde mon enclos.
Quoi ! de ces plants à peine éclos
Tes mains flétrissent l'espérance !
Fuis, ou le Dieu trop irrité,
De cette verge qu'il balance,
Va punir ta témérité.

Cérès à nos aïeux sauvages
A-t-elle en vain donné des lois ?
Jadis elle assurait nos droits
En séparant nos héritages ;
Et les pacifiques mortels,
Sur la borne exempte d'outrages,
De Terme encensaient les autels.

En montrant ces pierres sacrées,
Terme écartait de son chemin
Les brigands à l'avide main,
Et la chèvre aux dents acérées ;

Il gardait Flore aux dons naissants,
Vertumne aux couleurs bigarrées,
Bacchus aux pampres jaunissants.

O changement! ô brigandage!
Les champs partout sont violés.
La Dryade aux bras mutilés
Déplore son antique ombrage;
Et, par des chants pleins de douceur,
Philomèle, au fond du bocage,
N'a pu désarmer le chasseur.

Où sont les poétiques fables
Qui sous l'arbre enfermaient des Dieux,
Et par un culte ingénieux
Rendaient les bois inviolables?
Le brigand, saisi de remord,
En frappant des troncs vénérables,
D'Erisichton craignait le sort.

Vante-nous, moderne Sagesse,
Les abus par toi corrigés;
Quand tu détruis nos préjugés,
Nos mœurs s'abrutissent sans cesse.
Grands précepteurs des nations,
De vos lois que peut la faiblesse?
Ah! rendez-nous les fictions!

Courbevoie.

ODE.

1812.

Au bout de mon humble domaine,
Six tilleuls au front arrondi,
Dominant le cours de la Seine,
Balancent une ombre incertaine
Qui me cache aux feux du midi.

Sans affaire et sans esclavage,
Souvent j'y goûte un doux repos;
Désoccupé comme un sauvage
Qu'amuse auprès d'un beau rivage
Le flot qui suit toujours les flots.

Ici, la rêveuse Paresse
S'assied les yeux demi-fermés,
Et, sous sa main qui me caresse,
Une langueur enchanteresse
Tient mes sens vaincus et charmés.

Des feuillets d'Ovide et d'Horace
Flottent épars sur ses genoux;

Je lis, je dors, tout soin s'efface,
Je ne fais rien, et le jour passe;
Cet emploi du jour est si doux!

Tandis que d'une paix profonde
Je goûte ainsi la volupté,
Des rimeurs dont le siècle abonde
La muse toujours plus féconde
Insulte à ma stérilité.

Je perds mon temps s'il faut les croire,
Eux seuls du siècle sont l'honneur,
J'y consens : qu'ils gardent leur gloire,
Je perds bien peu pour ma mémoire,
Je gagne tout pour mon bonheur.

Courbevoie.



ODE.

1812.

Mes bosquets sont flétris : l'oiseau les abandonne
Pour de plus doux climats ;
Plus de chants, tout est mort : déjà l'humide automne
Ramène les frimas.

Sans cesse, au gré des vents, sa couronne effeuillée,
Voltigeant dans les bois,
Va laisser sans honneur la tête dépouillée
Du neuvième des mois.

Chers Pénates des champs, il faut donc pour la ville
M'exiler loin de vous !
O Dieux, qui m'accordiez un sommeil si facile
Et des rêves si doux !

Las de ces hauts emplois que suit toujours la haine,
Et de soins accablé,
Tous les soirs, je venais vous confier ma peine,
Et j'étais moins troublé.

Vos fronts toujours sereins calment l'inquiétude,
L'aimable paix vous suit,
Et prolonge à vos pieds les veilles de l'étude
Qu'effarouche le bruit.

Hélas! l'ordre est venu de quitter ma retraite
Pour le pompeux séjour,
Où l'ennui, compagnon de la morne étiquette,
Siége en habit de cour.

Au Conseil, au Sénat, un sinistre message
M'assigne pour demain,
Et déjà la Sottise assiége mon passage,
Des placets à la main.

Par d'obscurs délateurs, plus méchants que Narcisse,
Mes pas sont épiés;
Si j'évite l'écueil, un nouveau précipice
Se creuse sous mes pieds.

Oh! qu'on vante à bon droit la sagesse d'Horace!
J'aurais dû l'imiter:
Auguste en son palais lui propose une place,
Et ne peut le tenter.

Horace, pour tout bien, veut quelques frais ombrages
Et le bord d'un ruisseau;

sur la grande mer, toujours grosse d'orages,
J'ai lancé mon vaisseau.

s vint à la cour, dit le bon La Fontaine,
Un berger du vieux temps;
noircit sa candeur, il dit adieu sans peine
Aux palais éclatants;

e crois. Sur le seuil, il reprit sa musette;
Faut-il un autre bien?
'ortune! à ce prix mon âme est satisfaite,
Tout le reste n'est rien.

Courbevoie.



CONTRE

LES VISITES IMPORTUNES.

Lorsque de mon hameau j'ai repris le chemin,
Je ferme aux indiscrets ces rustiques demeures,
Où l'Étude rêveuse, un livre dans la main,
Met à profit toutes mes heures.

Près d'elle est Harpocrate, assidu surveillant,
Qui, le doigt appuyé sur sa lèvre immobile,
Chasse le peuple auteur et l'essaim turbulent
Des nouvellistes de la ville.

Le silence a pour moi d'ineffables douceurs;
C'est quand tout est muet qu'un Dieu parle au poëte;
Ne me croyez pas seul : la troupe des neuf sœurs
Vient se jouer dans ma retraite.

Du silence entourés, Pythagore et Platon
Jadis ont entendu la voix de leur génie,
Et les sept lyres d'or, qui, variant leur ton,
Des Cieux composent l'harmonie.

omme eux, je ne vis plus qu'en un monde enchanté :
lu'aucun bruit au dehors n'interrompe mes veilles!
ır un songe divin dans l'Olympe emporté,
Scipion vit moins de merveilles.

u fond des antres sourds, des bois mystérieux,
'our méditer ses vers Apollon se retire:
l écarte avec soin le faune curieux,
Et la bacchante et le satyre.

'rofanes! taisez-vous, et fuyez loin de lui;
'raignez, en l'approchant, un trop juste anathême:
e cantique immortel qu'il prépare aujourd'hui
Réjouira Jupiter même.

Courbevoie.



LA VIEILLESSE.

ODE.

Quand des prés l'herbe est fanée,
Quand les bois n'ont plus d'abris,
La vieillesse de l'année
Plaît encor dans ses débris;
Le sein profond de la terre
Sous le froid qui le resserre
Concentre alors ses chaleurs,
Et l'hiver, chargé de rides,
De ses dépouilles arides
Nourrit le germe des fleurs.

Tel est l'emblême du sage
Qui, dans l'arrière-saison,
Par un long apprentissage
Sut affermir sa raison;
Des erreurs désabusée,
Son âme n'est point usée
Dans un corps presque détruit;
Ses mœurs instruisent le monde,
Et leur semence féconde
A jamais se reproduit.

Ses exemples honorables
Par ses fils sont imités;
Ses paroles vénérables
Sont l'oracle des cités;
Je ne sais quel Dieu l'inspire;
Ses conseils ont plus d'empire
Mûris sous ses cheveux blancs;
C'est Hécla, blanchi de neige,
Qui, sous l'hiver qui l'assiége,
Vomit des fleuves brûlants.

Vieillards, qu'on rende à votre âge
Des honneurs religieux;
Malheur à qui vous outrage!
Il outrage aussi les Cieux.
A vos lèvres instructives
Les siècles de leurs archives
Ont confié le trésor;
Parlez, et qu'on soit docile;
Jadis le superbe Achille
Se taisait devant Nestor.

Ma jeunesse m'est ravie,
Le soir des ans m'apparaît,
Mais le déclin de la vie
N'est point pour moi sans attrait;
O que Tullius m'enchante,
Alors que sa voix touchante

Fait parler ce vieux Romain,
Qui, vers le dernier asile
Descendant d'un pas tranquille,
Cueille des fleurs en chemin!

Ces fleurs sont la paix de l'âme,
La santé, fille des mœurs,
Le travail dont le dictame
Guérit nos sombres humeurs;
Doux travail! Muses propices!
On brave sous vos auspices
Le sort, l'âge et les revers;
Jusqu'à ma dernière aurore,
Venez me bercer encore
Au bruit des chants et des vers.

Le temps, mieux que la science,
Nous instruit par ses leçons;
Aux champs de l'expérience
J'ai fait de riches moissons;
Comme une plante tardive,
Le bonheur ne se cultive
Qu'en la saison du bon sens;
Et, sous une main discrète,
Il croîtra dans la retraite
Que j'ornai pour mes vieux ans.

Sous l'ardente canicule
Le soleil plus irrité
De la sève qui circule
Échauffe l'activité ;
Mais l'eau tarit, l'herbe expire,
L'homme avec peine respire
Une lourde exhalaison ;
Et des plaines sulfureuses
Montent ces foudres nombreuses
Sous qui tremble l'horizon.

L'ombre vient et nous ramène
La Déesse au front changeant,
Dont le Silence promène
Les coursiers aux pieds d'argent ;
La campagne reposée
Du jour pur de l'Élysée
Semble réfléchir les traits,
Et, sous la clarté paisible,
Le firmament plus visible
Développe ses secrets.

Ainsi, sur notre vieillesse
Luit un astre aux doux rayons,
Dont le calme éteint l'ivresse
Des bruyantes passions ;
Je te suis, Phare céleste !
Le court chemin qui me reste

N'est pas éloigné du port ;
Et j'accepte les présages
De ce long jour sans nuages
Qui commence après la mort.



ODE.

Où vas-tu, jeune Beauté?
Bientôt Vesper va descendre;
Dans cet asile écarté
La nuit pourra te surprendre;
Du haut d'un tertre lointain,
J'ai vu ton pied clandestin
Se glisser sous la bruyère:
Souvent ton œil incertain
Se détournait en arrière.

Mais ton pas s'est ralenti,
Il s'arrête, et tu chancelles;
Un bruit sourd a retenti,
Tu sens des craintes nouvelles:
Est-ce un faon qui te fait peur?
Est-ce la voix de ta sœur
Qui t'appelle à la veillée?
Est-ce un faune ravisseur
Qui soulève la feuillée?

Dieux! un jeune homme paraît,
Dans ces bois il suit ta route,
T'appelant d'un doigt discret
Au plus épais de leur voûte;

Il s'approche, et tu souris ;
Diane sous ces abris
Dérobe son front modeste :
Un doux baiser t'est surpris,
Les bois m'ont caché le reste.

Pan, et la Terre, et Sylvain,
En ont pu voir davantage ;
Jamais ne s'égare en vain
Une nymphe de ton âge ;
Les zéphirs ont murmuré,
Philomèle a soupiré
Sa chanson mélodieuse ;
Le ciel est plus azuré,
Vénus est plus radieuse.

Nymphe aimable, ah! ne crains pas
Que mon indiscrète lyre
Ose flétrir tes appas
En publiant ton délire ;
J'aimai : j'excuse l'amour ;
Pars sans bruit : qu'à ton retour
Nul écho ne te décèle,
Et que jusqu'au dernier jour
Ton amant te soit fidèle !

Si, perfide à ses serments,
Hélas! il devient volage,

Du cœur je sais les tourments,
Et ma lyre les soulage;
Je chanterai dans ces lieux :
Des pleurs mouilleront tes yeux
Au souvenir du parjure,
Mais ces pleurs délicieux
D'amour calment la blessure.



A UN PÊCHEUR.

ODE.

Pêcheur, qui des flots de la Seine
Vers Neuilly remontes le cours,
A ta poursuite toujours vaine
Les poissons échappent toujours.

Tu maudis l'espoir infidèle
Qui sur le fleuve t'a conduit,
Et l'infatigable nacelle
Qui t'y promène jour et nuit.

Des deux pêcheurs de Théocrite
Ton sommeil t'offrit le trésor;
Hélas! désabusé trop vite,
Tu vois s'enfuir le songe d'or.

Ici, rêvant sur ma terrasse,
Je n'ai pas un sort plus heureux:
J'invoque la muse d'Horace,
La muse est rebelle à mes vœux.

Jouet de son humeur bizarre,
Je dois compatir à tes maux;
Tiens, que ce faible don répare
Le prix qu'attendaient tes travaux.

La nuit vient : vers le toit champêtre
D'un front gai reprends ton chemin,
Dors content : tes filets peut-être
Sous leur poids fléchiront demain.

Demain peut-être, en cet asile,
Au chant de l'oiseau matinal,
Mon vers coulera plus facile
Que les flots purs de ce canal.

Courbevoie.



SUR UN ARBUSTE MOURANT.

ODE.

1813.

J'ai donc en vain prié les Dryades voisines,
Leur faveur t'abandonne, ô mon cher Arbrisseau !
Tu languis desséché dans tes frêles racines,
En vain de tous mes soins j'entourai ton berceau.

Vers les ehamps du soleil, où tu laissas tes frères,
Un instinct douloureux te rappelle toujours;
Tel un enfant expire en des mains étrangères,
Quand du lait maternel il perdit le secours.

Cependant, des hivers je t'épargnai l'outrage,
Moi-même de tes bras je dirigeai l'essor :
Dans tes premières fleurs que j'aimais mon ouvrage !
Les filles d'Hespérus soignaient moins leur trésor.

Tu naissais, et déjà, sous ton ombre future,
En espérance assis, je rêvais enchanté;
Ma fille, comme moi chérissant ta verdure,
T'eût dit après ma mort : Mon père t'a planté.

es regrets ! tes feuilles passagères,
ord du froid Léthé vont embellir ses eaux ;
harme encor te suit, et les ombres légères
ront à glisser sur tes pâles rameaux.

Courbevoie.



SUR LA MORT

D'UN ENFANT ET D'UN VIEILLARD

Dont on faisait les funérailles le même jour.

Quel funèbre concours au saint lieu se rassemble?
La cloche en sons plaintifs attriste le hameau :
Un vieillard, un enfant, aujourd'hui vont ensemble
Se rejoindre au tombeau.

L'un finit à cinq mois sa courte destinée,
L'autre fut le Nestor des pâtres d'alentour :
De neuf fois dix hivers allongés d'une année
Il compta le retour.

De l'asile des morts tous deux prennent la route,
La bière aux flancs étroits suit le large cercueil;
Une femme est auprès, elle est mère sans doute,
On le voit à son deuil.

Son aïeul et son fils ont perdu la lumière,
Son vieux aïeul au moins a rempli son destin;

it quand il eut vidé la coupe toute entière,
Qu'il sortit du festin.

s, ô douleur! son fils, sa première espérance,
uvrit les yeux au jour que pour les refermer;
hel, détrompe-toi! ce qui fait ta souffrance
Doit plutôt la calmer.

ı fils peut-être échappe à des peines amères;
ɜ tard au sort commun il était réservé;
t-être les combats, détestés par les mères,
Te l'auraient enlevé.

-il des passions évité le délire?
ɜ le voyage est long, plus il est dangereux;
lait homme enfin, et quel homme a pu dire:
Mes jours furent heureux.

s-tu ce voile blanc, pur comme l'innocence?
bonheur de ton fils il te donne la foi;
cet ange nouveau l'invisible présence
Veille à jamais sur toi.

'importe, sous la tombe, à des os en poussière,
voir compté le cours d'un siècle ou d'un soleil?
enfants, des vieillards, au bout de la carrière,
Ici l'âge est pareil.

Le chêne, trois cents ans, voit reverdir sa tête,
Mais des traits de la foudre il fut souvent noirci;
C'est au souffle du Nord, aux coups de la tempête
Que son tronc s'est durci.

La rose n'a qu'un jour, mais l'amoureuse aurore
En recueille avec soin les parfums précieux,
Et le dernier encens que la fleur donne encore
S'exhale vers les cieux.



SUR UN BUSTE DE VÉNUS

PLACÉ DANS MON CABINET.

ODE.

1813.

Loin de nous, Censeur hypocrite
Qui blâmes nos ris ingénus!
En vain le scrupule s'irrite,
Dans ma retraite favorite
J'ai mis le buste de Vénus.

Je sais trop bien que la volage
M'a sans retour abandonné;
Il ne sied d'aimer qu'au bel âge;
Au triste honneur de vivre en sage
Mes cheveux blancs m'ont condamné.

Je vieillis; mais est-on blâmable
D'égayer la fuite des ans?
Vénus, sans toi rien n'est aimable;
Viens de ta grâce inexprimable
Embellir même le bon sens.

L'illusion enchanteresse
M'égare encor dans tes bosquets;
Pourquoi rougir de mon ivresse?
Jadis les Sages de la Grèce
T'ont fait asseoir à leurs banquets.

Aux graves modes de ma lyre
Mêle des tons moins sérieux;
Phébus chante, et le ciel admire!
Mais, si tu daignes lui sourire,
Il s'attendrit et chante mieux.

Inspire-moi ces vers qu'on aime,
Qui, tels que toi, plaisent toujours;
Répands-y le charme suprême
Et des plaisirs, et des maux même,
Que je t'ai dus dans mes beaux jours.

Ainsi, quand, d'une fleur nouvelle,
Vers le soir l'éclat s'est flétri,
Les airs parfumés autour d'elle
Indiquent la place fidèle
Où le matin elle a fleuri.

Courbevoie.



\ SOCIÉTÉ SANS LA RELIGION.

ODE.

1813.

·ends, ô Lyre d'or, cette grave harmonie
n'altèrent jamais de la tendre Ionie
Les modes languissants;
, dont jadis Platon, le maître du Lycée,
r bâtir la Cité qu'enfantait sa pensée,
Invoqua les accents!

ne présides point aux fêtes, aux mystères
:e Dieu turbulent traîné par des panthères
Et des tigres vaincus,
ınd, le tyrse à la main, une folle prêtresse
dit, et sur les monts promenant son ivresse,
Hurle, et chante Iacchus.

repousses le bruit des profanes orgies,
ne fais point gémir des molles élégies
Les honteuses douleurs;
·s s'éveille à tes sons, il s'arme; et Cythérée,
ınt un cri d'effroi, tombe désespérée
Sur sa couche de fleurs.

Du trépied delphien tu redis les oracles,
La savante Dodone annonça tes miracles
Jusqu'en ses antres sourds;
Tu diriges le chœur des nymphes innocentes,
Des neuf sœurs d'Apollon et des Grâces décentes
Qui les suivent toujours.

Quand ta voix retentit, Lyre majestueuse,
Des sens désordonnés l'ardeur tumultueuse
Cède au frein du devoir;
Seule, tu peux calmer les fureurs populaires,
Et du sceptre royal, des faisceaux consulaires,
Maintenir le pouvoir.

O! si du genre humain tu charmais la jeunesse,
Si des âges grossiers tu formais la rudesse
Aux plus douces vertus,
Quand des âges polis s'épuisa l'énergie,
Ose encor ranimer la sombre léthargie
Qui les tient abattus.

Jadis fondés par toi, les empires chancèlent;
D'un germe destructeur en tous lieux se décèlent
Les signes trop certains;
Je ne sais quelle force aveugle et redoutable
Pousse les nations au terme inévitable
Marqué pour leurs destins.

filles de Cybèle autrefois la première,
urope était l'amour, la gloire et la lumière
De cent peuples domptés;
parlait en reine, et ses sœurs elles-mêmes
ıiliaient l'orgueil de leurs trois diadêmes
Devant ses volontés.

mœurs et des talents mère active et féconde,
s la paix, dans la guerre, elle étonna le monde
Par ses nobles travaux;
:lat de trois mille ans doit-il donc se détruire?
e siècle appauvri ne peut-il reproduire
De grands hommes nouveaux?

consulté l'histoire, et j'ai vu la Fortune,
: royaumes divers, de leur chute commune
Fixer le dernier jour;
ıt meurt, mais tout renaît, et quand un peuple expire,
Dieu qui l'anima passe en un autre empire
Qui s'élève à son tour.

ı'est plus maintenant un seul trône qui tombe,
ı'est plus un seul peuple entraînant dans sa tombe
Et les lois et les arts;
t la société que le temps a minée,
ıui, d'un dernier coup enfin déracinée,
Croule de toutes parts.

De ce désordre affreux qui dira l'origine ?
Par qui fut envoyé cet esprit de ruine
Qui vint fondre ici-bas ?
Et comment voyons-nous tant de rois en démence
Jouer, comme un homme ivre, au bord du gouffre immense
Ouvert devant leurs pas ?

C'est qu'on a négligé les antiques maximes,
C'est que des passions tous les freins légitimes
Sont brisés par le temps ;
C'est qu'on abandonna cette ancre protectrice,
Par qui la Foi divine a fixé le caprice
De nos vœux inconstants.

Sur la religion les cités s'établissent,
Et partout, des cités, où ses lois s'affaiblissent,
Le déclin est venu ;
L'excès des maux succède à l'excès des blasphèmes,
Et le sage et le fort tombent frappés eux-mêmes
D'un délire inconnu.

Oui : dès que notre main, par l'orgueil égarée,
Voulut toucher la pierre éternelle et sacrée,
Fondement des états,
L'édifice à grand bruit en trembla jusqu'au faîte,
Et l'effroi de sa chute a fait courber la tête
Des plus fiers potentats.

utel tombe, et les mœurs, bientôt anéanties,
garantissent plus des vieilles dynasties
Le sceptre méprisé;
sort des souverains un vil sénat décide,
le Cromwell encor le poignard régicide
Est contre eux aiguisé.

rs du cœur humain s'ouvrent les noirs abîmes;
-même il ignorait qu'il cachât tant de crimes
Dans ses plis tortueux;
quand de ses progrès la raison s'est vantée,
rgueilleuse raison recule épouvantée
De ses fruits monstrueux.

is! plus de bonheur eût suivi l'ignorance!
nonde a payé cher la douteuse espérance
D'un meilleur avenir;
mourut Pélias, étouffé par tendresse
s les vapeurs du bain dont la magique ivresse
Le devait rajeunir.

-ce assez de fureurs? Est-ce assez de vertiges?
u'à quand suivrons-nous les coupables vestiges
De nos maîtres pervers?
ipe enfin l'erreur de leur fausse science,
iens sous ta tutelle, ô sage expérience,
Replacer l'univers.

Ne reverrons-nous point des poètes, des sages,
Sortant de leur retraite, ainsi qu'aux premiers âges,
Pour sauver les humains?
L'Orient ou le Nord sera-t-il leur patrie?
Viendront-il des forêts où la docte Égérie
Instruisait les Romains?

Les Numa ne sont plus, Égérie est muette;
Du haut de la montagne il n'est plus de prophète
Qui parle aux nations;
Ces feux qui descendaient de la céleste voûte,
Tous ces phares que l'homme implorait dans sa route,
Ont caché leurs rayons.

Heureux qui, dans ses vers, sous un règne tranquille,
Du fils d'un Pollion pourrait, comme Virgile,
Annoncer les bienfaits,
Et qui, des demi-dieux ressuscitant la race,
Sous les pas de Thémis abolirait la trace
D'un siècle de forfaits!

Près d'un berceau royal, espérance du monde,
Amalthée à ma voix, de sa corne féconde
N'ouvre point le trésor;
Cumes ne revient point, sur un ton magnifique,
Célébrer le retour de ce Dieu pacifique
Qui tient un sceptre d'or.

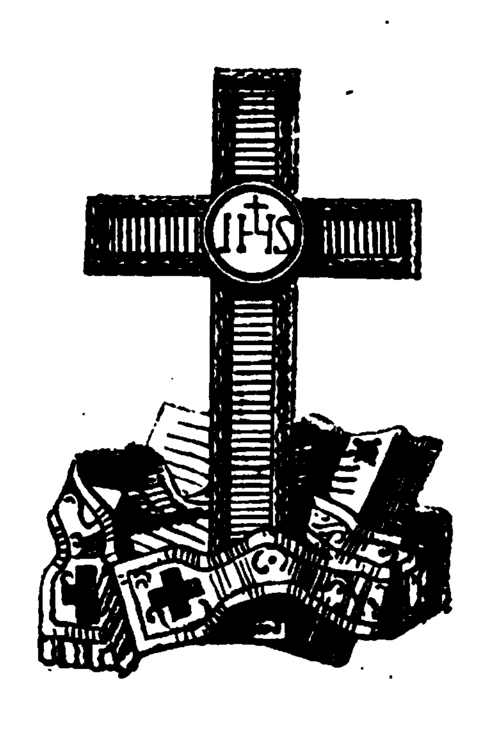
d'un astre ennemi signalé l'inclémence,
ois l'âge de fer qui pour nous recommence,
Et j'en frémis d'horreur;
redit des géants la révolte insensée,
l'un second cahos la terre menacée
Par le ciel en fureur.

ıme ceux de la mort mes accents sont sinistres;
ıpez votre sommeil, peuples, rois et ministres,
Écoutez et tremblez!
x qui ne croiront pas la Muse qui m'inspire,
débris de l'autel, du trône et de l'empire
Tomberont accablés.

marais infernaux quand la peste exhalée
porté dans l'Attique, autrefois désolée,
Ses ravages impurs,
ènes prodigua l'encens des sacrifices,
calmant les enfers, vit des Dieux plus propices
Revenir dans ses murs.

théisme effronté, peste encore plus fatale,
ju'en sa source même infectant la morale,
Fit des maux plus affreux;
: la Religion vienne épurer la terre,
changeant les humains, désarme le tonnerre
Prêt à fondre sur eux.

Cèdre antique, planté par une main divine,
Dont les vents ennemis ébranlaient la racine,
Relève un front vainqueur,
Et, jusque dans les Cieux, va chercher la rosée
Qui doit renouveler de ta sève épuisée
La première vigueur !



LA PROPHÉTESSE GAULOISE.

ODE.

1814.

L'ombre fuit, Hésus se révèle,
Il descend sous l'arbre sacré,
Et l'éclat de l'aube nouvelle
Blanchit la cîme par degré;
Aux armes! la victoire est sûre,
J'en crois ce fruit, heureux augure
Que la faux d'or mit dans mes mains;
Prends ta course, ô Peuple invincible!
Et fais mentir, s'il est possible,
Les vieux oracles des Romains.

Telle, sous l'ombre d'un grand chêne,
D'où tonnait sa magique voix,
Chantait, le front ceint de verveine,
La Prophétesse des Gaulois;
Brennus, d'un air plein d'assurance,
L'écoute, et voit en espérance

Fléchir les Alpes sous ses pas;
Il craint peu leur cime escarpée,
Et son impatiente épée
Frémit, avide de combats.

Oui, criait l'auguste prêtresse,
Aux armes! le Ciel a parlé.
Qu'entends-je? Quels cris de détresse
Frappent le Tibre désolé?
Des hauts sommets du Janicule
Romulus nous voit, et recule;
Notre aspect l'a frappé d'horreur;
Et les flancs gonflés de rapines,
Sa louve, au creux des sept collines,
Cache sa honte et sa terreur.

Brennus, le monde est au plus brave,
Il est le prix des grands exploits;
Partout le lâche fut esclave,
Le fer est l'arbitre des lois.
Le captif en vain se soulève,
Et contre les arrêts du glaive
Réclame un impuissant traité;
La force commande à la terre;
Hésus, par la voix du tonnerre,
Dicte en grondant sa volonté.

Par delà ces roches de glace,
De tes vaillantes légions

La Fortune appelle l'audace
Vers de plus belles régions;
Là, sous les feux d'un ciel propice,
Le riche coteau se tapisse
De cet arbuste précieux
Qui, d'une grappe toujours pleine,
Verse un nectar qu'égale à peine
L'hydromel choisi pour nos Dieux.

Rapporte-leur de l'Italie
Ce trésor dont ils sont jaloux,
Répands sur la Gaule embellie
Les bienfaits d'un soleil plus doux;
Que notre sol se fertilise,
Que sur les monts voisins d'Alise[1]
Flottent les pampres verdoyants :
Brennus, par d'utiles conquêtes,
Rends plus beaux les jours de nos fêtes,
Rends nos automnes plus riants.

Le chêne croît sur nos rivages,
Le chêne aux bras couverts de nœuds,
Colonne des temples sauvages
Où de loin s'adressent nos vœux;
Il est l'emblème de la force,
Mais, de son indomptable écorce,

[1] *Alesia* ou *Alexia*, une des villes les plus considérables de l'ancienne Gaule, aujourd'hui *Alise*, près de *Sémur*, dans l'Auxois.

Nos mœurs conservent l'âpreté ;
Cherchons dans Rome et dans la Grèce
Les dieux amis de l'allégresse,
Et des arts et de la beauté.

De l'olivier, naguère encore,
Le Phocéen nous fit le don ;
L'habit de lin qui me décore
Me fut apporté par Sidon ;
Instruisant la Gaule étonnée,
Marseille, de tours couronnée,
Domine en reine sur les mers,
Et le jour vient où l'industrie
Rassemblera dans ma patrie
Les biens épars dans l'univers.

Non, ce n'est point un vain prestige,
Du sort le livre est devant moi :
Naissez, hâtez ce grand prodige,
Siècles fameux que je prévoi !
Sous votre nuit mystérieuse,
O quelle histoire glorieuse
Vous préparez à nos enfants !
Les Gaulois sont l'honneur du monde ;
Partout de leur race féconde
Mon œil suit les pas triomphants.

D'une nombreuse colonie
Ils ont couvert les champs latins[1];
Des fleuves de la Pannonie
Ils ont peuplé les bords lointains;
Apollon! toi que Delphe encense,
Contre nous arme ta vengeance,
Épuise tes feux et tes dards;
Galatès aura l'avantage,
Avec lui la Grèce partage
Ses honneurs, sa langue et ses arts[2].

Quel est ce Numide implacable
Qui, de Brennus digne héritier,
Par ce sommet impraticable
S'ouvre encor un nouveau sentier[3]?
Il marche à Rome, il nous appelle,
C'est nous dont l'intrépide zèle
Combat et triomphe avec lui;
Se fierait-il à son armée,
Si notre audace renommée
N'en faisait le premier appui?

Pourquoi de l'invincible étoile
Que nous suivîmes si longtemps,

[1] La Gaule cisalpine.

[2] La Galatie ou Gallo-Grèce.

[3] Annibal rechercha l'alliance des Gaulois; ils lui donnèrent de grands [secours].

Ai-je vu sous un sombre voile
Pâlir les rayons éclatants?
Du moins, si le sort nous opprime,
Un caractère magnanime
Nous reste au sein de nos revers;
Tel, sous l'acier qui le mutile,
Dans nos forêts un tronc fertile
S'enrichit de rameaux plus verts.

Du milieu de ces toits de chaume
Où des pêcheurs ont habité,
Au centre d'un vaste royaume
S'élève une vaste cité:
Je te salue, Ile modeste,
Où la Seine, en un lit agreste,
Ignore aujourd'hui sa grandeur!
Que des palais couvrent tes herbes;
Et des cités les plus superbes
Atteins et passe la splendeur[1].

On dit que, du milieu des nues,
Le soir, en magiques accords,
Des voix, des harpes inconnues
Se font entendre sur tes bords;
Souvent le cygne au blanc plumage,
Par un prophétique ramage

[1] Paris a commencé dans la partie qui garde encore le nom de *l'I*

Enchantant le cours de tes eaux,
A prédit la gloire future
Qu'enferme encor ta rive obscure
Sous un amas de vils roseaux.

O toi, dont la magnificence
Égalera l'immensité,
A tes murs, avant leur naissance,
J'attache l'immortalité;
Je vois les temps qui se déroulent,
J'entends les trônes qui s'écroulent,
Tout périt, tout change ici-bas;
Trois fois je compte mille années,
Et de nos grandes destinées
Le long honneur ne finit pas.

Mais le Ciel veut un sacrifice,
Pour prix d'un si rare bienfait;
Le sang versé le rend propice,
Par le sang qu'il soit satisfait!
C'est moi qui serai la victime,
Point de pitié pusillanime!
Je défends les pleurs et le deuil;
Druides, vénérables sages,
Bardes, et vous doctes Eubages,
Entonnez l'hymne du cercueil!

Quand je me livre en hécatombe,
Léguez ma gloire à l'avenir;

Contre les terreurs de la tombe
Vous avez su me prémunir;
J'appris moi-même à votre école
Que l'innocence qui s'immole
D'un peuple entier sauve les jours;
La mort, objet de mon envie,
N'est que le milieu d'une vie
Qui recommence pour toujours[1].

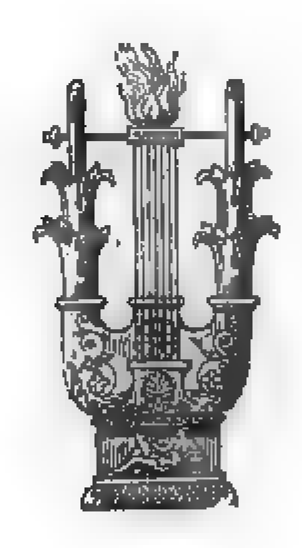
Enfermez dans ma sépulture
Ma harpe, mon premier trésor;
Joignez-y ma blanche ceinture,
Mes bracelets, mon collier d'or;
De roses qu'on orne ma tête,
Que la main des vierges m'apprête
Mon voile le plus éclatant;
Je veux monter, ainsi parée,
Vers la couche qu'a préparée
Le Dieu qui m'aime et qui m'attend.

Quand j'aurai franchi le passage
Du sombre fleuve de la mort,
De votre part qu'un doux message
Souvent m'arrive à l'autre bord!
Le trajet est court et facile;
Dans la nuit, une barque agile

[1] On a cherché, dans cette strophe et dans celles qui suivent, à re
l'esprit de la mythologie gauloise.

Y porte les mânes errants;
Et du soir jusques à l'aurore
Nous pourrons correspondre encore
Des deux rivages différents.

Ainsi chantait la Prophétesse;
Au monde elle fait ses adieux,
Sur l'autel monte avec vitesse,
Prend le fer et bénit les Dieux;
Elle se frappe, tombe, expire:
Le peuple l'entoure et l'admire,
Des vierges dressent son tombeau;
Et, sous leurs pleurs, naît auprès d'elle
Un Lis que le temps renouvelle,
Et qui fleurit toujours plus beau.



A LA FONTAINE DU VIVIER.

ODE.

1815.

Toi, dont l'urne féconde embellit ces prairies,
L'été quarante fois a brillé dans les cieux,
Depuis le dernier jour où tes Nymphes chéries
Ont reçu mes adieux.

Elles n'ont point perdu leur riante parure,
Leurs bords sont aussi verts, leur cristal aussi frais;
Et du temps destructeur l'inévitable injure
N'a vieilli que mes traits.

La céleste Hygia, propice à ma naissance,
M'éleva près des lieux dont ta source est l'honneur;
Ah! rends-moi cet air pur où jadis mon enfance
Respira le bonheur.

Ranime, s'il se peut, ma vie et mes pensées,
Comme, en ce frais vallon, cher à mon souvenir,
On voit l'herbe et les fleurs, de ton eau caressées,
Tous les ans rajeunir.

Vains souhaits ! des beaux jours la fugitive image
N'est qu'un regret de plus pour mon cœur attristé;
Là, mon frère autrefois, l'ami de mon jeune âge,
Marchait à mon côté.

Il soutenait mes pas, et sa muse pensive
Suivait ces flots errants dans ces prés toujours verts;
Les prés, et l'orme antique, et le flot et la rive
Me répètent ses vers.

Quand mes faibles talents commencèrent d'éclore,
Il nourrissait mon goût de ses doctes leçons,
Et, dans mes jeunes mains, d'un luth timide encore
Dirigeait tous les sons.

Il n'est plus! il comptait quatre lustres à peine;
De la gloire à ses vœux l'espoir était permis,
S'il eût pu désarmer la rigueur inhumaine
Des astres ennemis.

Tel, quand il est couvert de son nouveau plumage,
Un jeune rossignol, pour la première fois
Suit l'instinct paternel, et d'un tendre ramage
Fait retentir les bois.

Tout à coup, suspendant sa voix fraîche et brillante,
Il tombe, il est percé des ongles du vautour;

Hélas ! il eût charmé, sans la griffe sanglante,
Tous les lieux d'alentour.

Des bocages voisins jusqu'aux cieux parvenue,
Sa voix de ses rivaux eût vaincu les concerts ;
Mais, presque à sa naissance, elle expire inconnue
Dans le fond des déserts.

Cher frère ! ô mon ami, mon maître, mon modèle,
O de mes premiers ans le tendre compagnon !
Puisse un jour l'amitié, sur ma lyre fidèle,
Éterniser ton nom !

Il n'est point d'autre honneur où je veuille prétendre,
C'est le vœu de l'amour et non pas de l'orgueil ;
Puisse, en secret du moins, ma voix se faire entendre
Au fond de ton cercueil !

Encor quelques moments, et la mort nous rassemble !
Quand mes derniers soleils vont bientôt expirer,
Aux bords de la fontaine où nous chantions ensemble
Il m'est doux de pleurer.

Niort.



LES

TOMBEAUX DE SAINT-DENIS,

OU

LE RETOUR DE L'EXILÉ.

ODE[1].

Prêtre saint, vieillard vénérable,
Daigne guider mes pas errants!
Tout dort; et la nuit favorable
Nous cache à l'œil de nos tyrans.
Montre-moi la sombre demeure
Où du Roi, qu'en secret je pleure,
Les aïeux sont ensevelis;
Sans témoins, souffre que j'honore
Ces tombeaux où rayonne encore
La gloire antique de nos Lis.

Cette ode fut lue, le 24 avril 1817, à la séance générale des quatre démies; mais elle était composée depuis long-temps. L'auteur suppose un banni, rentré en France avant le rétablissement du culte, veut revoir baye et les tombeaux de Saint Denis : un des religieux qui apparteent à cette antique abbaye, l'accompagne, et lui raconte la violation des ultures royales.

Ainsi, regagnant la contrée
D'où l'ont banni d'injustes lois,
Un proscrit implorait l'entrée
Des sépultures de nos Rois.
Vers le seuil funèbre il s'avance:
Devant lui le prêtre, en silence,
Marche; les yeux mouillés de pleurs,
Et montrant la nef désolée,
Sur les débris d'un mausolée,
Laisse enfin parler ses douleurs:

« Qui me rendra l'auguste cendre
« Que renfermaient ces noirs parvis,
« Où les Hugues venaient descendre
« Près des Martels et des Clovis?
« J'embrassais leurs froides reliques;
« Et, loin des discordes publiques,
« Je priais, caché dans ces lieux,
« Quand soudain, jusqu'au sanctuaire,
« Perce la voix tumultuaire
« D'un peuple armé contre les Cieux.

« Il vient: sa criminelle audace
« Insulte les Lis et la Croix,
« Et les brise à la même place
« Où mourut l'Apôtre gaulois.
« La Piété, la Foi plaintives
« Vont-elles fuir loin de ces rives

« Qu'honora leur premier autel ?
« Dieux de Rabba, dieux de Gomorrhe,
« Osez-vous reparaître encore
« Auprès de l'Arche d'Israël ?

« De vin et de meurtre rougies,
« Je vois des hordes d'assassins
« Par d'abominables orgies
« Profaner l'honneur des lieux saints.
« Là, sur les pierres sépulcrales,
« Tous les forfaits, tous les scandales,
« Marchent sans honte et sans remord,
« Et le blasphème aux traits farouches
« Hurle à la fois par mille bouches
« Dans la demeure de la Mort.

« Je frémis ! mon âme succombe !
« Où suis-je ? Des bras forcenés
« Veulent, du secret de la tombe,
« Arracher les morts couronnés.
« Déjà la Bassesse envieuse,
« L'Impiété séditieuse
« Et la Rapine sans pudeur,
« Brisent les voûtes souterraines,
« Où de trois Races souveraines
« Le temps confondit la grandeur.

« Sur ces caveaux dont les ténèbres
« Cachent des destins si brillants,
« De la Mort les anges funèbres
« Veillaient en vain depuis mille ans :
« Le cercueil n'a plus de mystères,
« L'abri des mânes solitaires
« De toutes parts est assiégé :
« Spectacle affreux ! les tombes s'ouvrent,
« Et les os des Rois se découvrent
« Aux regards du Ciel outragé [1].

« Du sein des tombes renversées,
« Qu'on roule sans ordre et sans choix,
« Tout-à-coup sortent courroucées
« Les ombres de soixante Rois.
« Le fier Pepin à la lumière
« Reparaît, chargé de poussière,
« Avec le premier des Capets ;
« Et craignant la guerre civile,
« Les Valois, de leur sombre asile
« A regret ont quitté la paix.

« Respecte au moins, peuple infidèle,
« Tes plus intrépides soutiens ;

[1] Ejicient ossa Regum Juda et ossa principum ejus.... et expandent ea ad solem et lunam et omnem militiam cœli.

JÉRÉMIE, chap. 8.

« Ce Louis qui fut le modèle
« Et des héros et des chrétiens :
« Ses lois sont celles d'un grand homme ;
« Pieux, il sut contenir Rome ;
« L'Anglais par lui fut abattu ;
« Memphis l'admira dans les chaînes,
« Et les ombrages de Vincennes
« Parlent encor de sa vertu.

« Hélas ! des sables de Carthage
« Vainement ses restes sauvés,
« Dans un touchant pèlerinage,
« Jusqu'à ce lieu sont arrivés[1].
« Tout périt : les mêmes ruines
« Couvrent ce héros de Bovines,
« Qui des Germains était l'effroi ;
« Ta dépouille est aussi proscrite,
« Aimable et douce Marguerite,
« O sainte épouse du saint Roi !

[1] Les cendres de saint Louis, mort sur les côtes d'Afrique, furent trans-rtées en France par son fils, qui lui succéda, et qui est connu sous le m de Philippe-le-Hardi. Tout le peuple allait au-devant de ces reliques rées ; on les déposa d'abord à Paris dans l'église de Notre-Dame. Le demain, au lever de l'aurore, toute la cour, le clergé, les religieux et le ple partirent en procession pour conduire ces précieux ossements à int-Denis, où tous les ancêtres de Louis avaient leur sépulture. Le roi ilippe-le-Hardi les voulut porter lui-même sur ses épaules (*Velly*).

« Abandonnant des pompes vaines,
« Mais gardant l'anneau nuptial,
« Avec les Rois, les chastes Reines
« Reposaient sur le lit fatal.
« Auprès de leurs cendres aimées,
« Des quenouilles d'or enfermées
« Rappelaient les mœurs des vieux jours;
« O mœurs naïves, jours prospères,
« Qu'ont vus les pères de nos pères,
« Et qui nous ont fuis pour toujours!

« Suger et Duguesclin lui-même
« N'arrêtent point ces attentats;
« Tous sont compris dans l'anathème:
« Grands hommes, reines, potentats;
« Et Jean, fameux par sa disgrâce,
« Et son fils, et toute la race
« Du destructeur des Templiers;
« Et Médicis, Blanche, Isabelle,
« Et François, aux Muses fidèle,
« Qui fut l'honneur des chevaliers.

« Le long de ces tombes royales,
« Dix siècles, placés à leurs rangs,
« Sans bruit racontaient les annales
« De tant de règnes différents.
« Là venait l'Histoire attentive
« Consulter la pierre instructive,

« Ou les vitraux mystérieux ;
« Mais la France, en quelques journées,
« A de ses longues destinées
« Perdu les témoins glorieux.

« Des cercueils l'illustre dépouille,
« Le sceptre, le bandeau sacré,
« Le sceau des lois empreint de rouille,
« A ces brigands tout est livré ;
« L'épée aux innocents propice,
« La main, symbole de justice,
« Ne sont plus l'effroi des pervers ;
« On livre à de lâches risées
« Ces couronnes demi-brisées,
« Devant qui tremblait l'univers.

« Ils ont vu, sous ce noir portique,
« A travers de poudreux lambeaux,
« L'or briller sur un sceptre antique
« Où rampe le ver des tombeaux ;
« Déjà court leur avide joie,
« Déjà, sur l'opulente proie
« Leur main se jette avec fureur ;
« Mais le sceptre usé de vieillesse
« Tombe en poussière, et ne leur laisse
« Qu'un peu de cendre et la terreur.

« Cependant leur rage trompée
« N'en a que plus d'acharnement ;
« Par leurs cris la voûte frappée
« Pousse un affreux mugissement.
« Dieu ! quels outrages ils vomissent !
« Des Bourbons les mânes gémissent,
« En butte à de nouveaux forfaits ;
« O toi, l'amour de ma patrie,
« Cher Henri ! ce peuple en furie
« N'a pas fait grâce à tes bienfaits.

« Souvent cette enceinte sacrée
« Entendit les Français en pleurs
« Appeler ton ombre adorée,
« Et l'invoquer dans leurs malheurs.
« Oh ! qu'ils sont différents d'eux-mêmes !
« Ils chargent ton nom de blasphêmes,
« Ils jurent de haïr ton sang ;
« Et le noir démon qui les guide,
« Rend hommage au fer régicide
« Dont Ravaillac perça ton flanc.

« Quelles sont ces deux pâles ombres
« Qui viennent, les cheveux épars,
« Pleurer, sur ces vastes décombres,
« Et les Bourbons et les Stuarts ?
« C'est Henriette, c'est sa mère ;
« Elles ont connu la chimère

« Des rangs, des noms ; de la beauté,
« Et le bruit d'un trône qui tombe
« Redit encor près de leur tombe
« Qu'ici-bas tout est vanité.

« Si j'avais la voix énergique,
« Qui, retraçant leur sort fatal,
« Déplora d'un ton si tragique
« Les infortunes de Witthall [1],
« Je peindrais des jours plus coupables,
« Par des revers plus mémorables
« J'oserais confondre l'orgueil ;
« Ciel ! que tes foudres retentissent !
« Frappe, ô Ciel ! des monstres ravissent
« Le grand Louis à son cercueil.

« La Mort n'a point fait disparaître
« Son noble front, son air altier ;
« Un moment il sembla renaître
« Avec son siècle tout entier :
« Autour de l'ombre souveraine
« Se rassemblaient Condé, Turenne,

[1] C'est dans une des cours du palais de Witthall que Charles Ier fut capité. Est-il besoin d'avertir qu'on désigne ici Bossuet, et l'oraison fubre de la reine d'Angleterre ?

« Bossuet, Corneille et Louvois;
« Et, devant l'illustre cortége,
« La multitude sacrilége
« Pâlit, et s'arrêta trois fois.

« Enfin, j'ai vu combler l'injure,
« Et de ces monarques chéris,
« Non loin, dans une fosse obscure
« On jette les nobles débris.
« Tant de Rois que la terre honore,
« Dont le nom la remplit encore,
« Sous l'herbe ici sont oubliés.
« O néant de la gloire humaine!
« Leurs grandeurs occupent à peine
« L'espace que foulent mes pieds. »

A ces mots le Vieillard s'arrête,
Et se tournant vers l'étranger :
« Fuis, dit-il, je crains pour ta tête;
« Le jour ramène le danger.
« Vois-tu déjà l'aurore naître?
« Les délateurs vont reparaître;
« Viens, je sais un obscur réduit. »
Il dit; et loin des tombes saintes
Tous deux vont renfermer leurs plaintes
Jusques au règne de la nuit.

LE RÉTABLISSEMENT

DE LA STATUE DE HENRI IV.

ODE.

[illegible]

Descendez, [illegible]
Antiques [illegible]
Attachez vos regards [illegible]
Sur le [illegible] de Henri!
Quand nos mains relèvent l'image
Où, d'un prince aimé d'âge en âge,
Revivront les traits [illegible].
Partagez l'ivresse commune;
Venez: ce peuple magnanime
Est digne encor de ses aïeux.

Du char qui porte sa statue
Lui-même il a traîné le poids;
Des factions l'hydre abattue
N'ose plus élever sa voix;

Un air joyeux, cher à la France,
Redit le nom et la vaillance
Du plus aimable des héros;
Toutes les Nymphes de la Seine,
Au Béarnais qu'on leur ramène,
Ont applaudi du sein des flots.

Son nom seul remplit ces portiques,
Ces larges ponts, ces hautes tours,
Ces palais, ces ombres antiques,
Que le fleuve admire en son cours;
En son nom, tous les cœurs s'unissent;
Cent mille voix qui le bénissent
Jusqu'à lui montent dans les airs,
Et de Henri l'âme charmée,
Jouissant de sa renommée,
Tressaille au bruit de nos concerts.

Dans un nuage qui le couvre,
Du haut des célestes lambris,
Son œil s'abaisse vers le Louvre
Aux bords heureux qu'il a chéris;
Planant de la voûte éternelle
Sur cette pompe solennelle
Que lui consacre un peuple entier,
Il prête une oreille attendrie
Au vœu que forme la Patrie
Pour sa race et son héritier.

Sur une pierre inébranlable,
Plus dure que le diamant,
Au sein d'une ombre inviolable
Dieu plaça l'autel du serment :
C'est là que sa main toujours sûre
Prête à confondre le parjure
Dont le cœur dément la voix,
Sur une table vengeresse
A jamais grave la promesse
Que les sujets font à leurs rois.

Si l'intérêt ou le faux zèle
Affecte un langage imposteur,
Alors la Justice immortelle
Prend son glaive exterminateur ;
Des lois la barrière est franchie,
Tous les fléaux de l'anarchie
Frappent un peuple épouvanté ;
Les rois n'ont plus de privilége,
Et la révolte sacrilége
Abat leur trône ensanglanté.

Mais où va s'égarer ma lyre ?
O Muse ! crains de retracer
Des temps d'opprobre et de délire
Que ce beau jour doit effacer ;
Laisse dans leur ignominie
Tomber ces tyrans sans génie

Repoussés du monde et du ciel ;
Leurs noms, voués à l'anathême,
Exciteraient le dédain même
Des satellites de Cromwell.

Chante par quel heureux prodige
Les Lis, à des astres plus doux
Confiant leur royale tige,
Ont triomphé des vents jaloux ;
Un trône antique et tutélaire,
De la licence populaire
A ses pieds brise le torrent ;
L'humanité s'est rassurée,
Et la paix du monde est jurée
Dès que Louis en est garant.

Henri ! de ton âme sublime
L'Europe a rempli les souhaits ;
Emportant le code du crime
Machiavel fuit pour jamais :
La Liberté, moins imprudente,
Par une foule trop ardente
Ne voit plus son nom profané ;
Mais, prenant des rois pour arbitres,
Sans crainte elle a porté ses titres
Devant un Sénat couronné.

Partout la guerre est assoupie,
Son glaive tombe de ses mains;
Périsse enfin l'éclat impie
De ses triomphes inhumains!
Que, sur la colonne pompeuse,
Gravant une gloire trompeuse,
Les Arts, complices de l'orgueil,
Aux pieds de la Victoire altière
Ne traînent plus dans la poussière
Les rois et les peuples en deuil.

Un plus doux spectacle m'appelle :
D'une touchante majesté
La main d'un nouveau Praxitèle
Empreint ce bronze respecté;
De la Paix gravons-y l'emblême,
Le soc fécond de Triptolème,
Des gerbes jointes en faisceaux;
Et que Vénus, calmant la terre,
En secret, au dieu de la guerre,
Montre le nid de ses oiseaux.

Sous un pacifique trophée,
Au bas du noble monument,
Je peins la Discorde étouffée
Qui tombe et meurt en blasphémant;
Au-dessus, par un triple hommage,
Je couronne l'auguste image

De laurier, d'olive et de fleurs;
Héros ! voilà votre modèle:
Ce grand homme aima Gabrielle,
Et fut aimé des laboureurs.

Et vous, la honte de notre âge,
Vils Tribuns, dont l'orgueil jaloux
Des Seize a surpassé la rage,
Voyez ce bronze et cachez-vous!
Bourbon vengé reprend sa place;
Et, si des princes de sa race
Vos cris insultent les bienfaits,
Par cet hommage qu'on lui voue,
La France entière désavoue
Et vos clameurs et vos forfaits!

Autrefois le docte Malherbe,
Fidèle au plus grand des Henris,
Des tons de sa lyre superbe
Enchanta ce fleuve surpris;
Bientôt en des routes nouvelles
Nos muses, déployant leurs ailes,
Par lui volèrent jusqu'aux cieux;
Horace et Pindare applaudirent,
Et de leur tombe ils répondirent
A leur rival harmonieux.

Hélas! des Cygnes de la Seine
Qui rendra la gloire à ses bords?
Ni le Méandre ni l'Ismène
N'ouïrent plus nobles accords.
Oh! si leur voix jeune et féconde
Pouvait encor charmer le monde!...
Vain appel! regrets superflus!
Les arts, les talents disparaissent;
De Henri les beaux jours renaissent,
Et les Malherbes ne sont plus[1]!

[1] C'est ici la dernière en date des odes de Fontanes; et nous terminons r là cette série d'odes, stances, ou petits poëmes, qui commence à *la* *orêt de Navarre.* On remarquera combien l'unité de certains sentiments fidèlement gardée. Le Henri IV de *la Forêt de Navarre* répond d'a- nce à cette ode finale sur la statue du bon Roi. Le sentiment exprimé ns les dernières strophes, ce doute de l'avenir littéraire, ces présages loublés d'un déclin presque inévitable, étaient familiers à Fontanes: il y ient en plus d'un endroit, et ici en finissant, il en laisse échapper une mière plainte. A travers ce qu'elle a d'un peu absolu et de trop rigoureux ns l'expression, cette plainte est touchante encore et fait harmonie avec reste. Malgré ce qu'on y peut trouver d'inexactement prophétique, elle laisse pas d'avoir sa justesse relative de pressentiment. C'est qu'en effet ntanes était le dernier d'une famille poétique qui se sentait finir. — On nnera maintenant les poëmes plus considérables d'étendue, et qui n'au- ent pu trouver place, à leur date, dans la série des petits poëmes et des es, sans en interrompre le fil qu'on tenait à montrer.

« Des rangs, des noms ; de la beauté,
« Et le bruit d'un trône qui tombe
« Redit encor près de leur tombe
« Qu'ici-bas tout est vanité.

« Si j'avais la voix énergique,
« Qui, retraçant leur sort fatal,
« Déplora d'un ton si tragique
« Les infortunes de Witthall[1],
« Je peindrais des jours plus coupables,
« Par des revers plus mémorables
« J'oserais confondre l'orgueil ;
« Ciel ! que tes foudres retentissent !
« Frappe, ô Ciel ! des monstres ravissent
« Le grand Louis à son cercueil.

« La Mort n'a point fait disparaître
« Son noble front, son air altier ;
« Un moment il sembla renaître
« Avec son siècle tout entier :
« Autour de l'ombre souveraine
« Se rassemblaient Condé, Turenne,

[1] C'est dans une des cours du palais de Witthall que Charles Ier fut décapité. Est-il besoin d'avertir qu'on désigne ici Bossuet, et l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre ?

LA MAISON RUSTIQUE[1].

CHANT PREMIER.

LE JARDIN.

Je dirai les jardins et les plantes fertiles,
Doux trésor dont la ferme alimente nos villes,
Et les fruits des vergers, et les riches berceaux
Du parc, enorgueilli d'entourer les châteaux.

O toi qui te plaisais dans le vallon d'Ascrée,
Muse! fille des champs, qui leur es consacrée,
Toi qui, simple en ton air, et modeste en tes vœux,
D'un pampre ou d'une fleur embellis tes cheveux,
Fais entendre aux Français les doux chants d'Hésiode :
Viens; ne dédaigne point, en dépit de la mode,

[1] *La Maison rustique*, que Fontanes se contentait de désigner sous le titre modeste d'*Essai sur la Maison rustique*, n'est autre chose que l'ancien *Verger* refondu, recomposé et passé de la simple esquisse au tableau. *Le Verger* parut en 1788, avec une préface et des notes polémiques assez piquantes, que nous rejetons à la fin du volume. *La Maison rustique*, dégagée de cet entourage un peu étranger, agrandie en elle-même et ornée avec goût dans toutes ses dépendances, est devenu un élégant poëme didactique et descriptif au complet. Fontanes le termina durant sa proscription, après fructidor.

L'enclos où la serpette arrondit le pommier,
Où la treille en grimpant rit aux yeux du fermier.
Du château de Pradel visitons les ruines;
A l'ombre des mûriers épars sur ces collines
Reconnaissons la place où De Serre autrefois,
Une bêche à la main, nous enseigna tes lois.
Honneur à ce vieillard, le Varron de son âge,
Naïf historien du rustique ménage!
Chante une hymne à sa tombe, ô Muse! et dans ces lieux
Où sa main transplanta le ver industrieux,
Rapporte-nous ses mœurs, ses douces habitudes,
L'aimable paix qui suit tes aimables études,
Et rends à ma patrie, en traçant ce tableau,
L'amour des vieux manoirs et les goûts du hameau.

Si vous aimez les champs, si votre âme inquiète,
Lasse enfin de Paris, veut goûter la retraite,
Les plus riants aspects s'offrent à vos regards.
La Seine arrose en paix, non loin de nos remparts,
Des vallons qu'enviraient les nymphes de Sicile.
Cherchez Montmorency, Saint-Germain, Romainville;
Vincenne offre ses bois, et Meudon ses coteaux;
Maisons reçut Voltaire, Auteuil vit Despréaux;
Courez vers Fontenay, ses roses vous invitent.
Que ces lieux me plairaient! mais des grands les habitent;
Le sage avec respect doit s'écarter loin d'eux,
Et si j'en crois les vers de ce poëte heureux
Qu'on relit à tout âge et qu'on cite à toute heure:
Je ne bâtirai point autour de leur demeure.
Eh bien! fuyez Paris; la France est devant vous.

Est-il un sol plus riche? Est-il un ciel plus doux?
Sans cesse, en parcourant ces plaines fortunées,
Des Alpes aux deux mers, du Rhin aux Pyrénées,
Vous changez de terrain, de climats, de saisons;
La Neustrie a pour vous étendu ses gazons,
De la riche Angleterre opulente rivale;
J'aime des Andelys la rive pastorale,
Longtemps ma muse heureuse habita dans leur sein;
Là Corneille a vécu, là naquit le Poussin.
Voulez-vous d'autres bords? les cieux d'Occitanie
Vous rendront le soleil de la belle Ausonie;
Qui n'admira la Loire en son cours enchanté?
Même dans ma patrie il est quelque beauté;
Le brave La Trimouille y reçut la naissance;
Là règne encor l'amour, l'honneur et la vaillance.
Et toi, qui fus témoin de mes premiers accords,
Je dois un souvenir aux nymphes de tes bords,
O Sèvre! ô fleuve heureux! je suis né sur ta rive,
Aux lieux où Maintenon à trois ans fut captive.
Ton bocage, ô Vendée, appelle aussi mon choix.
Dois-je taire Poitiers, marqué par trop d'exploits,
Vouillé, fatal aux Goths, et la cité voisine
Où, du haut de sa tour, gémissait Mélusine?

D'un œil sûr, avant tout, observez le canton;
Tardez à le choisir, c'est l'avis de Caton:
Examinez, dit-il, quel chemin vous y mène,
S'il y règne un vent pur, s'il y coule une eau saine,
Surtout, si des voisins les tranquilles penchants
Vous assurent la paix qu'on cherche dans les champs.

Hélas ! on peut trouver la discorde au village.
Daphnis vivait encore, et l'instinct du pillage
Déjà, vers Syracuse, animait le berger;
Damétas vint surprendre un bercail étranger,
On lui criait : Arrête ! il disparut dans l'ombre;
Mycon de ses chevreaux ne trouva plus le nombre,
Et son chien frappa l'air d'aboiments superflus.
Ces brigands sont fâcheux, les plaideurs le sont plus.
Chicaneau, si vanté vers le Mans ou dans Vire,
Chez plus d'un villageois a soufflé son délire.
Ah ! dans les plus beaux lieux quels seraient vos dégoûts,
Si l'huissier de Pimbesche habitait près de vous !

Trouvez un lieu riant peuplé d'hôtes affables.
N'allez pas cependant, trop séduit par les fables,
Espérer de Janus le règne fortuné;
Après l'âge d'airain Hésiode était né,
Lui-même en a gémi : tous ont redit sa plainte.

Au penchant d'un coteau, s'il était quelque enceinte
Dont le souffle du nord n'insultât point l'abri,
Faites choix, s'il se peut, de ce sol favori.
Fuyez également, et le mont trop rapide,
Et l'uniforme aspect de la plaine insipide.
Un espace borné suffit à vos besoins.
Des champs que votre père a légués à vos soins
Préférez en tout temps le modeste héritage;
C'est le séjour, témoin des jeux du premier âge,
Que pour ses derniers ans il est doux d'embellir;
C'est près de mon berceau que je voudrais vieillir.

N'avez-vous hérité que d'un ingrat domaine ?
Il doit vous plaire encor : le travail et la peine
Vous le rendront plus cher ainsi qu'à vos aïeux ;
Plus l'ouvrage a coûté, plus il rit à nos yeux ;
Le vieillard du Galèse, en un sol infertile,
Aux palais des rois même égalait son asile.

Le terrain est choisi : vous l'ornerez sans art.
Dans le hameau voisin s'offriront au hasard
Mille décorateurs de votre enclos rustique ;
Des artistes fameux dédaignez la critique.
Le manœuvre, en vos champs nourri dès le berceau,
Sait élever la plante, aligner l'arbrisseau,
Prête aux buveurs l'abri d'un plane ou d'une treille,
A côté du parterre ouvre un toit à l'abeille,
Dirige une eau féconde, et, par des soins constants,
Charge de fruits l'automne, et de fleurs le printemps.
Eh bien ! il trace alors une image fidèle
Du jardin dont Virgile esquissa le modèle.
C'en est assez pour vous, car vos champêtres dieux
D'un éclat étranger ne sont point envieux.
Vous ne chercherez point sous les brûlants tropiques
Ces arbres ignorés des poëtes antiques ;
Et qu'avez-vous besoin que, des champs du midi,
Une nouvelle Flore, au pinceau plus hardi,
Vienne orner à grands frais vos humbles avenues
D'un luxe de couleurs dans nos champs inconnues ?
La Flore de l'Europe est-elle sans appas ?
C'est aux champs paternels, où s'égarent vos pas,

Que de ses plus beaux dons la nature dispose;
Elle nous accorda Philomèle et la rose.

Du solitaire enclos par le sage habité
La première parure est la fertilité;
Avant de plaire aux yeux, il faut qu'il vous nourrisse.
Irez-vous, de l'usage écoutant le caprice,
Bannir loin du regard, par d'injustes dédains,
Les dons du potager, vrai luxe des jardins?
Le bon Alcinoüs en gémirait sans doute.
Un héros que Pallas conduisait dans sa route
Et dont la Grèce entière écoutait le conseil,
Ce voyageur qu'aima la fille du soleil,
Ulysse, est ébloui par la pompe soudaine
De quatre arpents féconds qu'arrose une fontaine.
O jours du premier âge! ô vénérables mœurs!

Osez-donc, en dépit de nos fausses grandeurs,
Du potager modeste anoblir la roture.
Le riche, dédaignant une utile culture,
N'a que les vains plaisirs de l'orgueil satisfait;
Ah! le jardin du pauvre est seul riche en effet.

Quand sur l'aride sein des plaines déjà nues
L'automne redescend, couvert d'épaisses nues,
Et de ses noirs brouillards verse l'humidité
Au sol qu'avaient durci les chaleurs de l'été,
Jardinier, hâte-toi: la terre complaisante
Alors s'ouvre sans peine à la bêche pesante:

Creuse, et tourne vingt fois, creuse et retourne encor
L'espace où de tes plants doit germer le trésor.
Détruis avec le fer, et le gazon rebelle
Qui sous la dent du chien toujours se renouvelle,
Et le rampant lichen qui croît de toutes parts,
Et le hideux chardon hérissé de ses dards.
Poursuis, et que la glèbe, en cent monceaux brisée,
A l'air qui la mûrit longtemps reste exposée;
Qu'elle endure et décembre, et la glace et le nord;
Aux germes malfaisants le froid donne la mort,
Et l'hiver rajeunit la campagne flétrie
Sous les nitres féconds dont la neige est pétrie.

L'hiver fuit; le terrain prend un aspect nouveau,
Partout il s'applanit sous le même niveau,
Et de larges carrés en distances égales
Sont d'un sentier étroit coupés par intervalles.
Là croît le potager : sa parure est sans frais,
Et la propreté seule en fera les apprêts.
Apportez-moi ces grains, ces herbes, ces racines,
Aliment et trésor des chaumières voisines;
Longtemps l'orgueil du vers a craint de les nommer,
Aujourd'hui je les chante et je veux les semer.
Oui : sans honte, à mes yeux, que l'oseille verdisse,
Que l'épaisse laitue en croissant s'arrondisse,
Que la courge flexible et semblable au serpent
Erre en plis tortueux et s'allonge en rampant,
Et que l'humble lentille, autrefois si vantée,
Des champs du Lévantin soit ici transplantée.
La féve dont la tige aime l'eau des marais,

Chez moi, de Pythagore a bravé les arrêts.
L'ail s'annonce de loin : pardonne, aimable Horace!
Thestilis aux bras nus, sans craindre ta menace,
Exprime en le broyant de piquantes saveurs
Qui raniment le goût et la soif des buveurs.
Dirai-je le persil dont nos mets s'assaisonnent,
Et le thym qu'en leur vol les abeilles moissonnent,
Le cresson qui des eaux recherche les courants,
Et l'ache et le cerfeuil aux esprits odorants?

Une graine est précoce, une autre est plus tardive;
Tout naît au temps marqué sous ta main attentive.
Le pois, se confiant aux premières chaleurs,
Autour des longs appuis, monte et suspend ses fleurs.
Dans une enceinte à part des fosses sont creusées :
Là, comme en un berceau, par ta main déposées,
Les semences, trois ans, mûriront en secret;
Du quatrième été quand l'astre reparaît,
L'asperge en s'allongeant livre enfin ses prémices,
Et promet à ton goût de nouvelles délices.
Son fruit, grâce à tes soins, peut renaître vingt ans.

Tout l'éclat d'un parterre expire en peu de temps;
Un soleil, une aurore en flétrit la richesse;
L'éclat du potager reverdira sans cesse.
Ses fleurs ont moins d'attraits; leur sein, moins émaillé,
Des sept rayons d'Iris ne s'est point habillé;
Mais leur couleur moins belle en est moins fugitive;
Zéphir les aime aussi, Flore aussi les cultive;
Leur calice en s'ouvrant boit les eaux du matin.

O vous qui présidez à leur humble destin,
Divinités des champs, n'en soyez point confuses!
Le choux, dont le nom seul faisait rougir les Muses,
Oubliant leurs mépris, de tributs toujours verts,
Ainsi que les étés, enrichit les hivers.

Il est un végétal peut-être plus utile
Qu'un voyageur anglais au milieu de son île
Du fond de l'Amérique a jadis transporté;
Il étonne les champs par sa fécondité,
Du refus de Cérès souvent nous dédommage,
Et doit même avec elle obtenir notre hommage.

Mortels, qui d'un faux luxe êtes souvent épris,
Ces herbes que vos pieds foulent avec mépris,
Plus que l'or et le fer, ont fait vos destinées.
Triptolême, en semant ses graines fortunées,
Vit naître et la patrie et les mœurs et les lois;
La vigne au bord du Tibre appela les Gaulois;
Vingt peuples, sur les mers affrontant la tempête,
Vont du miel d'un roseau disputer la conquête;
Souvent un végétal trouvé dans les déserts,
Un arbuste, un seul fruit, peut changer l'univers.

De vos plants réguliers marquez bien le partage:
Ainsi la sève égale en tous lieux se ménage.
L'ordre convient toujours à nos faibles travaux.

Des règles ennemis, nos précepteurs nouveaux
S'applaudissent en vain d'imiter la nature;

De leur système outré qui ne voit l'imposture?
Trop vaine ambition! Ah! peut-être comme eux,
J'admire la nature en ses sublimes jeux;
Mais, si je veux jouir de ses grandes images,
Je m'écarte, je cours au fond des bois sauvages.
Alpes, et vous Jura, je reviens vous chercher!
Sapins du Mont-Anvers, puissiez-vous me cacher!
Que le vaste horizon devant moi s'agrandisse,
Que la cascade roule, et de loin retentisse,
Et que le bois vieilli pende au roc escarpé!
Là, du fond de son antre en grondant échappé,
Dans de larges ravins qu'à longs flots il sillonne,
Le fougueux Arveyron bondit, tombe et bouillonne,
Rejaillit et retombe, et, sur ses bords errant,
L'aigle mêle sa voix au fracas du torrent.
Je m'élève : à mes pieds l'éclair luit, les vents grondent,
Les tonnerres lointains sourdement se répondent.
Sombre dieu de l'hiver! j'ai foulé ces sommets
Sous ton sceptre de glace engourdis à jamais;
Et plus bas, j'ai revu le printemps et l'automne
Au seuil de ton palais suspendant leur couronne.
Oh! lorsqu'abandonnant ces informes beautés,
Mon regard retrouva, près des lieux habités,
Aux pentes des vallons les pas de la génisse,
Le châlet qui s'élève au bord du précipice,
Et d'un peuple pasteur les asiles heureux,
Et les champs du Valais consacrés par Saint-Preux,
Où de Julie encor les amoureux vestiges
Doublent l'enchantement d'un pays de prodiges;
Quand de ce pur Léman je découvris les flots;

Oui, je crus qu'échappé des débris du cahos,
L'univers tout-à-coup naissant à la lumière
M'étalait sa jeunesse et sa beauté première.

Montrez-nous maintenant, artistes trop vantés,
Vos bizarres jardins à la Chine inventés!
Oh! si de la nature, en vos croquis burlesques,
Vous n'égalez jamais les tableaux pittoresques,
Cherchez l'ordre du moins, et que l'utilité
Soit de tous vos travaux la première beauté.
Pourquoi dédaignez-vous les formes symétriques?
Tout art en a besoin : regardez ces portiques,
Ces dômes saints, ce temple où résident les Dieux,
Leur régularité fait le charme des yeux.
L'aimable symétrie inventa la cadence,
A mesuré les vers, et gouverne la danse.
Une nymphe veut-elle embellir ses appas?
Aux refrains de sa voix elle accorde ses pas;
Sans méthode, en chantant, Apollon ne peut plaire;
La méthode au génie est toujours nécessaire;
Mais le caprice, aveugle en ses fréquents écarts,
Méconnaît la nature, et corrompt tous les arts.

Toutefois, loin des champs écartons la satire,
Et que, toujours pareils au sujet qui m'inspire,
Mes vers simples et doux s'échappent mollement;
Qu'une grâce facile en soit tout l'ornement.

Sous des astres divers doit fleurir chaque tige;
Aux humbles végétaux que votre main dirige,

Au sol qui les nourrit, dispensez avec choix
Les propices aspects et du jour et des mois.
Varions leur culture, interrogeons la terre,
Et n'en tirons jamais qu'un tribut volontaire.

Quels sont ces souterrains qui craignent de s'ouvrir,
Où le printemps caché s'attriste de fleurir?
Pourquoi tous ces fourneaux renouvelés sans cesse,
Qui du frileux été raniment la paresse?
La nature en gémit, et ne vend à grands frais
Que des fleurs sans parfum, et des fruits imparfaits.
Chaque mois à son tour vous porte ses offrandes,
Et j'attends son tribut sans hâter mes demandes.
Sous ces tièdes abris qu'on féconde avec art,
Un printemps éternel fatigue mon regard.
J'aime à suivre l'année en ses métamorphoses;
C'est au mois de l'amour que sied l'éclat des roses,
Et même de l'hiver la lugubre couleur
Prête un charme de plus à la naissante fleur.

O pâtre industrieux, rustique Columelle,
La marche des saisons est ta règle fidèle;
Et tu sais, en dépit des injures de l'air,
Dérober quelquefois des faveurs à l'hiver.
Jamais dans ton jardin la bêche n'est oisive;
Le sol infatigable en tous temps se cultive;
Tes plants sont toujours verts, leurs dons toujours nouveau

Hercule, aux douze mois égalant ses travaux,
Est de l'agriculture une vivante image;

Comme lui, tous les mois, tu poursuis ton ouvrage,
Et le succès attend tes soins laborieux.
Il a porté le poids des astres et des cieux :
Des cieux et des saisons porte aussi l'inclémence.
Une tâche finit, une autre recommence.
Vois ce gouffre empesté : sa noire exhalaison
De Lerne jusqu'à toi fait monter le poison ;
C'est l'hydre venimeuse aux têtes renaissantes.
Eh bien ! donne un passage aux ondes croupissantes,
Coupe, abats les roseaux où le monstre est caché,
Et qu'il expire enfin sur son lit desséché !
Le terrain qu'il te cède en sera plus fertile.
Telle, au creux des fossés, sous les murs de la ville,
Une fange noirâtre a nourri quelquefois
Tous les dons du printemps pour la table des rois.
Un autre Acheloüs, s'égarant sans rivage,
Peut-être en ton enclos vint porter le ravage ;
Cours ravir à son front, en domptant ses fureurs,
La corne où sont les fruits, les pampres et les fleurs.
De moins nobles travaux sont encor profitables :
Le fils de Jupiter nettoyait les étables,
Et leur limon fertile, entraîné par les eaux,
Portait aux champs voisins des aliments nouveaux.
Imitons cet exemple, Augias nous appelle :
De Cérès, grâce à lui, la couronne est plus belle,
Et même il a de Flore embelli les couleurs.
D'un fumier nourrissant implorons les chaleurs.
Déjà Pan nous écoute, et Palès nous seconde ;
De leurs troupeaux divers la litière est féconde.
Il est plus d'un engrais : l'art doit les essayer.

Qu'on recueille avec soin les cendres du foyer,
Et le marc des pressoirs, et ces feuilles jaunies,
Dans les bois dépouillés en monceaux réunies.
Tout sert au jardinier : qu'il ne dédaigne pas
Les plus grossiers rebuts des plus grossiers repas;
Jadis Rome honorait une déesse immonde,
Qui vit plus d'une fois les souverains du monde,
De son cloaque impur rapportant les débris,
En prodiguer les sels à leurs champs appauvris.

L'art des engrais peut tout : une couche allongée
D'un fertile terreau par vos mains est chargée;
Vers les feux du midi qu'elle tourne ses flancs;
Sous la cloche de verre enfermez-y vos plants :
Ainsi leur frêle enfance échappe à la froidure.
Sont-ils trop resserrés dans cette humble clôture?
Sous de larges châssis rangez-les avec soin :
De secours assidus leur faiblesse a besoin.
L'œil suivra leurs progrès : ces prisons transparentes
Doublent de Sirius les flèches pénétrantes;
Et là, comme à travers un miroir enflammé,
Se mûrit le contour du melon parfumé.

Dès que l'été revient, que de soins il t'impose!
Ton jardin va périr si ta main ne l'arrose.
Venez, secourez-nous, sortez de vos roseaux,
O Nymphes, dont la fable a peuplé les ruisseaux!
Sans vous rien ne fleurit : désaltérez nos plantes,
Quand l'été courbera leurs têtes languissantes.
Vous paraissez : la terre étend ses verts tapis,

e laboureur content voit s'enfler les épis,
'arbre étend ses rameaux, la vigne au loin bourgeonne,
t Septembre a doublé l'honneur de sa couronne.

Hélas! combien gémit le triste possesseur
)ui, d'une eau nourricière implorant la fraîcheur,
'oit de ses jeunes plants se faner l'espérance!
'out périt, ô regrets! que de fois en silence
l tourne vers la nue un regard attristé!
'omme des jours sereins il maudit la beauté!

Loin de nous ces malheurs! cherchez à reconnaître
'onde que sous vos pieds le sol cache peut-être;
lais, pour la découvrir, on interroge en vain,
e coudrier qu'agite une trompeuse main.
aissez à Thouvenel, à la foule indiscrète,
'onsulter de Bléton l'impuissante baguette.

Qui nous dévoilera le cours secret des eaux?
i les fleuves fameux et fiers de leurs berceaux
'ombent de la montagne, et sont nés près des nues,
'ombien d'autres, cachant leurs urnes inconnues,
labitent sous la terre, et, sans bruit dans leur cours,
'rrent de veine en veine en ses profonds détours!
)bservez ce terrain où s'épaissit l'herbage,
)'où s'exhale sans cesse un humide nuage;
'est là qu'il faut descendre, et sitôt qu'à vos yeux
'onde décélera son cours mystérieux,
Ionorez du vallon les champêtres génies.
'els jadis, en guidant leurs jeunes colonies,

Les premiers fondateurs des fameuses cités,
Par un fleuve, un ruisseau tout-à-coup arrêtés,
Terminaient les erreurs d'une pénible course,
Et saluaient le Dieu protecteur de la source.
Le puits se creuse enfin : le sceau retentissant
Et s'abaisse et remonte, et toujours redescend.

Il est plus d'un pays dont les arides plaines
N'offrent au voyageur ni fleuves, ni fontaines;
Tel de mes premiers ans fut le premier séjour.
Une seule Nayade, en s'y cachant au jour,
Dans le creux de la terre avait mis sa demeure;
Le cylindre en tournant résonnait à toute heure,
Elle entendait le bruit, et, hâtant son chemin,
Montait légèrement, une cruche à la main.
Ses larges flots tombaient dans une auge profonde.
Que de fois, attirés par l'espoir de son onde,
Couraient de toutes parts le bouvier, le pasteur,
Et l'agneau dont les chiens excitaient la lenteur!
Quel tumulte! On arrive, on se presse, on rassemble
Le bœuf et le coursier qui s'abreuvent ensemble.
J'entends bêler, hennir, et mugir le troupeau;
J'entends surtout l'essaim des filles du hameau
Qui, d'un pas assuré, sur leur tête immobile,
Remportent le fardeau de la cruche d'argile :
L'écho du puits profond a redit leur gaité.

Muse! transporte-moi chez l'Arabe indompté,
Vers Damas, vers ces lieux où l'œil encore admire,
Dans leurs savants débris, Bagdad, Thèbe ou Palmire;

Peins, sous les flots ardents que vomissent les airs,
La caravane errante au milieu des déserts.
Oh! lorsque de palmiers la citerne entourée,
De loin, promet son onde à la horde altérée,
Peins les joyeux transports; montre-moi le chameau
Et courbant ses genoux et posant son fardeau;
Rappelle-moi les mœurs de ces temps héroïques
Où les filles des rois, dans les sources publiques,
Venaient blanchir le lin qu'ont filé leurs fuseaux.
Elles-mêmes puisaient les salutaires eaux,
Et couraient quelquefois, sur le seuil de leur tente,
Offrir à l'étranger l'urne rafraichissante :
L'étranger admirait leur grâce et leur douceur,
Et bénissait la main propice au voyageur.

Trop heureux qui découvre une onde souterraine!
Mais plus heureux encor celui dont le domaine
Est animé du bruit d'un ruisseau tournoyant
Qui brille aux feux du jour et gazouille en fuyant!
Si quelque fleuve même à longs replis étale
Les aspects variés de sa course inégale!....
Mais d'un vœu trop hardi redoutons le danger;
Un ruisseau doit suffire au séjour du berger.

Doctes amis des arts, ô vous dont la pensée
Des longs travaux du jour quelquefois est lassée,
Sortez de votre asyle à l'approche du soir,
Et ne rougissez point de pencher l'arrosoir.
Que des fruits et des fleurs la racine épuisée
Boive l'eau jaillissante en filets divisée :

Tel se jouait Condé, tel un sage empereur
Se faisait jardinier pour trouver le bonheur.
Déjà renaît le sol que cette eau désaltère:
Soleil, viens y mêler ta chaleur salutaire;
Je vois à ton retour la sève fermenter,
Et la terre amoureuse a besoin d'enfanter.

Ces légumes féconds, ornés de leur verdure,
S'embellissent encor d'une riche bordure.
Un long tapis de fleurs souvent court à leurs pieds;
De la vigne à l'entour les bras sont déployés,
Un peu d'art les dirige, et le souple feuillage
Se courbe et se prolonge et s'unit au treillage.
Ici, des groseillers les grappes mûriront,
Là, des humbles poiriers les fruits courbent le front;
Le parfum de la fraise au-dessous la décèle.

Indulgente à nos vœux, la féconde Cybèle
A varié sans nombre et les grains et les fruits,
Pour les besoins de l'homme à jamais reproduits.
Ce fruit est ma boisson, ce grain ma nourriture;
Cette herbe apaisera les douleurs que j'endure.
La plus humble est souvent un dictame immortel
Qu'Esculape a choisi pour orner son autel.
Des simples qu'il chérit la culture est facile;
Lui-même il les prodigue autour de votre asile;
Demandez-les aux champs, aux montagnes, aux bois,
Partout on les rencontre, on les cueille à son choix.
Du moins, auprès de vous placez les plus vulgaires.
Je sais que l'ignorance aux rumeurs mensongères

Leur prêta des vertus qu'elles n'ont pas toujours;
Ces magiques boissons, ces philtres des amours,
Dont le charme enivrant fixait un cœur volage,
Hélas! n'ont existé qu'aux romans du vieil âge.
Les Circés ne sont plus, et contre leurs complots
Le fabuleux *Moly* n'arme plus les héros.
Le suc du *Népenthès* distillé par Hélène
Jadis calmait le deuil, la colère et la haine;
Aux malheureux mortels il n'est plus accordé,
Les Dieux nous l'ont repris et leurs mains l'ont gardé.
Ces secrets sont perdus; mais l'herbe du Centaure
Conserva ses honneurs à la cour d'Épidaure;
Machaon, Podalire imploraient son secours,
Et la fièvre étonnée interrompait son cours,
Avant que, de leur art étendant le domaine,
Notre audace eut conquis l'écorce américaine.
Évitons les excès : nos maux seront légers,
Nous aurons peu besoin de secours étrangers.
Mon jardin me suffit : Hygia m'y présente
L'hysope, le fenouil, la mauve bienfaisante,
Le pavot d'où Morphée exprime sa liqueur,
L'absinthe aux sucs amers qui me rend ma vigueur,
La plante de Télèphe, et celle d'Artémise,
Et celle où de Pœon la gloire s'éternise.
Si ma tête est pesante au sortir du festin,
Je ne chercherai point un remède lointain,
La sauge est près de moi : sa boisson parfumée
Va des mets de la veille apaiser la fumée.

Ici l'utile est tout, ici rien n'est perdu,
Et la terre aux besoins a partout répondu.
De saison en saison elle enrichit son maître,
Et lorsqu'il est assis à sa table champêtre,
Il dit : Voilà des mets que je n'ai point payés.
Ses yeux d'un vert charmant sont toujours égayés.
A-t-il quelque douleur ? non loin croît le remède.
Rarement il appelle Hippocrate à son aide,
Et trouve en un travail chaque jour répété
Le plaisir, l'abondance, et surtout la santé.
Tels sont les biens réels, et la source en est pure.

Mais l'orgueilleux Mondor, enrichi par l'usure,
Jette sur mon enclos un coup-d'œil de mépris.
Longtemps ses gains honteux ont indigné Paris;
Tout-à-coup philosophe, il a quitté la ville :
« C'est aux champs, a-t-il dit, que le sage est tranquille.
« Fortune, c'est assez! je veux pour tout trésor
« La médiocrité plus riche que ton or.
« Du monde et de Paris j'ai trop vu les scandales;
« Artiste, entoure-moi de scènes pastorales;
« J'arrange un parc anglais : viens, et prends ton pinceau.
« Ici, place un désert, et là, creuse un ruisseau.
« Ce sol est trop uni : qu'il s'élève en collines.
« J'ai besoin de rêver : construis-moi des ruines,
« Un temple, un ancien fort, dont les restes épars
« Sur de grands souvenirs attachent mes regards.
« Suis toujours la nature, et que l'art disparaisse. »

Mondor parle, à sa voix chaque artiste s'empresse;
A leurs talents rivaux il donne un libre essor;
On commence, on détruit, on recommence encor.
Robert a composé des sites d'Italie.
Morel, dans une ferme avec goût embellie,
Prétend du siècle d'or retracer les tableaux:
Le chaume est sans pasteurs, le bercail sans troupeaux,
Les pressoirs sans raisins, les ruches sans abeilles.
Bérenger plus hardi promet d'autres merveilles;
Il a conçu le plan d'un énorme rocher,
Et déjà dans les airs il le voit se cacher;
Déjà, des vieux sapins qui croissent sur sa tête,
On entend les rameaux frémir sous la tempête;
Et, dans l'ombrage épais, les Fingals, les Oscars
Apparaissent de loin au milieu des brouillards.
Plus l'effet sera grand, moins la tâche est facile;
La plaine d'alentour n'est qu'un sable stérile.
Rien ne coûte à Mondor, et vers Fontainebleau
Ces rocs, où croît à peine un aride bouleau,
Tombent sous mille bras empressés de lui plaire;
Il hâte le travail, il double le salaire;
Ces monstrueux débris, dans son parc sont traînés,
En forme de montagne on les a façonnés,
Et le pâtre voisin rit d'un goût si bizarre.

Plus loin, d'un frais ruisseau la rive se prépare,
Et des plus durs ciments on revêt le contour
Du lit, où sur la pierre il doit couler un jour.
Que dis-je? tout est prêt, et, noire de fumée,
La pompe de Vulcain, par son souffle animée,

Fait monter dans ces lieux un maigre filet d'eau,
Qui serpente à regret sous le nom de ruisseau.
Tous les jours la Naïade, annonçant sa détresse,
De la pompe trop lente excitait la paresse.

Enfin, le parc s'achève: on y trouve à la fois,
Et des temples d'Athène, et des kiosks chinois,
Un obélisque, un pont, des tours demi-brisées,
Des marbres, des tombeaux, vil rebut des musées;
Et c'est en vain que l'œil, en ce parc fastueux,
Cherche une plante utile, un rameau fructueux.

Cependant, l'insensé payait cher sa folie;
Souvent des créanciers la requête impolie
Vint troubler les plaisirs qu'il goûte en ces beaux lieux.
Un jour qu'il admirait d'un air silencieux
Une vieille ruine avec grâce ébauchée,
Des femmes, des valets, la troupe effarouchée
Accourt, et pousse au loin de lamentables voix;
D'insensibles huissiers, des sergents discourtois,
Armés d'une sentence, ont enfoncé la porte;
Mondor est enlevé par la noire cohorte.
Nul ne plaignit son sort: on vendit son château,
Et, plus sensé que lui, l'habitant du hameau
Sur les débris des tours, des temples, des statues,
Déjà poussant la bêche, a semé des laitues.

Ces travers de l'orgueil sont communs aujourd'hui.
La mode entraîne tout, et le bon sens a fui.
Il faut à Turcaret d'élégants paysages,

Et nos plus grands héros, nos magistrats, nos sages,
Dans une ferme obscure habitaient autrefois!

Regardez L'Hopital, ce ministre des lois,
Qui, sourd aux factions, ami vrai de la France,
Osait à Médicis prêcher la tolérance.
Lui-même il nous a peint son rustique séjour:
Deux amis, pour le voir, avaient quitté la cour;
Il vole au devant d'eux, et sa muse avec grâce
Les invite en ces mots dans la langue d'Horace:

« Vous, qui pour ma retraite abandonnez Paris,
« Salut, dit-il, entrez, ô mes hôtes chéris!
« Entrez, et partageant l'humble toit qui me couvre,
« Reposez-y vos yeux, las des pompes du Louvre.
« Que puis-je vous donner? des légumes, des fruits:
« J'offre tous les trésors que ma ferme a produits.
« Que pour vous, aux pois verts, ornement de ma table,
« Le porc nourri de glands mêle un suc délectable,
« Et, né depuis deux mois, qu'un innocent agneau,
« A sa mère enlevé, tombe sous le couteau.
« La noix, chère aux buveurs, est déjà recueillie;
« Du tribut des pommiers ma corbeille est remplie;
« Mon vin a quelque prix, mes raisins sont vantés,
« Et leurs ceps par ma femme ici furent plantés.
« Vous faut-il d'autres mets? fiez-vous à son zèle.
« Non loin, est une ferme et plus riche et plus belle:
« A son maître opulent nous pouvons recourir,
« Et du marché voisin les trésors vont s'ouvrir.
« Mes pénates pourtant n'ont point l'air trop rustique.

« De blancs tissus de lin ornent ma couche antique;
« L'aimable propreté vous dresse en cet instant
« Deux lits, où dans ses bras le sommeil vous attend.
« Vos yeux même aimeront ma table hospitalière,
« Et l'argent ciselé dont reluit ma salière;
« D'une grappe à l'entour pend le fruit précieux :
« C'est un don de ma femme; elle-même en ces lieux
« L'apporta de Paris, et, d'une main fidèle,
« Toujours à mon départ l'y reporte avec elle.
« Voyez-vous sur deux rangs s'aligner ces ormeaux
« Dont le midi jamais n'a percé les rameaux?
« C'est à ma femme aussi que je dois cet ombrage;
« Quand j'y respire en paix, je bénis son ouvrage;
« Elle a fait ce beau lieu d'un champ presque désert,
« Que de maigres épis autrefois ont couvert.
« Là, je viens dès l'aurore, et seul, d'un pas tranquille
« Je m'égare en lisant ou Flaccus ou Virgile;
« De vers, d'aimables riens, doucement occupé,
« Tout bas, je dis aux rois : Votre accueil m'a trompé.
« Le jour fuit, et du soir le banquet me rappelle;
« Je prie, et dors en paix jusqu'à l'aube nouvelle.
« Ne cherchez point ici des sources, des ruisseaux :
« Un puits est tout mon bien; si les Nymphes des eaux ;
« Accordaient à mes vœux une claire fontaine,
« Si des prés, si des bois accroissaient mon domaine,
« Voudrais-je, environné de tableaux si touchants,
« Pour tous les biens du Louvre abandonner mes champs?

Tel jadis L'Hopital a chanté la retraite.
Toi qui fus magistrat, orateur et poëte,

rand homme ! ô L'Hopital ! puisse encor de tes mœurs
a dignité modeste attendrir tous les cœurs !
leureux qui, comme toi, vers la fin de sa vie,
létrompé des grandeurs, oublié de l'envie,
'eut vivre au sein des champs, et goûter les vrais biens
)ue peignaient tes beaux vers, affaiblis par les miens !

FIN DU PREMIER CHANT.



LA MAISON RUSTIQUE.

CHANT DEUXIÈME.

LE VERGER.

ꓶA MAISON RUSTIQUE.

CHANT DEUXIÈME.

LE VERGER.

éjà, grâce à mes soins, des plantes qu'il fait naître
écond potager charme l'œil de son maître.
ıtenant ornez-vous des plus riches couleurs,
liguez-nous des fruits plus nombreux que vos fleurs,
·es dont la culture a doublé les largesses !
vergers vont fleurir, je peindrai leurs richesses.

ıpplaudis à Delille, à ce maître nouveau,
t le rhythme savant nous rappelle Boileau ;
jardins qu'il chanta j'admire l'élégance ;
; il me prône en vain leur simple négligence,
e simplicité n'est qu'un luxe de plus.
dons du cerisier, qu'apporta Lucullus,
igue, doux trésor des coteaux de Marseille,
›omme de Neustrie, et la pêche vermeille
t le poids, à Montreuil, entraîna l'espalier,
nuscat odorant que vante Montpellier,
noindre fruit, la ronce où se rougit la mûre,
ıceraient pour moi l'inutile parure
pompeux catalpa qui, chez nous transporté,

Montre sa fleur tardive à la fin de l'été.
Je ne cultive point l'arbre dont le feuillage
Du port de la tulipe est l'élégante image,
Ces tuyas, ces vernis, dont la Chine à grands frais,
Pour orner Trianon, dépouilla ses forêts;
Leur ombrage est stérile, et leur pompe étrangère
Loin du sol paternel en nos champs dégénère.
L'orgueil du cèdre même, aux yeux du jardinier,
Vaut-il l'humble arbrisseau qui remplit son panier?

Descends, belle Pomone, et daigne me sourire,
De ta serpette d'or viens étendre l'empire;
Si tu reçus dans Rome un hommage divin
Comme les déités des moissons et du vin,
Quels honneurs aujourd'hui sont dus à ta couronne!
De quels nobles amants la foule t'environne!
Daguesseau, Lamoignon, épris de tes appas,
Souvent ont pris ta bêche et n'en rougissaient pas;
Tu vis sans cesse errer dans tes riants domaines
Haller, Jussieu, Linné, Tournefort, Desfontaines;
Et la grave science, autour de tes autels,
Découvre, en se jouant, des secrets immortels.
Pomone! exauce-nous; à nos vœux sois facile.

Plantez-vous un verger? que le sol soit fertile.
Craignez l'aspect du nord et celui du couchant.
Que le sol, enfoncé par le hoyau tranchant,
Laisse, en des creux divers, et des vents et de l'onde
Pénétrer à loisir l'influence féconde.
On ferme alors la fosse où l'arbre est transplanté;

Chacun a pris son rang et croît en liberté.
Aidons de tous nos soins leur enfance incertaine :
Que le fer autour d'eux quelquefois se promène ;
Qu'une herbe parasite, un importun gazon,
N'affame point l'arbuste en sa jeune saison.
Bientôt, développant ses branches vigoureuses,
Lui-même affamera ces herbes dangereuses
Qu'un sol trop abondant fit renaître à ses pieds.
Si pourtant il s'épuise en jets multipliés,
Émondons le feuillage, et connaissons d'avance
Le rameau fortuné qui promet l'abondance.

Souvent, dans nos enclos, un jardinier sans art,
Sous l'imprudent acier qu'il promène au hasard,
Taille, abat, détruit tout, et, fier de son ouvrage,
Se croit sûr d'enrichir le verger qu'il ravage.
Il part, et des bourgeons tout l'espoir disparaît ;
Le Scythe de la fable était moins indiscret.
Maudit soit le barbare ! Il faut qu'avec sagesse
Ce qu'on retranche au luxe ajoute à la richesse.

Étudions la sève, observons ses détours ;
Qu'une savante main la dirige en son cours,
Et la force à monter dans la branche choisie
Où va d'un fruit plus doux s'épurer l'ambroisie.
Déjà, dans ses canaux que rouvre le printemps,
Le merveilleux fluide, enchaîné trop longtemps,
Monte, descend, remonte et redescend encore,
Amollit d'un lait pur le bouton près d'éclore,
Et de la rude écorce endurcit tous les nœuds,

Confond les savants même, étonnés de ses jeux,
Renouvelle l'année, et va dans chaque tige
De son pouvoir fécond varier le prodige.
Ses effets sont connus, son principe est caché;
Le Pline suédois vainement l'a cherché.
Quel organe inconnu fait croître chaque plante?
Ainsi que l'animal serait-elle vivante?
Elle vit en effet par sa fécondité.
Si l'animal renaît dans sa postérité,
Le végétal aussi reproduit son semblable;
Les races passeront, l'espèce est immuable.
Dans son germe immortel chaque être est tout entier;
Le premier de sa race a transmis au dernier
Un trait sûr et distinct qui jamais ne s'altère.
L'homme existe caché dans le sein de sa mère;
Le chêne est dans ce gland, nous l'en verrons sortir;
Telle est la loi du ciel, et, sans la démentir,
Tous les sucs que la terre au printemps développe,
En élevant le cèdre, ont abaissé l'hysope.
L'auteur de ce prodige en a seul le secret.

Toutefois sous nos mains l'arbre de la forêt
Corrige avec le temps sa grossière nature,
Et reçoit d'autres mœurs à force de culture.
Son germe s'adoucit, mais ne peut se changer.

Dirai-je par quel art un hymen étranger
Féconde, en la domptant, une tige rebelle,
La couvre de ses dons pour la rendre plus belle,
Des sucs les plus amers fait des sucs bienfaisants,

Étonne la nature et double ses présents ?
Ce prodige est vulgaire, et cet art est facile.
L'arbre n'admire plus, comme au temps de Virgile,
Et ce nouveau feuillage et ces fruits adoptés
Que sa tige a nourris et n'a point enfantés.
La greffe industrieuse étendit ses conquêtes,
Et porte à ton verger des moissons toutes prêtes.
Choisis dans le berceau qui les tient enfermés
Les élèves naissants que Pomone a formés.
En quenouille arrondi, ce long arbre s'élance,
Et plus bas, opprimé de son trop d'opulence,
L'arbre nain vers la terre a courbé ses rameaux.
Ces fruits, nés promptement, sont aussi les plus beaux;
Mais ceux qu'on obtiendra d'un tronc jadis sauvage,
Plus lents dans leurs progrès, en vivront davantage.
Des vergers paternels c'était là le trésor;
Plusieurs comptent un siècle et fleurissent encor.
Nos ancêtres plantaient jusqu'à la dernière heure;
Si pour nous autrefois ils ornaient leur demeure,
Puissent, sur nos tombeaux, nos enfants à leur tour
Hériter des bienfaits légués par notre amour!

Laisse croître en plein champ les troncs les plus robustes,
Ils braveront l'hiver : mais des tendres arbustes
Que le branchage errant, par tes mains enhardi,
S'élève et se prolonge aux rayons du midi,
Et cache, en se couvrant des trésors de l'automne,
Du mur qui le soutient le coup-d'œil monotone.
Autour de ces lambris que le nord ne voit pas,
Le pêcher de la Perse a suspendu ses bras;

La chaux, le plâtre ardent et les pierres blanchies
Ont concentré du jour les clartés réfléchies,
Et même ont réchauffé le soleil des hivers.
Muse! dis-moi l'auteur de ces treillages verts;
Apprends-moi, tu le sais, d'où nous vint leur usage.

Un illustre vieillard, un patriarche, un sage,
D'un nom que ses enfants ont encore ennobli,
Honorait autrefois le hameau d'Andilly.
C'était le vieux Arnauld, qui des vieux solitaires
Rappelait par ses mœurs les exemples austères.
Il raconta leur vie, et, pour mieux l'imiter,
Aux champs de Port-Royal il courut habiter.
Là, ses jours s'écoulaient, comme aux siècles antiques,
Entre les livres saints et les travaux rustiques.
Jour et nuit, de la Bible ouverte à son côté,
Sa foi, d'un œil plus sûr, admirait la beauté.
Cependant quelques jeux égayaient sa retraite;
Quittant sa docte plume, il tenait la serpette,
Et, nouveau jardinier, cultivait de ses mains
L'art qu'enseigna Dieu même au premier des humains.
Dieu bénit le travail du juste qui l'implore.
Dans ce pieux enclos tout s'empresse d'éclore;
Chaque arbuste a ses fleurs, chaque fleur a son fruit.
Le vieillard est charmé, ses succès l'ont instruit.
Un jour, des jeunes plants, qu'en ces lieux il dirige,
Le long d'un mur voisin il fait errer la tige;
Le docile arbrisseau, que défend ce rempart,
Brave du froid janvier le sinistre regard.
Son progrès est rapide, et tandis qu'il s'élève,

Les traits d'un jour plus vif en ont muri la sève ;
La branche a des tuteurs, le bourgeon des abris.
Arnauld de sa richesse est lui-même surpris.
Bientôt, par d'autres murs, de distance en distance
Des rayons du soleil il accrut la puissance,
Et pour les réunir, pour les multiplier,
A l'espalier en face opposa l'espalier.
La faveur des saisons fut pour lui plus constante ;
Ses fruits, dont la grosseur a passé son attente,
D'un éclatant duvet sont toujours revêtus.
Ses voisins l'enviaient : « Imitez ses vertus, »
Leur disait quelquefois le pasteur du village ;
« Au Dieu qui le protége adressez votre hommage ;
« Le travail, la sagesse et la faveur des cieux
« Font croître les beaux fruits chez les hommes pieux. »

Quand le printemps renaît, quand les arbres fleurissent,
Les bourgeons trop hâtés quelquefois se flétrissent.
Crains le perfide éclat d'un soleil printanier ;
L'hiver, dans sa caverne un moment prisonnier,
Revient avec les vents et la grêle bruyante ;
Cours à tes espaliers : que ta main prévoyante
Sous des tissus de toile, ou de paille, ou de joncs,
Cache de l'arbrisseau les fragiles bourgeons,
Et trompe ainsi des airs la rigoureuse haleine.

Il est d'heureux climats où l'arbre croît sans peine
Et fournit aux humains, sans s'épuiser jamais,
Leurs toits, leurs vêtements, leurs boissons et leurs mets ;
Ces climats, qui du ciel ignorent l'inclémence,

Des fruits de l'âge d'or ont gardé la semence :
Tel, exempt de tout soin, durant des jours entiers
L'Indien vit en paix sous les hauts cocotiers.
Notre sort est moins doux ; les sueurs d'une année
Ont payé l'humble gerbe en nos champs moissonnée ;
Nos printemps sont douteux, nos étés sont trop courts ;
Au génie inventeur nos besoins ont recours ;
Le génie a parlé, tout fleurit, l'eau circule,
Le marais se dessèche, et Dodone recule ;
L'air, la terre et les eaux ont perdu leurs poisons,
Et sur un autre sol naissent d'autres saisons.
La culture peut tout, et ces froides contrées,
D'un oblique soleil à regret éclairées,
Ont vu naître en leur sein les plantes du midi.
Le commerce aux cent bras, dans le monde agrandi,
Tentera, s'il le faut, des conquêtes nouvelles ;
Astres, guidez son cours ! vents, prêtez-lui vos ailes !
Le nocher tend sa voile, il part, et sur nos bords
Les deux Indes bientôt porteront leurs trésors.
Nos mains, savant Dédale, ont passé ta merveille,
Et dans l'île où jamais le marteau ne sommeille,
Les Cyclopes honteux ne peuvent concevoir
Que l'humaine industrie ait vaincu leur savoir.

Hélas ! nos talents même attestent nos misères ;
C'est le courroux d'un Dieu qui les rend nécessaires.
L'homme en créant les arts se fait des bras nouveaux,
Et les ajoute aux siens pour aider ses travaux ;
C'est aux arts que sa main doit le sceptre du monde.
Le sol, qu'orne aujourd'hui leur présence féconde,

Jadis n'enfantait point ces fruits délicieux
Que le moindre hameau partout offre à nos yeux.
L'Europe, deux mille ans, fut inculte et barbare.

Le Gaulois, le Germain, le Scythe, le Tartare,
Suivaient, au fond des bois, les obliques sentiers
Du char toujours roulant qui portait leurs foyers.
Les voyez-vous errer sous cette ombre éternelle?
La proie, en les fuyant, les attire après elle,
Et l'arc atteint de loin, sous leur bras redouté,
Le sanglier féroce, ou l'uroch indompté.
De saison en saison leur marche recommence,
Et partout se prolonge une forêt immense
Dont les nombreux détours les ramènent sans fin
Des mers du Scandinave aux rives de l'Euxin.
Ces vieux bois de la Gaule et de la Germanie
Ont laissé leurs débris à la sombre Hercinie;
L'homme, en ces noirs déserts un moment égaré,
Coulait des jours sans gloire, et passait ignoré.
Là, pour tout monument, s'élevait d'âge en âge
Le grand chêne d'Hésus, qui sous le même ombrage
De nos premiers aïeux a couvert le berceau,
Et des fils de leurs fils couvrira le tombeau.

Oh! quel Dieu tout-à-coup sortant de son nuage
Viendra porter des lois à l'Europe sauvage?
Quel nouveau Triptolème ou quel autre Osiris
De ces hommes grossiers soumettra les esprits?
Voyez-vous arriver de ces rives lointaines
Un vaisseau que les vents ont poussé vers Athènes?
Cécrops est descendu l'olivier dans les mains,

Et l'arbre de Minerve adoucit les humains.
Sur nos bords, à son tour, Marseille policée
Reçoit les fruits, les arts et les mœurs de Phocée.
On fixe les enclos, on établit des lois :
Quand César eut l'honneur d'asservir les Gaulois,
Le blé parait nos champs, le raisin nos collines,
Et des eaux de Sextus les campagnes voisines[1]
Voyaient l'huile à longs flots couler de tous côtés;
L'olive du Vénafre eut des sucs moins vantés;
Et même de ces fleurs dont Hybla se couronne
Le miel était moins pur que celui de Narbonne.

Toujours l'antique Asie enrichit l'univers.
Les héros de l'Europe, en traversant les mers,
Un jour, dans l'Orient surpris de leur courage,
Iront du Saint-Tombeau venger le long outrage.
Un Français les conduit : si leur zèle enflammé
Par la froide raison fut souvent trop blâmé,
Du moins ils ont porté dans les champs de leurs pères
D'utiles arbrisseaux, des plantes étrangères;
Ils n'ont pas vu sans fruit les plaines de Damas,
Le Nil et le Jourdain, et ces riches climats
Où le sol vigoureux est moissonné sans cesse,
Et, vieux de six mille ans, brille encor de jeunesse.
C'est ainsi que la guerre expiant ses forfaits,
Toujours à ses fléaux mêle quelques bienfaits.
Le temps amène enfin le siècle du génie :
Pomone t'attendait, docte La Quintinie!
Son art chez nos aïeux fut longtemps retardé,

[1] Aix, *Aquæ-Sextiæ*.

Mais il plut à Louis, il fut cher à Condé;
Tout change, et les vergers dont j'ai tracé l'histoire
Doivent à deux Bourbons leur fortune et leur gloire.

Ranime donc ta voix, poursuis, Muse des champs!
L'art qu'aimaient ces héros est digne de tes chants.
D'autres prodigueront des trésors inutiles
Dans ces grands parcs anglais peuplés d'arbres stériles,
Où le Spleen au front pâle, à l'œil morne, au pas lent,
De vapeurs obsédé, se promène en bâillant;
Pour moi, de jeux plus doux j'offre ici la peinture.
Vertumne à chaque instant variait sa figure,
C'est d'un riche verger l'emblême ingénieux:
Que de mille couleurs il se pare à mes yeux!
Si j'en veux parcourir les routes ombragées,
Les fruits, leurs doux parfums, leurs couleurs mélangées,
Tout me plaît et m'invite, et suspend mon chemin.
Que puissent les saisons, se tenant par la main,
En cercle, autour de nous, verser sans imprudence
Cette urne qu'à leurs soins confia l'abondance!
Nos vœux sont exaucés: il est temps de jouir.

Lorsqu'en un ciel serein, prêts à s'épanouir,
Vos arbres, que cinq mois a noircis la froidure,
Font entrevoir de loin un réseau de verdure,
Et qu'un heureux constraste unit en même temps
Les débris de l'hiver aux boutons du printemps,
Oh! de l'année en fleur que l'enfance intéresse!
Ce pommier a blanchi: tiendra-t-il sa promesse?
L'été vient, et Pomone, amante du Soleil,

Sous l'astre aux sept couleurs prend un teint plus vermeil.
Alors de ses présents vous cueillez les prémices.
De leurs doubles parfums confondant les délices,
La fraise et la framboise ont charmé l'odorat.
Comme elles, de sa pourpre étalant tout l'éclat,
Le fruit de Cérasonte, à côté des groseilles,
A des riants desserts couronné les corbeilles.
La pêche flatte l'œil et la bouche, et la main,
De sa chair embaumée, et de son doux carmin.
La figue, en brunissant, à son tour vous appelle;
L'oranger a jauni, la grenade étincelle;
En variant son goût, le prunier s'est couvert
De nuances d'azur, d'or, de pourpre et de vert.
Du poirier, né gaulois, les tribus innombrables
Sans cesse enrichiront le luxe de vos tables.
Chaque espèce a son temps : la fermière en fait choix,
Et d'une main soigneuse, à l'abri de vos toits
Conserve la fraîcheur de ces poires tardives
Qui, jusqu'à l'autre été, charmeront vos convives.
L'automne épanche enfin ses dernières faveurs,
Et rougit d'un vin pur la coupe des buveurs.
Les ceps sont dépouillés, déjà tombe leur feuille;
Et le coing plus tardif après eux se recueille.
N'ai-je pas entendu les branches du noyer
Sous vos coups vigoureux et gémir et ployer?
Les noix, autour de vous, roulent sur la verdure.
Arbre heureux! du hameau ton ombre est la parure;
Ton fruit, quand le banquet déjà touche à sa fin,
Sait irriter encore et la soif et la faim;
Et par les flots choisis de ta liqueur dorée,

L'absence de l'olive est souvent réparée.
Les pommiers inégaux ont cédé leur moisson,
Et leur suc formera cette fraîche boisson
Que la jeune beauté, dans les champs de Neustrie,
Préfère au jus vermeil de la grappe mûrie.

L'élève heureux d'Hermès, Comus à ses fourneaux
Distillera ces fruits en bienfaisantes eaux.
Que dis-je? par Bacchus la cerise exprimée
S'est en liqueur de feu tout-à-coup transformée.
Cette pâte épaissie au souffle de Vulcain
Boit le miel du roseau que planta l'Africain;
Et dans les jours d'hiver, quand ma lèvre la touche,
L'odorant abricot parfume encor ma bouche.
Pour toutes les saisons Pomone a des bienfaits;
Qui peut compter les dons que sa main nous a faits?
Tous les jours, de son art les succès l'enhardissent,
Et d'un éclat nouveau ses fêtes resplendissent.
O monarque puissant, qui des premiers Césars
Rejoignis dans ta main les vingt sceptres épars,
Et qui, chargé du poids d'un si vaste royaume,
Gouvernais ton verger tel qu'un sage économe,
Glorieux Charlemagne! en vain tu m'as vanté
La douceur de tes fruits, et leur variété;
De tes poiriers choisis, de tes royales treilles
Je ne garantis point les douteuses merveilles;
Ce trésor des Martels serait pauvre aujourd'hui.

Ce roi dont la sagesse eut Guesclin pour appui,
Couvrit de cerisiers le parc de ses ancêtres,

Et Paris s'étonna du luxe de ses maîtres.
Maintenant de nos murs parcourez les dehors ;
Les rivaux de Thouin, étalant leurs trésors,
Offrent à chaque pas des espèces nouvelles :
Les plus rares pourtant ne sont pas les plus belles.
Mais que d'heureux trésors vous pouvez conquérir !

Lorsqu'un plant fatigué commence à dépérir,
Du végétal mourant l'héritier se prépare ;
Et ce qu'il a perdu, le verger le répare.
La riche pépinière, en son sein maternel,
Et de fleurs et de fruits porte un peuple éternel.
Qu'au soleil du matin elle soit exposée ;
Du nord et du midi l'influence opposée
Pourrait également brûler ces plants nouveaux ;
Le jour naissant convient aux naissants arbrisseaux.
Ces frêles nourrissons entre des mains habiles
Croissent pour remplacer leurs ancêtres débiles.
Tout meurt, mais tout renaît ; et ce tronc précieux
Que jadis a planté la main de vos aïeux,
Et que plus d'une fois en bravant leur défense,
Dans ses jeux indiscrets outragea votre enfance,
Ce tronc, que ses bienfaits ont longtemps embelli,
Par ses dons épuisé, comme nous a vieilli ;
Il tombe, et cède enfin son empire à l'arbuste.
Tel, sous le poids des ans penchant sa tête auguste,
Un vieillard vertueux regrette moins le jour
S'il laisse après sa mort un fils de son amour :
Son fils reproduira ses mœurs et son image.

Avant que sur les cieux, dans un sombre nuage,
Amalthée en fuyant ramène le Verseau,
L'arbuste est enlevé de son premier berceau;
Il a changé de sol, et sous vos lois prospères,
Il aime à vivre aux lieux où moururent ses pères.

Connaissez donc du ciel les signes réguliers;
Sachez, en variant vos travaux journaliers,
Les hâter à propos, les quitter, les reprendre.

Sur le tertre voisin, dois-je encor vous apprendre
A planter la colonne où le temps qui m'instruit,
Tournant à pas égaux, marque l'heure qui fuit?
N'allez point y graver quelque sinistre emblême;
Laissez le solitaire, ennemi de lui-même,
Chercher dans l'instrument qui mesure le jour
Le terrible signal d'un départ sans retour.
Mais vous, peignez plutôt les Heures enchaînées,
De pampres et de fleurs, et de fruits couronnées.

Tout doit rire en effet à votre œil enchanté.
Que la grâce se mêle à la fécondité!
Dessinez le parterre où vos fleurs vont éclore:
Pomone en tous les temps fut compagne de Flore.
Renais dans l'hyacinthe, enfant aimé d'un Dieu!
Narcisse, à ta beauté dis un dernier adieu,
Penche-toi sur les eaux pour t'admirer encore.
D'un éclat varié que l'œillet se décore;
Et toi qui te caches, plus humble que tes sœurs,
Violette, à mes pieds verse au moins tes odeurs!

Que sous l'herbe en tous lieux ta pourpre se noircisse;
Et que la giroflée en montant s'épaississe.
Mariez le jasmin, le lilas, l'églantier,
Et surtout que la rose, embaumant ce sentier,
Brille comme le teint de la vierge ingénue
Que l'amour fait rougir d'une flamme inconnue.
Ces trésors pour vous seuls ne doivent pas fleurir;
A la jeune bergère on aime à les offrir.
Elle rend un sourire : hélas! belle rosière,
D'autres amis des mœurs doteront ta chaumière;
Mes présents ne sont point une ferme, un troupeau,
Mais je puis d'une rose embellir ton chapeau.

O fleurs! en tous les temps égayez ma retraite,
Et plus heureux que moi, puisse un autre poëte
Peindre sous des crayons frais comme vos couleurs,
Vos traits, vos doux instincts, vos sexes et vos mœurs.
L'amour, dont vos parfums enflamment le délire,
Souvent, par vos bouquets, étendit son empire.
O fleurs, qui tant de fois avez servi l'amour,
Votre sein virginal le ressent à son tour;
Non, vous n'ignorez point les humaines délices;
Vainement la pudeur au fond de vos calices
Cacha de vos plaisirs le charme clandestin;
Les Zéphirs, précurseurs du soir et du matin,
Les Zéphirs les ont vus, et leur voix fortunée
Raconte aux verts bosquets votre aimable hyménée.

Cependant si mon œil veut un jour de plus près
De vos lits amoureux surprendre les secrets,

J'irai dans ce jardin où, calme et solitaire,
La science à toute heure ouvre son sanctuaire.
Ce dieu qui, du grand Tout emblème révéré,
Fut dans la docte Égypte autrefois honoré,
Pan rassemble en ces lieux, sous sa garde féconde,
Tous les germes ravis aux quatre parts du monde.
Ici, mieux qu'à Memphis, pour expliquer ses lois,
Des Linné, des Buffon, il emprunte la voix.
J'entendrai les savants qu'a formés leur génie;
Ils partagent entr'eux la Nature infinie,
Et dans son vaste empire ils règnent tous en paix:
Chacun soulève un coin de ses voiles épais.
Sans ombre, ô Vérité! tu veux qu'on te contemple,
Le sphinx n'est plus assis sur le seuil de ton temple;
Tout ce que tu cachas se montre à tous les yeux.
Le divin Esculape égaré dans ces lieux,
D'un art trop insulté révélant les mystères,
Vient demander aux fleurs quelques sucs salutaires.
Ces filles du printemps ne les refusent pas,
Et leurs bienfaits sans nombre égalent leurs appas.

Ainsi donc que les fleurs, charme de votre asile,
Ne frappent point vos yeux d'un éclat inutile.
A l'entour un essaim bourdonne sourdement;
C'est là que, pénétré d'un double enchantement,
Vous lisez, au doux bruit de la ruche agitée,
Ces vers plus doux encore où gémit Aristée.
C'est là qu'on rit parfois, Réaumur à la main,
Des aimables erreurs du poëte romain.

Si vous livrez vos fleurs à l'abeille volage,
Des oiseaux pour vos fruits redoutez le pillage;
On se plaît à leurs chants, mais l'essaim ravisseur
A Vertumne outragé fait payer leur douceur.
Souvent à trop d'excès trop d'indulgence entraîne;
Et j'en jure aujourd'hui par ce bon La Fontaine,
Si Jean Lapin m'outrage au fond de mon verger,
Sans l'appui du seigneur je saurai me venger.

Déjà, tentant deux fois une longue carrière,
Loin des pompeux jardins, ma muse la première
Traça du potager les fertiles enclos,
Et des Naïades même y dirigea les flots.
Elle a dit le verger, les dons chers à Pomone,
Et de Flore en passant releva la couronne.
C'est assez de leçons, et l'exemple instruit mieux.
L'art que chante ma muse est un bienfait des cieux :
Des jardins, des vergers, apprenez l'origine.

Cérès avait perdu la jeune Proserpine,
Aux pieds de Jupiter elle apporta ses pleurs :
Jupiter, pour calmer de trop justes douleurs,
Voulut qu'en tous les temps l'épouse de son frère,
Six mois près d'un époux, six mois près de sa mère,
Partageant tour à tour leur égale amitié,
De ses jours immortels leur donnât la moitié.
Déjà l'aimable reine aux enfers couronnée
Vit passer deux saisons dans le lit d'hyménée;
Cérès va la rejoindre, et veut, pour ce grand jour,
Préparer sur la terre un champêtre séjour,

Où par d'heureux tableaux doucement abusée,
Proserpine retrouve un second Élysée :
« A des travaux plus doux j'instruirai les humains,
« Dit-elle ; un soc pesant a trop chargé mes mains ;
« Assez mon front brûlé fut noirci de poussière ;
« Ma fille, en ce moment, renaît à la lumière,
« Et je dois me parer pour la mieux accueillir ;
« J'ai fécondé la terre, et je veux l'embellir. »

Elle dit, prend son char, monte, et place auprès d'elle
Pomone encore enfant ; sa nymphe la plus belle,
Qui, près de la déesse, a le rang qu'à sa cour
La reine de Paphos donne aux sœurs de l'Amour.
Cependant le char roule : il atteint les campagnes
Où l'on dit qu'au milieu de ses jeunes compagnes,
Proserpine en jouant moissonnait quelques fleurs,
Quand Pluton la ravit, insensible à ses pleurs.
Dans le vallon d'Enna, Cérès est descendue,
Et c'est là que sa fille est par elle attendue.
Dans Enna ! quoi ! Cérès ne craint point d'affliger
La pudeur que ce lieu vit naguère outrager ?
Non, l'amour fit le crime, et bientôt désarmée,
Une vierge pardonne à qui l'a trop aimée :
La Déesse le sait, elle est femme, et son cœur
A fait choix du lieu même où Pluton fut vainqueur.
Elle y trace un verger, mais sa main toujours sage
Fuit des tableaux confus le bizarre assemblage,
Cherche, et trouve auprès d'elle un facile ornement,
Charme l'œil avec ordre, et brille utilement.

Cérès a commandé : Pomone la seconde;
Le sol obéissant, à leur voix, se féconde;
Tout naît, croît et mûrit, et sous de frais berceaux
Alphée et son amante ont confondu leurs eaux.
Proserpine descend : les parfums l'environnent,
De leurs fruits suspendus les arbres la couronnent;
La rose à son aspect se hâte de s'ouvrir,
Les gazons de s'étendre et les bois de fleurir;
L'eau murmure à ses pieds, tandis que sur sa tête
La voix des rossignols prolonge un chant de fête.
Proserpine applaudit en embrassant Cérès,
La suit, et pénétrant des ombrages secrets,
S'arrête tout à coup dans sa route indécise,
Et reconnaît la place où Pluton l'a surprise.
Son front rougit d'abord : mais sa bouche a souri.

On dit que des neuf Sœurs ce verger fut chéri.
Là, tous les ans, leur voix fêtait le jour prospère
Qui rendait une fille à l'amour de sa mère;
Pour ce rustique enclos dont leurs yeux sont charmés,
Elles abandonnaient leurs sommets renommés.
C'est là qu'en un bosquet la Muse de l'idylle,
Enflant près de l'Alphée une flûte docile,
Pour la première fois a modulé ses airs.
Souvent même, attiré par de si doux concerts,
Théocrite en secret vint dans ce lieu champêtre;
Virgile y pénétra sur les pas de son maître.
Hélas! depuis ce jour, au poëte, au berger,
Cérès n'a plus ouvert le céleste verger.

Eh bien! osons du moins imiter son ouvrage,
Et des lieux qu'elle aimait reproduire une image.
Un verger coûte peu : celui que j'ai tracé
Ne convient point au luxe, à l'orgueil insensé;
Il doit suffire au sage, il est simple et fertile,
Et pourra plaire encore aux muses de Sicile.

Mais La Fontaine a dit : *les jardins parlent peu.*
Il y veut un ami : conduisez-le en ce lieu.
Ah! pour animer tout, il vous faut vos semblables.

Sachez donc ménager des aspects agréables,
Qui vous montrent les champs, les vignes, le hameau,
Et la route où le char tremble sous son fardeau.
Près de vous, loin de vous, l'œil charmé se promène;
Contemplez ces lointains, ces coteaux, cette plaine :
Quand avril reparaît, quand le jour renaissant
Se glisse à travers l'ombre, et l'efface en croissant,
La féconde génisse abandonne l'étable,
Mugit, et du hameau nourrice inépuisable,
Broutant jusqu'à la nuit un gazon ranimé,
Grossit le doux trésor de son lait parfumé;
L'œil la suit dans ces bois, dans ce noir labyrinthe
Où de ses pieds pesants s'approfondit l'empreinte.
Sur le haut de ce mont, voyez-vous le chasseur
Des brouillards du matin traverser l'épaisseur?
Lorsque tout est muet dans la ferme assoupie,
Il veille avant le jour, il attend, il épie
Le lièvre aux pieds légers qui, caché dans ces bois,
Au vol du plomb brûlant échappa tant de fois.
Mais, hélas! foudroyé par une main trop sûre,

Il meurt, et de son sang a noirci la verdure;
Il meurt, quand sur le thym ses compagnons heureux,
Par l'aurore égayés, l'invitaient à leurs jeux.
Plus bas est un pasteur : ses brebis confondues
Vous présentent de loin, aux coteaux suspendues,
D'un nuage argenté la mobile blancheur.
Dans ces prés se promène un robuste faucheur :
L'herbe tombe, et s'entasse en monceaux divisée;
Souvent frémit la faux sur la pierre aiguisée.
Midi vient, tout se tait. Le soir, ô doux moment!
Quand les bœufs dételés reviennent lentement,
Tous les troupeaux divers courent aux bergeries;
Leurs sourds mugissements errent dans les prairies,
Et saluant au loin le déclin du soleil,
Appellent sur vos yeux la nuit et le sommeil.
Peindrai-je du fermier la nombreuse famille
Rassemblant les épis tombés sous la faucille,
Et les chars, à grand bruit, de gerbes couronnés,
Et sous un ciel plus doux les raisins moissonnés,
Et les folâtres jeux que la vendange amène?
Peut-être devant vous, d'une marche incertaine,
Deux amants se perdront au sein de la forêt :
Pardonnez à l'amour, et gardez leur secret.
Ce sont là vos Vernets, vos Poussins, vos Albanes.

Faites plus : que non loin des rustiques cabanes,
Le goût, ami des champs, construise à peu de frais
L'hermitage où vos jours s'écouleront en paix.
La maison de Socrate en sera le modèle;
Consacrez au repos cet asile fidèle.
Les Grâces au front gai, se jouant sur le seuil,

De loin, aux vieux amis font un riant accueil;
Elles plaisent sans art, et leur simple élégance
Redoute également le faste et l'indigence.

Oh! si la destinée, avant mon dernier jour,
Accordait à mes vœux un semblable séjour!
Des amis quelquefois daigneraient y descendre.
Je crois déjà le voir, ce peintre aimable et tendre,
Florian, de Gessner et disciple et rival;
Pour lui s'est élevé le trône pastoral:
Un siége de gazon et l'attend et l'appelle.

O Parny! vous rendrez ma retraite plus belle;
Reposez-vous enfin, n'affrontez plus les mers;
Chantez, et mes bosquets garderont vos concerts.
De Tibulle en vos mains le luth résonne encore:
S'il se peut, sur vos pas menez Éléonore;
Puisqu'elle aime vos vers, elle aime aussi les champs.

Puis-je vous oublier, vous dont les soins touchants,
Et l'amitié fidèle et le constant suffrage,
Ont dans les jours de deuil relevé mon courage?
Langeac, vous qui peignant cet immortel Génois
Des chaînes de Colomb faites rougir les rois.

Quittez pour un moment ce nouveau sanctuaire
Où vous rendez aux arts un flambeau nécessaire,
La Harpe! et mêlez-vous à nos champêtres jeux.
Vous avez reproduit ce tragique fameux,
Qui peignit un héros délaissé dans son île;
En louant Fénelon, vous avez pris son style;

L'un et l'autre ont chéri tout ce que j'ai chanté.
C'est ici que du goût s'accroît la pureté :
Le goût au premier rang a marqué votre place.

Amis ! qu'à nos cheveux la rose s'entrelace,
Et la lyre à la main, rappelons dans ce lieu
Les mœurs d'Anacréon, d'Horace, et de Chaulieu.
Une pierre immobile en table façonnée
Est de mes plus beaux fruits par mes mains couronnée;
Le lait coule, un vin pur brille dans le cristal;
Il est temps de s'asseoir à mon banquet frugal :
Pomone l'a fourni, c'est sa main qui l'apprête.
Et vous, Marnésia, présidez à la fête :
Votre muse a chanté de semblables plaisirs;
Vos jardins étendus dans vos heureux loisirs,
En ornant le château, nourrissent l'indigence.
Dans ces graves conseils, organes de la France,
Montrez-vous, défendez les droits du laboureur;
Vous chantiez ses travaux, méditez son bonheur.
Et puissent, comme aux temps de Grèce et d'Ausonie,
Adoucis par les arts, formés à l'harmonie,
Nos pasteurs à l'envi décorer leur séjour,
En disputant d'adresse, et de vers, et d'amour[1] !

[1] M. le marquis de Marnésia, auteur d'un *Essai sur la Nature champêtre*, d'un écrit intitulé *le Bonheur dans les Campagnes*, venait d'être nommé président d'un des districts de la Franche-Comté, lors de la formation des Assemblées provinciales : toute cette fin du second chant se rapporte à la date du premier *Verger*, 1788. M. le chevalier de Langeac, également convié par le poëte, avait publié un *Précis historique sur Colomb*, accompagné d'une Épître de ce grand homme à Ferdinand et à Isabelle.

FIN DU DEUXIÈME CHANT.

LA MAISON RUSTIQUE.

CHANT TROISIÈME.

LE PARC.

LA MAISON RUSTIQUE.

CHANT TROISIÈME.

LE PARC.

Heureux qui, tour-à-tour jardinier et poète,
Décore en la chantant une aimable retraite!
Il ne consulte point Le Nôtre ou Whately.
Un terrain que lui-même a sans peine embelli,
Un peu d'eau, quelques fleurs, de beaux fruits, un bocage,
Voilà tout ce qu'il aime, en faut-il davantage?

Si pourtant la fortune, ou la faveur des rois,
Vous donna des trésors ou d'illustres emplois,
Alors de plus d'éclat entourez votre asile.
C'est en vain que, flattant un vulgaire imbécille,
De nos Mazaniels le délire nouveau
Veut ranger les humains sous le même niveau.
Malheur aux nations qu'éblouit la chimère
De ce dogme insensé dont l'envie est la mère!
Toi qu'accuse l'orgueil d'un sophiste effronté,
O des biens et des rangs sage inégalité,
On ne peut te bannir de l'état le plus libre,
Et du corps social tu maintiens l'équilibre.
Sur la pierre ou le tronc qui lui servait d'autel
Le dieu Terme eut jadis un culte solennel;

Rendons-lui ses honneurs, désarmons sa colère;
Mais qu'en nous accordant son appui tutélaire,
Ce Dieu muet et sourd, par d'heureuses rigueurs,
Divise les enclos, sans diviser les cœurs;
Et que de la Pitié l'attendrissante image
Reçoive, auprès de lui, nos dons et notre hommage.

Tout rang a ses devoirs, tout homme a ses destins:
A l'humble ami des champs, il faut d'humbles jardins;
Le parc majestueux convient à l'opulence.

Je veux que, déployé dans un espace immense,
Le parc autour de lui rassemble tous les arts,
Et de son noble aspect étonne mes regards.
Dès que les étrangers le verront apparaître,
Il doit leur annoncer la grandeur de son maître.
S'il montre avec orgueil, au penchant d'un coteau,
Un vieux bois dont le front couronne un vieux château,
S'il domine un beau fleuve, et, de lierre entourées,
Si d'anciens écussons quelques tours sont parées,
Je m'arrête, et m'écrie : Habitiez-vous ici,
O Dunois! ô Nemours! ô Bayard! ô Couci!
Salut, mânes sacrés! héros chers à la France!

Cependant je m'approche, et je rêve en silence
Au pied de ces donjons, consacrés autrefois
Par d'illustres amours ou d'illustres exploits;
J'entre au fond des bosquets : déjà le jour s'abaisse,
La nuit vient, je suis seul, et dans cette ombre épaisse
L'oreille du poëte entend de tous côtés

Des chants mystérieux ou des cors enchantés.
A ce magique son, sur les hauteurs voisines,
Soudain m'ont apparu d'aimables héroïnes;
Leurs fantômes légers volent devant mes pas:
C'est Sorel dont la voix guidait Charle aux combats,
C'est Étampe et Diane auprès de Gabrielle.
Sous les rayons tremblants de la lune infidèle,
Je les vois tour à tour se montrer, se cacher,
Reparaître, et s'enfuir, quand je crois les toucher;
Je me fatigue en vain sur leur trace riante.
Est-ce le doux zéphir, ou leur robe ondoyante,
Qui fait frémir la feuille, et glissant dans les airs,
Murmure autour de moi sous ces berceaux déserts?

Tel est des vieux manoirs le charme et la puissance;
Leur fière antiquité fait leur magnificence.
Que de larges couverts étendus à l'entour,
Quand je sors du château, me dérobent au jour!
Entre les verts tilleuls, à la rose mêlées
Les fleurs du seringat parfument les allées;
Un sentier spacieux accueille mes amis,
Et sur un fin gravier mes pas sont affermis.
Rien ne gêne ma route, et d'espace en espace
Ma paresse rencontre un banc qui la délasse.
Je reprends mon chemin, et m'avançant toujours,
Je me suis enfoncé, de détours en détours,
Dans quelque bois profond chargé de noirs feuillages;
Je vois fuir le château, les fermes, les villages;
Je me croirais perdu loin du monde habité,
Si tout-à-coup, au creux d'un vallon écarté,

Io, de la clochette à son cou suspendue,
Ne faisait retentir cette sombre étendue.

Ainsi les plus beaux parcs sont de vastes forêts;
Le temps qui vieillit tout rajeunit leurs attraits.
Compiègne et Saint-Germain, c'est vous que j'en atteste.
Et toi, Fontainebleau! site encor plus agreste,
Qui sous tes hauts abris m'égaras tant de fois!
J'admire ces donjons bâtis par les Valois,
Ces créneaux qui de loin, perdus dans le nuage,
Du palais de Fingal semblent offrir l'image.
Mais que j'aime bien mieux les sauvages beautés
De tes bois qu'Henri-Quatre a souvent fréquentés,
Et ces pins dont le deuil a noirci les collines
D'où s'échappe ta source en ondes cristallines!
A travers ces taillis et ce sable mouvant,
Aux gorges de *Franchard* je parviens plus avant;
J'erre dans le cahos de ces roches bizarres
Où rampent tristement quelques arbustes rares.
Eh quoi! presqu'à leurs pieds, une brillante cour
Mène en pompe les arts, les plaisirs, et l'amour!
Jamais la pénitence, en des lieux plus arides,
N'a caché de Bruno les sombres thébaïdes.
Là, d'un monde écroulé, je crois voir les débris.
Souvent le voyageur arrivé de Paris,
Vient de ces noirs rochers parcourir le dédale;
Et tout plein des splendeurs de la ville royale,
Muet, il contempla d'un œil épouvanté
Ce grand désert voisin de la grande cité.

Mais ces bois qui du trône ont accru l'héritage,
D'un sujet, quel qu'il soit, ne sont point le partage;
Et de moindres forêts sauront vous plaire encor.
Ne les dégradez point, ménagez leur trésor.
Que toujours, s'entourant d'une race nombreuse,
Dodone élève en paix sa tête vigoureuse,
Et livre à vos foyers ses bienfaits renaissants.
Abattez sans détruire, et plantez tous les ans.
Tel Sully gouverna ses forêts paternelles;
S'il condamnait au fer leurs tiges les plus belles,
Il t'en portait le prix, ô Bourbon! ô grand roi!
Et payait tes soldats aussi pauvres que toi.
Que des Grands à l'état le luxe soit utile.

Voulez-vous qu'en tout temps ce pompeux domicile,
Ce parc que vous ornez, intéresse vos yeux?
Occupez sagement vos jours laborieux.
Gouvernez les moissons, présidez aux vendanges,
Surveillez vos pressoirs, vos bercails et vos granges.
Lorsque Montmorency, fameux sous quatre rois,
Fut par l'exil enfin puni de ses exploits,
Aux murs de Chantilly suspendant sa cuirasse,
Il ne murmura point d'une injuste disgrâce,
Et, noble laboureur, comme les vieux romains,
Il cultiva les champs défendus par ses mains.
Ces travaux ont leur charme, et sous un toit tranquille,
Le plaisir règne aux champs aussi bien qu'à la ville.

Quand des astres plus doux, tempérant les chaleurs,
Ont ramené l'automne aux changeantes couleurs,

Diane à ses combats invite votre audace.

Déjà, dans les enclos préparés pour la chasse,
Les hôtes de ces bois sont par vous renfermés.
De serpolet, de thym ces gazons parfumés
Tapissent la garenne où s'agite sans cesse
Du lièvre emprisonné l'inutile vitesse :
Un mur retient l'essor de ses pas vagabonds.
Dans ce taillis voisin, m'amusant par leur bonds,
Des daims et des chevreuils les douces colonies
S'égarent au hasard, ou paissent réunies;
Des biches sont plus loin, et le roi leur époux
Lève un front couronné qui les domine tous.
Innocentes tribus qu'en ces lieux on rassemble,
Hâtez-vous de jouir, de folâtrer ensemble,
Multipliez vos jeux, vos courses, vos festins,
Charmez par vos amours vos rapides destins;
J'entends déjà les cris de la meute affamée.

Toujours par les héros la chasse fut aimée.
Mais s'il est glorieux d'accompagner leurs pas
Dans ce noble exercice, image des combats,
Ce n'est point quand des bois le monarque paisible,
Vaincu, pleure aux genoux du veneur insensible;
C'est quand la force et l'art, au fond de ces halliers,
Frappent d'un coup mortel les hideux sangliers;
C'est quand le loup gorgé du sang de ses victimes
Vient devant le bercail expier tous ses crimes.

Le renard moins haï n'est pas moins dangereux;

Sa force est dans la ruse, et les vols sont ses jeux;
Ainsi que les brigands, il aime les ténèbres.
Les attentats du fourbe au hameau sont célèbres;
Autour de l'humble ferme il a rôdé sans bruit;
Et lorsque, mesurant les heures de la nuit,
Les cris aigus du coq au loin se font entendre,
Il médite le meurtre, il s'apprête à surprendre
La poule, dont le sein couve en paix ses petits
Qui de l'œuf entr'ouvert sont à peine sortis.
Il entre, égorge tout, ses meurtres sont sans nombre,
Il les transporte au loin, favorisé par l'ombre,
Rentre encore, et traînant son horrible butin,
N'interrompt sa fureur qu'au retour du matin.
Tel on peint ce brigand terrassé par Alcide,
Le difforme Cacus, dans son antre homicide
Dérobant, loin du jour, les hommes, les troupeaux:
Au seuil de l'antre affreux pendent les noirs lambeaux,
Et des corps tout sanglants, et des têtes meurtries,
Dont le monstre affamé repaît ses barbaries.
Le sol qu'aux environs charge un air infecté,
D'un carnage récent est toujours humecté.

Venez, jeunes chasseurs! protégez la chaumière
Contre cet ennemi que maudit la fermière!
Du terrier qu'il creusa reconnaissez l'abord.
Trop heureux si vos chiens l'ont surpris dans son fort!
Que les hardis bassets en assiègent l'entrée:
La tortueuse enceinte est par eux pénétrée;
La forme de leurs pieds a servi vos desseins,
Si, las d'exécuter ses nocturnes larcins,

Le traître est endormi, vous le vaincrez sans peine,
Son sommeil est profond; mais s'il court dans la plaine,
Il fatigue la meute aboyant à grands cris,
Il va, revient, s'échappe, et d'abris en abris,
Aux plus épais buissons cherche une étroite issue:
C'est en vain, on l'y suit, et sa fraude est déçue.
Qu'importe sa vitesse et son art renommé?
Il revole à son gîte, et son gîte est fermé.
Il fuit encore, il fuit quand, sous l'œil qui la guide,
La balle, qui fend l'air, l'atteint d'un plomb rapide;
Il tombe : les hameaux, vengés et satisfaits,
Triomphent de sa perte en contant ses forfaits.
Puisse le même sort atteindre ses semblables!

Il est dans les forêts des hôtes plus aimables,
Dont le vol, le plumage, et le chant varié
Au chasseur inhumain demandent la pitié.
Laissez-les, près de vous, se jouer sans contrainte,
Rappelez-vous Julie, et la tranquille enceinte
Où sa main libérale attirait les oiseaux;
Ils y trouvaient des fleurs, de la mousse et des eaux;
Jamais rien n'y troubla leurs riants badinages,
Le secret de leurs lits, la paix de leurs ménages;
Ils se fiaient à l'homme, et, sans craindre ses fers,
Vivaient à ses côtés comme au fond des déserts.
Rendez-moi ce bosquet : là, sous l'obscure voûte,
Quand l'aube a reparu, je m'assieds et j'écoute,
Et des chantres ailés errant dans ces forêts,
L'orchestre harmonieux s'approche de plus près.
Quel barbare oiseleur, dans la saison nouvelle,

ıit ensanglanter le nid de Philomèle,
e muets les bois, les grottes d'alentour,
ır au printemps le chantre de l'amour?

ez donc les oiseaux; dans vos vertes charmilles,
u tube homicide, appelez leurs familles;
ɜz de leurs jeux et de leurs doux penchants,
ds et des amours, des hymens et des chants.
raite avec eux n'est jamais solitaire;
s légers du ciel, empressés à vous plaire,
ɔayer à l'envi par les sons les plus doux
hospitalité qu'ils reçoivent de vous.
ɪue la froidure engourdit et resserre
ɜrmes paresseux renfermés sous la terre,
dez quelques grains aux portes des bosquets.
ıère commune en ses riches banquets
t au premier rang placer la race humaine,
x êtres moins chéris vos mains s'ouvrent sans peine.
ez ce récit dont la naïveté
a du froid censeur blesser la dignité,
ɪue, chez l'Écossais, la nourrice fidèle
e à ses jeunes fils qui pleurent autour d'elle.

s fut un enfant, qui, dans un bois prochain,
ıt le Rouge-gorge affligé par la faim,
la sa misère en des jours de froidure.
leux ils partageaient la même nourriture,
'eau du même vase ils s'abreuvaient tous deux;
.e jour, à la voix d'un hôte généreux,
ȝent Rouge-gorge accourant avec joie

Dans le sein qu'il chérit venait chercher sa proie,
Et disputait souvent aux lèvres d'un ami
Le pain ou les fruits secs dévorés à demi.
Mais le printemps renaît : l'oiseau dans la campagne
Quitte enfin son ami pour revoir sa compagne.
L'enfant l'appelle encore, et le cherchant toujours,
Retourne au fond des bois vers la fin des beaux jours.
Là, d'un tuteur avide il éprouve la rage,
Et tombe massacré sur l'aride feuillage.
L'oiseau, qui du taillis parcourait l'épaisseur,
Reconnut dans son vol son jeune bienfaiteur;
Il s'arrête, et couvrant ces dépouilles si chères
Et de mousse séchée et de feuilles légères,
Il meurt près de l'enfant dont la main l'a nourri.
De leur trépas commun l'Écossais attendri
Respecte encor les jours du Rouge-gorge aimable.
Soyons enfants aussi : c'est le but de ma fable.

Si les bois sont d'un parc le premier ornement,
L'éclat, le bruit des eaux, leur fécond mouvement,
Seuls donneront la vie à ce beau paysage.
J'ai déjà peint leurs dons, j'en ai montré l'usage :
Mais vous pouvez ici, par de plus grands effets,
Développer leur charme ainsi que leurs bienfaits.
Loin de moi ces étangs à l'aspect monotone,
Et l'air qui s'en exhale au retour de l'automne!
Que le morne pêcheur à sa ligne attaché
Porte ailleurs des plaisirs dont je suis peu touché.
Si l'eau n'a point de cours, l'eau doit être bannie.
J'ai vu, je m'en souviens, aux champs d'Occitanie,

L'orgueilleuse Garonne, en partageant ses eaux,
D'un parc qu'elle embellit traverser les berceaux.
Du haut des belvéders les nobles châtelaines
Souvent tournent les yeux vers ces barques lointaines
Qui courent échanger les trésors des deux mers;
La voile dont les plis se gonflent dans les airs,
Un flot pur, un beau soir, la rame balancée,
Le repos et le bruit, tout plaît à la pensée.
Mais, quel que soit l'attrait de ce tableau mouvant,
Aux parcs les plus fameux il manqua trop souvent;
Et si le dieu du fleuve est loin de vos domaines,
Guidez vers vous, du moins, la nymphe des fontaines:
Ses flots sont moins pompeux, son cristal est plus frais,
Et l'art embellira ses rustiques attraits.

Reviens près de cette onde, aimable Poésie
Qui célébrais jadis Vaucluse et Blandusie!
Blandusie et Vaucluse avaient moins de clarté.
Ici, la rêverie attend l'homme enchanté;
Il s'arrête, il s'assied, repose, et sur la rive
Dans un vague abandon flotte l'âme pensive.
D'une eau qui toujours fuit le sourd frémissement
Me berce, me distrait, m'agite doucement.
Alors, suivant le cours de la vague incertaine,
L'imagination au hasard se promène;
L'espoir, les vœux trompés, les volages amours,
Et les tendres regrets et les premiers beaux jours,
Mille doux souvenirs, fugitives images,
Et ces illusions qui suivent tous les âges,
Et de la vie enfin les mobiles tableaux,

Glissent sur la pensée aussi prompts que les flots.
Le saule échevelé sur ces ondes s'incline.

Si, non loin de leurs bords, et s'allonge et domine
Un érable, un vieux chêne au tronc chargé de nœuds,
Respectez leur grand âge et leurs flancs caverneux.
De mousse et de limon leurs racines chargées
Par l'onde infatigable à demi sont rongées;
Leur cime est verte encore, elle croît, s'épaissit,
Se prolonge aux deux bords des flots qu'elle noircit,
Et ne laisse échapper, sur le ruisseau plus sombre,
Que de pâles clartés qui vacillent dans l'ombre.
Là, qu'un siége sans art m'invite à m'approcher.
Peut-être la nature, au creux de ce rocher,
Tailla grossièrement quelque grotte sauvage;
C'est à vous aujourd'hui d'achever son ouvrage.
Formez, sous cette voûte inconnue au soleil,
La grotte de l'amour, ou l'antre du sommeil,
Et que sur les cailloux l'onde y coule et serpente.

Laissez-lui quelquefois développer sa pente,
Quelquefois d'un obstacle embarrassez son cours:
Le ruisseau s'en indigne, et grossissant toujours,
Monte, écume, et se brise, et se roule en cascade,
Et du bruit de sa chute enchante sa naïade.

J'irai, quand Sirius rougit le firmament,
Quand la plaine est sans ombre, et l'air sans mouvement,
J'irai, je goûterai ta fraîcheur souterraine,
Grotte mystérieuse où le jour entre à peine!

Aimable obscurité ! puissent dans tous mes sens
Se glisser la vapeur de ces flots jaillissants !
Que leur murmure est doux ! ô combien ils me plaisent
Ces humides échos qui jamais ne se taisent !
Tel, Ovide nous peint des plus riches couleurs
L'abri de cette grotte où, fuyant les chaleurs,
Jadis venaient Diane et ses vierges fidèles
Jouer dans le cristal d'une eau pure comme elles.
Croirai-je au châtiment du chasseur indiscret
Qui de leur bain modeste a trahi le secret ?
La pudeur a ses droits, respectons ses mystères ;
Mais que les Déités ne soient plus si sévères !

Un beau parc est des Grands l'ordinaire séjour ;
Le luxe est fait pour eux, il convient à leur cour.
Je veux y voir le goût éclairer l'opulence.
A la voix de Mansard la colonne s'élance,
Et donnant plus de grâce et de pompe au château,
Des replis de l'acanthe orne son chapiteau.
Là viendront à la fois, sans jamais se confondre,
Du parc, en un seul point, les aspects correspondre.
A l'œil comme à l'esprit tout plaît par l'unité :
D'un drame et d'un poëme elle accroît la beauté ;
Je veux qu'elle orne aussi les jardins que je trace.
Artistes, venez tous ! c'est ici votre place ;
Venez : que vos travaux soient encor secondés
Et par d'autres Louis et par d'autres Condés.
N'allez donc point offrir, dans de vains paysages,
Des fermes, des hameaux les bizarres images.
Sommes-nous chez Mopsus, ou Ménalque, ou Mœris ?

Io, de la clochette à son cou suspendue,
Ne faisait retentir cette sombre étendue.

Ainsi les plus beaux parcs sont de vastes forêts;
Le temps qui vieillit tout rajeunit leurs attraits.
Compiègne et Saint-Germain, c'est vous que j'en atteste.
Et toi, Fontainebleau! site encor plus agreste,
Qui sous tes hauts abris m'égaras tant de fois!
J'admire ces donjons bâtis par les Valois,
Ces créneaux qui de loin, perdus dans le nuage,
Du palais de Fingal semblent offrir l'image.
Mais que j'aime bien mieux les sauvages beautés
De tes bois qu'Henri-Quatre a souvent fréquentés,
Et ces pins dont le deuil a noirci les collines
D'où s'échappe ta source en ondes cristallines!
A travers ces taillis et ce sable mouvant,
Aux gorges de *Franchard* je parviens plus avant;
J'erre dans le cahos de ces roches bizarres
Où rampent tristement quelques arbustes rares.
Eh quoi! presqu'à leurs pieds, une brillante cour
Mène en pompe les arts, les plaisirs, et l'amour!
Jamais la pénitence, en des lieux plus arides,
N'a caché de Bruno les sombres thébaïdes.
Là, d'un monde écroulé, je crois voir les débris.
Souvent le voyageur arrivé de Paris,
Vient de ces noirs rochers parcourir le dédale;
Et tout plein des splendeurs de la ville royale,
Muet, il contempla d'un œil épouvanté
Ce grand désert voisin de la grande cité.

Mais ces bois qui du trône ont accru l'héritage,
D'un sujet, quel qu'il soit, ne sont point le partage;
Et de moindres forêts sauront vous plaire encor.
Ne les dégradez point, ménagez leur trésor.
Que toujours, s'entourant d'une race nombreuse,
Dodone élève en paix sa tête vigoureuse,
Et livre à vos foyers ses bienfaits renaissants.
Abattez sans détruire, et plantez tous les ans.
Tel Sully gouverna ses forêts paternelles;
S'il condamnait au fer leurs tiges les plus belles,
Il t'en portait le prix, ô Bourbon! ô grand roi!
Et payait tes soldats aussi pauvres que toi.
Que des Grands à l'état le luxe soit utile.

Voulez-vous qu'en tout temps ce pompeux domicile,
Ce parc que vous ornez, intéresse vos yeux?
Occupez sagement vos jours laborieux.
Gouvernez les moissons, présidez aux vendanges,
Surveillez vos pressoirs, vos bercails et vos granges.
Lorsque Montmorency, fameux sous quatre rois,
Fut par l'exil enfin puni de ses exploits,
Aux murs de Chantilly suspendant sa cuirasse,
Il ne murmura point d'une injuste disgrâce,
Et, noble laboureur, comme les vieux romains,
Il cultiva les champs défendus par ses mains.
Ces travaux ont leur charme, et sous un toit tranquille,
Le plaisir règne aux champs aussi bien qu'à la ville.

Quand des astres plus doux, tempérant les chaleurs,
Ont ramené l'automne aux changeantes couleurs,

Diane à ses combats invite votre audace.

Déjà, dans les enclos préparés pour la chasse,
Les hôtes de ces bois sont par vous renfermés.
De serpolet, de thym ces gazons parfumés
Tapissent la garenne où s'agite sans cesse
Du lièvre emprisonné l'inutile vitesse :
Un mur retient l'essor de ses pas vagabonds.
Dans ce taillis voisin, m'amusant par leur bonds,
Des daims et des chevreuils les douces colonies
S'égarent au hasard, ou paissent réunies ;
Des biches sont plus loin, et le roi leur époux
Lève un front couronné qui les domine tous.
Innocentes tribus qu'en ces lieux on rassemble,
Hâtez-vous de jouir, de folâtrer ensemble,
Multipliez vos jeux, vos courses, vos festins,
Charmez par vos amours vos rapides destins ;
J'entends déjà les cris de la meute affamée.

Toujours par les héros la chasse fut aimée.
Mais s'il est glorieux d'accompagner leurs pas
Dans ce noble exercice, image des combats,
Ce n'est point quand des bois le monarque paisible,
Vaincu, pleure aux genoux du veneur insensible ;
C'est quand la force et l'art, au fond de ces halliers,
Frappent d'un coup mortel les hideux sangliers ;
C'est quand le loup gorgé du sang de ses victimes
Vient devant le bercail expier tous ses crimes.

Le renard moins haï n'est pas moins dangereux ;

Sa force est dans la ruse, et les vols sont ses jeux;
Ainsi que les brigands, il aime les ténèbres.
Les attentats du fourbe au hameau sont célèbres;
Autour de l'humble ferme il a rôdé sans bruit;
Et lorsque, mesurant les heures de la nuit,
Les cris aigus du coq au loin se font entendre,
Il médite le meurtre, il s'apprête à surprendre
La poule, dont le sein couve en paix ses petits
Qui de l'œuf entr'ouvert sont à peine sortis.
Il entre, égorge tout, ses meurtres sont sans nombre,
Il les transporte au loin, favorisé par l'ombre,
Rentre encore, et traînant son horrible butin,
N'interrompt sa fureur qu'au retour du matin.
Tel on peint ce brigand terrassé par Alcide,
Le difforme Cacus, dans son antre homicide
Dérobant, loin du jour, les hommes, les troupeaux:
Au seuil de l'antre affreux pendent les noirs lambeaux,
Et des corps tout sanglants, et des têtes meurtries,
Dont le monstre affamé repaît ses barbaries.
Le sol qu'aux environs charge un air infecté,
D'un carnage récent est toujours humecté.

Venez, jeunes chasseurs! protégez la chaumière
Contre cet ennemi que maudit la fermière!
Du terrier qu'il creusa reconnaissez l'abord.
Trop heureux si vos chiens l'ont surpris dans son fort!
Que les hardis bassets en assiègent l'entrée:
La tortueuse enceinte est par eux pénétrée;
La forme de leurs pieds a servi vos desseins.
Si, las d'exécuter ses nocturnes larcins,

Le traître est endormi, vous le vaincrez sans peine,
Son sommeil est profond; mais s'il court dans la plaine,
Il fatigue la meute aboyant à grands cris,
Il va, revient, s'échappe, et d'abris en abris,
Aux plus épais buissons cherche une étroite issue:
C'est en vain, on l'y suit, et sa fraude est déçue.
Qu'importe sa vitesse et son art renommé?
Il revole à son gîte, et son gîte est fermé.
Il fuit encore, il fuit quand, sous l'œil qui la guide,
La balle, qui fend l'air, l'atteint d'un plomb rapide;
Il tombe : les hameaux, vengés et satisfaits,
Triomphent de sa perte en contant ses forfaits.
Puisse le même sort atteindre ses semblables!

Il est dans les forêts des hôtes plus aimables,
Dont le vol, le plumage, et le chant varié
Au chasseur inhumain demandent la pitié.
Laissez-les, près de vous, se jouer sans contrainte.
Rappelez-vous Julie, et la tranquille enceinte
Où sa main libérale attirait les oiseaux;
Ils y trouvaient des fleurs, de la mousse et des eaux;
Jamais rien n'y troubla leurs riants badinages,
Le secret de leurs lits, la paix de leurs ménages;
Ils se fiaient à l'homme, et, sans craindre ses fers,
Vivaient à ses côtés comme au fond des déserts.
Rendez-moi ce bosquet: là, sous l'obscure voûte,
Quand l'aube a reparu, je m'assieds et j'écoute,
Et des chantres ailés errant dans ces forêts,
L'orchestre harmonieux s'approche de plus près.
Quel barbare oiseleur, dans la saison nouvelle,

Pourrait ensanglanter le nid de Philomèle,
Rendre muets les bois, les grottes d'alentour,
Et ravir au printemps le chantre de l'amour ?

Aimez donc les oiseaux ; dans vos vertes charmilles,
Loin du tube homicide, appelez leurs familles ;
Jouissez de leurs jeux et de leurs doux penchants,
Des nids et des amours, des hymens et des chants.
La retraite avec eux n'est jamais solitaire ;
Ces fils légers du ciel, empressés à vous plaire,
Vont payer à l'envi par les sons les plus doux
Cette hospitalité qu'ils reçoivent de vous.
Sitôt que la froidure engourdit et resserre
Les germes paresseux renfermés sous la terre,
Répandez quelques grains aux portes des bosquets.
Si la mère commune en ses riches banquets
Voulut au premier rang placer la race humaine,
Qu'aux êtres moins chéris vos mains s'ouvrent sans peine.
Écoutez ce récit dont la naïveté
Pourra du froid censeur blesser la dignité,
Mais que, chez l'Écossais, la nourrice fidèle
Chante à ses jeunes fils qui pleurent autour d'elle.

Jadis fut un enfant, qui, dans un bois prochain,
Voyant le Rouge-gorge affligé par la faim,
Consola sa misère en des jours de froidure.
Tous deux ils partageaient la même nourriture,
Dans l'eau du même vase ils s'abreuvaient tous deux ;
Chaque jour, à la voix d'un hôte généreux,
L'indigent Rouge-gorge accourant avec joie

Dans le sein qu'il chérit venait chercher sa proie,
Et disputait souvent aux lèvres d'un ami
Le pain ou les fruits secs dévorés à demi.
Mais le printemps renaît : l'oiseau dans la campagne
Quitte enfin son ami pour revoir sa compagne.
L'enfant l'appelle encore, et le cherchant toujours,
Retourne au fond des bois vers la fin des beaux jours.
Là, d'un tuteur avide il éprouve la rage,
Et tombe massacré sur l'aride feuillage.
L'oiseau, qui du taillis parcourait l'épaisseur,
Reconnut dans son vol son jeune bienfaiteur;
Il s'arrête, et couvrant ces dépouilles si chères
Et de mousse séchée et de feuilles légères,
Il meurt près de l'enfant dont la main l'a nourri.
De leur trépas commun l'Écossais attendri
Respecte encor les jours du Rouge-gorge aimable.
Soyons enfants aussi : c'est le but de ma fable.

Si les bois sont d'un parc le premier ornement,
L'éclat, le bruit des eaux, leur fécond mouvement,
Seuls donneront la vie à ce beau paysage.
J'ai déjà peint leurs dons, j'en ai montré l'usage :
Mais vous pouvez ici, par de plus grands effets,
Développer leur charme ainsi que leurs bienfaits.
Loin de moi ces étangs à l'aspect monotone,
Et l'air qui s'en exhale au retour de l'automne!
Que le morne pêcheur à sa ligne attaché
Porte ailleurs des plaisirs dont je suis peu touché.
Si l'eau n'a point de cours, l'eau doit être bannie.
J'ai vu, je m'en souviens, aux champs d'Occitanie,

L'orgueilleuse Garonne, en partageant ses eaux,
D'un parc qu'elle embellit traverser les berceaux.
Du haut des belvéders les nobles châtelaines
Souvent tournent les yeux vers ces barques lointaines
Qui courent échanger les trésors des deux mers;
La voile dont les plis se gonflent dans les airs,
Un flot pur, un beau soir, la rame balancée,
Le repos et le bruit, tout plaît à la pensée.
Mais, quel que soit l'attrait de ce tableau mouvant,
Aux parcs les plus fameux il manqua trop souvent;
Et si le dieu du fleuve est loin de vos domaines,
Guidez vers vous, du moins, la nymphe des fontaines:
Ses flots sont moins pompeux, son cristal est plus frais,
Et l'art embellira ses rustiques attraits.

Reviens près de cette onde, aimable Poésie
Qui célébrais jadis Vaucluse et Blandusie!
Blandusie et Vaucluse avaient moins de clarté.
Ici, la rêverie attend l'homme enchanté;
Il s'arrête, il s'assied, repose, et sur la rive
Dans un vague abandon flotte l'âme pensive.
D'une eau qui toujours fuit le sourd frémissement
Me berce, me distrait, m'agite doucement.
Alors, suivant le cours de la vague incertaine,
L'imagination au hasard se promène;
L'espoir, les vœux trompés, les volages amours,
Et les tendres regrets et les premiers beaux jours,
Mille doux souvenirs, fugitives images,
Et ces illusions qui suivent tous les âges,
Et de la vie enfin les mobiles tableaux,

Glissent sur la pensée aussi prompts que les flots.
Le saule échevelé sur ces ondes s'incline.

Si, non loin de leurs bords, et s'allonge et domine
Un érable, un vieux chêne au tronc chargé de nœuds,
Respectez leur grand âge et leurs flancs caverneux.
De mousse et de limon leurs racines chargées
Par l'onde infatigable à demi sont rongées;
Leur cime est verte encore, elle croît, s'épaissit,
Se prolonge aux deux bords des flots qu'elle noircit,
Et ne laisse échapper, sur le ruisseau plus sombre,
Que de pâles clartés qui vacillent dans l'ombre.
Là, qu'un siége sans art m'invite à m'approcher.
Peut-être la nature, au creux de ce rocher,
Tailla grossièrement quelque grotte sauvage;
C'est à vous aujourd'hui d'achever son ouvrage.
Formez, sous cette voûte inconnue au soleil,
La grotte de l'amour, ou l'antre du sommeil,
Et que sur les cailloux l'onde y coule et serpente.

Laissez-lui quelquefois développer sa pente,
Quelquefois d'un obstacle embarrassez son cours:
Le ruisseau s'en indigne, et grossissant toujours,
Monte, écume, et se brise, et se roule en cascade,
Et du bruit de sa chute enchante sa naïade.

J'irai, quand Sirius rougit le firmament,
Quand la plaine est sans ombre, et l'air sans mouvement,
J'irai, je goûterai ta fraîcheur souterraine,
Grotte mystérieuse où le jour entre à peine!

Aimable obscurité ! puissent dans tous mes sens
Se glisser la vapeur de ces flots jaillissants !
Que leur murmure est doux ! ô combien ils me plaisent
Ces humides échos qui jamais ne se taisent !
Tel, Ovide nous peint des plus riches couleurs
L'abri de cette grotte où, fuyant les chaleurs,
Jadis venaient Diane et ses vierges fidèles
Jouer dans le cristal d'une eau pure comme elles.
Croirai-je au châtiment du chasseur indiscret
Qui de leur bain modeste a trahi le secret ?
La pudeur a ses droits, respectons ses mystères ;
Mais que les Déités ne soient plus si sévères !

Un beau parc est des Grands l'ordinaire séjour ;
Le luxe est fait pour eux, il convient à leur cour.
Je veux y voir le goût éclairer l'opulence.
A la voix de Mansard la colonne s'élance,
Et donnant plus de grâce et de pompe au château,
Des replis de l'acanthe orne son chapiteau.
Là viendront à la fois, sans jamais se confondre,
Du parc, en un seul point, les aspects correspondre.
A l'œil comme à l'esprit tout plaît par l'unité :
D'un drame et d'un poëme elle accroît la beauté ;
Je veux qu'elle orne aussi les jardins que je trace.
Artistes, venez tous ! c'est ici votre place ;
Venez : que vos travaux soient encor secondés
Et par d'autres Louis et par d'autres Condés.
N'allez donc point offrir, dans de vains paysages,
Des fermes, des hameaux les bizarres images.
Sommes-nous chez Mopsus, ou Ménalque, ou Mœris ?

Du palais d'Apollon élevez les lambris;
Ouvrez-moi les bosquets où ce Dieu se repose;
Peignez-moi les héros et leur apothéose.
Étonnez, mais charmez : que tout plaise à mes yeux;
Les Grâces dans l'Olympe habitent près des Dieux.
Faites jouer l'Amour au milieu des trophées;
Rappellez-moi ces temps où d'amoureuses fées,
Vers un château lointain entraînant un héros,
Tentaient de l'endormir dans les bras du repos :
Les déserts étonnés fleurissaient autour d'elles.
Artistes des jardins, ce sont là vos modèles!
Voyez sous cet ombrage errer de toutes parts
De magiques esprits, emblême des beaux arts.
Ils animaient les bois, les rochers, les fontaines,
Faisaient vivre le bronze, et parler ces syrènes
Dont le sein demi-nu s'élevait sur les eaux :
Le Tasse et l'Arioste ont créé vos tableaux.
Déjà vous accourez : nos vieux parcs vous implorent;
De sacriléges mains partout les déshonorent :
Hélas! Sceaux disparut, Anet a succombé,
Marly même, ô regrets! sous le fer est tombé;
Versaille étale au loin sa grandeur désolée,
Comme un reine en deuil qui, d'un crêpe voilée,
Vers Thèbe, ou Babylone, ou Palmire, ou Memphis,
Couvrirait de ses pleurs le tombeau de son fils.
Rendez à ces beaux lieux leur première jeunesse;
Que d'un siècle immortel la splendeur y renaisse.
Beau Siècle, est-on français, lorsqu'on t'ose insulter?

J'aime (dût Gérardin contre moi s'irriter!)

Ces vieux parcs dont Le Nôtre inventa l'ordonnance;
J'aime leur dessin pur et leur riche élégance,
Leur imposant abord, les doubles rangs d'ormeaux
Qui dirigent nos pas vers ces nobles châteaux,
Où l'hospitalité, comme aux siècles antiques,
Semblait de son palais élargir les portiques,
Et découvrait de loin à l'œil du voyageur
L'asile du repos et celui de l'honneur.
Je retrouve en ces lieux les mœurs de nos ancêtres;
Leur dignité brillait sous leurs abris champêtres :
Tout y fut régulier, sage, élégant comme eux.
Je ne dédaigne point, ainsi que leurs neveux,
Ces hauts murs de charmille à la verte fourrure,
Qui du vent de l'automne écartaient la froidure.
Je fais plus : je réclame, au lieu d'arbres lointains,
La treille aux pampres verts, doux abri des festins,
Ces salons de verdure, où la famille entière
En cercle allait jouir de l'ombre hospitalière;
Le sol, le sable uni, cher aux pieds du vieillard,
Et ces bosquets en dôme arrondis avec art,
Qui jusqu'à l'horizon, sous leur voûte enfoncée,
Prolongeaient à la fois la vue et la pensée.
Vers le soir, les causeurs s'y donnaient rendez-vous;
La marche était plus libre, et l'entretien plus doux :
C'était l'heureux tableau des sages d'Académe.
Oui : de ces grands jardins l'harmonieux système
Eût autrefois charmé Pythagore et Platon :
C'est là, qu'en élevant leur esprit et leur ton,
Ils auraient enseigné ces doctes symphonies
Qui mesurent les pas des sphères infinies,

Ou révélé ces lois dont la sainte équité
Par de savants accords sait régir la cité.

Tel, l'austère Molé décorait son domaine;
Tel, s'offrait le coup-d'œil de Bâville ou de Fresne.
O gloire de la France! ô vénérables noms!
O Bâville, ô séjour des sages Lamoignons!
Je me figure encor, dans tes longues allées,
De tes hôtes fameux les ombres rassemblées:
Sous ton auguste ombrage on croit voir en entrant
Tout ce que le grand Siècle eut jadis de plus grand.

Racine et Despréaux sont arrivés ensemble:
Le bon sens, le bon goût, l'amitié les rassemble,
Et Lamoignon ravi s'assied au milieu d'eux.
D'où s'élève dans l'air ce nuage poudreux?
Sous ces rapides chars quel bruit au loin résonne?
C'est La Rochefoucauld, c'est Colbert, c'est Vivonne;
Pour s'enfuir à Bâville, ils ont quitté la cour.
De nobles entretiens les charment tour-à-tour:
C'est le *beau*, c'est le *vrai*, c'est le roi, la patrie,
La morale et les lois, les arts et l'industrie.
Quel groupe un peu bruyant là bas s'est éloigné?
Près de Corbinelli j'aperçois Sévigné;
Tout près sont Cornuel, Coulange, et La Fayette:
Là, court en folâtrant l'anecdote secrète.
Ainsi, quand on nous peint, dans les palais du ciel,
Jupiter assemblant le sénat immortel,
Tous les dieux partagés gravement délibèrent;
Par Minerve à propos leurs avis se tempèrent;

Momus assis plus bas, dans le fond du palais,
Raconte de Vulcain les imprudents filets,
Redit du Dieu des Dieux les humaines faiblesses,
Et fait rire en un coin les malignes Déesses.

Mais dans Bâville aussi Bourdaloue est venu :
Les jeux ont pris soudain un air plus retenu.
O jeux, ne fuyez point, devez-vous craindre un sage ?
Le masque de Tartuffe est loin de son visage.
Ici l'urbanité gouverne les propos,
Les égards attentifs ont choisi les bons mots,
Et prêtant au discours un charme inexprimable,
La folie est décente, et la sagesse aimable.

Cependant jusqu'au soir un convive attendu
Dans les détours du bois en rêvant s'est perdu ;
C'est La Fontaine : on court, on appelle à la ronde,
Il se retrouve enfin et Despréaux le gronde.
Le bon-homme a trouvé sous cet ombrage vert
Le sommeil, doux ami qui se cache au désert ;
Est-on pour s'endormir si digne de censure ?
Il lit des deux pigeons la touchante aventure ;
On l'admire, on l'embrasse, et tout est pardonné.

Si, par sa fantaisie en tout temps dominé,
La Fontaine, ennemi d'une gêne servile,
Préférait un désert au salon de Bâville ;
S'il redoutait le monde, ah! sans doute aujourd'hui
Le sage a bien le droit de penser comme lui.

Cherchez donc, en vos parcs, un abri solitaire
Qu'habitent le repos, l'étude, le mystère :
Les Muses avec vous y viendront se cacher,
Et de ce lieu chéri nul ne peut approcher.
Voulez-vous loin du bruit méditer sans contrainte ?
Au fond de vos bosquets tracez un labyrinthe,
Qui sous d'épais lauriers, sous des myrtes riants,
Confonde en cent détours ses sentiers tournoyants,
Et loin de l'importun qui voudrait vous surprendre,
Semble vous entourer des replis du Méandre.
Telle fut cette enceinte où, pour tromper Minos,
Un fil mystérieux dirigeait un héros.
J'ose ici réclamer cet art, né dans la Crète,
Qui vous dérobe aux yeux de la foule indiscrète.
Morel veut le bannir des modernes jardins ;
Mais bravez de Morel les orgueilleux dédains ;
Permettez-vous ces jeux où s'amusait Armide.
C'est dans un labyrinthe, au fond des bois de Gnide,
Que Vénus avec Mars se cachait à Vulcain.
Lorsqu'aux rayons des nuits, en se donnant la main,
Les Nymphes ont dansé sur le haut du Ménale,
Le pasteur devançant l'aurore matinale
Retrouve, sur l'émail du gazon ranimé,
Le labyrinthe heureux que leurs pas ont formé.
Combien j'aimais de Sceaux les ombrages antiques !
Là, s'ouvrait un dédale aux verdoyants portiques,
Qui souvent protégea, vers le déclin du jour,
Et les chants du poëte, et les jeux de l'amour.
Là, tout-à-coup Chaulieu, dans sa course incertaine,
Rencontrait à l'écart les Muses ou Du Maine.

L'aurore, dans ce lieu, vous invite en secret;
Vous rêvez, le temps vole, et rien ne vous distrait,
Et l'étoile du soir vous surprend sous l'ombrage.

N'allez point cependant affecter l'air sauvage;
N'entourez point vos parcs d'inflexibles verroux.
Quelquefois à la danse un joyeux rendez-vous
Invite sous l'ormeau la jeunesse voisine;
Daignez au vieux fermier, qui lentement chemine,
Accorder quelque ombrage où, dans les jours d'été,
Il repose en louant la main qui l'a planté.
Que vos lits de gazon et l'eau de votre source
Délassent le passant fatigué de sa course!
Le pâtre vous implore, accueillez ses douleurs,
Et que ses jeunes fils croissent parmi vos fleurs!

Si ma barque longtemps aux flots abandonnée
N'était prête à toucher la rive fortunée,
D'un seigneur de château j'aurais peint les bienfaits,
Les champs qu'il féconda, les heureux qu'il a faits;
Et ces tableaux peut-être auraient eu quelque grâce.
Mais du chant pastoral aisément on se lasse;
La muse géorgique est chez nous sans honneurs.
Elle a ses droits pourtant aussi bien que ses sœurs;
Maron lui dut jadis son plus parfait ouvrage;
Et si des temps passés j'en crois le témoignage,
Un jour, la flûte en main, par ses accords touchants,
De la muse héroïque elle a vaincu les chants.
On m'a conté sa gloire et je vais la redire.

Un roi, dont la Chalcide a célébré l'empire,
Autrefois d'une fête ordonna les apprêts.
Les coursiers qu'en Épire on exerce à grands frais,
Ne vinrent point traîner dans des flots de poussière
Le char qui douze fois doit fournir la carrière.
Ce prince était un sage, il voulut à ses jeux
Inviter par des prix les poëtes fameux.
Plus d'un roi dans la Grèce honora les poëtes;
On consultait d'un Dieu ces savants interprètes.
Que fallait-il alors pour régir l'univers?
D'heureuses fictions, de beaux chants, et des vers.

Cependant à Chalcis les peuples accoururent,
Deux chantres renommés à la fois y parurent:
L'un est plein de fierté, de grandeur et de feu;
Tel jadis Phidias eut peint un demi-dieu,
Tel on feint que, de l'homme empruntant la figure,
Jupiter voyageait à côté de Mercure.
Des lauriers se mêlaient au bandeau révéré
Qui couronne le front du sublime inspiré;
Il eut près du Mélès une nymphe pour mère,
Smyrne fut sa patrie, et son nom est Homère.
Au nom de ce grand homme, à son auguste aspect,
Tout le peuple à grands cris s'est levé par respect,
Quand le chantre d'Ascrée à son tour se présente.
Il n'a point du premier la grandeur imposante;
Son air est simple et doux : il tenait des pipeaux,
Comme ces dieux bergers qui gardaient les troupeaux.
Aux fleurs de sa couronne un épi s'entrelace;
Et, saluant Homère, à ses pieds il se place.

Un murmure flatteur les accueille tous deux;
Les autres concurrents s'écartent autour d'eux.
Le roi, levant son sceptre, ordonne le silence.
Homère a pris sa lyre, on l'écoute, il commence :

Les guerriers de Chalcis, sur quarante vaisseaux,
Pour venger Ménélas, avaient fendu les eaux;
De ces hommes vaillants Elphénor est le guide;
Leurs pavillons flottaient près du Xanthe rapide.
Soudain Mars aux Troyens a soufflé son courroux :
Contre le fier Ajax il les réunit tous.
On combat : la victoire est longtemps balancée.
Par la pique d'airain la pique est repoussée,
Les traits croisent les traits, l'acier heurte l'acier,
Le coursier hennissant attaque le coursier,
Poitrail contre poitrail leurs fureurs se répondent,
Et de leurs crins poudreux tous les flots se confondent.
Ajax des Phrygiens soutenait la fureur;
Mars appelle la nuit, la fuite, la terreur;
Du casque de Pluton il a chargé sa tête.
Trois fois Ajax s'élance, et trois fois il s'arrête,
Il cède au Dieu, s'éloigne et se retourne encor,
Quand tout-à-coup Minerve encourage Elphénor.
Trois cents Chalcidiens ont volé sur ses traces,
Et leurs piques de frêne entr'ouvrant les cuirasses
Rompent du chef troyen l'escadron belliqueux.
Mars recule indigné, Minerve est avec eux,
Et montrant dans les airs son égide éclatante,
Ramène aux Grecs vengés la fortune inconstante.

Ainsi chantait Homère, et ses nobles récits
Plaisent aux fiers enfants des héros de Chalcis;
De ces tableaux surtout la jeunesse est charmée.

Hésiode, à son tour, quand l'ivresse est calmée,
Se lève et se recueille, et chante un air plus doux
Que l'Hélicon fidèle a transmis jusqu'à nous :

Quand le taureau céleste a paru dans les nues,
Quand les filles d'Atlas, après lui revenues,
Montrent leurs sept rayons au nord du firmament,
Moissonneur, hâte-toi! jette ton vêtement;
Abats les épis mûrs sous de larges faucilles;
Et lorsque ont disparu ces éclatantes filles
Dont le père immortel soutient le poids des cieux,
Plonge au sein de la terre un soc laborieux.
Travaille, un Dieu l'ordonne : obtiens sa bienveillance;
Son cœur s'est endurci pour l'oisive indolence.
Cérès, protège-nous! L'or germe sous tes pas,
Ta paisible équité fait fleurir les États.
Bienfaitrice du monde, écoute nos prières!
Viens calmer des héros les fureurs meurtrières;
Les plus longs différends par toi sont assoupis;
Les trônes des bons rois s'ornent de tes épis;
Ton empire est sans trouble, et ta faulx recourbée,
Mieux qu'un glaive sanglant, illustrera l'Eubée;
En tout âge, en tout lieu, tes libérales mains
Ont réparé les maux que Mars fit aux humains.

Hésiode se tait, et ses douces images

Des vieillards attentifs ont gagné les suffrages.

Sur des tons variés Homère dit encor
Et le grand Jupiter, et cette chaîne d'or
Qui, du puissant Destin mystérieux emblème,
Suspend à ses anneaux le monde et les Dieux même.
Il prépare à Junon un bain délicieux,
Dont les flots odorants ont parfumé les cieux.
Grâce à lui, la déesse a reparu plus belle.
Il lui prête à dessein cette écharpe immortelle,
Qui renferme en ses plis, et le désir ardent,
Et l'aimable refus qui combat en cédant,
Et les jeux, et les ris, et ce tendre langage
Dont l'invincible attrait peut dompter le plus sage.
Tout-à-coup un nuage, aux plus riches couleurs,
Qui verse en gouttes d'or la rosée et les fleurs,
Au sommet de l'Ida s'abaisse et se repose.
Des touffes de lotos, d'hyacinthe, et de rose,
Soulèvent de Junon les immortels appas;
Un Dieu, vaincu d'amour, la retient dans ses bras,
Et bientôt, sur les yeux de l'époux qu'elle abuse,
Descend le doux Sommeil, complice de la ruse.

Homère enfin s'arrête, et son humble rival
Reprend les chalumeaux et le chant pastoral.
Il dit le laboureur, ses pénates d'argile,
Ses vœux si modérés, son bonheur si facile;
Les saisons qui pour lui font couler à longs flots
Et le miel de l'Hymette, et le vin de Biblos.
Aux champs règnent les mœurs : là, Vénus toujours pure,

N'a livré qu'à l'hymen sa modeste ceinture ;
Et son charme s'accroît de sa fécondité :
Le travail est sa dot, la pudeur sa beauté.
C'est là que, retraçant tous les traits de son père,
Le fils rend témoignage aux vertus de sa mère.
Dès l'enfance il honore, ainsi que ses aïeux,
Et les Dieux, et son père aussi saint que les Dieux.
Trop souvent, ici bas, les spectacles du crime
Ont allumé du ciel le courroux légitime ;
Jupiter va frapper : mais le Dieu menaçant
A détourné les yeux vers le chaume innocent ;
Il s'apaise et pardonne, et son Aigle tranquille
Dort sur les feux éteints de la foudre immobile.

Tels luttaient tour-à-tour deux célèbres rivaux :
Si leurs chants sont divers, leurs succès sont égaux,
Et d'un grand peuple entr'eux la faveur se partage.
Le roi descend du trône, et leur tient ce langage :

Salut, divin Homère ! ô chantre des guerriers !
Règne avec Apollon sous les mêmes lauriers.
Mais, quel que soit ton art, fils des Muses ! pardonne,
Le chantre de la paix obtiendra la couronne.

Hésiode rougit, il s'approche, et sa main
Prend la couronne d'or, et le trépied d'airain,
Dons chers et glorieux, le prix de sa victoire ;
Et de ce grand combat éternisant l'histoire,
Lui-même, au Dieu des vers, sur le haut Hélicon,
Dédia le trépied, la couronne, et son nom.

C'est ainsi qu'au milieu des discordes civiles,
Banni par cinq tyrans, je chantais loin des villes.
Caché dans les jardins, les vergers et les bois,
J'achevais des tableaux dont ma muse autrefois,
D'une main jeune encor, a jeté les esquisses.
Dieux des champs, à mes vers daignez être propices!
Et près de vos autels que mon nom répété
Vive un jour dans ces lieux dont j'ai peint la beauté!



LA GRÈCE SAUVÉE.

CHANT PREMIER.

LA GRÈCE SAUVÉE[1].

CHANT PREMIER.

Arrivée de Xerxès. — Les jeux Olympiques. — Thémistocle; Aristide. — Lutte des athlètes; Cynégire et Glaucus. — Course des chars.

Je chante ce guerrier qui, devant Salamine,
Des remparts de Minerve a vengé la ruine,
Qui rallia les Grecs, et d'un joug odieux
Sauva leurs saintes lois, leurs tombeaux et leurs Dieux.

Muses, dont la mémoire embrasse tous les âges,
Vous que Delphe autrefois cachait dans ses ombrages,
Dites comment Xerxès outragea vos autels,
Et ces bois consacrés par vos chants immortels;
Racontez son orgueil, sa défaite et sa fuite.
Et toi, qui fis marcher tous les arts à ta suite,

[1] On n'a retrouvé de *la Grèce sauvée* que trois chants, le premier presque entier, le second et le huitième; et, de plus, une quantité de fragments dont on donnera quelques-uns à la suite des trois chants, ou même entre le second et le huitième.

O vieillard renommé, qui depuis trois mille ans
Vois d'éternelles fleurs orner tes cheveux blancs,
Puissé-je, en ces climats où brillait ton génie,
Vers les rives d'Égée ou les mers d'Ionie,
Recueillir, à l'aspect des lieux qui t'ont charmé,
Quelques rayons du feu dont tu fus animé!

L'impatient Xerxès avait franchi la Thrace,
Et partout la terreur qui marchait sur sa trace,
La vengeance et l'orgueil dictant ses volontés,
Abaissaient devant lui les remparts des cités.
Tout cède, et déjà fier des succès qu'il présage,
Des monts Thessaliens il tentait le passage.
Cent nations marchaient sous ce monarque altier :
En esclave à sa suite il traîne un monde entier.
L'Europe au loin frémit : des campagnes fécondes
Il épuise en passant les moissons et les ondes,
Tandis que ses vaisseaux oppriment de leur poids
L'Hellespont indigné de fléchir sous ses lois.
Il s'avance : on eut dit que l'Asie ébranlée
Tombait de tout son poids sur la Grèce accablée.
Ces Dieux qu'on avait vus dans les champs Phrygiens
Jadis contre les Grecs exciter les Troyens,
Et que de Jupiter la loi toute-puissante
Força d'abandonner les bords chéris du Xanthe,
Tous ces Dieux irrités, avides de combats,
Ont du Persan superbe accompagné les pas,
Et sur l'Europe enfin leur vieille jalousie
Croit venger avec lui les affronts de l'Asie.
Ils fondent dans son camp : là, semblable à la nuit,

D'un nuage entouré, Mars descend à grand bruit.
Des hordes au combat par Xerxès entraînées
Il aime et la licence et les mœurs forcenées,
La sanguinaire ivresse, et l'aveugle fureur.
De leur farouche aspect il redouble l'horreur,
De leurs barbares cris augmente encor la rage,
Les guide et les remplit de l'espoir du carnage.
Il rugit à leur tête, et d'un air furieux
Semble encor reprocher au monarque des cieux
Ce flanc que Diomède a percé de sa lance.
Sur son front teint de sang s'agite et se balance
Ce casque aux crins hideux, aux immenses contours,
Qui dix ans de Pergame a protégé les tours,
Et des sombres replis de sa cime mouvante
Peut, même aux Immortels, inspirer l'épouvante.
Vénus marche à sa suite, et, sous des traits plus doux,
Dans le fond de son cœur cache autant de courroux,
Prend comme lui souvent ses sujets pour victimes,
Enfante aussi la guerre, et produit tous les crimes.
Vénus aime l'Asie et voit sur ses autels
L'esclavage y brûler des parfums éternels.
Tout l'Olympe est armé : le signal de la guerre
Ensemble a réuni, des trois parts de la terre,
Mille Dieux dont les noms et les traits abhorrés
Furent jusqu'à ce jour dans la Grèce ignorés.
Ceux-là sont accourus des sommets du Caucase,
Ceux-ci des bords du Gange, ou du Tigre, ou du Phase ;
Quelques-uns de l'Afrique ont quitté les déserts.
Chacun d'eux honoré par des cultes divers
S'attache à l'étendard du peuple qui l'adore.

Au milieu d'eux s'élève et les domine encore
Arimane, l'auteur du désordre et du mal,
Qui de l'auteur du bien est l'éternel rival,
Et dont l'affreux pouvoir invoqué chez les Mages
A partout de la crainte obtenu les hommages.
Tels sont les protecteurs, les appuis des Persans.

Des Dieux plus doux, qu'honore un légitime encens,
Viennent aussi des Grecs soutenir la querelle;
Jupiter les protége, et sa fille immortelle,
Cette sage Pallas qui hait également
La perfide Vénus et son barbare amant,
Et qui donne aux guerriers couverts de son égide
Une valeur plus calme et non moins intrépide.
L'ingénieuse Athène est son plus cher séjour.
Ce peuple aussi te plaît, Dieu des arts et du jour!
Tu le défends, ton bras tient l'arc inévitable
Dont les traits ont frappé ce serpent redoutable
Qu'au pied du mont fameux, par les Muses chéri,
Les fanges du déluge autrefois ont nourri:
Les Muses t'entouraient jusqu'au sein de la guerre.
L'une porte en sa main le compas et l'équerre,
Médite, et trace un camp d'un front calme et serein;
D'autres en sons guerriers font résonner l'airain;
La valeur s'en accroît. Ces héros de la Grèce,
Que mit au rang des Dieux leur gloire et leur sagesse,
Y reviennent combattre, et mêlés aux humains,
Veillent sur les cités que bâtirent leurs mains.
Là, se place Thésée; ici, dans une nue
Hercule auprès de lui balance la massue

Qui, dans ces mêmes lieux, abattait autrefois
Les tyrans de la terre et les monstres des bois.
De plus grands ennemis la Grèce est assiégée.
Cependant, des rochers dont elle est protégée,
A l'innombrable essaim des soldats de Xerxès
Sparte et Léonidas ferment encor l'accès.
Quand Sparte la défend, la Grèce est rassurée :
Mais d'abord elle veut sur sa cause sacrée
Appeler les regards et les faveurs des Cieux.
Le vrai courage habite au cœur religieux :
Toujours un grand revers menace un peuple impie.

Déjà se préparaient, dans les champs d'Olympie,
Ces jeux qui, se mêlant aux plus graves leçons,
Reviennent d'âge en âge après quatre moissons.
On s'empresse, on accourt, on s'assemble en Élide
Des vallons de Tempé, des cités d'Argolide
Qu'épouvantaient jadis de crimes trop fameux
Les enfants de Pélops, fondateur de ces jeux;
On s'y rend de Corinthe et des monts de Sicile,
Et de la rive Égée, et du fond de cette île
Où naquit Jupiter, où les lois de Minos
Ont appris à Lycurgue à former des héros;
Et de Sparte, et d'Athène, en tout temps sa rivale;
Du haut du Cythéron, du Pinde et du Ménale,
Et d'Ephèse, et de Delphe où court l'homme incertain
D'un trépied prophétique apprendre son destin;
Des champs de Marathon aux Persans si funestes,
Qui de leurs os blanchis montrent encor les restes,
Et de ceux de Platée où la mort les attend.

L'aurore enfin paraît : quel spectacle éclatant !
Quel beau jour ! On s'assied ; la Grèce tout entière
Frémit impatiente autour de la barrière.
C'est là qu'on couronnait avec solennité
Ou l'adresse, ou la force, ou la légèreté.
Vingt héros ont paru dans cette lice antique.
Hercule y fut vainqueur ; le temps, la politique,
D'illustres souvenirs, les oracles des Dieux,
Ont consacré ce jour à jamais glorieux.
Des plus grands sénateurs la sagesse y préside ;
Deux illustres rivaux, Thémistocle, Aristide,
Les premiers au combat, les premiers au conseil,
Ont de ce jour illustre ordonné l'appareil.
A d'obscurs citoyens ils doivent leur naissance :
Seuls ils ont fait leur sort ; on les vit dès l'enfance
Suivre un parti contraire et différer toujours.
Mais l'État en péril réclame-t-il secours,
Ennemis généreux, oubliant leur querelle,
Ils marchent réunis quand sa voix les appelle.

Thémistocle est superbe, actif, ambitieux,
Il eût rendu célèbre en tout temps, en tous lieux,
Et le peuple, et l'empire où le ciel l'eût fait naître.
Son siècle, déjà grand, par lui seul eût pu l'être.
Il pense en politique, il agit en guerrier,
Fait pour le premier rang brille encore au dernier,
Joint l'art à la grandeur, la prudence à l'audace,
Et change de talent quand il change de place ;
Dans Athène, à la cour, il sut être à la fois
Et souple avec le peuple, et fier avec les rois.

La gloire est le besoin de son âme enflammée ;
Du nom des vieux héros son oreille est charmée ;
Jeune enfant, il courait, ivre d'un noble orgueil,
Méditer leur histoire au pied de leur cercueil ;
Il fut jaloux d'Achille en lisant l'Iliade.
Vainqueur de Marathon, ô fameux Miltiade !
C'est toi surtout, c'est toi qu'il voudrait imiter ;
Ta gloire à chaque instant revient le tourmenter.
A peine au sein des nuits ses yeux s'appesantissent
Qu'autour de lui soudain mille voix retentissent,
Qui, proclamant ton nom jusque dans son sommeil,
Au bruit de ta victoire ont hâté son réveil.
Il se lève, il t'appelle, embrasse ton image,
Croit te voir apparaître au milieu d'un nuage,
T'invoque, et plein de toi, jure de t'égaler,
Dût un injuste arrêt comme toi l'exiler.

Aristide est plus simple et non moins magnanime ;
De la seule équité le pur amour l'anime ;
Ceux même dont la haine éclata contre lui,
Sitôt qu'on les opprime, invoquent son appui.
Ferme dans les revers, modeste dans la gloire,
Aussi grand dans l'exil qu'en un jour de victoire,
Le vent de la faveur ou de l'adversité
N'élève en aucun temps ou n'abat sa fierté.
Opprimé, mais fidèle à sa patrie ingrate,
Il sert toujours le peuple et jamais ne le flatte.
Sa noble pauvreté, sûr garant de sa foi,
L'orne mieux que la pompe et tout l'or du grand Roi.
Une fille encore jeune est toute sa famille ;

Il léguera pour dot son exemple à sa fille.
De respect et d'amour ce grand homme entouré,
Du saint titre de Juste est partout honoré.
Moins il prétend d'honneurs, plus il obtient d'empire;
Lui-même il est surpris des transports qu'il inspire :
Sans cesse il s'y dérobe, et souvent le respect
Fait taire la louange à son auguste aspect.
D'un œil religieux sans bruit on le contemple :
Sa voix est un oracle, et sa demeure un temple;
Sa vertu le consacre, et, digne des autels,
Semble plus s'approcher des Dieux que des mortels.
Lui-même à Thémistocle il donne son suffrage,
Vante ses grands travaux, ses talents, son courage,
Et quand il reconnaît qu'il n'est point son égal,
Marche après lui sans peine et cède à son rival.

Dans le Gymnase encor règne un vaste silence.
Il s'ouvre, et le premier Thémistocle s'avance;
On l'entoure, et bientôt, proclamant ses exploits,
Un cri d'enthousiasme éclate en mille voix.
L'envie enfin se tait et la haine le loue :
Il s'enivre de gloire, il jouit, il avoue
Que, malgré tant de soins, de veilles, de rivaux,
Cet instant de triomphe a payé ses travaux.
Il veut parler : chacun se presse pour l'entendre,
Et l'ivresse au dehors n'ose plus se répandre.
On ne l'applaudit moins que pour l'admirer mieux.
« O vous, dit-il, ô vous que rassemble en ces lieux
« Une fête si chère aux tribus de la Grèce,
« Concitoyens, amis, dont la main vengeresse

« A l'imprudent Xerxès prépare un si long deuil,
« Laissons encore un jour s'applaudir son orgueil;
« Et lorsqu'en vains projets contre nous il s'égare,
« Sachons par notre calme étonner le Barbare.
« Bientôt il nous verra : qu'il respire aujourd'hui,
« Et que nos chants de fête arrivent jusqu'à lui !
« Sans crainte célébrons nos jeux en sa présence,
« Et qu'il juge, en voyant cette mâle assurance,
« Comme, au jour du combat, sait vaincre et se venger
« Un peuple si tranquille à l'aspect du danger.
« Mais d'abord observons les antiques usages
« Qu'ont transmis jusqu'à nous les leçons de nos sages.
« Adressons-nous aux Dieux, maîtres de l'univers;
« Leur main verse à son gré les biens et les revers.
« Tandis que le Pontife, épanchant une eau sainte,
« Des jeux prêts à s'ouvrir consacrera l'enceinte,
« Mêlons nos vœux aux siens : jurons tous par sa voix
« De vaincre et de mourir pour nos Dieux et nos lois.
« L'autel est prêt, venez ! » Il dit et s'achemine
Vers les bois de l'Altis, dont l'ombre au loin domine
La glorieuse arène ouverte aux combattants,
Et qu'une sainte horreur consacra dès longtemps.
Le peuple y suit ses pas : de festons revêtues,
Sur un autel voisin s'élèvent deux statues;
Près d'Aristogiton, Harmodius placé
Y revit sur le marbre, avec lui retracé.
Ces défenseurs des lois, ces mortels magnanimes
Des fils de Pisistrate ont péri les victimes;
Mais ils ont eu l'honneur d'être admis dans les cieux,
Et là, sur leur patrie, ouvrent toujours les yeux.

Agénor a taillé leurs augustes images ;
C'est lui qui, pour les Dieux redoublant les hommages,
Empreint de majesté le front des Immortels,
Et fait tomber le peuple au pied de leurs autels.
Les héros qu'il sculpta, son art les déifie ;
Aussi la Grèce entière à son ciseau confie
Le soin de reproduire à la postérité
Les traits des citoyens morts pour la liberté.
Chaque artiste enviait cette faveur insigne :
La main qui fit les Dieux en a seule été digne.

Devant les deux héros par la Grèce adorés,
Déjà fume l'encens, et les festons sacrés
Pendent autour du front d'une noire génisse
Qu'à l'instant va frapper le fer du sacrifice.
L'eau lustrale a coulé sur les marbres pieux.
Le prêtre vénérable, au pied des demi-dieux,
Et s'incline et s'écrie : « O vengeurs de nos pères,
« Vengez leurs fils : chassez les hordes mercenaires
« Dont l'Asie a sur nous déchaîné les torrents.
« Puisse la liberté vaincre tous ses tyrans !
« Et que le sang impur de celui qui l'opprime
« Coule comme le sang versé par la victime ! »

Il dit, et prend le fer : tout s'unit à sa voix ;
La génisse mugit pour la dernière fois,
Se débat, tombe et meurt au même instant frappée,
Et des flots de son sang au loin l'herbe est trempée.
Le peuple est immobile, et dans un saint transport
Attend que le pontife interroge le sort.

Courbé sur la victime, il parcourt avec crainte
Des veines et du cœur le secret labyrinthe,
Et consulte avec soin leurs mourantes couleurs.
Du front de la génisse il arrache des fleurs
Qu'une Thessalienne, aux rayons de Diane,
Cueillit sur les rochers, loin des yeux du profane.
Il les prend, les consacre en ses sanglantes mains,
Et seul, dans un langage inconnu des humains,
Sur des pavots chargés de vapeurs léthargiques,
Murmure sourdement des paroles magiques,
Des noms mystérieux qui jusqu'aux sombres bords
Parviennent sur la tombe à l'oreille des morts.
Les morts que Marathon vit tomber dans ses plaines
Entendent le pontife, et leurs voix souterraines
Vers lui, du noir séjour, commencent à monter;
Seul il peut les comprendre et seul les répéter.
Tout se tait : il leur prête une oreille attentive.
Des Persans immolés gémit l'ombre plaintive,
Et craignant de revoir la clarté du soleil,
Ils maudissent la voix qui troubla leur sommeil;
Mais les mânes des Grecs à leurs fils applaudissent,
Et d'un chant triomphal leurs tombes retentissent.
Vers le peuple, à l'instant, l'interprète des Cieux
Se tourne : un feu céleste éclate dans ses yeux.
Il parle : l'avenir par sa bouche s'annonce,
Et des morts aux vivants il porte la réponse.
« Oh! que de sang rougit et la terre et les mers,
« Dit-il! Eh! quoi? Pallas, tu fuis tes murs déserts;
« Hâte-toi sur les eaux d'en venger la ruine!
« Salut, île d'Ajax! heureuse Salamine!

« Quels lauriers immortels sur tes bords vont fleurir !
« Thémistocle, il est temps; les jeux peuvent s'ouvrir :
« Le Destin est pour nous, les Dieux sont favorables. »
Il s'arrête à l'instant, et des voix innombrables
Bénissent à grands cris l'augure fortuné,
Quand des jeux tout-à-coup le signal est donné.
Au bruit joyeux des chants, des lyres, des trompettes,
On apporte les prix destinés aux athlètes :
« Guerriers, dit Thémistocle, en se tournant vers eux,
« Je ne viens point offrir à vos cœurs généreux
« Des trésors, une esclave à vous plaire empressée,
« Aux arts de l'Ionie en naissant exercée,
« Et dont l'adroite main file pour vous vêtir
« Le lin et les toisons de Milet et de Tyr.
« Tournez les yeux, voyez ces armes étrangères,
« Au champ de Marathon conquises par vos pères,
« Elles seront à vous : des Persans fastueux
« La dépouille ornera les vainqueurs de nos jeux.
« Qu'en passant dans vos mains, au sortir de la lice,
« Des Satrapes vaincus l'armure s'ennoblisse :
« Alors cherchez leurs fils : qu'ils tombent sous les coups
« Du fer que leurs aïeux aiguisaient contre vous,
« Et que leur sang versé satisfasse à la Grèce !
« Vous, à l'art de la lutte instruits dès la jeunesse,
« Montrez-vous les premiers ! Il convient à nos bras
« Ce pénible exercice, école des combats ;
« Il entretient la force, elle sert au courage.
« Paraissez : le vainqueur obtiendra pour partage
« Ce vaste bouclier, témoin de tant d'exploits
« Quand Cyrus au combat le portait autrefois ;

« L'or brille en ses contours, et l'art savant du Mage
« Y grava du soleil l'éblouissante image.
« Cambyse, indigne fils du plus fameux guerrier,
« Déshonora bientôt ce noble bouclier;
« Darius s'en couvrit quand, marchant vers l'aurore,
« A ses vastes états il voulut joindre encore
« Du Gange et de l'Indus les bords assujettis;
« Et lorsque vers la Grèce il envoya Datis,
« Lui-même il lui donna cette armure éclatante,
« Et ma main à Datis la ravit dans sa tente.
« Sur le Mède enlevés, que cet arc et ces traits
« Consolent du vaincu la chute et les regrets ! »

A peine a-t-il parlé qu'on voit Glaucus paraître.
On le nomme ; son nom l'a fait assez connaître.
Un jour, sans succomber sous ce pesant fardeau,
Il parcourut le stade en portant un taureau;
Par sa haute stature et son port intrépide,
Ce robuste lutteur semble égaler Alcide,
Fier d'avoir comme lui triomphé d'un lion.
Mais la gloire n'est pas sa seule ambition.
L'or, bien plus que l'honneur, charmait ses yeux avares;
Né libre, il voyageait au milieu des barbares,
Dans Byzance ou dans Suze, et là, plus d'une fois,
Promenant ses lauriers à la suite des rois,
Trafiquait de sa gloire, et, gagé par leurs vices,
D'un vain excès de force amusait leurs caprices.
Il marche, et se flattant de triomphes nouveaux,
Son audace à grands cris provoque ses rivaux;

Mais leur foule se tait, frémit et se retire.
Glaucus s'enorgueillit de l'effroi qu'il inspire,
Et le prix, sans combattre, est par lui réclamé.

Soudain, Euphorion, ce vieillard renommé
Qui dans ces mêmes lieux illustra sa jeunesse,
Arrive avec deux fils non moins chers à la Grèce:
« Glaucus, s'écria-t-il, n'est pas encor vainqueur,
« Et, si le temps jaloux n'eût dompté ma vigueur,
« C'est moi qui d'un superbe irais punir l'audace;
« Mais qu'un de mes enfants prenne aujourd'hui ma place.
« Va combattre pour moi, Cynégire, ô mon fils!
« Va d'un rival hautain confondre les défis!
« Et soutiens de ton nom la gloire héréditaire;
« Souviens-toi qui je fus, et qu'Eschyle est ton frère.
« Suis son exemple illustre, et, digne de ses chants,
« Honore comme lui le déclin de mes ans.
« Mars chérit sa valeur, Melpomène l'inspire,
« Et le glaive lui sied aussi bien que la lyre.
« Triomphe, et dans ses vers que ton nom répété
« Retentisse à jamais dans la postérité. »

Cynégire aussitôt dans l'arène s'élance,
Et droit au fier Glaucus marche avec assurance,
Jette ses vêtements, adresse au ciel des vœux,
Et, comme son rival, sur ses membres nerveux
Fait couler à longs flots l'huile douce et luisante.

D'un air calme au combat chacun d'eux se présente :
Seuls ils peuvent se voir sans en être effrayés;
Ils balancent leurs bras, affermissent leurs pieds,

D'un œil plein de courroux quelque temps se menacent,
Se rapprochent enfin, se joignent et s'embrassent.
Sur eux tous les regards demeurent attachés:
Leurs mains pressent leurs mains : leurs fronts se sont touchés.
Tels souvent on a vu, dans les bois d'Érimanthe,
Deux taureaux, à l'aspect de leur sauvage amante,
S'irriter, se combattre, et mugissant d'amour,
De leurs dards tortueux se heurter tour à tour:
Tout tremble, et la génisse erre en paix sous l'ombrage.
Cynégire et Glaucus montrent la même rage,
Et plus elle s'accroît, plus ils sont applaudis.
Sur leurs corps déployés leurs muscles sont raidis.
L'un et l'autre avec art observe, se mesure,
Ébranle, est ébranlé, chancelle et se rassure,
Croit tromper son rival et lui-même est trompé,
Attaque et se défend, frappe et se voit frappé.
Ils partagent les vœux de la foule incertaine.
Nul athlète jamais, hors le seul fils d'Alcmène,
N'a montré la vigueur qu'on admirait en eux.
Sans cesse, redoublant leurs invincibles nœuds,
Ainsi que deux serpents l'un à l'autre ils se lient,
S'allongent quelquefois, quelquefois se replient,
Se redressent ensemble et ne reculent pas.
On voit, sur la poussière où s'impriment leurs pas,
Ruisseler la sueur dont les flots les inondent.
Leur sein bat sur leur sein : leurs souffles se confondent;
Tous les deux sont surpris de trouver leur égal.
Tout-à-coup Cynégire aux bras de son rival
Et s'arrache et s'éloigne, et d'un élan rapide
Court et revient frapper le colosse intrépide.

Glaucus en est surpris, ses pas ont hésité;
Mais il reprend bientôt sa première fierté.
Tel le chêne, un moment courbé par la tempête,
Tremble, et la brave encore en relevant sa tête.
La honte a ranimé sa fureur et ses sens.
Il fond sur Cynégire, et dans ses bras puissants,
Comme un nouvel Alcide, enlève un autre Antée,
L'y retient, et déjà la foule épouvantée
Croit que d'Euphorion le fils est abattu;
Mais Eschyle à l'instant: « Que devient ta vertu,
« Mon frère? venge-toi, la Grèce te regarde,
« Apollon que je sers te défend et te garde;
« Songe au chant qu'il te doit, si ton bras est vainqueur. »
Ces mots de Cynégire enflamment le grand cœur,
Il redouble d'efforts, et, bouillant de colère,
Pèse sur les genoux de son fier adversaire,
Les ouvre à l'instant même en les frappant du sien,
Presse encore, et Glaucus qui n'a plus de soutien
S'étonne, hésite et tombe, et couvre au loin l'arène,
Chargé de son rival qu'en sa chute il entraîne.
Il se débat en vain : Cynégire affermi
Enchaîne entre ses bras son robuste ennemi,
Le serre, et sous son poids l'opprime et le terrasse,
En triomphe, et l'oblige à lui demander grâce.
Aussitôt au vaincu le vainqueur tend la main,
Lui-même il le relève, il l'embrasse, et soudain
Saisit ce bouclier, le prix de sa victoire,
Et près d'Euphorion court jouir de sa gloire.

On applaudit longtemps le père et les deux fils.

Thémistocle se lève, et promet d'autres prix
A ceux qui sur un char, et loin de la barrière,
S'élançant les premiers au bout de la carrière,
Douze fois de la borne éviteront l'écueil.
Les prix sont déposés, et déjà, plein d'orgueil,
Accourt Hippomédon qui naquit à Mycène.
Ses aïeux nourrissaient son audace hautaine;
De l'antique Pélops Hippomédon descend.
Bientôt, d'un front plus doux, s'approche en rougissant
Le modeste Cimon, ce guerrier intrépide,
Le fils de Miltiade et l'ami d'Aristide.
Il n'a pas vingt printemps: ses exploits, sa bonté
L'ornent bien mieux encor que sa mâle beauté.
Il paraît : mille voix proclament sa vaillance.
Le seul Hippomédon garde un jaloux silence.
L'Élide à ses concours admet aussi des rois:
Hiéron, qui soumit la Sicile à ses lois,
Envoya, de ces prés voisins de Syracuse,
Quatre coursiers choisis, que la fraîche Aréthuse
Dans ses limpides eaux souvent désaltérait :
Pour l'arène brûlante ils n'ont fui qu'à regret
Ces vallons enchantés où jouait Proserpine.
Un athlète, l'honneur de la cité voisine,
Le front ceint de lauriers, se présente après eux;
C'est Polite, deux fois couronné dans ces jeux:
Elis est son berceau. Myrtil et Télégone,
Deux aimables jumeaux venus de Sicyone,
Osent à ces grands noms s'associer encor;
Leurs grâces rappelaient et Pollux et Castor.
Ils sortaient de l'enfance, et leur naissante adresse

Pour la première fois étonnera la Grèce;
Tous deux charmants, tous deux nés dans le même jour,
Ils ont les mêmes traits comme le même amour,
Et souvent le regard de leur mère incertaine,
Doucement abusé, les distinguait à peine.
Mais l'hippodrome s'ouvre : on voit en même temps
Sur leurs rapides chars monter les combattants.
Tout est prêt : à leurs mains les rênes obéissent,
Et les fouets déployés à grand bruit retentissent.
Cependant le coursier, provoquant son rival,
Par ses hennissements demande le signal,
Bat la terre, gémit, s'agite, se tourmente,
Et ronge un frein blanchi dans sa bouche écumante.
Des chars même, des chars prêts à se défier,
L'impatient essieu ne cessait de crier.
Mais, ô moment d'espoir, et de crainte et d'ivresse !
La trompette a sonné, la barrière s'abaisse,
Dans l'arène à la fois les hardis combattants,
De grâce et de jeunesse et de gloire éclatants,
Volent, roulent, cachés dans des flots de poussière.
Telle, et moins prompte encor la foudre prisonnière
Du nuage enflammé, qui noircit l'occident,
S'échappe avec l'éclair, tombe et frappe en grondant.
Au bruit des chars, aux voix qui partout retentissent,
Du fleuve Alphée au loin les rives applaudissent :
Les forêts de l'Altis et les cieux ont tremblé.
Cependant, sous les yeux d'un grand peuple assemblé,
A travers mille cris, l'athlète magnanime,
Penché sur ses chevaux, de sa voix les anime,
Ou d'un vif aiguillon il leur presse le flanc.

Dans l'air à longs replis le fouet tourne en sifflant,
La roue infatigable en courant étincelle ;
Tous regardent le but : la palme les appelle.
D'abord Hippomédon, levant un front altier,
Dans l'arène s'élance et vole le premier :
Mais, avant que le sable élevé sur sa trace
De son essieu rapide ait blanchi la surface,
Le sillon que son char à sa suite a laissé
Sous le char de Cimon disparaît effacé.
Cimon court après lui : Myrtile leur succède ;
Polite tour à tour le suit ou le précède,
Tous les deux sont vaincus, vainqueurs à tout moment ;
Myrtile en longs efforts s'épuise vainement :
Le front de ses chevaux, que sans cesse il excite,
Passe à peine le front des chevaux de Polite.
Télégone est plus loin, mais, trempé de sueur,
De ses chevaux trop lents il réchauffe l'ardeur,
Et Polite a senti leur haleine enflammée
Mouiller déjà son dos d'une humide fumée.
Après eux, d'Hiéron le tardif écuyer
Sur un char plus brillant s'avançait le dernier.
Enfin tous ces rivaux, dans leur audace heureuse,
Onze fois ont doublé la borne dangereuse,
Et la dernière course a déjà commencé.
Dans cette lice immense un autel est dressé,
Dont l'aspect est souvent redoutable aux athlètes ;
Ils le chargent de vœux et d'offrandes secrètes,
Ils l'invoquent tout bas. On dit que dans ces lieux,
Un génie ennemi, de leur gloire envieux,
Se montre quelquefois et glace leur courage,

Et même, si l'on croit les récits du vieil âge,
L'antique OEnomaüs, qui régna sur ces bords,
Revient, pour s'y venger, de l'empire des morts.
Il n'a point oublié quelle ruse ennemie
Lui ravit autrefois sa fille Hippodamie:
A Pélops son vainqueur il n'a point pardonné.
Tandis qu'Hippomédon, par sa fougue entraîné,
Du formidable autel court tenter le passage,
L'ombre d'OEnomaüs sort du fond du nuage,
Et lance au fier athlète un sinistre coup-d'œil:
Le neveu de Pélops sent fléchir son orgueil;
Son fouet tombe, il pâlit, la peur glace ses veines,
L'ardeur de ses coursiers désobéit aux rênes,
Et gouverne au hasard leur guide effarouché.
Le spectre infatigable à leurs flancs attaché,
Plus prompt que l'ouragan, les poursuit et les presse,
Frappe deux fois leurs yeux de sa main vengeresse,
Les trouble et les aveugle, et bientôt, ô terreur!
O danger! vers la borne a poussé leur fureur.....

(La fin manque.)

LA GRÈCE SAUVÉE.

CHANT DEUXIÈME.

LA GRÈCE SAUVÉE.

CHANT DEUXIÈME.

Les jeux interrompus. — Le dernier Spartiate, échappé des Thermopyles, Agénor, raconte la nouvelle du combat. — Sparte. — Léonidas, au temple des Parques, consulte la prêtresse. — Ses adieux à son épouse Amyclé.— Avant le combat, il sacrifie aux Muses. —Premier avantage des Grecs; Léonidas, aidé de Minerve, triomphe de Tigrane soutenu d'Arimane.— Le premier combat cesse; chant de Mégistias.

Les jeux sont suspendus : la trompette éclatante
Autour de Thémistocle appelle sous sa tente
Tous les chefs dont la gloire a consacré le nom,
Pausanias, Eschyle, Aristide et Cimon.
Ils viennent : la douleur se peint sur leur visage;
Le dernier Spartiate, échappé du carnage,
S'assied d'un air confus entre tous ces héros;
On l'interroge, il pleure, et commence en ces mots :

Infortuné! ma gloire est désormais flétrie,
Je ne mérite plus de revoir ma patrie;
Mon roi, tous mes amis, arrachés de mes bras,
Sont tombés noblement dans les champs du trépas;
Et moi, je leur survis! moi seul, je reste encore!

Du jour qu'ils ont perdu l'aspect me déshonore,
Trop heureux si bientôt, facile à mes souhaits,
La mort vient dégager les serments que j'ai faits!
Ombres de mes amis, j'ai juré de vous suivre!
Et puisqu'un Dieu jaloux m'ordonne encor de vivre,
A la postérité je transmettrai du moins
Les exploits dont mes yeux ont été les témoins.
Je dirai vos vertus, votre illustre défaite;
Déjà de tous côtés la gloire les répète,
Tandis que, s'affligeant de trahir vos grands cœurs,
La victoire à jamais avilit vos vainqueurs.
Hélas! dans l'avenir on me plaindra peut-être.

Mon nom est Agénor, et Sparte m'a vu naître.
Là, je fus élevé sous la garde des lois,
Près de Léonidas, descendant de nos rois.
Enfant, il annonçait ses grandes destinées;
Il m'aima, je l'aimai dès nos jeunes années;
Deux frères sont unis d'un moins tendre lien,
Et lorsqu'assis au rang du premier citoyen,
Il prit de ses aïeux le sceptre héréditaire,
Je ne vis point son rang changer son caractère;
Il régna : mais le roi fut toujours mon ami.
A peine sur le trône il était affermi,
Quand d'états en états l'agile renommée
Vint du fond de l'Asie, à l'Europe alarmée,
Raconter de Xerxès les vastes armements,
Et la terre attentive à ces grands mouvements.
Guerriers, est-il besoin qu'à vos yeux je retrace
Les projets du grand Roi, sa marche et son audace,

Et les monts et les mers, qu'à peine il put franchir,
Sous son sceptre orgueilleux s'indignant de fléchir;
Et contre l'Hellespont ses vengeances bizarres,
Et deux mondes tremblant sous le poids des Barbares?
Guerriers, c'est votre voix qui prévint nos revers :
Corinthe, qui s'assied sur les flots des deux mers,
Vous vit alors, au nom des cités de la Grèce,
Dans son Isthme assemblés, peser avec sagesse
Nos communs intérêts, nos dangers, nos destins;
Delphes vous envoya ses oracles certains.
Alors, vous le savez, les haines s'apaisèrent;
Sur Thémistocle seul les regards s'attachèrent;
De son ferme génie on rechercha l'appui,
Et les lâches conseils se turent devant lui.
Le danger révéla tout le prix d'un grand homme.
Souffrez qu'aux yeux des Grecs, de ce nom je vous nomme,
Thémistocle! ma voix, qu'ils daignent avouer,
De Léonidas même apprit à vous louer.
La Grèce vous chargea du soin de sa défense;
Une flotte, témoin de votre prévoyance,
Et de vos grands desseins assurant le succès,
Vers les rives d'Eubée alla chercher Xerxès.
Là, sur d'étroites mers pour lui seul dangereuses,
Il ne peut gouverner ses poupes trop nombreuses;
Les mers l'ont combattu, la tempête a grondé:
Les écueils et les vents, tout vous a secondé.
Xerxès a vu des flots l'orageuse inclémence
Une seconde fois châtier sa démence;
Il a maudit l'Eubée, et son orgueil surpris,
Ainsi que l'Hellespont, le couvre de débris.

Tandis que vous armiez les rocs et la tempête
Contre un fol ennemi qui nous croit sa conquête,
Vers les monts de l'OEta, l'élite des guerriers
De la Grèce aux Persans dut fermer les sentiers.
A ce poste important c'est Sparte qu'on appelle,
Et le plus dangereux fut le plus digne d'elle.
Sparte reconnaissante accepta cet honneur:
Ce choix a fait sa gloire et combla mon malheur.

Vous connaissez nos mœurs, nos antiques usages.
Lycurgue, le modèle et l'oracle des sages,
Voulut que ma patrie obéît à deux rois;
Ils descendent d'Hercule, ils ont les mêmes droits :
Égaux par le pouvoir, égaux par la naissance,
Leur double autorité sagement se balance,
Et tous deux, à leur tour, guerriers ou magistrats,
Président à la paix ou marchent aux combats.
Sitôt qu'à nos tribus la Grèce tout entière
Eut confié le soin de garder sa frontière,
Léonidas, épris du nom de général,
Dispute à son collègue un honneur si fatal;
Il l'obtient, on ignore à quel but il aspire :
Hélas! contre ses jours en secret il conspire,
Il se dévoue : il sait, en guidant nos soldats,
Que ce rang fait sa perte, et qu'il marche au trépas.
Il avait des Dieux même appris sa destinée.

Un jour, se dérobant à ma vue étonnée,
Il quitta son palais sans escorte et sans bruit.
Tout-à-coup sur ses pas l'amitié me conduit.

De Codrus, en marchant, il invoquait les mânes.
Je l'abordai non loin d'un bosquet de platanes,
Près du tombeau d'Alcman, de ce chantre fameux
Dont les vers sont encor le charme de nos jeux.
Je le suis, il se tait, j'imite son exemple ;
En silence tous deux nous marchons vers ce temple
Qu'aux Parques autrefois ont voué nos aïeux,
Et que d'antiques pins cachent à tous les yeux.

Ce temple a trois autels : là, seule et retirée,
Habite une prêtresse aux Trois Sœurs consacrée.
On dit que, s'y cachant au fond d'un souterrain,
Elle entend jusqu'au bruit de leurs fuseaux d'airain ;
Et que de l'enfer même entr'ouvrant les portiques,
Elle voit, aux clartés de trois lampes mystiques,
Le ciseau destructeur, dans les mains d'Atropos,
Retrancher d'un seul coup la trame des héros.
Sur un trépied de fer dans l'ombre elle est placée ;
Elle y reste immobile, et son âme glacée
Ne s'émeut ni des pleurs, ni des dons des mortels ;
Leur encens prodigué meurt sur ses froids autels.
Jamais les passions n'ont changé son visage,
Et sa voix, qui du sort est le plus sûr présage,
Exauce sans plaisir, refuse sans courroux
Les pâles suppliants qui pressent ses genoux.
Tout tremble en l'abordant : Léonidas sans crainte
Du triple sanctuaire a pénétré l'enceinte,
S'avance, et descendant par des sentiers secrets
Vers l'antre où du Destin sont cachés les décrets,
Ose, sur les dangers qui menacent la Grèce,

Consulter avec moi la fatale Prêtresse.
Nous ne la vîmes point, l'air troublé, l'œil en feu,
Frémir en haletant sous le souffle d'un Dieu;
Sans trouble à ses regards l'avenir se dévoile.
Il est à ses côtés une magique toile
Qu'une invisible main développe sans bruit,
Et brise et recommence, et sans cesse détruit.
Des filles de l'enfer cette toile est l'ouvrage;
On y voit de son sort la symbolique image;
La navette infernale, y circulant toujours,
D'un labyrinthe obscur figure les détours,
C'est celui de la vie : un seul fil nous y guide.
Cependant la Prêtresse au monarque intrépide
Des merveilleux tissus interprète le sens,
Et fait entendre enfin ces funestes accents :
« Filez, Parques, filez, achevez votre trame,
« Léonidas est prêt, et Pluton le réclame;
« Sparte qu'il va remplir du bruit de ses exploits,
« Pour sauver tous les Grecs, doit perdre un de ses Rois. »
Elle se tait : mon sang se glace à l'instant même;
Je tombe dans les bras du grand homme que j'aime.
Lui seul reçoit l'arrêt sans changer de couleur;
Et d'une austère voix condamnant ma douleur,
Il veut que je promette aux pieds des trois Déesses,
Par l'Erèbe et le Styx, par leurs eaux vengeresses,
Par l'éternelle Nuit, mère de l'univers,
De garder les secrets qui me sont découverts.
Je le jure, et gémis, et me force au silence.

Nous quittons ce séjour d'où s'enfuit l'espérance;

Je pleure, et tout-à-coup du plus grand des humains
Je baise avec respect les généreuses mains.
Hélas! lui dis-je, au moins permets-moi de te suivre!
Il m'embrasse : à mon cœur son cœur ému se livre :
« O mon cher Agénor, tu seras près de moi,
« Je mourrai dans tes bras, je t'en donne ma foi;
« Viens; ma gloire est la tienne : ami, pourquoi ces larmes?
« A toi seul, en tombant, je remettrai mes armes. »
Ainsi parle un héros, et sans rien dévoiler,
Au poste du péril il demande à voler;
Des Ephores lui-même il gagne les suffrages,
Et de sa mort prochaine adorant les présages,
Il marche au-devant d'elle et presse son départ.
Du bataillon sacré, notre plus sûr rempart,
Des plus grands citoyens il a choisi l'élite,
Et trois cents ont l'honneur de marcher à sa suite.
L'oracle trop fatal n'est connu que de moi.

Mais sa chère Amyclé, fille du dernier roi,
Son épouse, entrevoit un funeste mystère;
Elle veut découvrir ce qu'on cherche à lui taire.
Un soir, triste et pensive, au seuil de son palais,
Elle attend son époux qui, loin d'elle, à jamais
Doit fuir, doit s'exiler dès la prochaine aurore;
Elle attend et gémit, et tout bas elle implore
Deux héros, dont les traits sur le bronze tracés,
Pour l'exemple des rois, en ce lieu sont placés :
C'est Alcide et Lycurgue, objets de nos hommages;
Une mousse sacrée entoura leurs images;
Alcide triomphant d'un lion abattu

Représente à nos yeux la force et la vertu:
Il nous apprend à vaincre; et Lycurgue est l'emblème
De la loi qui commande à la force elle-même.

Aux pieds des demi-dieux Amyclé soupirait,
Lorsque, seul avec moi, Léonidas paraît;
Nous quittions le sénat: la reine à notre vue
D'Hercule tout-à-coup embrassant la statue,
S'écrie : « O cher époux! arrête, écoute-moi;
« Par ce Dieu dont le sang m'anime comme toi,
« Par nos communs aïeux, par le chaste hyménée
« Qui depuis neuf printemps joint notre destinée,
« Par nos deux jeunes fils, après toi mon seul bien,
« Ouvre-moi tout ton cœur et ne me cache rien;
« Des secrets d'un époux j'ai droit d'être informée,
« Ne sais-tu pas qu'ici Vénus même est armée,
« Et que, sans s'amollir dans l'ombre et le repos,
« Son sexe quelquefois marche auprès des héros?
« Tu connais ma constance ainsi que ma tendresse;
« Parle, Léonidas, ne crains point de faiblesse;
« Je suis épouse et mère, et j'adore nos fils:
« Mais je descends d'Hercule, et Sparte est mon pays. »

Léonidas se trouble, hésite et délibère
Entre les sentiments d'un monarque et d'un père,
Cède, et répond enfin : « Généreuse Amyclé,
« Tu le veux, tout mon cœur te sera dévoilé.
« Rentre dans ton palais: son ombre solitaire
« De ce grand entretien doit cacher le mystère.
« Viens : je t'y confierai les volontés des Dieux. »

Il nous guide à l'instant au toit de ses aïeux,
Vers ce palais antique orné de leur vaillance,
Et que n'a point encor profané l'opulence.
Il salue en entrant, pour la dernière fois,
Ses pénates d'argile adorés par vingt rois.
Auprès de ses enfants son épouse l'amène :
Ses enfants, aussi beaux que les frères d'Hélène,
Reposaient sur un lit de joncs entrelacés,
Et, sans trouble endormis, se tenaient embrassés.
Leur mère doucement de sa main les caresse,
Ils ne s'éveillent point : leur père avec tendresse
Contemplait leur repos, leur front pur et vermeil,
L'amitié qui les suit jusque dans le sommeil :
« Enfants, dormez, dit-il, goûtez un sort prospère,
« Chers enfants, quelque jour consolez votre mère,
« Je vous quitte : les Dieux ainsi l'ont ordonné,
« Je suis par un Oracle à la mort condamné;
« Adieu, c'est pour jamais. » La reine pâlissante
A ce fatal adieu jette un cri d'épouvante;
Mais soudain le héros : « Arrête, que fais-tu?
« Rappelle ton courage, affermis ta vertu;
« Une immortelle gloire est le prix de ma vie:
« Si ton époux ne meurt, la Grèce est asservie. »

La reine à l'instant même a repris sa fierté :
« Pars, dit-elle, arme-toi, sauve la liberté!
« J'aime encor moins tes jours que je n'aime ta gloire,
« Pars, les siècles aussi chériront ma mémoire. »
— « Ah! je te reconnais, crie alors son époux,
« Amyclé, l'œil d'Hercule est attaché sur nous;

« Hercule en ce moment retrouve en toi sa fille.
« Demain le jour naissant m'arrache à ma famille;
« Je veux, soumis au ciel et bravant le trépas,
« Célébrer avec toi mon funèbre repas;
« Fais-en tous les apprêts, montre ici ta constance. »

Son épouse obéit, et prépare en silence
Ces simples aliments qui, fixés par la loi,
Nourrissent dans nos murs et le pauvre et le roi.
Elle craint de gémir, et, détournant la tête,
Mouille de quelques pleurs chaque mets qu'elle apprête,
N'accuse point le ciel, et montre en tous ses traits
Cette auguste douleur qu'on nous peint dans Cérès,
Lorsque, de la Sicile à regret exilée,
Sa fille aux sombres bords est six mois rappelée.
J'admire également ces époux généreux :
A leur dernier banquet je m'assieds avec eux.

Les doux épanchements et les pures tendresses,
Sparte, l'amour des lois, les divines promesses,
La voix de l'avenir, d'héroïques adieux,
D'ineffables discours, avant-coureurs des cieux;
Tout a porté l'espoir dans leur âme apaisée.
Ils parlaient des héros qui peuplent l'Élysée,
Du jour où les bons rois, sous ces heureux bosquets,
Iront s'asseoir ensemble aux célestes banquets.
O courts moments d'absence! O quelle douce aurore
Au-delà du tombeau leur apparaît encore!
Le ciel s'ouvre, et Junon va rallumer pour eux
Un hymen dont la mort n'éteindra plus les feux.

Ainsi les demi-dieux s'entretiennent sans doute,
Quand, montant de la terre à la céleste voûte,
Ils y daignent encore abaisser un coup d'œil,
Et compatir aux pleurs qui suivent leur cercueil.
La nuit fuyait en vain : la mort en vain s'avance,
D'un bonheur immortel ils goûtaient l'espérance,
Lorsque du jour naissant le rayon trop fatal
Du terrible départ vient donner le signal.
Amyclé la première et le voit et frissonne.
Soudain d'un bruit guerrier la ville au loin résonne,
Le belliqueux airain convoque les soldats
Qui dans les champs d'honneur suivront Léonidas.
Le bruit croît et parvient à ses fils qui sommeillent;
Au repos arrachés, ils se troublent, s'éveillent;
Mais, l'aîné qui déjà compte un lustre et deux ans,
Loin d'être épouvanté par ces sons menaçants,
D'une valeur précoce épouvantant sa mère,
Prend de sa faible main la lance de son père,
Et sous ce noble poids il cherche à s'affermir.
Il voit son jeune frère et pleurer et frémir;
Il rit de son effroi, lui rend un peu d'audace,
L'aguerrit en jouant, le console et l'embrasse :
Leur tendresse naïve a charmé leurs parents.

« O Dieux! vous commandez, à vos lois je me rends;
« Dieux! cria le héros, que votre œil tutélaire
« Daigne voir en pitié ces enfants et leur mère!
« Dieux! qu'ils s'aiment toujours! que, soumis à sa voix,
« De Sparte, comme nous, ils respectent les lois!
« O ma chère Amyclé, que chacun te ressemble!

« Le ciel, qui veut qu'un jour nous revivions ensemble,
« Ne te laisse pas seule en t'éloignant de moi ;
« Et deux Léonidas resteront près de toi. »

Il dit, et s'immolant au devoir qui l'entraîne,
Fuit, se dérobe aux pleurs de ses fils, de la reine,
Et ne respire plus que la soif des combats.
Un casque est sur son front, sa lance arme son bras,
Il prend ce bouclier, paternel héritage,
Que les enfants d'Hercule ont porté d'âge en âge,
Présent des Immortels, où Vulcain autrefois
Du fils de Jupiter grava les douze exploits.
C'en est fait, nous partons : jamais mon œil encore
D'un si paisible éclat ne vit briller l'aurore.
Le roi devant nos pas s'avançait fièrement :
Le ciel semble applaudir son noble dévoûment,
Le ciel autour de nous resplendit sans nuages.

Du charmant Eurotas nous suivons les rivages,
Le fortuné Taygète à nos yeux vient s'offrir,
Quand vers nous à l'instant nous voyons accourir
Nos filles, et nos sœurs, et nos tendres compagnes ;
Tel paraît un essaim des nymphes des montagnes.
Chacune vole aux bras d'un père ou d'un époux.
Leurs traits, un jour d'hymen, semblent encor moins doux
Elles n'osaient verser des pleurs pusillanimes ;
Leurs regrets sont mêlés de conseils magnanimes,
Et d'avance leurs voix, comme aux héros fameux,
Nous promettaient des fleurs, des hymnes et des vœux.
Bientôt, chantant les vers de ce divin poëme

A Lycurgue donné par Homère lui-même,
Elles nous rappelaient, en chœur mélodieux,
Le parjure Ilion détruit par nos aïeux;
Diomède attaquant les Dieux de la Phrygie,
Et de leur sang versé sa main deux fois rougie;
Ajax percé de traits, seul, mais terrible encor,
Bravant tous les Troyens commandés par Hector;
Et ce superbe Hector, leur appui, leur asile,
Tombant aux yeux des siens sous la lance d'Achille.
Elles chantaient : nos cœurs s'enflammaient à leurs voix.
Enfin nous les quittons vers cet antique bois
Où l'on dit qu'au milieu d'un époux et d'un père,
Contrainte de nommer celui qu'elle préfère,
Pénélope autrefois, dans un tendre embarras,
Se couvrit de son voile et ne répondit pas.
Icare de sa fille entendit le silence,
Et du modeste amour respectant la puissance,
Dans ces lieux où cessa l'empire paternel,
Lui-même à la Pudeur il bâtit un autel.
C'est là que, recevant les dernières caresses,
Nous vous avons vu fuir, rives enchanteresses,
Heureux vallons de Sparte où j'ai reçu le jour!
Là, mon dernier regard vous perdit sans retour.

Nous marchons; le temps vole, et loin de notre vue
Déjà fuit ce marais où l'Hydre fut vaincue.
Le Ménale est franchi : nous errons dans ces bois
Que les pas de Diane ont foulés tant de fois.
Du haut Parthénius nous gravissons les cimes,
Et parmi les rochers, les torrents, les abîmes,

Aux champs de la Locride en cinq jours parvenus,
Nous atteignons enfin les remparts d'Alpénus,
Et ces bords resserrés dont la mer est prochaine,
Où des sommets d'OEta finit la longue chaîne.

Là, s'arrêtent nos pas; et près des tièdes eaux
Que la nature épanche au pied de ces coteaux,
Le ciel même a guidé nos légions dociles;
Le ciel nous a commis ce pas des Thermopyles,
Ce périlleux sentier qui, funeste aux tyrans,
Doit de l'Asie entière arrêter les torrents.
Un seul char attelé n'y roulerait qu'à peine.
Non loin, l'épais limon de la liquide plaine,
Par les ans entassé, forme d'affreux marais;
Et de ces flots dormants, des rocs et des forêts,
Il faut que l'ennemi, pour entrer dans la Grèce,
Force, en nous abattant, la triple forteresse.
Le roi trace son camp, et, pour le garder mieux,
Joint les secours de l'art à la faveur des lieux.
Jadis, près de l'enceinte où sa tente est dressée,
Une large muraille, aujourd'hui renversée,
Des fiers Thessaliens réprimant les complots,
Contre eux de la Phocide assurait le repos;
Ce rempart abattu, notre main le répare,
Et nous l'opposerons aux efforts du Barbare.

Cependant notre cause a trouvé des soutiens;
Tégée à nos drapeaux unit déjà les siens;
Déjà viennent nous joindre Orchomène et Platée.
Et toi, jeune héros, magnanime Aristée,

O chef des Thespiens ! je ne t'oublierai pas ;
Sept cents guerriers choisis ont marché sur tes pas.
Malheur aux seuls Thébains ! leur lâche prévoyance,
Dès longtemps du grand roi conjurant la vengeance,
Ne s'arma qu'à regret contre un joug étranger ;
De leur perfide appui j'entrevis le danger.
O honte ! et dois-je, hélas ! révéler leur bassesse ?
Des Grecs pour un monarque ont pu trahir la Grèce !

Tandis que notre camp s'accroît de jour en jour,
Nous voyons dans ces bois, par un secret détour,
Du camp des ennemis s'échapper un transfuge :
En pur accent dorique il demande un refuge.
« O Grecs ! s'écria-t-il, je suis né dans Argos,
« Euryclès est mon nom : d'avares matelots
« M'ont ravi, jeune encor, sur les mers d'Ionie ;
« J'ai du joug du grand Roi subi l'ignominie,
« Et même de sa cour j'ai connu les attraits,
« Mais ma douce patrie eut toujours mes regrets.
« Ah ! chez des Grecs encor permettez que je vive,
« Permettez que du moins mon âme fugitive,
« Parmi tant de héros, s'exhale sous les cieux
« Où j'ai vu la lumière, où sont morts mes aïeux ! »

Sa voix nous attendrit : on l'accueille, on l'embrasse.
Bientôt il nous apprend que dans sa folle audace
Xerxès a ravagé les bords du Sperchius,
Et qu'il mène avec lui le fier Mardonius,
Ce guerrier dont la haine a sur notre patrie
De tant de nations déchaîné la furie.

Le fidèle Argien ne nous a point trompés.
Par d'innombrables voix les échos sont frappés ;
Les Perses s'avançaient : leur foule réunie
Fait sous sa masse au loin gémir la Trachynie ;
Autour d'eux leur présence affame vingt états,
Leur soif a desséché tous les flots du Dyras.
Xerxès nous croit vaincus ; son œil avec surprise
Découvre notre camp, nous compte et nous méprise.
L'insensé voit le nombre et non pas la valeur !
Que dis-je ? eût-on prévu cet excès de hauteur ?
De sa part jusqu'à nous un envoyé s'avance,
Il ose à notre roi, qui l'écoute en silence,
Demander son épée, et pour un si grand don
Promettre à tous les Grecs un insolent pardon :
Tous les Grecs indignés en ont frémi de rage.

Léonidas sourit, et bravant cet outrage :
« Pars, dit-il, que ton roi, suivi de tous les siens,
« S'apprête à m'enlever ces armes que je tiens,
« Qu'il arrive ! il verra si je sais les défendre :
« C'est à lui-même ici que ma main veut les rendre. »
Aussitôt du combat il règle les apprêts :
On a tendu les arcs, on aiguise les traits,
Chacun saisit sa lance, et, parfumant sa tête,
Se couronne de fleurs comme au jour d'une fête :
Tel est l'usage admis chez nos braves aïeux.

Nos lois veulent aussi qu'en tout temps, en tous lieux,
Le roi qui nous commande, aux Muses protectrices
Offre, avant le combat, de riants sacrifices.

Non loin de notre camp est un bocage épais,
Cher à la rêverie, habité par la paix;
Et c'est là qu'élevant un autel de feuillage,
Notre chef aux Neuf Sœurs adresse son hommage :

« Chastes filles du ciel, vous chérissez les bois,
« Dit-il, et leur silence anime votre voix.
« O Muses! daignez-y recevoir nos prières;
« Le courage vous plaît, vos lyres sont guerrières;
« Souvent leur charme heureux fit naître au fond du cœur
« Ce magnanime orgueil qui maîtrise la peur;
« Un doux enthousiasme, une sainte allégresse,
« Les grâces, la beauté, vous escortent sans cesse;
« Vous enchantez la vie, et, marchant sur vos pas,
« La gloire aux yeux du brave embellit le trépas.
« Le brave, ô nobles Sœurs, vous doit sa renommée;
« C'est par vous qu'il renaît, et votre voix aimée,
« Consacrant les exploits de ceux qui vous sont chers,
« Retentit d'âge en âge et remplit l'univers.
« Sauvez-moi de l'oubli, Déesses de mémoire!
« Je vous livre mon sort, Muses, et j'aime à croire
« Qu'à l'exemple d'Achille, un jour mon souvenir
« En des vers immortels charmera l'avenir. »

Le roi prie, et soudain le feu luit, l'encens fume,
Un faisceau de lauriers sur l'autel se consume;
Des fleurs et des gazons l'éclat s'est ranimé,
Tout rit autour de nous : le désert est charmé.
Nous avons entendu les doctes Immortelles
Toucher légèrement la forêt de leurs ailes;

Une âme harmonieuse est dans chaque rameau,
Se mêle au doux zéphir, à la voix du ruisseau,
En magiques accents erre au loin sous l'ombrage,
Charme, enivre l'oreille et double le courage.
Nous rêvions suspendus à ces accords charmants,
Alors qu'un bruit de mort et d'affreux hurlements,
Les plus barbares voix, mille instruments sauvages,
De leur rauque harmonie étonnant nos rivages,
Nous annoncent de loin l'approche des Persans.
Leurs cris sont repoussés par nos mâles accents.
Bientôt, comme en nos jeux, nos flûtes retentissent,
A leurs aimables sons tous nos pas s'asservissent;
Nous marchons en chantant; nous répétons ces airs,
Ces airs de la victoire à nos aïeux si chers,
Quand du mâle Tyrtée, envoyé par Athène,
La lyre, en les guidant, triompha de Messène.
Nous attestons nos lois, nos ancêtres, nos Dieux;
Du côté des Persans, accourt Mars furieux:
Mais Bellone est pour nous, Léonidas nous guide.

Les Perses en hurlant courent d'un pas rapide;
Déjà tombent leurs dards comme un nuage épais :
Nous avançons cachés sous l'ombre de leurs traits.
Bientôt, s'embarrassant dans ces étroites roches,
Leurs nombreux bataillons redoutent nos approches;
Une aveugle fureur les excite au hasard.
Chez nous, on obéit, on commande avec art.
D'un égal héroïsme, en ce jour animées,
Nos moindres légions égalent des armées;
Chacun de nos soldats vaut une légion,

Et leur force, en marchant, croît par leur union.
Nos cœurs, à chaque pas, étaient plus intrépides,
Nos chants plus belliqueux, nos glaives plus avides;
Il sort de notre armure un éclat plus guerrier.

Notre sein que protége un triple bouclier,
Nos lances que soulève une main plus hardie,
Terrassent aisément ces hordes de Médie
Qui sans ordre sur nous se roulaient à grands flots.
Tous ces peuples armés de trop courts javelots,
Ces satrapes sans force enivrés de délices,
Qu'ont dès longtemps vaincus et leur or et leurs vices;
Ce ramas de brigands, à l'Europe inconnu,
Le Scythe vagabond, l'Arabe demi-nu,
Les Saces, les enfants de l'antique Assyrie,
Ces Lybiens vendus dans leur noire patrie,
Les habitants du Nil, du Gange et de Colchos,
Et ces doux Lydiens qui, du sein du repos,
Transportés à regret sur ces sanglants rivages,
Du fortuné Méandre ont vu fuir les ombrages,
Le Tmole, et le Caïstre aux flots mélodieux
Où les cygnes mourants murmurent leurs adieux;
Tous ont cédé : le nombre est en proie au courage,
Le glaive entre leurs rangs s'ouvre un large passage;
Le glaive les abat. En vain d'autres guerriers,
Trois fois nous attaquant, succèdent aux premiers,
Léonidas paraît et trois fois les disperse.

Le transfuge Euryclès qui servit dans la Perse,
Contre elle à nos regards fier de se signaler,

Nommait les ennemis dont le sang doit couler;
Sa voix nous les marquait, nous frappions les plus braves,
Et le fer, affamé du sang de ces esclaves,
Ne peut rassasier son avide fureur.
A travers les rochers ils ont fui pleins d'horreur;
Leurs chefs sont le désordre, et la peur et la rage:
Ce n'est point un combat, c'est un vaste carnage.

Cependant, d'un rocher dominant les hauteurs,
Sur un trône élevé qu'entourent ses flatteurs,
Le grand Roi contemplait ses troupes dispersées,
Les champs couverts de morts et d'armes fracassées,
Des rois qui l'ont suivi tout l'orgueil confondu,
Et le sang de l'Asie à grands flots répandu.
On dit que de son trône, en ce désordre extrême,
Il s'élança deux fois alarmé pour lui-même;
Il s'écrie, il pâlit: tel sur les sombres bords,
On nous a peint l'effroi du Monarque des morts,
Quand le trident divin, lui déclarant la guerre,
Frappe, et jusqu'aux enfers ose ébranler la terre,
Et porte en leurs cachots, entr'ouverts à grand bruit,
Ce jour qui fait trembler les enfants de la nuit.

Xerxès appelle enfin les héros de l'Asie:
Il oppose à nos coups cette troupe choisie,
Ces dix mille guerriers qui protègent ses jours,
Et dans un nombre égal l'environnent toujours.
On les nomme immortels, et leur chef est Tigrane,
Tigrane qui jadis, dans les murs d'Ecbatane,
Des rochers d'Hircanie en naissant transporté,

De son pays natal garde encor l'âpreté.
Il paraît, son aspect est moins fier que farouche;
L'audace est sur son front, l'insulte dans sa bouche,
Et dès le premier choc il croit nous accabler.
Il court, Léonidas l'attend sans se troubler,
L'observe, et le trompant par une heureuse feinte,
Nous ordonne de fuir jusqu'à l'étroite enceinte
Où les Grecs, défendus par la nature et l'art,
Ont des Phocidiens relevé le rempart.
L'ennemi, qui nous suit, dans ce détroit s'engage;
Alors, le glaive en main, nous tournons le visage;
Les Perses sont surpris, incertains, éperdus,
Ils tombent l'un sur l'autre, ils meurent confondus;
Les vainqueurs, les vaincus poussent des cris horribles;
Ces soldats, que Xerxès crut long temps invincibles,
Espéraient le triomphe et rencontrent la mort.

Mais Tigrane indigné tente un nouvel effort,
Ranime ses soldats, les remplit de sa rage:
On se mêle, on combat, et le bruit du carnage
Frappe les mille échos de ces vastes forêts.
Les nymphes ont gémi dans leurs antres secrets,
Le Dieu du fleuve tremble en sa grotte profonde,
Et fuit, couvert du sang qui vient grossir son onde.
Le guerrier dans la foule a choisi le guerrier,
Le bouclier d'airain choque le bouclier,
De sueur et de sang la cuirasse est trempée,
Et l'épée à grand bruit se brise sur l'épée.

Les enfants de Cyrus, du plus grand de leurs rois

Soutinrent quelque temps le nom et les exploits ;
Je ne puis le nier, j'admirai leur courage.
Ah ! pourquoi leur sert-il à fonder l'esclavage ?
Pourquoi tant de valeur se vend-elle aux tyrans ?
Tigrane le premier fait tomber dans nos rangs
Phémius dont la voix aux Muses était chère,
Le jeune Alcimédon, seul appui d'un vieux père ;
Dans leur sang avec joie il imprime ses pas.
Deux satrapes fameux, Pharnace et Gobryas,
Frappent Erox, Agis, tous deux fils d'un éphore ;
Les forêts du Ménale en gémissent encore :
Diane n'eut jamais de chasseurs plus fameux.
Agis même, en tombant, est outragé par eux.
Léonidas accourt : la mort est sur sa trace.
Il abat en passant Gobryas et Pharnace,
Phédime que l'Oxus vit régner sur ses bords,
Hydaspe qui, de l'Inde étalant les trésors,
Couvrit de diamants son éclatante armure,
Dans l'empire des morts inutile parure ;
Et Zopire et Cédar, et Sozame, et Smerdis,
Phanor qui vers le Gange a triomphé jadis,
Le gigantesque Arsès, Busiris, Pharasmane,
Ce Mégabyse enfin qui régit Ecbatane,
Et qui, de Darius orgueilleux favori,
De la sœur de son maître en secret fut chéri.
Chaque coup de sa lance annonce un fils d'Hercule,
Et Tigrane lui-même en frémissant recule.
Dans ses rangs entr'ouverts il cherche un faible appui,
Nos plus braves guerriers s'élancent contre lui ;
Tous de Léonidas ont la mâle assurance.

Qui pourra dignement raconter la vaillance
D'Alphée et de Maron, ces frères belliqueux,
D'Hélénus, leur ami, qui combat avec eux,
Et du chef Thespien, de ce brave Aristée ?
Ils s'élancent, tout cède, et leur main redoutée
A rompu du grand Roi l'immortel bataillon.
Près d'eux un sage augure, un prêtre d'Apollon,
Le vieux Mégistias, au bout de sa carrière,
Quitte sa lyre d'or pour la lance guerrière.
Le laurier prophétique orne encor ses cheveux.
Je combattais non loin de ces guerriers fameux.
Et Philétas aussi, qui dut être mon frère,
Qu'à ma sœur pour époux avait promis ma mère,
Combattait sous mes yeux pour la première fois.
Déjà de l'Orient il a frappé deux rois.
Hélas ! sous mille dards, il tombe à l'instant même,
Il tombe, et peut à peine, à son heure suprême,
Près de fermer les yeux, confier à mon cœur
Ses derniers sentiments qui sont tous pour ma sœur.
Je l'embrasse, il n'est plus : ma sœur infortunée
L'attend, et file encor les habits d'hyménée ;
Ses compagnes, peut-être, enviant ses destins,
Lui préparent des jeux, des danses, des festins ;
O deuil ! ô longs regrets ! son jeune époux succombe,
Et le lit nuptial n'est pour lui qu'une tombe.

Tu fus du moins vengé, malheureux Philétas !
Oh ! combien de Persans ont payé ton trépas !
Des bataillons entiers sous nos coups disparaissent,

Sans cesse autour de nous les ennemis renaissent,
Sans cesse autour de nous tombent les ennemis.

Deux chefs dont les aïeux servaient Sémiramis,
Aujourd'hui souverains des peuples de l'Euphrate,
Le superbe Oroës, le robuste Phradate
D'Alphée et de Maron osent braver les coups;
Ils ont mordu la poudre, et leur âme en courroux
Rejoint aux sombres bords les vieux rois d'Assyrie.
Bélus s'est consolé de sa gloire flétrie,
Quand par ses successeurs, dans le fond des enfers,
Du trône de Cyrus il apprend les revers.

Alors des immortels la troupe s'épouvante,
Ils fuyaient; mais, caché dans leur foule tremblante,
Un Mède a pris son arc, il le courbe, et son bras
De loin dirige un trait contre Léonidas.
L'arc résonne, et la flèche, à son but infidèle,
Fuit, et siffle, et fend l'air qui frémit autour d'elle.
Le roi n'est point atteint; mais elle frappe, hélas!
Le front du vieux Ilote attaché sur ses pas,
De son digne affranchi, du fidèle Sergeste,
Qui trois fois à Némée obtint le prix du ceste.
L'infortuné succombe, et d'un œil attendri
Cherche encor le guerrier dont il était chéri.
Il a béni son maître à son heure dernière,
Heureux, en recevant la pointe meurtrière,
De voir par son trépas un héros protégé!
Léonidas gémit et l'a déjà vengé.
Trois héros d'Orient, Taxile, Assur, Otanes,

De l'esclave de Sparte accompagnent les mânes.
Mais c'est Tigrane seul que veut Léonidas;
Il l'appelle à grands cris, il s'attache à ses pas,
Il a soif de son sang, il le suit, il le presse.
Tigrane intimidé veut cacher sa faiblesse,
Il invoque ces Dieux, ennemis des mortels,
Dont souvent le carnage entoure les autels,
Ces Dieux qui, lui donnant leur féroce génie,
Se nourrissent de sang dans les rocs d'Hircanie.

Tout à coup, ô prodige! en croirai-je nos yeux?
Mégistias, qui lit dans les secrets des Cieux,
Voit de loin apparaître, au milieu de la nue,
Une Divinité, chez les Grecs inconnue.
Tels ne sont point les traits de ces heureux esprits,
Qui, du haut de l'Olympe, à nos regards surpris,
Vers le soir descendus dans nos riants bocages,
Offrent de la beauté les célestes images.
C'est un fantôme horrible, un monstre qu'ont produit
Les flancs du noir Chaos et de l'antique Nuit;
Il attriste le jour, et sa forme étrangère
Passe en horreur Typhon, le Sphinx et la Chimère.
Sa taille gigantesque et son port furieux
De Mars même en courroux étonneraient les yeux.
Je l'entrevis moi-même, et d'horreur j'en frissonne;
A travers les vapeurs dont son front s'environne,
Au-dessus de Tigrane il vole, et dans les airs
Son glaive flamboyant trace de longs éclairs.
Tel quelquefois se montre, à la terre alarmée,
Cet astre inattendu, dont la queue enflammée

Prédit contre les rois de tragiques complots,
La chute des états ou celle des héros.
Nous tremblons pour celui qui marche à notre tête.

Le seul Léonidas, qu'aucun danger n'arrête,
Ne voit point le prodige, ou le croit une erreur.
Il fond sur le barbare avec plus de fureur,
Et l'a déjà frappé de sa pique pesante.
Fier Tigrane, la mort devant toi se présente;
C'en était fait; tes yeux se fermaient pour toujours,
Si l'esprit infernal n'eût protégé tes jours.
Lui-même a détourné le coup qui te menace,
Et la pique en éclats se rompt sur ta cuirasse.
Le roi tire son glaive et ne s'est point troublé;
Mais de l'Hircanien l'orgueil a redoublé;
Un large cimeterre, en sa main homicide,
Brille, et tourne à grand bruit autour du fils d'Alcide,
S'abaisse, et sur son casque enfin s'appesantit;
L'airain tremble, étincelle, et longtemps retentit.
Léonidas se courbe et soudain se relève;
Dans le flanc de Tigrane il enfonce son glaive,
Et Tigrane blessé perd son sang à longs flots.
Deux fois Mégistias voit contre le héros
Le fantôme effrayant détourner son visage,
Et fondre en rugissant du sein de son nuage;
Deux fois Minerve oppose au monstre épouvanté
De son égide d'or l'immortelle clarté.
Le héros, de Minerve a senti l'assistance,
Il en est plus terrible, et presse sa vengeance,
Et, jusques dans le sein de son rival altier,

A caché d'un seul coup son glaive tout entier.
Tigrane pousse un cri, tombe et couvre le sable.
Il est vaincu : son front n'est pas moins redoutable ;
Le Dieu qu'il invoqua possède encor ses sens,
Et prête plus de rage à ses derniers accents.
Tigrane, tout rempli du monstre qui l'inspire,
Nous brave, et, dans ces mots, ose encor nous maudire :

« Tremble, Léonidas, crains l'enfer indigné :
« Ce bord, teint de mon sang, du tien sera baigné ;
« Ta tombe couvrira le lieu de ta victoire ;
« Un Dieu hait vos vertus, vos muses, votre gloire :
« On l'appelle Arimane ; il est le Dieu du mal.
« O Grecs ! vous connaîtrez son ascendant fatal.
« Des Dieux même adorés jusqu'en votre patrie
« Contre vous d'Arimane aideront la furie.
« Grecs ! vous le reverrez : il ne tardera pas ;
« Je meurs content : sa main doit venger mon trépas. »
L'Hircanien se tait, ferme les yeux, expire,
Et sur son front encor la menace respire.
Nos vœux ont repoussé, contre sa nation,
De l'ennemi mourant la malédiction.
Nous invoquons Hercule, et Pallas, et leur père ;
Les mots sacrés, l'encens, les feux, l'eau salutaire,
Épurent l'air souillé par l'esprit infernal.
Les soldats, à genoux, comme leur général,
De leur triomphe aux Dieux ont rendu grâce ensemble ;
Et le banquet du soir dans le camp nous rassemble.
Mégistias, prenant son luth harmonieux,
Dit les Titans vaincus par le Maître des Dieux ;

D'Hercule et de Thésée il chante les conquêtes,
La mort du Minotaure, et de l'Hydre aux cent têtes,
Et de Bellérophon il y joint les exploits.
Les Dryades en chœur répondaient à sa voix.
Nous écoutons longtemps sa lyre fortunée,
Et la nuit qui survient, d'étoiles couronnée,
La nuit, aux yeux lassés prodiguant ses pavots,
A seule interrompu le chantre des héros.

FIN DU DEUXIÈME CHANT.

FRAGMENTS.

Début du troisième chant : suite du récit d'Agénor.

Déjà fuyait la nuit, et l'aurore attristée,
Éclairant à regret la terre ensanglantée,
Vient montrer, dans ces lieux que le sang a couverts,
Tout ce que la victoire enfanta de revers.
Ainsi que les vaincus, les vainqueurs en gémissent;
Quel spectacle! nos yeux de larmes se remplissent,
Quand, au milieu des morts sans ordre confondus,
Nous voyons nos amis sur le sable étendus.
Une obscure poussière indignement les souille;
Mais le Persan du moins n'aura point leur dépouille;
Elle reste en nos mains, et leurs derniers débris
Entendront les regrets de ceux qu'ils ont chéris.
O devoirs à la fois consolants et funestes!
De nos concitoyens les héroïques restes,
Tournés vers l'occident, d'une eau sainte arrosés
Sur un bûcher commun sont déjà déposés.
Nous livrons à ce feu qui va les mettre en cendre
Leurs traits, leurs boucliers qui n'ont pu les défendre,
Et leurs vêtements même, humides de nos pleurs;
Nous y jetons du lait et du miel et des fleurs,
Tribut accoutumé, qui, sur le noir rivage,
Des morts reconnaissants doit hâter le passage,
Et du sombre monarque apaiser le courroux.

Léonidas s'émeut et pleure comme nous,
Alors qu'il reconnaît son serviteur fidèle,
Sergeste..... Il prend sa main, et trois fois il l'appelle :
« Sergeste, ô mon ami! tu méritas ce nom,
« O de tous mes travaux assidu compagnon,
« Dans l'un et l'autre sort tu montras ta constance;
« Esclave sans murmure, et libre sans licence,
« Sage dans le bonheur, ferme dans les revers,
« Tu bénissais les Dieux même en portant des fers;
« Quand je les eus brisés, tu voulus les reprendre,
« Ton dévouement pour moi n'en devint que plus tendre.
« Sparte qui t'admirait, illustre enfant d'Hélos,
« T'honore par ma voix comme un de ses héros;
« Ses vierges, ses enfants, un jour dans leurs cantiques
« Rediront tes exploits, tes vertus domestiques.
« Réjouis-toi, Sergeste! Ah! faut-il te pleurer?
« Nos guerriers à ton sort doivent tous aspirer.
« Réjouis-toi : les Dieux n'ont pas voulu peut-être
« Séparer pour long temps et l'esclave et le maître. »
Il dit : ces derniers mots, que moi seul ai compris,
D'une douleur nouvelle ont frappé mes esprits.
A côté de Sergeste, hélas! je fais étendre
Philétas que ma mère attendait pour son gendre.
Je vois encor, je vois, attaché sur son sein,
Un tissu que ma sœur a filé de sa main,
Doux gage de l'amour que le tombeau réclame.
Du bûcher cependant on voit briller la flamme :
Les chênes, les ormeaux, les cèdres parfumés,
Par la torche funèbre à grand bruit allumés,
En tourbillons ardents s'exhalent vers les nues;

Tout s'embrase, et trois fois de ces cendres connues
Nous avons fait le tour, en détournant les yeux.
La tristesse a couvert nos fronts victorieux;
Nous tenons en marchant nos lances renversées.
Les paroles de paix sont enfin prononcées,
Et ceux que nous aimions, dans leur dernier séjour
Ont reçu tous nos pleurs, et l'adieu sans retour.

Léonidas aussi veut qu'aux Persans eux-mêmes
On rende ces devoirs et ces honneurs suprêmes;
Des ennemis vaincus sont sacrés à ses yeux :
« Hélas! dit-il, Cyrus à leurs braves aïeux
« Inspira des vertus autrefois admirées,
« Et l'esclavage seul les a dénaturées.
« Si le Ciel quelque jour prend pitié de leurs maux,
« S'il leur donne un Lycurgue, ils seront nos égaux. »
Il commande, et bientôt, dans les forêts voisines,
La hache a de l'yeuse abattu les racines;
Le frêne est renversé, l'orme tombe à grand bruit;
Un plus vaste bûcher à la hâte est construit,
Et trois jours, des Persans, qu'un même feu rassemble,
Les restes entassés s'y consument ensemble.
Leurs ossements au loin sont semés dans ces bois,
Sur ces monts étrangers qu'ils n'ont vus qu'une fois;
Ils accusent Xerxès, et jusqu'aux derniers âges
Vont rendre à nos exploits d'éternels témoignages.

Quand sur le Styx enfin, nos douloureux accents,
Nos pleurs ont consolé les mânes gémissants...
. . . .

Xerxès, effrayé de la résistance de Léonidas, lui envoie des députés persans pour traiter avec lui. Contraste du luxe asiatique et de la simplicité des jeux et des repas spartiates. Léonidas refuse les conditions proposées, et inspire la plus grande admiration aux ambassadeurs. Un nouveau combat va commencer. Prélude, actions particulières. Dans la nuit, un traître thébain, nommé *Éphialtès*, tourne l'armée grecque par un sentier inconnu :

Aux perfides rayons de l'astre de la nuit. . . . .

Alors le roi de Sparte prend la résolution de se jeter dans le camp de Xerxès, et de mourir avec ses trois cents compagnons. Il traverse le mont OEta.

APPARITION D'HERCULE.

. . . .
. . . .
L'air frémit à l'instant et la terre a tremblé ;
Un bruit, par tous les monts mille fois redoublé,
Se prolonge en grondant dans leurs profonds abîmes,
Remonte et redescend de leur base à leurs cimes,
Court le long des forêts, et d'échos en échos
Du golfe de Malée a fait mugir les flots.
L'éclair brille, les vents ont annoncé l'orage ;
L'OEta sur ses hauteurs voit s'étendre un nuage
Dont les flancs orageux, déchirés à grand bruit,
Versent les ouragans, le tonnerre et la nuit,
Et d'une auguste horreur, de feux et de fumée,
Couvrent de toutes parts la montagne enflammée.

La foudre roule, éclate, et du plus haut des airs
Nous apporte ces mots au milieu des éclairs :
« Guerriers, arrêtez-vous, cette terre est sacrée! »
Alors Léonidas, aux Dieux de la contrée,
Aux Nymphes, aux Sylvains s'adressant avec nous,
Invoque leur faveur, et fléchit les genoux;
Il adore en silence, et la voix immortelle
Une seconde fois retentit et l'appelle :
« Léonidas, mon fils, ose lever les yeux,
« Reconnais le premier des héros tes aïeux,
« Hercule... C'est ici que ma cendre est semée.
« Ces antres, ces rochers pleins de ma renommée,
« Ces bois m'ont vu punir des brigands inhumains.
« Non loin le fier Centaure est tombé sous mes mains.
« Là, désarmant le sort, et Junon, et l'envie,
« Comme un triomphateur je sortis de la vie.
« Ici, s'est élevé le bûcher glorieux
« Dont la flamme autrefois me porta dans les Cieux.
« Approche, et que ton père aujourd'hui te révèle
« Les grands desseins des Dieux sur la race mortelle.
« Viens apprendre ton sort, viens seul et sans effroi
« Dans ce nuage ardent converser avec moi. »
Le Dieu parlait : la terre écoutait en silence.
Il se tait, et soudain Léonidas s'élance,
Le nuage s'entr'ouvre, et dans les mêmes feux
Les cache, et se referme, et s'épaissit sur eux.
Cependant, agités de surprise et de crainte,
Nous adorions de loin cette obscurité sainte :
« O fils de Jupiter! s'écriaient les soldats,
« Hercule, entends nos vœux, rends-nous Léonidas!

« Que deviendront sans lui nos phalanges guerrières?
Mais le tonnerre seul répond à nôs prières;
Sa voix majestueuse, éclatant sans fureur,
Imprime du respect et non pas de l'horreur.
Nos regards inquiets parcouraient la colline
Où, portant tout le poids de la grandeur divine,
Environné d'éclairs et de torrents de feu,
Un mortel en secret converse avec un Dieu.
Tout à coup le héros sort du fond de la nue,
Il reparaît, sa gloire éblouit notre vue.
Il descend, et soudain l'orage s'est calmé.
D'un éclat immortel son front brille animé;
Il s'approche, et plus grand, d'une voix solennelle:
« Compagnons, nous dit-il, Hercule vous appelle,
« Le Perse audacieux s'approche en cet instant;
« Pluton à ses banquets, dès ce soir, vous attend. »
Il dit, et nos soldats par de longs cris de joie
Répondent au signal que le Ciel leur envoie.

HYMNE DE MORT CHANTÉ PAR MÉGISTIAS.

Ce n'est point la douceur des nombres d'Ioni
Du rhythme dorien c'est la mâle harmonie.

Il chante, et le clairon, la lyre, la trompette,
Les sistres, animés de l'âme du poëte,

Portaient de rang en rang ces accords solennels :
« Mourons, amis, mourons pour renaître immortels !

« O Dieux, nés dans nos murs, nos protecteurs, nos guides,
Héros de l'amitié, généreux Tyndarides,
Qui, du ciel aux enfers repassant tour à tour,
Sans regret, l'un pour l'autre, abandonnez le jour,
O Castor ! ô Pollux, marchez à notre tête !
Venez, la charge sonne et le combat s'apprête ;
Le fer brille, envoyez aux esclaves d'un roi
Le désordre et la fuite, et la mort et l'effroi ;
Que de leur sang au loin ces roches soient trempées,
Des flots d'un sang si vil enivrons nos épées ;
Bellone veut du sang à ses festins cruels :
Mourons, amis, mourons pour renaître immortels !

« Fils du Cygne divin, nos tribus vous sont chères ;
Tous les enfants de Sparte, ainsi que vous, sont frères ;
Elle égale et confond nos destins et nos droits.
J'appartiens dès l'enfance à l'ami de mon choix,
J'ai vécu près de lui : que près de lui je meure !
Puisse au fort du combat, jusqu'à ma dernière heure,
Mon large bouclier, dans mes mains affermi,
Éloigner le trépas du sein de mon ami ;
Qu'il vive, et que sa main de mes mains défaillantes
Reçoive ma cuirasse et mes armes sanglantes !
Ma mère les verra ! Qu'en flattant son orgueil,
Mes exploits de ma mère adoucissent le deuil !
Mais, s'il faut avec moi que mon ami succombe,
Dieux-Gémeaux, visitez notre commune tombe,

Versez-y tous les soirs vos rayons fraternels.
Mourons, amis, mourons pour renaître immortels!

« Je ne te verrai plus, ô Sparte, ô ma patrie!
Ville où du grand Lycurgue on suit la loi chérie!
Je te salue encor de mes derniers regards!
Jeune, je respectai la voix de tes vieillards,
Tes vieillards me louaient : la fille la plus belle,
Témoin de cet honneur, me jugea digne d'elle;
Hélas! il faut la perdre; ô Sparte, excuse-moi!
Des pleurs m'ont échappé, mais je mourrai pour toi,
Je l'ai promis; je lègue à ta reconnaissance,
Ma mémoire, et ma veuve, et mes fils sans défense;
Qu'ils soient dignes un jour de tes soins maternels!
Mourons, amis, mourons pour renaître immortels!

« Charme de nos banquets, jeux guerriers, pompe sainte
Fêtes de Jupiter, d'Apollon, d'Hyacinthe,
O Taygète, ô Ménale, ô monts chers à nos Dieux,
Vallons de l'Eurotas, recevez mes adieux!
Mais non, vous me suivrez, je revois vos ombrages,
Un nouvel Eurotas m'attend sur ses rivages;
J'irai, j'embrasserai les antiques héros,
Hercule, Achille, Ajax, et Lycurgue et Minos.
La terre fuit : j'aborde une rive enchantée;
N'entends-je pas la voix d'Homère et de Tyrtée?
Leurs hymnes sont le prix du guerrier généreux,
Qui passe de la terre au séjour des heureux;
J'y monte à leurs accords : l'Elysée en silence
Se presse autour du luth qui redit ma vaillance.

Amis, embrassons-nous, partagez mon transport;
Couronnez-vous de fleurs, rendez grâce à la mort;
Elle vient, souriez, vos plus beaux jours commencent;
Au-devant de nos pas les demi-Dieux s'avancent:
Qui suivra leur exemple obtiendra des autels.
Mourons, amis, mourons pour renaître immortels! »

Ainsi Mégistias, plein du Dieu qui l'anime,
Élevait des guerriers la valeur magnanime.
Trois cents héros ensemble accompagnaient sa voix:
Les antres des rochers, les profondeurs des bois,
L'Asope et le Phénix dont les eaux se confondent,
Et les bords du Mélas longuement leur répondent;
La mer frémit, le Ciel reçoit leur dévouement;
Les vieux chênes d'OEta murmurent sourdement;
Que dis-je? il nous semblait que tous les Héraclides,
Des Cieux en ce moment, à leurs fils intrépides,
Criaient: « Rappelez-vous les exploits paternels;
Mourez, enfants, mourez pour renaître immortels! »

Comparaison pour la mort de deux Spartiates adolescents, légers à la course:

Tel souvent le chasseur, dans le bois solitaire,
Voit deux faons éloignés des regards de leur mère,
Et s'élancer de front, et jouer et bondir,
Et de leur vol rapide en courant s'applaudir.
Leur trace qui fend l'air touche à peine à la terre;
Et même en contemplant leur innocente guerre,

Et leurs folâtres bonds, doux spectacles des bois,
Le chasseur inhumain s'adoucit quelquefois.

Léonidas meurt. Agénor lui-même tombe couvert de blessures, évanoui dans la foule des morts. Il a une vision; il croit voir Léonidas à la lueur d'un rayon céleste, qui, en tombant, ranime et transfigure le corps du héros. Léonidas lui parle, le console :

Jeune homme, tu n'es pas digne encor de mourir;

et lui remet son épée pour qu'elle passe dans les mains de Thémistocle.

LA GRÈCE SAUVÉE.

CHANT HUITIÈME.

LA GRÈCE SAUVÉE.

CHANT HUITIÈME.

Thémistocle a conseillé aux Athéniens de quitter la ville pour les vaisseaux. — Fêtes d'Éleusis; Thémistocle consulte la Déesse; initié par l'hiérophante, il a pris le breuvage sacré; sa vision. — Les Enfers; supplice des sophistes et des athées. — Enfer des amants; Sapho; Héro et Léandre. — Élysée; bosquet des héros; Léonidas. — Hercule descend et emmène sur son char Léonidas dans l'Olympe. — Apothéose de Léonidas; l'Éternité. — Thémistocle est ramené sur la terre.

Thémistocle a parlé : Minerve qui l'inspire
Aux conseils du héros a donné plus d'empire;
Les habitants d'Athène, abandonnant leurs murs,
Cherchent dans leurs vaisseaux leurs remparts les plus sûrs.
Hélas! ils s'exilaient, et bientôt ramenée
Des fêtes d'Éleusis va briller la journée.
O douloureux contraste! ô souvenirs trop chers!
C'est alors qu'unissant leurs vœux et leurs concerts,
Et le cœur tout rempli d'une sainte allégresse,
Les tribus d'alentour honoraient la Déesse
Qui, le soc à la main, en descendant des cieux,
Vers l'Attique autrefois rassembla leurs aïeux.
Cette solennité, dans leur âme attendrie,

Redoublait tous les ans l'amour de la patrie :
Thémistocle le sait, et veut qu'à leur départ,
Ce spectacle touchant frappe encor leur regard.
Il les rassemble tous, il se place à leur tête,
Il donne au même instant le signal de la fête;
Lui-même a pris le soin d'en régler les apprêts.
Un grand peuple le suit, et l'auguste Cérès,
Veillant sur ce héros que la Grèce contemple,
A ses mystères saints l'admettra dans son temple.

La marche a commencé : douze taureaux choisis
Déjà traînent le char roulant vers Eleusis;
De Cérès au-dessus on plaça la statue :
Un voile éclatant d'or la dérobe à la vue,
Le Calathus en pompe autour d'elle est porté;
Des femmes, deux à deux, marchant à son côté,
Promenaient tour à tour dans le jonc des corbeilles
Le lait de la génisse, et le miel des abeilles,
Et la laine, et le lin, et les gâteaux sacrés.
D'héroïques soldats, de leurs armes parés,
D'une triple barrière environnent les prêtres;
Et ces groupes pieux, ou guerriers, ou champêtres,
Ensemble confondus, mêlent à chaque pas
Les pompes de la paix à celles des combats.
Partout on entendait les flûtes de Lydie
Joindre au luth dorien leur douce mélodie;
Souvent, par intervalle, en sons entrecoupés,
Des instruments d'airain sur l'airain sont frappés.
Ainsi se déployait la marche triomphante.

Un diadème au front, le grave hiérophante,
S'avançant au milieu de ce noble appareil,
Tient en un cercle d'or l'image du soleil;
Et la Divinité, dont cet astre est l'emblème,
Semble du haut des airs apparaître elle-même.
O spectacle imposant! tous les fronts sont baissés,
Tous les vœux à la fois sont au ciel adressés.
Des vierges, des enfants, dont l'essaim représente
Les saisons et les mois à la robe changeante,
D'un frais tapis de fleurs ont semé les chemins,
Et l'encens à longs flots s'exhalait sous leurs mains.
Un chant retentissait au bord des mers voisines,
Dans le creux des vallons, au sommet des collines;
Prêtres, peuple et soldats redisaient à la fois:
« Salut! Cérès, salut! tu nous donnas des lois;
« Nos arts sont tes bienfaits: ton céleste génie
« Arracha nos aïeux au gland de Chaonie;
« Et la Religion, fille des Immortels,
« Autour de ta charrue éleva ses autels.
« Par toi changea l'aspect de la nature entière.
« On dit que Jasion, tout couvert de poussière,
« Premier des laboureurs, avec toi fut heureux:
« La hauteur des épis vous déroba tous deux;
« Et Plutus, qui se plaît dans les cités superbes,
« Naquit de vos amours sur un trône de gerbes.
« Déesse, entends nos vœux! nous quittons un moment
« De tes heureux travaux le paisible instrument;
« Ton culte est menacé par un roi sacrilége,
« Nous combattons pour toi: que ton bras nous protége!
« Conserve-nous ces biens qu'aux rives d'Ilissus

« De toi même, ô Cérès! nos aïeux ont reçus.
« Sous la terre, six mois, Proserpine enfermée,
« Revole dans les bras de sa mère charmée;
« Comme elle, après l'exil, puissions-nous te revoir
« Dans ces lieux où Cécrops a fondé ton pouvoir;
» Et qu'ici le Dieu Terme, affermi sur la pierre,
« Toujours dompte à tes pieds la discorde et la guerre! »
Ils chantaient, et le Ciel applaudit leurs concerts.

Cependant le soleil, se perdant sous les mers,
Laisse à peine du jour échapper quelque reste.
La nuit descend, la nuit sur le dôme céleste
Déroule un noir manteau, d'étoiles parsemé.
Éleusis montre enfin son vallon renommé.
On se hâte, et du temple on atteint les portiques:
On voit, sous le parvis, dans leurs danses mystiques,
Des prêtresses en deuil s'arracher leurs bandeaux,
Bondir, tourner en cercle, agiter des flambeaux,
Et telles que Cérès, dans leur fureur divine,
Par de saints hurlements appeler Proserpine.
Ces brandons allumés, qui remplacent le jour,
Passent de main en main, repassent tour à tour,
Et la flamme en courant, d'une flamme suivie,
Brille, fuit, et revient, image de la vie.

Enfin l'hiérophante à l'autel est monté;
Nul n'approche avec lui cet autel redouté.
Il invoque Cérès, et sa fille, et son gendre.
Sous la terre un bruit sourd bientôt se fait entendre,
Et d'un nuage épais le temple est obscurci.

Le héraut a crié : « Profanes, loin d'ici !
« Thémistocle, on t'attend, la Déesse s'avance,
« Tes vœux sont exaucés : Peuple, faites silence ! »
Tout se tait et frémit : les flambeaux sont éteints ;
Une divine horreur a rempli les lieux saints,
Le tonnerre en grondant annonce l'Immortelle.
La redoutable Hécate a marché devant elle,
Et les échos du temple ont redoublé le bruit
De ses chiens aboyants qui hurlent dans la nuit.
C'est alors que brisant sa prison souterraine,
Couverte à tous les yeux d'un long voile d'ébène,
Proserpine revient des gouffres du trépas,
Et retrouve Cérès qui la serre en ses bras.
Tandis que s'accomplit l'invisible mystère,
Thémistocle, suivant un chemin solitaire,
Se dérobe à la foule, et dans l'ombre échappé,
Remplit le grand dessein dont il est occupé.
Un prêtre le conduit, tous deux marchent sans crainte.

Non loin était un gouffre, un sombre labyrinthe,
Creusé dans les débris d'un mont déraciné
Qu'un antique volcan semble avoir calciné.
L'herbe meurt alentour ; des torrents de bitume
Sur ses bords quelquefois rejetaient leur écume :
Quelquefois mugissaient ses profonds soupiraux,
Et ce gouffre conduit aux gouffres infernaux.
Là, Pluton, si l'on croit les récits du vieil âge,
Enlevant Proserpine, et s'ouvrant un passage,
Descendit emporté par ces coursiers fougueux
Que l'ardent Phlégéton embrasait de ses feux.

Le sol, encor brisé par la roue infernale,
Fume et noircit les airs du soufre qu'il exhale :
Le passant se détourne, et, glacé par la peur,
Croit du lac Stygien respirer la vapeur.
Le héros est entré dans la caverne obscure.

Dès qu'il en a franchi l'effrayante ouverture,
Il rencontre un ruisseau qui serpente sans bruit,
Et que du froid Léthé les sources ont produit.
Des moissons de pavots ont bordé son rivage;
Leurs sucs, dont se compose un magique breuvage,
A chaque initié sur ces bords sont offerts;
Ainsi l'a commandé la Reine des enfers.
Du Sommeil tout auprès est la noire demeure,
Et des fleurs qu'il chérit le couvrant à toute heure,
Les Songes, de sa cour ministres assidus,
Volent, glissent dans l'ombre, à son lit suspendus,
Le bercent dans leurs bras, et de couleurs nouvelles
Peignent incessamment et leurs corps et leurs ailes.
Il est des Songes vrais, s'il en est de menteurs :
Quand ils ont ou Minerve ou Cérès pour auteurs,
Ces fils ailés du ciel aux mobiles plumages
N'abusent point nos sens d'infidèles images.

Thémistocle a saisi le breuvage ordonné :
Tout change, de son guide il est abandonné,
Ce qu'il a de mortel et succombe et sommeille,
Mais, plein d'un Dieu caché, son esprit toujours veille.
Alors, s'offrant sans voile aux regards du héros,
Le Dieu se manifeste et lui parle en ces mots :

« Viens, suis-moi ; j'instruisis et l'Égypte et la Grèce ;
« Mes conseils de Minos ont guidé la sagesse ;
« J'ai vu descendre ici Linus, fils d'Apollon,
« Orphée, Alcide même, et Lycurgue, et Solon.
« Ose tenter comme eux cet effort magnanime. »

Il dit : et tous les deux pénètrent cet abîme,
Qui, tournant sur lui-même et s'abaissant toujours,
Étend jusqu'aux enfers ses tortueux détours.
Un faible jour brillait de distance en distance :
Comme, au sein de la nuit, sous un ombrage immense,
Quand la lune, à travers les rameaux agités,
Réfléchit en tremblant ses douteuses clartés,
Le voyageur croit voir des fantômes sans nombre
Jouer dans les reflets et du jour et de l'ombre,
Tantôt, en se courbant, jusqu'à lui s'allonger,
Tantôt s'évanouir en nuage léger ;
Ainsi, dans ce dédale, un peuple d'ombres vaines
Présente à chaque pas des formes incertaines.
Les Chimères, changeant et de taille et de traits,
Errent confusément dans ces détours secrets,
Et, filles de la Peur, font reparaître encore
Et Typhon aux cent bras, et l'Hydre, et le Centaure.
Placés sur le chemin, des sphinx mystérieux,
De leur triple nature, épouvantent les yeux ;
Mais leur trompeuse énigme en ce lieu se révèle.
Le héros, à pas lents, suit son guide fidèle,
Et, dès qu'il les atteint, ces fantômes ont fui.
Un danger plus réel s'offre encor devant lui :
Quand il croit du Cocyte aborder le rivage,

Il n'entend point ces cris de douleur et de rage
Qui doivent des tourments annoncer le séjour.
D'harmonieuses voix s'élèvent à l'entour ;
Un plaisir inconnu s'est glissé dans ses veines.
Près du fleuve infernal de trompeuses Syrènes
Célébraient Thémistocle, et, flattant son grand cœur,
Des Grecs sauvés par lui le nommaient le vengeur ;
Leur visage est riant, leur voix mélodieuse ;
Mais sous ces joncs épais, dans l'onde insidieuse,
De leur corps monstrueux le reste s'est caché ;
Malheur à l'imprudent que leur voix a touché !
Le guerrier vers la rive a détourné la tête ;
Il veut s'en approcher : le Dieu lui crie : « Arrête !
« Crains de ces doux accents les perfides appas. »

La caverne, à l'instant, s'ébranle sous leurs pas ;
Du Tartare enflammé les trois fleuves mugissent.
Tel, menaçant les cieux que ses flammes rougissent,
L'Etna tonne en fureur quand, de ses vastes flancs,
Il vomit et la cendre et les rochers brûlants ;
Quand Érix, et Messine, et Catane effrayées,
Croulent sous les débris de leurs tours foudroyées.
Avec moins de fracas s'entrechoquent deux mers,
Quand Éole irrité, bouleversant les airs,
Rompt le nœud qui retient ses outres frémissantes,
Où se heurtent des vents les voix retentissantes.

Averti par Cérès, l'effroyable Caron
Les reçoit dans sa barque, aux bords de l'Achéron :
Et le fleuve des morts, par une pente aisée,

Les transporte vivants sur la rive opposée.
Tout à coup, jusqu'au fond de son noir souterrain,
L'Enfer s'ouvre en grondant, et, sur des gonds d'airain,
On entend, à grand bruit, tourner ses larges portes,
Où du puissant Xerxès les nombreuses cohortes
Pourraient passer de front avec leurs étendards,
Leurs tours, leurs éléphants, leurs coursiers et leurs chars.
Alecton et ses sœurs près du seuil apparaissent;
Leurs serpents sur leurs fronts sifflent et se redressent;
De Cerbère en courroux les voix ont menacé;
Mais, à l'aspect du Dieu, le monstre terrassé
Courbe son triple front, et, dans son antre énorme,
Allongeant les replis de sa croupe difforme,
Couvre un espace immense, et repose endormi
Sur des os teints de sang et rongés à demi.
« C'est ici, dit le Dieu, la demeure infernale.

« Lorsqu'opposant au Ciel une lutte inégale,
« Encélade et Mimas et Typhon renversés
« Roulèrent sous les monts qu'ils avaient entassés,
« Jupiter, qu'indignait leur audace rebelle,
« En secret appela, pour venger sa querelle,
« Thémis, sœur de Saturne et fille d'Uranus,
« Et lui remit ses droits trop longtemps méconnus.
« Thémis, se dérobant à la céleste voûte,
« Vers ces bords désolés prit aussitôt sa route;
« Un sinistre nuage enveloppait son front;
« Seule, et pendant trois nuits, de ce gouffre profond,
« Elle creusa l'enceinte et marqua la mesure,
« Et, pour chaque forfait, d'une main toujours sûre,

« Fixa dans sa balance un tourment mérité,
« Dont les coupables mêmes ont connu l'équité.
« Déjà des fiers Titans les prisons étaient prêtes;
« Le poids entier du monde accabla leurs cent têtes;
« Ils blasphèment en vain au fond de leurs cachots,
« Jupiter est tranquille et rit de leurs complots.

« C'en est fait : aux Enfers il n'est plus de clémence;
« De Sisyphe toujours la tâche recommence;
« Depuis que, sur sa roue Ixion étendu,
« Est contraint à tourner, dans les airs suspendu,
« La fureur de Junon ne s'est pas ralentie;
« Sur neuf arpents couché, le long corps de Titye,
« Renaissant pour la faim de l'immortel vautour,
« Est par des clous de fer enchaîné sans retour.
« Des tortures sans fin puniront Salmonée,
« Danaüs et Pélops, Égisthe et Capanée.
« Les crimes, que souvent admira l'univers,
« Et que de faux dehors l'honneur avait couverts,
« Ici, dans le miroir de la Vérité sainte,
« Montrent leurs traits hideux, qu'avait masqués la feinte.
« L'Enfer les a conçus, et frémit de les voir.
« Par quels degrés honteux s'éleva leur pouvoir!
« Amoureux du désordre et des guerres civiles,
« Ils s'arment : tout succombe, ils renversent les villes,
« Et quand de leur grandeur le vulgaire est frappé,
« Ils montent fièrement sur un trône usurpé;
« Le genre humain tremblant à leurs genoux s'abaisse.
« Mais Thémis au grand jour montre enfin leur bassesse.
« Près d'eux marche l'Orgueil avec la Trahison;

« L'un aiguise un poignard, l'autre apprête un poison,
« Et de loin sur leurs pas rampe et se désespère
« Le Remords entouré d'une immense vipère.
« Par leurs propres flatteurs ces monstres outragés,
« Dans des fleuves de sang à jamais sont plongés.
« Le crime a de la peine indiqué la nature :
« L'envieux est l'auteur de sa propre torture,
« Et nourrit le vautour qui lui ronge le sein;
« L'ombre de la victime assiége l'assassin,
« Et d'un père égorgé, la main de l'Euménide
« Offre toujours la tête à l'enfant parricide.
« Non, même avec cent voix et cent bouches de fer,
« Je ne pourrais compter les tourments de l'Enfer.
« Chaque moment accroît la foule criminelle.
« Mais il est des forfaits que dans l'ombre éternelle
« Avec plus de rigueur ont condamnés les Dieux;
« L'ennemi de leur nom, le sophiste odieux,
« Dont le stupide orgueil a nié leur puissance,
« Est livré sans mesure aux traits de leur vengeance.
« Chef des Athéniens! quand un peuple vieilli
« Dans le luxe et les arts s'est longtemps amolli,
« Fille des Passions, l'Impiété plus fière
« Du Crime triomphant élargit la carrière.
« Malheur à qui rompra ce frein religieux,
« A l'humaine raison imposé par les Cieux!
« Hélas! puisse Minerve écarter mes présages!
« Mais Athène en son sein accueillit ces faux sages.
« L'un d'eux dans cet abîme est naguère arrivé :
« Vois quel nouveau supplice est pour lui réservé. »
Thémistocle obéit, il regarde et frissonne.

Sur un cercueil ouvert se penchait Tisiphone;
Elle arrache à son front, ô spectacle d'horreur!
Deux serpents dont sa voix irrite la fureur,
Et tournant dans ses mains l'un et l'autre reptile,
Bat de leurs nœuds vivants un cadavre immobile.
Le cadavre frémit, s'agite, et par degré
D'un lambeau de linceul se redresse entouré,
Ouvre à demi les yeux, les referme, et s'écrie :
« Rendez-moi le néant. » — « Non, répond la Furie,
« Non, le néant est sourd; tu l'appelles en vain;
« Tu dois vivre à jamais. » Elle dit, et sa main,
Aux feux du Phlégéton qui bouillonnent sans cesse,
Rallume, en l'agitant, la torche vengeresse;
Elle en frappe l'impie, et du soufre enflammé
Tout son corps est couvert et n'est point consumé.
Il veut fuir, et soudain la torche inévitable,
S'armant d'un triple feu, ressaisit le coupable.
Il rugit de douleur, et maudissant le Ciel,
Insulte encore au Dieu qui fit l'homme immortel.
Le noir délire empreint dans ses regards funestes,
Les langes du tombeau dont il traîne les restes,
Ces traits décolorés que la cendre a couverts,
L'orgueil qu'on lit toujours sur le front du pervers,
Et ces débris humains où la mort est vivante,
Ont du peuple infernal redoublé l'épouvante.
Son délire est suivi d'une morne stupeur.
Il retombe un moment dans un calme tompeur;
Il se croit au Gymnase, au Portique, au Lycée;
On l'entoure, il blasphème : une foule insensée
L'admire, l'applaudit, le couronne de fleurs;

Une fausse allégresse a caché ses douleurs;
Il rit d'un air stupide, et devient plus horrible;
L'Euménide à l'instant lève son fouet terrible :
« Sophiste, lui dit-elle, abaisse un fol orgueil,
« Je vais te rendre aux vers qui rongent ton cercueil. »
L'insensé, reprenant sa raison toute entière,
Tombe, frappé d'effroi, sur son lit de poussière;
Mais, des rêves affreux jusqu'au prochain réveil
Y tourmentent encor son pénible sommeil.
Quand il croit s'endormir, s'anéantir peut-être,
Il revoit la Furie, et, forcé de renaître,
Sans terme et sans repos, joint par un double sort
Ce qu'ont de plus cruel et la vie et la mort.

A ce spectacle affreux, Thémistocle recule,
Il s'éloigne, et croit voir un pâle crépuscule
Qui, perçant à travers la vaste obscurité,
De l'empire infernal montre l'extrémité.
Un séjour moins horrible à ses yeux se présente.
Toutefois, accablés d'une chaîne pesante,
Des malheureux gisaient sur la terre abattus;
D'un vêtement de feu quelques-uns revêtus,
Marchaient en invoquant le Dieu qui les châtie.
Comme autrefois on peint la fidèle Clytie
Qui, dès l'aube en tournant jusqu'à la fin du jour,
Fixait sur le Soleil un regard plein d'amour;
Tels les infortunés qui peuplent cette enceinte
Lèvent au Ciel des yeux où la douleur est peinte :
Mais leur douleur n'est point un morne désespoir;
Le Ciel à leurs soupirs peut un jour s'émouvoir.

De leurs pieux remords l'air en tout temps résonne.
Telle on entend gémir la plaintive Alcyone,
Quand, d'une aile inquiète errant autour des flots,
Elle frappe d'effroi les pâles matelots,
Et de Ceyx encor déplorant le naufrage,
Jette un lugubre cri, précurseur de l'orage.

Thémistocle est ému. « Les Dieux vengent leurs droits,
« Reprend soudain son guide, et par de justes lois
« L'âme humaine en ces lieux doit expier ses vices.
« Celles qu'amollissaient de honteuses délices,
« Sous le poids de leurs fers sont captives mille ans;
« Et celles que le monde, en ses flots turbulents,
« A d'erreurs en erreurs sans relâche emportées,
« D'un feu qui ne meurt point sont encor tourmentées.
« O quel langage humain peut tracer vos regrets,
« Tendres cœurs que Vénus accabla de ses traits!
« Sapho toujours se plaint, et seule entre ces roches,
« A de son sexe même évité les approches;
« Les pieds nus, le front pâle, et les cheveux épars,
« Elle croit voir Leucate au fond de ces brouillards;
« Mais, oubliant les airs de sa muse profane,
« Elle chante Vesta, la Pudeur et Diane.
« Lève les yeux, regarde en ces noirs tourbillons,
« De rochers en rochers, de vallons en vallons,
« Rouler du beau Pâris l'inconsolable amante!
« Là, Biblis du Léthé cherche l'onde dormante,
« Elle s'écrie en vain : « O fleuve du repos!
« Je brûle, éteins mes feux, plonge-moi dans tes flots! »
« Le fleuve est inflexible, et Biblis repoussée

« D'un frère au fond des eaux voit l'ombre courroucée.
« Ces supplices pourtant ne sont point éternels,
« Jupiter s'attendrit : ce père des mortels
« Daigne, en les punissant, veiller sur son ouvrage;
« Quand un Dieu les opprime, un autre les soulage.
« Le pardon est promis : vois-tu vers l'Orient
« Ce temple aérien au portique riant?
« Sur l'autel avec grâce une jeune Déesse
« De renaissantes fleurs se couronne sans cesse :
« Son charme est immortel; que d'heureux elle a faits!
« Tout, hormis le Tartare, a connu ses bienfaits.
« Un arc aux sept couleurs, rayonnant sur sa tête,
« Calme ici quelquefois la trop longue tempête
« Des orageux désirs qui tourmentent les cœurs;
« Le deuil cesse, et Thémis tempérant ses rigueurs,
« Au pied de cet autel qu'implore la souffrance,
« Grava ces mots : « Priez, et gardez l'Espérance. »

Le Dieu dit : le guerrier voit des mânes en pleurs
A l'envi dans ce temple apporter leurs douleurs.
Il distingue surtout deux ombres gémissantes;
Leur grâce et leur jeunesse, et leurs voix innocentes,
Et leurs regrets naïfs ont ému le héros :
« Quels sont vos noms? » dit-il. — « Je naquis à Sestos,
« Je m'appelais Héro, celui-là fut Léandre.
« Hélas! de son amour j'aurais dû me défendre.
« Le soir, quand j'eus promis de répondre à ses vœux,
« La couronne de fleurs, qui parait mes cheveux,
« Tomba sous un cyprès dont le sombre feuillage
« Rembrunissait la tour, prison de mon jeune âge.

« Léandre vint; mon cœur oublia son effroi.
« Mes parents m'avaient dit : « N'engage point ta foi,
« Crains d'aimer ! » Je n'ai pu vaincre ma destinée;
« Je pris à leur insu la robe d'hyménée;
« Les Dieux m'en ont punie, et l'abîme écumant,
« O regrets ! dans ses flots a ravi mon amant.
« Je l'aimais à Sestos, ici je l'aime encore,
« Dût m'accabler le Ciel que j'offense et j'implore ! »

Héro se tait, et voit Léandre à ses genoux;
Leurs pleurs coulent ensemble, et ces pleurs sont plus doux :
Telles deux tendres fleurs, d'un peu d'eau trop chargées,
Penchent languissamment leurs têtes submergées.
Mais quel rayon propice a brillé dans le ciel ?
Quels feux plus éclatants s'élèvent sur l'autel ?
Du pardon attendu l'heure est-elle arrivée ?
Héro, près de Léandre aussitôt enlevée,
Vole sous un beau ciel à de plus doux climats.
Au retour du printemps, après de longs frimas,
Deux oiseaux de Vénus, deux colombes fidèles,
Côte à côte en volant ainsi battent des ailes :
L'hymen au même nid va les rejoindre encor.
D'autres ombres, comme eux, ont pris soudain l'essor,
Et, fuyant leur prison, d'une substance pure
Déployaient à l'envi l'éclatante parure.
Quand l'immortel Phénix, dans la myrrhe embaumé,
Sort du tombeau fécond qui l'avait enfermé,
Le Phénix renaissant fait briller moins de charmes.

Thémistocle a quitté la campagne des larmes,

Et d'un astre inconnu qui dirige ses pas
Les feux, en l'éclairant, ne l'éblouissent pas.
Leur lumière est aux yeux plus douce que brillante ;
La Déesse des mois, dans la zone brûlante,
De son trône d'argent, sur les nuits de l'été,
Jette moins de fraîcheur, de paix et de clarté.
C'est là que, rejetant leur dépouille mortelle,
Dans des bosquets de myrte, en des prés d'asphodèle,
Habitent à jamais les mânes vertueux.
Non, des bois de Tempé l'abri voluptueux,
Les jardins d'Hespérus, la retraite enchantée
Où Psyché par l'amour fut jadis transportée,
N'égalent point l'éclat dont brillaient ces beaux lieux.
Un arbre y fleurissait, dont le fruit précieux
Ne croît point vers le Nil, ou l'Euphrate, ou le Gange :
Seul, de tous les parfums contenant le mélange,
Il verse en sucs divins la vie et la beauté,
La paix, la douce joie et l'immortalité,
Tous ces biens qu'autrefois eût pu garder Pandore,
Et dont le seul espoir aux humains reste encore.
Les mystères du monde ici sont découverts :
OEdipe est consolé, ses yeux se sont rouverts ;
De l'homme et du destin perçant l'obscur abîme,
Lui-même absout les Dieux dont il fut la victime ;
Sa fille est à ses pieds, et c'est là que Junon
A couronné les feux d'Antigone et d'Hémon.
Alceste à son époux est pour jamais rendue ;
Pénélope est du sien la compagne assidue ;
Son cœur fut moins heureux, quand, de roses paré,
Du voile de l'hymen son front s'est entouré,

Quand son fils Télémaque eut reçu la naissance,
Et quand revint Ulysse après quinze ans d'absence.

Dans une enceinte à part, sous un bois de lauriers,
Ceux qui n'étaient jadis que d'illustres guerriers,
A ce bonheur si pur n'ont pas droit de prétendre.
Achille armé de fer, comme aux bords du Scamandre,
S'exerçait à la course, aux jeux bruyants de Mars;
Le fracas des clairons, des armes et des chars,
Jusqu'au sein de la paix, charme encor son idée:
Les deux Ajax, Patrocle et le fils de Tydée,
Et Phénix et Pyrrhus se mêlaient à ses jeux.
Ainsi les passions de ce globe orageux,
Même après le trépas, montent vers leurs retraites,
Et leurs félicités sont toujours imparfaites.
Le poète fameux, sous des ombrages verts,
Marche auprès des héros illustrés par ses vers,
Et l'honneur immortel, que sa voix leur dispense,
Est de leurs nobles cœurs la noble récompense.
Ensemble ils rappelaient leurs travaux belliqueux,
Et de jeunes beautés s'égaraient avec eux.
L'amour comme la gloire embellit cet asile :
Tecmesse est près d'Ajax, Briséis près d'Achille.
Cet Achille pourtant, si fier de ses exploits,
Est placé par Thémis au-dessous des bons rois;
Sa vertu n'a point fait le bonheur de la terre.
Mais Codrus illustré par sa mort volontaire,
Mais Lycurgue et Minos ont passé de ces lieux
Au rang où sont admis les héros demi-dieux.

Léonidas, errant sous le même feuillage,
Naguère avait rejoint ces héros du vieil âge,
Et, depuis son trépas, il a compté neuf jours,
Tels que notre soleil les mesure en son cours.
Au sort de sa patrie il rêvait en silence.
Il a vu Thémistocle, et soudain il s'élance,
Et s'écrie en pleurant : « Et toi, grand homme, aussi !
« J'espérais en toi seul, hélas! et te voici;
« La Grèce t'a perdu, mon attente est trompée. »

— « Non, la Grèce vaincra, j'en jure ton épée,
« Lui répond Thémistocle; apaise tes regrets,
« Je vis et te revois par l'ordre de Cérès:
« Elle a conduit mes pas. » Comme il parlait encore,
Sur un char éclatant, du côté de l'aurore,
Sa massue à la main, Hercule est descendu :
« Jouis, Léonidas, de l'honneur qui t'est dû;
« Mon fils, viens te rejoindre à l'auteur de ta race;
« Jupiter dans l'Olympe a désigné ta place. »
Il dit : son fils s'empresse, et, plus grand qu'un mortel,
Monte avec majesté sur le char paternel.
Tous deux brillent de gloire, et leur vive lumière
Revient sur Thémistocle éclater toute entière.
Achille en les voyant détourne son regard,
Cherche une forêt sombre, et soupire à l'écart :
Briséis l'aperçoit, le console et le guide
Au bord d'une eau riante, où le vieux Méonide
Chantait, plein d'Apollon, sur une lyre d'or,
Et les Troyens vaincus et le trépas d'Hector.

Achille s'applaudit, en calmant sa colère,
D'être immortalisé par la lyre d'Homère.

Cependant Thémistocle admire et suit des yeux
L'un et l'autre Immortel dans leur cours glorieux.
Frappé de tant d'éclat, il s'étonne, il se trouble;
Mais un Dieu le soutient et sa force redouble,
Et de l'Olympe ouvert jusqu'en ses profondeurs
Ses regards affermis soutiendront les splendeurs.
Le char divin, roulant sur la voûte éthérée,
Brille plus que les feux dont la nuit est parée;
Il a franchi Mercure, et Mars, et Jupiter,
Et doucement porté sur les flots de l'Éther,
Atteint, en traversant leur cristal diaphane,
L'étoile des Gémeaux et celle d'Ariane;
Et, par delà Céphée et l'Ourse et le Dragon,
Se perd sous d'autres cieux qui nous cachent leur nom,
Et qui peuplent de loin cette bande argentée
Qu'un long fleuve de lait semble avoir tachetée.
De près, on croirait voir des océans vermeils
Qu'ont teints de pourpre et d'or un millier de soleils.
Combien, à leur aspect, le nôtre paraît sombre!
Son plus brillant midi ne serait que leur ombre.
Au fond de ces clartés dont les yeux sont ravis,
Le céleste palais montre enfin ses parvis.
Filles du roi des Cieux, protectrices du juste,
Les Prières veillaient près du portique auguste;
La garde en est commise à leurs pieuses mains.
On ne les voyait plus, comme chez les humains,
Suivre d'un pied tremblant et l'Orgueil et l'Injure:

De ces vierges du ciel le maintien se rassure ;
Leur père a de leurs yeux séché les pleurs amers ;
Debout et le front ceint de lauriers toujours verts,
Ici, près d'un autel où brille un feu propice,
Elles offrent pour nous le dernier sacrifice,
Et nuit et jour, leur main, des mortels innocents,
Jette en des urnes d'or et les vœux et l'encens.
Cet encens épuré toujours brûle autour d'elles ;
Il s'élève, et conduit par des routes fidèles,
Monte droit vers l'Olympe, et sur ses hauts sommets
Répand un doux parfum qu'ils gardent à jamais.

Léonidas paraît et le portique s'ouvre ;
Mais, lorsqu'à ses regards l'Olympe se découvre,
Homme et Dieu tout ensemble, il songe malgré lui
A Sparte, aux deux enfants qu'il laissa sans appui.
Oh ! s'il était permis à sa vue inquiète
De revoir un moment les sommets du Taygète,
L'Eurotas et ses fils, et sa chère Amyclé !

Soudain, comme les Dieux à qui rien n'est voilé,
Il perce d'un regard cette immense étendue
Où, comme un faible point, notre terre est perdue,
Distingue nos climats, nos montagnes, nos mers,
Et jusqu'aux humbles bords qui lui furent si chers,
Sparte et ses citoyens, et la table frugale
Qui nourrit avec eux son enfance royale.
Quel spectacle ! ô douleur ! près d'un tombeau récent,
Qu'entoure de son deuil un peuple gémissant,
Sous de pâles flambeaux, et d'un crêpe entourée,

Telle qu'on peint la Nuit, une femme éplorée,
Entre deux jeunes fils, pleurait Léonidas;
C'est Amyclé, c'est elle; il lui tendait les bras:
Voici qu'au même instant le Monarque suprême
Agite de son front l'immortel diadème;
Sa voix se fait entendre à l'Olympe assemblé:
L'aigle qui tient la foudre a lui-même tremblé;
Les Dieux baissent leur front; tous les mondes frémissent;
Et sur la terre enfin ces accents retentissent:

« Terre! console-toi; Cieux! réjouissez-vous;
« Et toi, cesse, Amyclé, de pleurer ton époux!
« Qu'on invoque son nom, le Ciel est sa conquête,
« Et que d'un nouveau Dieu Sparte ordonne la fête! »

Ces accents ont de Sparte adouci les chagrins;
Amyclé lève au ciel des regards plus sereins;
Elle embrasse les fils dont l'aspect la console,
Et répète avec eux la céleste parole.
Léonidas les voit, il veille sur leurs jours,
Et son rang chez les Dieux est marqué pour toujours.

Dans un cercle étoilé qui rayonne autour d'elle,
L'Éternité repose à jamais jeune et belle:
Sous ses pieds sont le Temps, l'Espace et le Destin.
Des soleils, qui n'ont plus de soir ni de matin,
Couvrent d'un même éclat son trône inaltérable;
Sa main, dans une langue à l'homme impénétrable,
En triangle a tracé le nom mystérieux
Du Dieu qui de son sein enfanta tous les Dieux;

Il Est, Fut et Sera : c'est ainsi qu'il se nomme.
Le jour, où dans sa gloire il admet un grand homme,
Se grave en lettres d'or dans son livre éternel,
Et des jours de l'Olympe est le plus solennel.

Phébus chante, et sa voix doucement cadencée
A de son père même enchanté la pensée ;
Les Dieux sont réjouis par cet hymne divin,
Que la voix d'un mortel voudrait redire en vain.
Dans la coupe d'Hébé, jeune épouse d'Hercule,
Bientôt de main en main l'allégresse circule.
Sur un trône éclatant le nouveau demi-dieu
Jouit de son triomphe, et d'un dernier adieu
Saluant Thémistocle, en ces mots l'encourage :

« Défenseur de la Grèce, achève ton ouvrage ;
Dans l'Olympe avec nous mérite de monter ;
Mais par de longs malheurs il faudra l'acheter.
Si ton pays ingrat oubliait tes services,
Qu'Athène, en déplorant ses longues injustices,
Dise un jour : Thémistocle, errant, persécuté,
De ses concitoyens qui l'avaient rejeté
Gardant au fond du cœur la mémoire chérie,
Aima mieux s'immoler que trahir sa patrie. »

Le demi-dieu se tait : tout s'efface, tout fuit,
Les songes vrais et faux sont rentrés dans la nuit.
Au bord du gouffre obscur le héros se retrouve,
Étonné des transports qu'en secret il éprouve.
Il a rejoint la foule, il porte dans ses traits

La majesté des Dieux qu'il a vus de si près.
Quel effort aujourd'hui lui serait impossible ?
Tous les Grecs, inspirés par son âme invincible,
Le suivent au combat, et, sûrs de leurs succès,
Courent dans leurs vaisseaux triompher de Xerxès.

FIN DU HUITIÈME CHANT.

FRAGMENTS.

LE PROSCRIT.

Épisode[1].

Déjà nous approchions des remparts de Tégée ;
Et, sur sa cime au loin de chênes ombragée,
Le haut Parthénius, que franchissent nos pas,
Des vieux rois argiens nous montre les états.
Un sentier nous conduit vers les dormantes ondes
Qu'empoisonna cette Hydre aux cent têtes fécondes.
Lerna bientôt s'éloigne, et dans la mer d'Argos
Le Phryxus à nos yeux court engloutir ses flots.
Argos paraît : nos voix ont salué les rives
Où Danaüs guida ses filles fugitives,
Où l'on dit qu'Inachus poliça les mortels
Et que le grand Persée a conquis des autels :
Ces fameux souvenirs nous enflammaient encore.
Cependant le temps vole, et quatre fois l'aurore
A rouvert du soleil le palais radieux,
Depuis l'instant où Sparte a reçu nos adieux.
Enfin aux derniers traits du jour qui brille à peine,
Se découvre un hameau qui fut jadis Mycène.

[1] Cet épisode semble avoir dû faire partie d'abord du second chant et du récit d'Agénor : le poëte avait changé de dessein, et le voulait sans doute transporter ailleurs en le modifiant.

Léonidas s'arrête ; il voit ces murs en deuil ;
Il rappelle leur gloire, il s'attriste, et son œil
Autour de leurs débris cherche leur renommée.
On lui montre l'enceinte où repose enfermée
La race de Pélops qui régna dans ces lieux.
Il entre, il veut offrir des dons religieux
A ce roi qui jadis, chef des rois de la Grèce,
Guida contre Ilion leur flotte vengeresse,
Triompha de l'Asie, et, couvert de lauriers,
Revint chercher la mort au sein de ses foyers.
Nous marchons ; des troncs noirs, des bruyères arides,
De vieux ifs nous cachaient les tombeaux des Atrides.
La lune, en ce moment, doux astre de la paix,
Derrière un mur vieilli qu'entoure un lierre épais,
Se levait au milieu de deux urnes brisées ;
Et, des cendres des rois, sous nos pas déposées,
Nous distinguons la place, au jour silencieux
Du nocturne flambeau qui dirige nos yeux.
Nous honorons Électre, et nous plaignons son frère,
Que le Ciel a puni d'un crime involontaire.
Dans cet asile au moins leurs tourments ne sont plus ;
Égisthe et Clytemnestre en sont tous deux exclus ;
On relégua plus loin leurs mânes parricides.
La nuit, sur leurs tombeaux, hurlent les Euménides ;
A ce cri le passant s'éloigne épouvanté.
Diane nous guidait, et son globe argenté
Du grand Agamemnon nous découvre le reste.
Trois fois Léonidas et l'implore et l'atteste :
« Ombre auguste ! les Grecs te jurent par ma voix
« De venger leur patrie une seconde fois. »

Il dit : et sur la tombe il épanche une eau pure,
Dépose quelques fleurs et suspend une armure.
Tandis que nous foulions ces illustres débris,
Un inconnu soudain s'offre à nos yeux surpris.
Il semblait agité d'une sombre pensée.
Tantôt sur un cercueil sa vue était fixée,
Tantôt il regardait les astres de la nuit.
Nous observons ses pas, il nous voit et s'enfuit,
Il s'enfuit dans le sein des tombes démolies;
Et sous ses pieds roulaient les cuirasses vieillies,
Les casques et les dards, et les longs javelots,
Qu'on enfermait jadis près du corps des héros.
Là, seul entre les morts et les royales ombres,
Et tous les demi-dieux planant sur ces décombres.
Il s'enferme, et réclame avec autorité
Le secret et les droits de l'hospitalité.
On l'interroge en vain, il garde le silence.
Léonidas lui-même et se nomme et s'avance,
Et veut que l'inconnu parle enfin sans effroi.
L'étranger se rassure au nom de notre roi :
« Je parlerai, dit-il; un descendant d'Alcide
« Envers le suppliant ne sera point perfide.

« Roi de Sparte, tu vois un malheureux banni :
« J'ai déserté la Grèce, et j'en suis trop puni;
« Elle a beau m'opprimer, je l'aime, et mon audace
« Brave, pour la revoir, le décret qui m'en chasse.
« Mycène est mon pays, Strophius est mon nom.
« Des fils de Pisistrate autrefois compagnon,
« J'ai suivi leur fortune, et mon âme flétrie

« Redemanda bientôt le ciel de ma patrie.
« De son doux souvenir en tous les temps frappé,
« Seul, du camp de Xerxès je me suis échappé,
« Et, fuyant du grand Roi les dons et l'opulence,
« J'ai revêtu l'habit qui couvre l'indigence;
« J'ai déguisé mon nom, et, sous ces vils lambeaux,
« J'erre depuis trois jours, caché dans ces tombeaux.
« Les lieux où je naquis auront du moins ma cendre.
« Hélas! de tous les biens que j'y pouvais attendre,
« L'espace d'un cercueil est tout ce que je veux. »

En achevant ces mots, le guerrier malheureux
Montrait d'Agamemnon la pierre sépulcrale :
« Contemplez, criait-il, les enfants de Tantale;
« Voilà ce qui leur reste, ô Grecs! instruisez-vous;
« De la fatalité craignez aussi les coups;
« De ces rois sans flatteurs, sans cour, sans diadème,
« Consultons aujourd'hui le tribunal suprême.
« Leur voix va nous crier de la nuit du trépas:
« Malheur à qui se venge et ne pardonne pas!
« O Grecs! obéissons à cette voix sacrée.
« La mort a réuni Thyeste, Érope, Atrée,
« Et des plus fiers rivaux désarmant la fureur,
« Non loin des opprimés a couché l'oppresseur.
« Ici plus de discorde, ici la haine expire.
« Ah! que de tous ces morts l'éloquence a d'empire!
« J'écoute, et j'apprends d'eux, en ce fatal séjour,
« Comme on doit du Destin supporter le retour.
« Oui : devant leur grandeur tant de fois renversée,
« Sur leurs sceptres rompus, sur leur cendre entassée,

« Je sens contre le sort mon âme s'affermir,
« Et de mes propres maux je n'ose plus gémir.
« De force et de constance, ô quelle auguste école!
« Des jeux de la fortune ici tout me console.
« Roi de Sparte, il est temps, prononce mon arrêt :
« Sous l'œil des Dieux des morts, je t'ai dit mon secret. »

La voix de Strophius a pénétré nos âmes:
« Va, je respecterai les Dieux que tu réclames,
« Répond Léonidas; ne redoute plus rien,
« Embrasse-moi : remonte au rang de citoyen.
« Tu deviens aujourd'hui mon allié, mon hôte;
« Tes maux et tes remords ont expié ta faute,
« Et la Grèce l'oublie en recevant ta foi.
« Viens contre les Persans la servir avec moi,
« Et lorsque la patrie en son sein te rappelle,
« Prouve-lui que ton cœur lui fut toujours fidèle.
« Prends ce glaive et marchons. » Le roi dit, et soudain
Strophius saisissant le glaive dans sa main:
« Oh! qu'on voit bien qu'Hercule est l'auteur de ta race!
« Grand homme, criait-il, à tes pieds que j'embrasse,
« Je jure par ce fer que ta main m'a remis,
« Par toi, par ces héros dans la tombe endormis,
« Je jure de venger notre cause commune.
« Ce jour m'a consolé de quinze ans d'infortune.
« Ah! si les compagnons de ma longue douleur
« Pouvaient auprès de moi jouir de mon bonheur!
« Pardonne à ce souhait, ô guerrier magnanime!
« Pardonne, mais les Grecs qu'un long exil opprime,
« S'indignent de fléchir sous un joug étranger;

« J'ai vu de près leurs cœurs : le mien peut les juger,
« Tous adorent la Grèce : et Démarate même,
« Ce héros à qui Sparte ôta le diadème,
« Démarate en secret forme des vœux pour vous.
« Oui, quel que soit leur rang, on les reverrait tous
« Préférer dans la Grèce une simple cabane
« A toutes les splendeurs du trône d'Ecbatane.
« Mais le temps fuit : marchons vers le camp de Xerxès,
« Et moi-même je veux vous en ouvrir l'accès. »

Il dit : nous le suivons, il marche à notre tête...

NAUFRAGE D'ESCHYLE PRÈS DE L'UNE DES STROPHADES. IL DÉCOUVRE LE TOMBEAU D'HOMÈRE.

Épisode.

—

Seul il aborde enfin cette rive escarpée,
N'emportant avec lui qu'Homère et son épée.
Il bénit de la mer les secourables Dieux.
Les ondes s'apaisaient, il s'avance, et ses yeux
Se promènent au loin sur cette île sauvage :
Il ne voit que la mer, le ciel et le rivage,
Et n'entend pour tout bruit que le flot écumant
Qui se calme à regret et mugit sourdement.
Il cherche, il se demande avec inquiétude,
S'il est dans cette aride et morne solitude

Un vieux pâtre, un pêcheur dont le toit de roseaux
S'ouvre à l'infortuné qu'un Dieu sauva des eaux.
Tout est désert : il marche entouré du silence,
S'arrête, et marche encore, et trouve un bois immense,
Qui, sous de longs berceaux de cèdres, de palmiers,
A ses pas incertains ouvre mille sentiers.
C'est là qu'il se repose, et près d'un tronc sauvage
Jette ses vêtements qu'a trempés le naufrage;
Là, du limon des eaux son corps tout dégoûtant
Se plonge, et se réchauffe, et se roule et s'étend
Au fond d'un lit de mousse et de feuilles séchées.
Les branches d'un dattier vers sa main sont penchées;
Il en cueille les fruits, il apaise sa faim,
Et cède au doux sommeil qui le subjugue enfin.
Après un long repos Eschyle se réveille;
Un chant mélodieux a frappé son oreille;
Il écoute, et soudain se montre à son regard,
Près d'une yeuse antique, un auguste vieillard
Qui doucement l'approche et daigne lui sourire.
Du vieillard inconnu la main touche une lyre,
Et sur son front s'étend ce bandeau révéré,
Ornement d'un pontife aux Muses consacré.
Il chantait Apollon et l'éloquent Mercure,
Ce Dieu des voyageurs, dont la main toujours sûre
Les guide après la course au terme du repos.
Il prend la main d'Eschyle et lui parle en ces mots :
« Mon fils, parcours en paix ces sauvages retraites,
« Sois sans crainte : le Ciel protége les poëtes.
« Le Ciel depuis longtemps t'attendait dans ce lieu. »
Eschyle ému se lève : « Es-tu mortel ou Dieu ?

« Répond-il au vieillard ; faut-il que je t'adore ?
« Je n'entends plus ta voix, ta voix me charme encore,
« Oui ; tes traits sont divins, oui... » Mais dans la forêt
Le vieillard à l'instant s'éloigne et disparaît,
Et sa lyre après lui résonne sous l'ombrage.
Eschyle impatient, qu'un Dieu même encourage,
Longtemps marche en ces bois de détours en détours,
Vers l'invisible son qui s'éloigne toujours.
Il poursuit son chemin ; mais le bruit de la lyre
Décroît à chaque pas, et lentement expire.
Tout se tait, il s'étonne, et le jour va finir ;
Sur sa trace oubliée il cherche à revenir,
S'égare, et voit enfin s'ouvrir un large espace,
Qu'un long rang de rochers de tous côtés embrasse.
Ces rochers sont couverts de pins et de cyprès,
Où du soleil mourant brillent les derniers traits.
Au milieu s'élevait, chargé d'herbe et de lierre,
Un tombeau dont le temps avait brisé la pierre.
Le nom qui le couvrit s'effaça tout entier.
Mais l'Occident a vu l'ombre se déployer ;
La nuit vient, et non loin de cette pierre antique
Déjà les rossignols commençaient leur cantique :
C'était un air nouveau, dont ces enfants du Ciel
N'ont point encor charmé l'oreille d'un mortel.
Sitôt que dans ces lieux vient chanter Philomèle,
Sa cadence a plus d'art, sa chanson est plus belle ;
Jamais, jamais sa voix n'eut les mêmes douceurs
A Délos, à Tempé, lieux chéris des Neuf Sœurs,
A Gnide, aux bords charmants d'Ilissus ou d'Alphée.
Tel, non loin du Strymon, l'inconsolable Orphée.

Seul, au désert ému racontait son amour;
Ou telle, vers le Nil, aux premiers feux du jour,
On dit que de Memnon la statue animée
Salue en sons plaintifs l'Aurore bien-aimée.
Eschyle s'oubliait : mais, ô charme nouveau !
En foulant le gazon qui croît près du tombeau,
Il entend, à travers la pierre sépulcrale,
Une magique voix sortir par intervalle,
Plus douce que les airs de l'antique Linus.
Les oiseaux invités par ces sons inconnus
S'approchent du cercueil, redoublent d'allégresse;
Ils ont mis dans leurs chants plus d'amour et d'ivresse,
Et formant avec eux d'ineffables concerts,
La tombe harmonieuse enchantait ces déserts :
Les pins et les cyprès ont incliné leurs tiges.

Mais dans ces mêmes lieux, où les plus doux prodiges
D'Eschyle suspendu ravissaient tous les sens,
Vient un autre guerrier sous l'habit des Persans.
Il s'approche, un esclave accompagnait sa trace;
Eschyle, en le voyant, n'en croît que son audace,
Brave un double péril, et tire avec fierté
Son glaive qui toujours dans ses mains est resté.
L'adversaire d'Eschyle est généreux et brave;
Il s'arme, mais sa voix défend à son esclave
De l'aider lâchement contre un seul ennemi.
Déjà le fer résonne, et la tombe a frémi;
Elle s'ouvre : à tous deux ces mots se font entendre :
« Homère était mon nom; là repose ma cendre,
« Et dès longtemps j'habite avec les demi-dieux.

« Poëtes, qu'à dessein je rassemble en ces lieux,
« Fils du Ciel, en mon nom, calmez votre colère.
« Si Mars vous a traînés sous un drapeau contraire,
« Que des Muses au moins les célestes appas
« Réunissent vos cœurs au milieu des combats.
« Au nœud de l'amitié les Muses sont fidèles.
« Approchez-vous, jurez de vous aimer comme elles.
« Vous seuls aurez touché mon tombeau de vos mains;
« Qu'après vous pour jamais il se cache aux humains! »
La voix cesse à l'instant : les guerriers en silence
Forment aux pieds d'Homère une sainte alliance,
L'attestent à genoux, l'invoquent dans leurs vœux,
Et, penchés sur son urne, ils s'embrassent tous deux.
Le Mède parle enfin : « Je suis roi, je suis mage,
« On m'appelle Otanès, et le même naufrage
« Nous a jetés tous deux au fond de ces déserts.
« Quelquefois Ecbatane a répété mes vers;
« J'ai partout recherché les poëtes, les sages;
« Du nom d'Homère épris, je vins sur vos rivages;
« Quelques-uns de ses chants ont passé jusqu'à nous :
« Puissé-je avoir l'honneur de les rassembler tous! »
Il dit: Eschyle montre au chantre d'Ecbatane
Le volume sacré qu'il dérobe au profane,
Et même entre ses mains il daigne confier
Ces vers que du grand Roi tout l'or ne peut payer.
Otanès à son tour donne au chantre d'Athènes
Des hymmes que lui-même, en ses courses lointaines,
Apprit d'un peuple antique et proscrit en cent lieux,
Dont Cyrus autrefois affranchit les aïeux.
Enfin ils ont quitté cette tombe sacrée,

De la forêt ensemble ils recherchent l'entrée.
Devant eux un sentier qu'ils ne connaissaient pas
S'étend et se prolonge, et dirige leurs pas
Vers un tranquille port aux nochers favorable,
Où la vague sans bruit vient mourir sur le sable.
Non loin, de quelques toits que le chaume a couverts
La fumée, en tournant, s'élève dans les airs.
A tous deux un pêcheur, appesanti par l'âge,
Donne un repas champêtre, et des lits de feuillage;
Ils y dorment en paix, et quand l'ombre s'enfuit,
Une barque fidèle en leur camp les conduit.
Ils se quittent baignés des larmes qu'ils répandent.
Otanès va chercher les Perses qui l'attendent,
Il revoit son monarque; et, dans le même jour,
Eschyle a joint les Grecs charmés de son retour....

LA FILLE D'ARISTIDE.

—

. . . .

Il est une Vénus, fille du Roi des Dieux,
Source des plaisirs purs, mère de l'harmonie,
Immortelle beauté qu'on appelle Uranie;
Son séjour est au Ciel et non point à Paphos;
Quand son père, en planant sur le sein du cahos,
Des éléments confus séparait l'assemblage,
Il lui commit le soin d'embellir son ouvrage;
Elle était près de lui, se jouait sur ses pas,

Au monde encore enfant prodiguait mille appas,
Épurait dans les airs les rayons de l'aurore,
Ordonnait dans les champs à la rose d'éclore;
Sous l'ombrage du bois qu'éclaire un demi-jour,
Cachait le rossignol, le mystère et l'amour,
Traçait les doux replis de l'onde obéissante,
Nuançait des soleils la robe éblouissante,
Et de l'insecte ailé voltigeant sur les fleurs,
Peignait d'or et d'azur les mobiles couleurs.
Cette fille du Ciel, qui n'est point Cythérée,
D'une ceinture aussi, comme l'autre, est parée;
Elle ne cache point, dans ses replis secrets,
Les volages désirs que suivent les regrets:
Elle n'y renferma que de pures délices,
Le plaisir sans remords, l'amour sans artifices,
La grâce et la douceur qui doublent la beauté,
La paix et la constance et la félicité.

C'est la seule Vénus que d'une voix timide
Implora quelquefois la fille d'Aristide...

ELPINICE [1].

. . . .

Dans l'ombre de la nuit elle errait au hasard;

[1] Ce fragment et le précédent se rapportent l'un à l'autre; ils donne

Les mers s'offrent de loin à son triste regard,
Leurs eaux battent les murs qui ceignent le Pirée;
De son plus vif éclat Diane s'est parée,
Et verse doucement sur un monde en repos
Ses rayons argentés qui tremblent dans les flots.
Tout dort profondément; mais Elpinice veille;
Au bruit sourd de la vague elle prête l'oreille,
Et ramène souvent sa pensée et ses yeux
Du mouvement des eaux vers le calme des Cieux.
Longtemps l'infortunée a gardé le silence,
Puis tout à coup : « O mer! ô solitude immense,
« Où s'égare celui que je n'ose nommer
« Et que pourtant mon cœur en secret ose aimer!...
« Donnez-moi des rameurs : que la voile s'apprête,
« Je veux l'atteindre; allons, nul danger ne m'arrête...
« Je l'atteins, je le vois. Que les vents en courroux,
« Déchaînés sur les eaux, grondent autour de nous;
« Et par de là ces flots dont la Grèce est baignée,
« Que j'aborde avec lui dans quelque île éloignée!
« Il est, dit-on, des lieux où Vénus libre encor
« N'a point subi ces lois qu'ignorait l'âge d'or,
« Où peuvent s'avouer, sans détour et sans crime,

lieu de présumer qu'Elpinice, fille d'Aristide, devait être l'héroïne du poëme, et que M. de Fontanes, voulant lui former un caractère touchant et nouveau, qui ne rappelât ni Armide, ni Didon, ni Velléda, s'était proposé de peindre la plus austère pudeur luttant contre la passion la plus violente. Quel eût été l'objet de cette passion et le dénouement de cet épisode?.. C'est ce dont malheureusement on ne trouve aucune trace, bien que M. de Fontanes eût arrêté son plan à cet égard; mais il n'avait jamais voulu le communiquer.

« Ces feux dont je rougis et mourrai la victime...
« Qu'ai-je dit? quelle horreur! je frémis, et je vois
« La nature et l'amour s'indigner contre moi.
« Chaste Phébé, recule, et que ton front pâlisse!
« Mer profonde, ouvre-toi! que ton sein m'engloutis
« Et que bientôt la mort puisse apaiser les feux
« D'un cœur plus agité que tes flots orageux!... »

ARRIVÉE DES GAULOIS [1].

Cependant un navire à la voile étrangère
S'avançait vers le port d'une course légère,
Et de son pavillon aussi blanc que les lis,
Un vent propice et doux a gonflé les replis.
Les rameurs se hâtaient, et leurs bras en cadence
Font sous leurs coups égaux retentir l'onde immense.
Enfin, jusques au port le vaisseau parvenu
S'arrête, et cent guerriers au visage inconnu,
Mais fiers, mais attestant une illustre origine,

[1] Marseille fut fondée, comme on sait, environ 600 ans avant J. C. par une colonie de Phocéens. L'ingénieuse fiction à laquelle ce fait historique a donné naissance fournissait à l'auteur le moyen de rattacher les souvenirs et la gloire nationale à l'action de son épopée. Il comptait faire prédire les destinées futures des Gaulois, dont il raconte si bien la poétique origine, et il avait à cet égard une conception qu'il n'a point communiquée, mais qui devait, disait-il, servir avec bonheur au dénouement du poëme.

S'élancent tout armés sur la plage voisine :
La plage a retenti sous leur rapide essor.
L'albâtre de leur cou s'ornait d'un collier d'or,
Et d'éclatants tissus, par bandes séparées,
Peignaient leurs vêtements de couleurs bigarrées.
On aime à contempler leur port audacieux,
Leur blonde chevelure et l'azur de leurs yeux.
Le chef qui les commande est chargé d'un long âge :
Vêtu comme les Grecs, il en a le langage.
Conduit vers Thémistocle, il lui tient ce discours :

« Je m'appelle Protès ; je vole à ton secours.
« Je fus roi dans Phocée, et quand, de sa puissance,
« L'orgueilleux Darius accabla ma vaillance,
« Je triomphai de lui jusque dans mes revers ;
« Phocée avec ses Dieux me suivit sur les mers,
« Et par un noble exil évita l'esclavage.
« Mes Pénates, errant de rivage en rivage,
« Dans l'île de Cymus implorant des abris,
« D'abord ont eu l'espoir d'y cacher leurs débris.
« J'y cherchai le repos : j'y rencontrai la haine.
« L'olivier dans la main, nous abordions à peine,
« Quand un peuple ennemi, s'armant de toutes parts,
« Dirigea contre nous ses flèches et ses dards.
« Cette île ne contient que des hordes sauvages,
« Qui vont au bord des mers épier les naufrages.
« Malheur à l'étranger qui tombe dans leurs mains !
« Son sang rougit l'autel de leurs Dieux inhumains.
« Je les calmai pourtant, j'invoquai l'harmonie,
« Je crus que le pouvoir des Muses d'Ionie,

« Que l'art de Triptolème et ses grains nourriciers,
« Adouciraient les mœurs de ces hommes grossiers.
« Tous mes soins furent vains: je partis, et Neptune
« Sur un bord moins funeste accueillit ma fortune;
« La Gaule me reçut, et bientôt près de moi
« Je vis un peuple aimable accourir sans effroi.
« Quels étaient ses transports! Une foule empressée
« Admirait dans mes mains les trésors de Phocée,
« Ces instruments des arts qui doublent nos travaux,
« La scie aux dents de fer, et la hâche, et la faux.
« L'œil des femmes surtout contemplait ces parures,
« Ces voiles, ces tissus, et ces riches ceintures,
« Qui, dans les jours de fête, à l'autel de Cérès,
« Des filles d'Ionie augmentent les attraits.
« Leur accueil me toucha, leur pays sut me plaire;
« J'adorai de ces lieux la nymphe tutélaire,
« J'y bâtis une ville et Marseille est son nom.
« Après qu'il eut vaincu le triple Géryon,
« Hercule visita cette heureuse contrée,
« Et là, près d'un beau fleuve une nymphe égarée,
« Blanche comme le cygne, ornement de ces flots,
« S'offrit, un arc en main, aux regards du héros.
« Sous le secret abri d'une grotte profonde
« L'hymen les rapprocha pour la gloire du monde;
« Un oracle avait dit que de leur sang fameux
« Un grand peuple naîtrait, brave et tendre comme eux.
« Galatès fut leur fils : aux attraits de sa mère
« Il réunit bientôt la valeur de son père,
« Et devint à son tour le père des Gaulois.
« Lorsque, de mers en mers, la Déesse aux cent voix

« M'apprit que de Xerxès les nombreuses armées
« Menaçaient de leur joug vos cités alarmées,
« Cent des plus fiers guerriers nourris dans ces climats,
« Pour défendre la Grèce, ont volé sur mes pas.
« Invincibles soutiens et de Sparte et d'Athène,
« Les braves défenseurs que Protès vous amène
« Prouveront dans vos rangs, par les plus nobles coups,
« Que, nés du sang d'Hercule, ils sont dignes de vous. »

Ainsi parla Protès... Thémistocle l'embrasse...

LA SCULPTURE.

. . . . Un chêne hospitalier
Du sculpteur Agénor ombrageait l'atelier;
Des chefs-d'œuvre divers en décorent l'entrée.
Là, sans voile, au milieu d'une conque azurée,
Vénus du sein des flots s'élevait, et sa main
Ne cachait qu'à demi les trésors de son sein.
Déjà sûre en naissant du charme qu'elle inspire,
Elle baisse les yeux, et par un doux sourire,
Par sa naïve joie, applaudit sa beauté.
Auprès d'elle, un héros qu'elle a souvent dompté,
Hercule reposait sur sa lourde massue :
L'âme des spectateurs s'agrandit à sa vue,
Et celui que bientôt réclamera le Ciel,
Fait entrevoir un Dieu dans les traits d'un mortel.

Plus bas on voit l'Amour, son enfance charmée
Foule en riant la peau du lion de Némée;
Il brave la massue en tournant un fuseau.
Non loin, une Pallas naissait sous le ciseau;
Elle est debout : sa tête à peine commencée
Avait déjà reçu la vie et la pensée;
Elle enflamme l'artiste, et l'artiste exalté
Cacha dans les sourcils de la divinité,
Et dans son front rêveur, et dans ses yeux tranquilles,
Tous ces prudents conseils qui protégent les villes.
On voit dans ses regards le courage et la paix,
Et du fier Thémistocle elle a pris quelques traits.
L'égide est sur son sein, l'oiseau des nuits près d'elle,
Et l'olivier serpente autour de l'Immortelle.
Dans ce même atelier, sous les yeux d'Agénor,
Un enfant s'essayait d'une main faible encor;
A son naissant génie il se fait reconnaître :
C'est Phidias qui croît pour surpasser son maître.
Il tient, il tient déjà le ciseau créateur
Qui doit de Jupiter retracer la grandeur.

. . . .

. . . .

(Comparaison.)

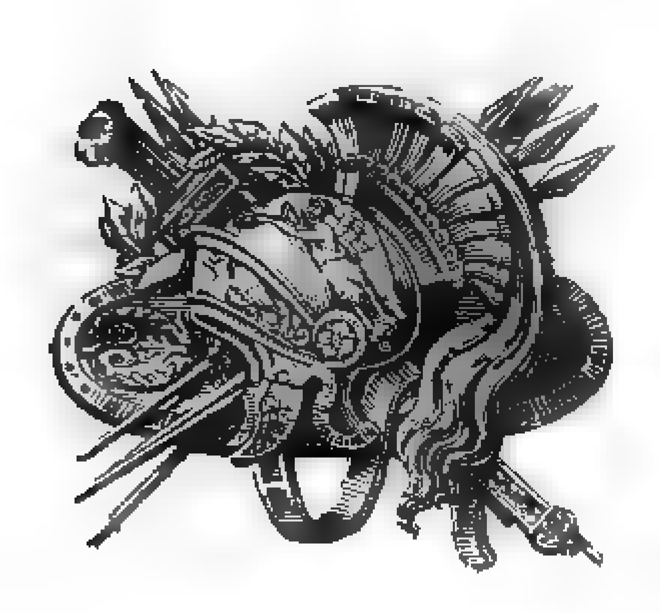
Telle aux flancs caverneux d'une roche enfoncée,
Quand, par un bruit soudain, la colombe est chassée

Du nid où ses petits, vers la fin des hivers,
D'une plume naissante à peine sont couverts ;
Elle fuit à grands cris, vole en battant des ailes,
S'élève, et dans les airs, loin des flèches cruelles,
Ose, à travers les cieux que fend son vol léger,
Sur un fleuve d'azur paisiblement nager ;
Elle y glisse en silence, et, toujours plus agile,
A force de vitesse y paraît immobile.

DANSE.

. . . . L'essaim court à grand bruit,
Et se mêle, et s'éloigne, et s'atteint, et se fuit.
Leurs bras avaient une âme et leurs pieds un langage...
. . . .
Alphée, au doux aspect de ses nymphes si belles,
S'enfle, s'élève, écume, et bouillonne autour d'elles,
Et, répétant leurs traits dans ses flots embellis,
Court presser Aréthuse en de plus doux replis.
. . . . Leur fuite aimable et feinte
Imite ces détours du fameux labyrinthe,
Quand la jeune Ariane, hélas! pour son tourment,
A d'erreur en erreur ramené son amant.
. . . .
Ainsi du Dieu du jour les compagnes riantes,
Les Heures, devant lui laissant tomber des fleurs,
Et de son pavillon variant les couleurs,

Dansent autour du char qui répand la lumière :
Le Soleil réjoui suit en paix sa carrière,
Tandis que de leurs pas le cercle harmonieux
Glisse légèrement sur la voûte des Cieux.



POÉSIES DIVERSES.

POÉSIES DIVERSES[1].

FRAGMENT

D'UN POEME SUR LA NATURE

ET SUR L'HOMME.

1777.

Homme, quand de la mort les leçons t'environnent,
Quand tes plus chers amis tous les jours t'abandonnent,
Sur ce globe changeant prétends-tu t'arrêter ?
Demain, comme une tente, il faudra le quitter.
Es-tu prêt ? Tu gémis, et ton orgueil murmure
Contre le juste arrêt qu'a porté la Nature!
La Nature en courroux, s'élevant contre toi,
T'accuse : « O fils ingrat, que révolte ma loi,

[1] Sous ce titre, on donne un certain nombre de pièces ou de fragments de la jeunesse de Fontanes, qui ont été successivement publiés dans les *Almanachs des Muses*, de 1778 à 1796, ou dans d'autres recueils. On en a bien omis autant qu'on en a admis. La traduction de deux ou trois odes d'Horace, de deux ou trois fragments de Virgile, de Lucrèce ou de Juvénal, quelques petits billets rimés à la légère, peuvent être négligés sans inconvénient. On aurait même poussé plus loin cette juste réserve, si l'on n'avait pas voulu rester suffisamment complet, tout en choisissant.

« Arrête, arrête enfin ta plainte illégitime !
« La mort, quand tu naquis, te marqua pour victime ;
« Tu connais ton destin : je viens redemander
« Les jours que pour un temps je voulus t'accorder.
« Ne me reproche point l'injustice et la haine.
« Un contrat éternel tous les deux nous enchaîne.
« Je dois te concevoir, t'animer, te nourrir ;
« Mais chaque homme à son tour me promet de mourir.
« L'heure vient : de tes ans la course est accomplie :
« C'en est fait ! je m'arrête et ma tâche est remplie.
« Tous les jours, pour servir tes caprices nouveaux,
« De mes riches saisons variant les travaux,
« J'épuisais les tributs que m'apporte l'année ;
« Tous les jours ta mollesse, à se plaindre obstinée,
« Demandait à la fois, dans ses vœux inconstants,
« Les trésors de l'automne, et l'espoir du printemps.
« D'abord de l'hyménée achevant le mystère,
« Je daignai te former dans le sein de ta mère.
« Faible et nu, tu naquis assiégé de besoins.
« Au milieu des périls protégé par mes soins,
« Tu vécus : de tes pas j'affermis la faiblesse ;
« De l'essaim des plaisirs j'entourai ta jeunesse ;
« Tu pensas, tu reçus, tu rendis tour à tour,
« Les soins de l'amitié, les plaisirs de l'amour.
« L'amour, jusqu'à la mort, t'a suivi dès l'enfance :
« Tes parents transportés ont béni ta naissance,
« Et tes fils adorés, comblant tes derniers vœux,
« Font revivre ton nom dans leurs jeunes neveux.
« Ouvre les yeux : regarde avec quelle tendresse,
« De la mort qui te suit j'avertis ta vieillesse !

« J'affaiblis en secret tes ressorts languissants :
« La vie avec lenteur s'éloigne de tes sens :
« Et par degrés enfin ma prudence attentive
« Relâche tous les nœuds de ton âme captive.
« Insensé ! vainement tu demandes des jours :
« Dans un cercle uniforme ils reviennent toujours.
« Un an fuit : les saisons l'une à l'autre enchaînées,
« De leurs mêmes couleurs reparaissent ornées.
« Pour commencer encor, chaque âge doit finir.
« Déjà, dans le passé, je t'ai peint l'avenir.
« Viens donc, et dans mes flancs hâte-toi de descendre !
« Je vieillis comme toi : je renais de ta cendre.
« Viens, ne crains point, je t'aime, et de tous mes bienfaits
« Le dernier est la mort qui t'apporte la paix. »

Oui, la Nature est juste, et sa voix maternelle
A droit de gourmander ta faiblesse rebelle,
Homme ! veux-tu, réponds, que le fleuve des jours,
Immobile s'arrête, ou rebrousse son cours ?
La race qui s'éteint d'une race est suivie ;
Ici pleure un vieillard qu'abandonne la vie ;
Là sourit un enfant qui folâtre au berceau :
Ainsi du tronc mourant sort un faible rameau.
Tu te plains, malheureux, dont la vie insensée
Est depuis ta naissance une mort commencée !
Henri, dont les vertus charmèrent nos aïeux,
Newton qui nous transmit les annales des Cieux,
Ont payé comme toi ce tribut nécessaire ;
Un jour nous gémirons au tombeau de Voltaire.
Lâche, accomplis la loi de la nécessité :

Meurs, et cède la place à la Postérité :
Déjà d'un front joyeux, au plaisir préparée,
D'un vêtement de fleurs avec grâce parée,
Jeune, et donnant le jour à des peuples nouveaux,
Elle croît, et s'avance au milieu des tombeaux.
Homme, ne tarde plus : le temps presse, commande,
Et la terre muette en secret te demande.

Infortuné, dis-tu, permets-moi de pleurer :
Quand je désire encor, me faut-il expirer ?
O douleur ! le trépas va fermer ma paupière ;
Adieu, chère cabane, où j'ai vu la lumière !
Faut-il perdre sitôt, enlevé par le temps,
Le souris d'une épouse, et les fleurs du printemps ?
La mort a fait un signe, et ma tombe s'entr'ouvre.
J'existe : encore une heure, et ce sable me couvre.
L'épouvante me glace : ah ! puis-je sans frémir
Sonder ce lit étroit où je vais m'endormir,
Où, plongé dans la nuit, dépouillé, solitaire,
L'homme, enfant du limon, rentre au sein de la terre ;
Où, telle qu'un flambeau qui perd ses derniers feux,
L'âme, fille des sens, se dissipe avec eux ?

Console-toi ! rejette une erreur insensée.
Citoyenne des Cieux, ta vivante pensée
Ne pourra de la mort éprouver le sommeil.
Celui dont la parole, appelant le soleil,
Des ombres du chaos fit jaillir la lumière,
A d'un souffle immortel fécondé ta poussière.

AUTRE FRAGMENT DU MÊME POËME[1].

1777.

. . . . La matière,
Océan dont jamais ne décroissent les bords,
Dans un flux mutuel entretient tous les corps.
Ils meurent à nos yeux, mais pour se reproduire;
Les germes créateurs ne peuvent se détruire;
L'ouvrier tout-puissant, ce ministre de Dieu,
Qui, comme Dieu lui-même, est présent en tout lieu,
Le mouvement fécond, dont la force éternelle
Rapproche, assemble, accroît, désunit, renouvelle,
Sans perdre un seul atôme, en des membres divers
Façonne à chaque instant le corps de l'univers.
Ainsi, dans le grand tout, rien ne périt: tout change.
Dieu dit: l'homme, à sa voix, s'élève de la fange,
Sur le monde, en pleurant, ne se traîne qu'un jour,
Et rentre au sein des champs qu'il nourrit à son tour.
L'animal destructeur, à sa propre existence
Des végétaux broyés réunit la substance,
Et quand la terre avide en ses flancs l'a repris,

[1] De tels morceaux, ébauchés à dix-neuf ans, montrent combien les *muses sévères* étaient naturelles à Fontanes; ils annoncent le poëte qui devait produire un jour ce beau et grave huitième chant de *la Grèce sauvée*. Peu après le temps où Fontanes ébauchait son poëme philosophique dans le goût de Lucrèce, André Chénier tentait son *Hermès*, également inachevé. La poésie du dix-huitième siècle ne devait pas avoir son Buffon.

Les végétaux naissants dévorent ses débris.
L'un par l'autre, comme eux, les métaux se fécondent :
De ces trois grands états les sujets se confondent,
Et par un autre peuple à toute heure adoptés,
Quittent leurs premiers noms pour des noms empruntés.
O Temps ! dont le vol fuit et sans fin recommence,
O Temps ! fais des saisons tourner la roue immense,
Que les ans sur les ans reviennent s'entasser :
La Nature en travail ne saurait se lasser.
Là de ses dents d'airain ta bouche la dévore ;
Là, se couvrant de fleurs, elle brille à l'aurore.
Tu frappes, et toi-même apaisant ton courroux,
Lui rends les nourrissons qui tombent sous tes coups.
Depuis le premier jour, dans un ordre fidèle,
Mère auguste et semblable à l'antique Cybèle,
De ses faibles enfants elle anime l'essaim :
Soutenus dans ses bras, ils lui pressent le sein,
L'implorent à la fois ; et sa vaste tendresse
Leur partage un lait pur qui s'écoule sans cesse.
Mais, quand leur multitude accable ses vieux ans,
Ses fils, pour la payer de ses dons bienfaisants,
Transmettent à leur race une vie éphémère,
D'un suc toujours égal rajeunissant leur mère.



ÉPITRE A M. DUCIS

SUR LES MOEURS NÉCESSAIRES AU POÈTE[1].

Tu n'as point de Sophocle affaibli le pinceau !
Cet auguste vieillard qui réclame un tombeau,
Et, par des fils ingrats exilé de son trône,
N'a plus d'autre soutien que le bras d'Antigone,

[1] Cette épître, dans la version corrigée que nous donnons ici, est devenue assez différente de ce qu'elle était d'abord, lorsque Fontanes, dans toute la ferveur de la jeunesse, l'adressa à Ducis, au sortir d'*OEdipe chez Admète*, le 15 février 1779. On y lisait des vers comme ceux-ci :

Paris serait-il donc le séjour d'un poëte ?
Paris où, tous les jours affligeant tes regards,
Des scandales nouveaux déshonorent les arts ?
Contemple ces Germains aujourd'hui nos modèles,
De la simple nature interprètes fidèles,
Qu'égale parmi nous le grand peintre des *Mois* :
Ils habitent en paix la campagne et les bois.
En extase égaré sur les Alpes antiques,
Haller y célébrait les vertus helvétiques,
Ou de sa Marianne, en des moments de deuil,
D'un chant mélancolique honorait le cercueil.....

Si l'on joint à cette tirade enthousiaste l'*envoi* de la pièce suivante à Le Tourneur, on saisira d'un coup d'œil les plus grands écarts littéraires de la jeunesse de Fontanes : ils furent courts. Son *germanisme*, qui s'oubliait un moment jusqu'à Haller, n'alla jamais jusqu'à Goëthe. Quand il fit son voyage d'Angleterre, à la fin de 1786, il était déjà complétement revenu, et il écrivait à son ami Joubert, qui persistait dans certaines admirations

A reçu, dans tes vers, le tribut de nos pleurs,
Et Paris, comme Athène, a senti ses douleurs.
Cythéron ! Cythéron ! que de fois ma pensée,
A travers tes rochers tristement élancée,
Sous le tombeau d'OEdipe ira s'ensevelir !
Quelles grandes leçons elle y peut recueillir !
Je le vois, consolé par sa seule innocence,
A la fureur des Dieux voué dès sa naissance,
Accepter le malheur comme un fardeau sacré
Que leur pouvoir impose ou retire à son gré,
Et faisant taire enfin sa plainte légitime,
Justifier le Ciel dont il est la victime.
Je vois comment la main de la Divinité,
Se dérobant dans l'ombre et dans l'éternité,
Vers ses destins divers pousse la race humaine,
Qui suit, les yeux fermés, la force qui l'entraîne.
Ainsi la Tragédie, en vers religieux,
Jadis aux spectateurs parlait du haut des Cieux,
A leur culte, à leurs lois les rappelait sans cesse,
Et leur rendait plus chers tous les lieux de la Grèce.
La Grèce en tous les temps, aux poëtes charmés,
Offrait des souvenirs, des tableaux renommés.
Là, tout les inspirait, et ces maîtres antiques
Ne trouvaient autour d'eux que des mœurs poétiques :

romantiques : « Dans l'effervescence de la première jeunesse, j'ai pu me « permettre des saillies un peu fortes ; mais le temps de la raison est venu. « J'ai eu la plus grande admiration à seize ans pour les *Soirées helvé-* « *tiennes* et *l'An deux mil quatre cent quarante* ; pour me punir, il « faudrait me condamner à lire ces deux ouvrages en ce moment. »

D'un peuple ami des arts ils étaient entourés.

Mais nous, qui lentement par leur goût éclairés,
Chez des peuples nouveaux et sourds à l'harmonie,
Chantons sous un soleil moins propice au génie,
Où pouvons-nous chercher, trouver le feu divin?
C'en est fait : aujourd'hui, le sublime écrivain,
Dédaigné par les rois, méconnu du vulgaire,
Parle au milieu du monde une langue étrangère.
Il ne voit près de lui, dans la société,
Que des faits sans éclat, des mœurs sans majesté;
Et l'inspiration que cherche le poëte
Ne l'attend désormais qu'au fond de la retraite.
J'ai vu, dans les vallons des heureux Andelys,
Par les pas de Corneille autrefois ennoblis,
L'asile où ce grand homme évoquait sur la scène
De sa Rome au tombeau l'ombre républicaine.
Là, dans le fond d'un bois, sous un toit retiré,
De ses fils, de son frère il vivait adoré,
Et plein de ces vertus que son pinceau retrace,
Tranquille il reposait comme le vieil Horace :
Son âme s'élevait dans cet obscur séjour.
Cependant son rival, au milieu de la cour,
Moins fier que mesuré, plus noble qu'énergique,
Amollissait les tons de la Muse tragique.
C'est lorsqu'abandonnant et Versaille et Paris,
D'Athène et de Sol me il fouillait les débris,
C'est en interrogeant David, Sophocle, Homère,
Que Racine étendit son goût pur et sévère,
Qu'il montra plus de force, et n'en fut pas moins doux;

C'est lorsqu'en ses foyers, citoyen, père, époux,
Aux plus simples devoirs sa grandeur s'humilie,
C'est près de ses enfants qu'il conçoit Athalie;
Il négligeait Condé pour jouer avec eux:
Mais ses fils à leur tour l'instruisaient dans leurs jeux,
Et de plus près alors saisissant la nature,
De l'aimable Joas il leur dut la peinture.
L'ornement du grand homme est la simplicité.
Dirai-je que Voltaire a souvent regretté
De prodiguer sa gloire à ce monde frivole,
A ces cercles brillants dont il était l'idole?
Mais lui-même à leur bruit il savait s'arracher;
A Cirey, dans Sully, je le vois se cacher;
Deux ans, loin de Paris, chez le libre insulaire,
Aux bords de la Tamise, il médite, et s'éclaire,
Et, non loin du Jura, cherche enfin le repos,
Que du Nord vainement lui promit le héros.
Et qui sait mieux que toi goûter la solitude,
Cher Ducis? la nature est ta première étude.
Tu saisis quelques traits de sa simplicité
Dans ce tragique Anglais, sans doute trop vanté,
Mais qui plus d'une fois, par sa brute éloquence,
Au goût présomptueux ordonne le silence.
Avec lui de l'Écosse entr'ouvrant les tombeaux,
Ou des héros Danois perçant les vieux châteaux,
D'Hamlet et de Léar tu cours évoquer l'ombre.
Ta voix tonne, et Macbeth, sortant de la nuit sombre,
A regret se réveille, et tremblant à ta voix,
Vient subir le remords une seconde fois.
C'est donc à toi qu'enflamme un tragique génie,

C'est au peintre touchant des pleurs de Mélanie,
A consoler encor la Tragédie en deuil,
Qui gémit sur Voltaire en cherchant son cercueil :
Soutenez tous les deux sa gloire héréditaire.
Elle tourne ses pas vers le toit solitaire,
Où, plein des morts fameux, tu veilles dans la nuit ;
Elle t'y trouve seul méditant loin du bruit,
Entre OEdipe et Léar : et ton cœur digne d'elle
S'ouvre à l'enthousiasme et reçoit l'Immortelle.
Poursuis : du bel esprit dédaigne les clameurs ;
Ton génie honoré, que protégent tes mœurs,
A pris, sans le savoir, son touchant caractère
A côté de ta fille, à côté de ta mère.
Tu peignais Antigone, elle était sous tes yeux.
Trop heureux l'écrivain qui, comme ses aïeux,
Libre, et dans le secret d'une famille aimée,
Qu'honore sa vertu plus que sa renommée,
Peut dérober sa gloire à l'œil de ses rivaux,
Et lorsque le succès couronna ses travaux,
A sa tendre famille, où l'amour le rappelle,
Reporte ses honneurs qu'il partage avec elle !
Voilà ta récompense, et dans tes doux loisirs,
L'amitié de Thomas double encor tes plaisirs.
Tu rejoins dans les champs, dès la saison nouvelle,
Ce sublime orateur qui peignit Marc-Aurèle.
L'Eloquence avant lui, déshonorant sa voix,
Vint mentir devant Dieu sur la tombe des Rois :
Il rendit ses accents plus libres, plus austères ;
Et loin des vains partis, loin des sectes contraires,
Simple, il s'avance en paix vers la postérité,

Des ombres qu'il célèbre avec gloire escorté.
Du génie et des mœurs vous offrez les modèles;
L'amitié réunit vos vertus fraternelles;
Tous deux également vous honorez les arts.
Ah! puissé-je de loin, guidé par vos regards,
Vous suivre, et mériter une gloire épurée,
Que l'intrigue jamais n'aura déshonorée,
Dont je puisse sans honte à mes yeux me couvrir,
Qui consacre mon nom, et le fasse chérir!



LE CHANT DU BARDE.

1783.

(Ossian parle.)

Je veillais dans la nuit, et le vieux tronc du chêne
Dans le large foyer brûlait en pétillant;
L'orage mugissait dans la forêt prochaine,
Et de loin, le dogue hurlant
Courait après le spectre abaissé sur la plaine.
Salut! ô sombre nuit! salut! j'aime ton deuil:
Maintenant des héros les âmes révérées,
Dans les nuages égarées,
Planent autour de leur cercueil.
Qu'entends-je? quelle voix m'appelle?
Ossian.... Ossian.... Ce n'est point un vain bruit,
C'est Fingal, c'est la voix de l'ombre paternelle.
J'étends mes bras, elle s'enfuit...
Mais, le long de ce mur, le fantôme invisible
A touché ma harpe en passant.
L'air frémit, et trois fois de la corde sensible
Sort un harmonieux accent.
O harpe! ô de mes maux tendre dépositaire,
Toi, dont jadis les sons plaisaient tant à mon père,
Reprends, pour le chanter, tes accords suspendus.
Tu consoles mon cœur, tu charmes sa tristesse,
Comme le souvenir des jours de ma jeunesse,
Ou des amis que j'ai perdus.

Événements passés, que les temps engloutissent
Renaissez à mon souvenir !
A mon oreille encor les armes retentissent ;
J'ai ressaisi ma lance, et je crois rajeunir.
Les piques étincelantes
Rayonnent comme l'éclair,
La flèche aux ailes sanglantes
Siffle et s'échappe dans l'air.
Bientôt les rangs se confondent,
Les coups pressés se répondent,
Et le fer croise le fer.

. . . .

Des torrents de Léna la vague mugissante
Séparait notre camp et celui de Cathmor.
Fingal vole, et franchit la barrière impuissante
Qu'elle opposait à son essor.
Il élève sa voix, et son rival s'élance.
De ces deux grands héros, qui dira la vaillance ?
La nuit, sur les deux camps voilés à mon regard,
Jetait ses ombres taciturnes ;
Et les soldats tremblants se tenaient à l'écart,
Comme s'ils avaient vu deux fantômes nocturnes
Combattre au milieu du brouillard.

Mais tout à coup Fingal s'arrête :
« Qu'as-tu, brave Cathmor ? ton bras s'est ralenti ;
« Terminons ce combat, viens t'asseoir à ma fête ;
« Ton grand nom dans ma cour a souvent retenti ;
« La gloire et la vertu n'y sont point étrangères.
« Ton sang coule ! Ah ! permets que j'étanche ses flots ;

« Sur les montagnes de mes pères,
« Il est des plantes salutaires
« Par qui sont guéris les héros. »
Ainsi parle Fingal ; et, sur un tronc sauvage,
Cathmor, se soutenant d'un bras mal affermi,
Répond : « Noble Fingal, je cède à ton courage ;
« J'ai vécu, c'en est fait, et je meurs ton ami.
« Fais porter ma dépouille aux lieux qui m'ont vu naître,
« Dans les vallons d'Altha, toujours chers à mon cœur ;
« Là, non loin du palais qu'habitait ma valeur,
« On trouve une grotte champêtre
« Où je venais souvent respirer la fraîcheur.
« Combien j'étais heureux, quand l'écho favorable
« M'y portait le doux bruit des pas du voyageur
« Qui venait s'asseoir à ma table !
« Là je veux reposer à mon dernier moment,
« Et du milieu des airs je viendrai doucement
« Errer sous cette grotte aimable,
« Autour de mon froid monument. »

Il expire à ces mots. Fingal s'attriste et pleure :
« Le brave, hélas ! vient de tomber,
« Dit-il ; gloire à son nom dans la sombre demeure !
« Tout passe, et je vois venir l'heure
« Où je dois aussi succomber.
« Ma main, si longtemps indomptée,
« S'affaiblit sous le poids des ans injurieux.
« Prends ma lance, ô mon fils ! la lance redoutée
« Que nos pères jadis ont fait craindre en cent lieux ;
« Soutiens-en tout l'honneur : tant que je l'ai portée,

« On vit trembler l'audacieux,
« Et l'infortune respectée
« De ses persécuteurs osa braver les yeux. »
Il se tait; je m'avance, et des mains de mon père
Je prends avec respect la lance héréditaire.
O mon père! ô Fingal! ô mes braves aïeux!
Je n'en ai point flétri l'éclat victorieux.
Mais des plus grands héros qu'il reste peu de trace!
Que font au siècle ingrat nos travaux glorieux?
La main du froid oubli par degré les efface.

Heureux qui, jeune encore, au milieu des combats,
A côté des héros trouve un noble trépas!
Faible, et pleurant un jour sa vigueur épuisée,
Il ne cachera point dans ses foyers déserts
Une vieillesse méprisée,
Et son bras affaibli, du lâche et du pervers
N'excitera point la risée.
Il emporte avec lui sa gloire et ses honneurs;
L'amitié s'attendrit au moment qu'il succombe;
Son nom est honoré par des chants de douleurs,
Et près de son illustre tombe
Les filles de Morven passent les yeux en pleurs.
Mais plaignons les vieillards qui trop longtemps vécurent;
Leurs braves compagnons, leurs amis disparurent;
Ils meurent inconnus: aucun fils après eux
Ne redit leurs exploits à ses jeunes neveux;
Et, dans la demeure fatale,
Quand ils descendent pour jamais,

L'Indifférence aux yeux distraits
Pose leur pierre sépulcrale.

Ainsi, traînant le poids de quatre-vingts hivers,
Triste, et privé du jour, et seul dans l'univers,
J'ai vu tous mes amis dans la tombe descendre;
Mon père avec mon fils est monté dans les airs;
Je n'ai d'autre bonheur que d'embrasser leur cendre.
Est-ce là ce palais que charmaient nos concerts,
Ces lieux où tant de rois s'empressaient de se rendre,
Que l'hospitalité tenait toujours ouverts?
Sur les tours de Selma quel deuil vint se répandre!
Leur vieux barde est aveugle et chargé de revers,
Et le chant triomphal ne s'y fait plus entendre.
J'écoute: le vent seul, parcourant ce foyer
Où Fingal des combats suspendait la dépouille,
Siffle autour de son bouclier
A demi rongé par la rouille.
Tu n'es plus, ô Fingal! l'effroi de l'oppresseur!
De ta tombe en trois pas je mesure l'enceinte:
Quatre pierres, de loin, la montrent au chasseur;
L'herbe à l'entour s'élève, et dans son épaisseur
Le daim léger s'endort sans crainte.
Cependant tu montas vers l'empire azuré;
Tes aïeux t'ont reçu dans leur séjour sacré.
Chasseur infatigable, au milieu des nuages,
Des cerfs, des sangliers tu poursuis les images;
Tes mœurs n'ont point changé; mais cet arc si puissant,
Dont le vain simulacre en tes mains reste encore,
Ressemble au nocturne croissant

Qu'un voile pluvieux ombrage et décolore ;
Et l'éclat de ton glaive, aujourd'hui languissant,
N'est plus qu'un léger météore
Qui brille d'un feu pâle en s'évanouissant.
Voilà donc tout le fruit de tant de renommée !
D'impuissantes vapeurs ta substance est formée ;
Frêle habitant de l'air, ta force n'est plus rien ;
Et les vents à leur gré, d'une haleine inconstante,
Promènent la pompe flottante
De ton palais aérien.

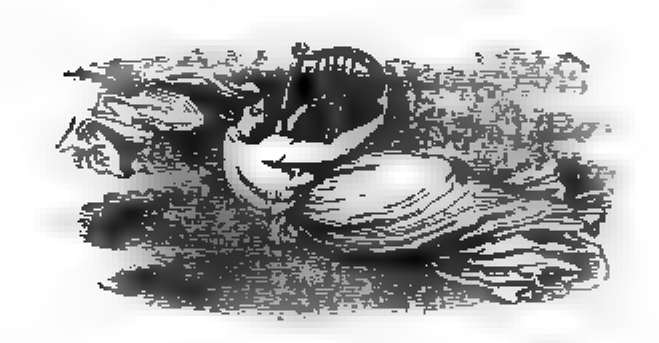
Déjà, dans ce palais errant avec les nues,
La Mort m'appelle près de toi :
Mon ombre va s'unir à des ombres connues,
Et, pour me soulever, tu te penches vers moi.
Voici les bardes célèbres
Qui viennent me recevoir ;
Mes yeux n'ont plus de ténèbres :
Oh ! que j'aime à les revoir !
Sur la voûte radieuse,
Auprès d'eux j'irai m'asseoir.
Quelle voix mélodieuse
Gémit dans les vents du soir ?
Mon oreille en est ravie :
Ainsi chantait Malvina,
Lorsqu'au printemps de sa vie
Le Destin la moissonna.
Je l'entends : c'est elle encore
Qui joint la harpe sonore
A la douceur de son chant :

L'oiseau qu'éveille l'aurore
Cadence un air moins touchant.
Mon fils Oscar est près d'elle :
Le couple aimable et fidèle
Vers moi semble s'avancer ;
Et, comme en un jour de fête,
Jetant des fleurs sur ma tête,
Tous deux courent m'embrasser.
Je meurs : mais Ossian (du moins j'aime à le croire)
Comme un vieillard obscur ne mourra point sans gloire.
Vous vivrez dans mes chants, ô vous qui m'étiez chers !
Un jour les voyageurs, de mon nom idolâtres,
Viendront, après mille ans, redire encore ces vers
Au milieu des pierres grisâtres
Dont vos tombeaux seront couverts.

ENVOI A M. LE TOURNEUR.

Je fuyais autrefois les tableaux attristants
Qu'étale à nos regards la campagne flétrie.
Tout est changé : ma rêverie
Aujourd'hui les préfère aux tableaux du printemps.
De la forêt en deuil l'aspect mélancolique,
Les vapeurs que décembre épaissit sur les airs,
Ce soleil éclairant d'une lumière oblique
La nudité des champs déserts,
Tout ce qu'a peint le Barde en sa douleur sublime,
Comme à lui m'inspire des vers.
L'enthousiasme qui m'anime

S'éveille plus ardent au milieu des hivers.
Que ne puis-je habiter les monts couverts de neige
Où l'Écosse enferma ses citoyens heureux,
Et contemplant les mers qui baignent la Norwège,
Rêver au bruit des vents sous un ciel ténébreux!
Peut-être l'habitant de ces roches sauvages
Redirait près de moi les hymnes douloureux
Que chantait Ossian sur les mêmes rivages.
Du moins viens me les répéter,
O Le Tourneur! ô toi dont la prose hardie
Du vers audacieux osa presque imiter
L'inimitable mélodie.
Tu découvris plus d'une fois
Des trésors inconnus aux muses de notre âge,
Et quoique, de nos vers méconnaissant les droits,
Tu sembles réprouver leur utile esclavage,
Des poëtes français je te porte l'hommage;
Mais puis-je espérer que ma voix
Leur rende jamais ton suffrage?



DISCOURS

SUR

L'ÉDIT EN FAVEUR DES NON CATHOLIQUES,

Pièce qui a remporté le prix au jugement de l'Académie Française, en 1789[1].

Que chacun dans sa loi cherche en paix la lumière,
Mais la loi de l'État est toujours la première.

VOLTAIRE.

Lorsque du haut du trône une voix paternelle
Console ces Français qu'a proscrits un faux zèle,
Au rang de citoyen leur donne un droit nouveau,
Protége leur hymen, leur tombe, et leur berceau;
Moi, né d'aïeux errants, qui, dans le dernier âge,
Du fanatisme aveugle ont éprouvé la rage,
Puis-je ne pas chanter cet Édit immortel
Qui venge la Raison, sans offenser l'Autel?
Hélas! quand nous vivons sous des lois plus humaines,
Faut-il redire encor les meurtres des Cévennes?

[1] Fontanes, en concourant pour ce prix, n'avait dit son secret à personne : aucun académicien n'était dans sa confidence. Il avait adressé à l'Académie son ouvrage sans nom : on le couronna par acclamation. La Harpe se douta que les vers étaient de lui ; et il lui envoya Mme La Harpe. Elle lui dit l'épigraphe du discours couronné, et Fontanes se reconnut. La Harpe le nomma à l'Académie le jeudi suivant. Dans la séance publique, la lecture du Discours eut grand succès, comme on peut le voir dans Grimm.

Ces prisons, ces bûchers, ces pieux échafauds,
Le Dieu de paix servi par la main des bourreaux,
Le prêtre encourageant le soldat sanguinaire,
Les enfants pour jamais arrachés à leur mère,
Des femmes, des vieillards immolés sans remord,
Et contraints de choisir le mensonge ou la mort;
Enfin l'Édit fatal que dicta l'Ignorance,
Cent mille citoyens rejetés par la France,
Et jusqu'au fond du Nord emportant avec eux,
Des arts nés pour fleurir sur un sol plus heureux?
Leur foule croît sans cesse, et de larmes baignée,
Implore des vengeurs dans l'Europe indignée.
Leurs cris sont entendus : la fortune a changé.
De jours, et de revers, et d'ennuis surchargé,
Louis vaincu, Louis, que le malheur éclaire,
Triste, et privé d'enfants dans sa cour solitaire,
De son front glorieux voit pâlir la splendeur.
Déjà vingt nations qu'offensait sa grandeur,
Des Français exilés soudoyant l'industrie,
Ont conquis les trésors qu'a perdus ma patrie.
Voyez à nos erreurs l'Angleterre applaudir,
Voyez-y le commerce habile à s'agrandir,
Et dès lors s'accroissant de nos pertes fécondes,
Régner avec orgueil sur les mers des deux mondes.

Mais c'est trop retracer ces revers éclatants,
Aux ministres du Ciel reprochés si longtemps.
Sainte Religion, toi qui honore un vrai sage,
Je ne viens point noircir ta vénérable image.
Non, je n'impute point, en de coupables vers,

A la fille d'un Dieu les crimes des Enfers.
Et qui n'a pas béni ta bonté maternelle,
Lorsque tu viens, cherchant la douleur qui t'appelle,
Appliquer à des maux qu'évitaient tous les yeux,
Ce dictame immortel qui fleurit dans les Cieux?
Je respecte l'Autel, en détestant la rage
Du superstitieux qui l'invoque et l'outrage.
Cependant, ô scandale! ils furent célébrés
Ces excès, aujourd'hui par l'Église abhorrés.
Autour de cette tombe où Le Tellier repose,
Que vois-je? Tout est prêt pour son apothéose.
Un orateur paraît; sur son front respecté
De la Religion se peint la majesté.
Des héros dont sa voix enorgueillit la cendre,
Les mânes ranimés se lèvent pour l'entendre;
Il parle : à ses accents l'âme des spectateurs
S'agrandit, et du Ciel habite les hauteurs.
Il a l'œil et les traits des prophètes antiques;
C'est Bossuet, c'est lui qui des vils fanatiques
Encourage, applaudit le zèle criminel;
C'est lui qui, dans la chaire, au nom de l'Éternel,
Ouvre au persécuteur la demeure suprême,
Et place au sein d'un Dieu l'ennemi de Dieu même!
N'accusons pas pourtant ce sublime orateur
De tromper les humains, de mentir à son cœur.
Trop souvent le grand homme, ainsi que le vulgaire,
Porta des préjugés le joug héréditaire.
On le sait trop, hélas! les plus fameux esprits,
Quand la France pleurait ses citoyens proscrits,
Célébraient cet exil, honte de notre histoire,

Et cette grande erreur du Siècle de la gloire.
Quel amour, quels respects doivent suivre le nom
De cet homme de paix, du sage Fénelon,
Qui parut, en ces jours de scandale et de guerre,
L'ange consolateur descendu sur la terre!
Lui seul, en désarmant le soldat inhumain,
Il subjugua les cœurs l'Évangile à la main.
O des mœurs et des arts attendrissant modèle!
Son goût fut aussi pur que son âme était belle.
Son génie et son cœur prouveront à jamais
Le Dieu dont sa vertu retraça tous les traits;
Et dans un seul mortel à la fois on révère
L'exemple des Chrétiens et le rival d'Homère.
On imita trop peu ses préceptes divins.

Aujourd'hui, sur les pas des plus grands écrivains,
S'approche la Raison, qui, chassant l'Ignorance,
D'un meilleur avenir apporte l'espérance.
Ils ne s'abusaient pas, ces sages révérés
Qui disaient: « Le bonheur s'avance par degrés. »
Peut-on de leurs accents méconnaître l'empire?
Eux seuls du fanatisme ont éteint le délire.
De l'humaine raison qui rampait, faible encor,
Combien leur noble audace encouragea l'essor!
Leur voix toute-puissante, en dépit de la haine,
Régit l'Opinion, cette invisible reine,
Plus forte, sans soldats, que le glaive et les lois,
Qui soumet tout enfin, et règne sur les rois.
Ce sublime Voltaire, oracle de la France,
N'a donc point vainement prêché la tolérance!

C'en est fait, il triomphe. Accourez dans ces lieux,
Où nos pères jadis ont aimé vos aïeux,
Disciples de Calvin, familles fugitives
Qu'une loi tyrannique éloigna de nos rives.
Sous la garde des Lois et sous l'ombre des Lis,
Vos filles sans effroi s'uniront à nos fils.
Vous naîtrez citoyens, et vos cendres vengées,
Par le Trône et l'Autel dormiront protégées.
Espérez plus encore : à vos yeux satisfaits,
Le temps, n'en doutez point, promet d'autres bienfaits
On guérit lentement des malheurs trop rapides.

Mais, quand on adoucit les ordres homicides,
Qui de ce grand Louis dépeuplaient les États,
Pardonnez à son ombre, et ne l'outragez pas.
Son Siècle l'a trompé : qu'on le plaigne et l'honore.
Dans ce Palais des Arts où son nom règne encore,
Quelle jalouse main éteindrait aujourd'hui
L'encens toujours nouveau qu'on y brûle pour lui ?
Des Muses, soixante ans, il reçut les caresses,
Et l'éclat de leur gloire a couvert ses faiblesses.
Tout l'excuse en effet : quand ce roi trop flatté
Vit la Mort près de lui guider la Vérité,
Quand il se reprocha les cris de ses victimes,
Des prêtres, condamnant ses remords légitimes,
S'efforçaient d'endurcir, au nom d'un Dieu vengeur,
La tendre humanité qui parlait à son cœur.
Ah ! s'il avait vécu dans des jours de lumière,
S'il pouvait tout à coup, ranimant sa poussière,
De sa présence auguste étonner les humains,

Et revoir ce Versaille embelli par ses mains !
Quel moment ! quel réveil ! Les voilà ces lieux même
Où les Arts, décorant son pompeux diadème,
Habitaient dans sa cour, et fiers de son appui,
Venaient avec honneur s'abaisser devant lui.
Un autre éclat succède à leur gloire passée.
L'auguste Liberté, si longtemps repoussée,
Prudente sans faiblesse, et ferme sans orgueil,
Du palais de nos rois ose franchir le seuil.
Elle élève son front sous les mêmes portiques,
Où Louvois a dicté ses ordres despotiques.
Je vois les courtisans fléchir à son aspect,
Accablés de terreur, et non pas de respect.
Puisse-t-elle, en brisant les fers de l'esclavage,
Donner à ma patrie un bonheur sans orage !
Qu'au lieu d'édits sanglants, elle porte en sa main
Ces paisibles écrits, espoir du genre humain ;
Qu'elle abjure le glaive et garde la balance,
Des peuples et des rois fixe enfin la puissance,
Gouverne sans désordre, et, sage en ses projets,
Affermisse le trône en vengeant les sujets !
Aimons la Liberté : mais soyons dignes d'elle.
Déjà sa main nous rend ce ministre fidèle
Que les complots des cours ont trois fois exilé,
Et que le vœu public a trois fois rappelé.
L'Opinion, bravant une ligue perfide,
Le couvre tout entier de sa puissante égide.
De ces fameux bannis qu'a défendus ma voix,
Son nom, mieux que nos vers, doit protéger les droits.

La haine en ce moment n'ose plus le combattre ;
Et ce nouveau Sully d'un nouvel Henri Quatre,
Subjuguant comme lui ses rivaux abattus,
Né dans le même culte, a les mêmes vertus.



VERS A L'AUTEUR
DES
VOYAGES DU JEUNE ANACHARSIS.

1790.

D'Athène et de Paris la bonne compagnie
A formé dès longtemps votre goût et vos mœurs ;
Toute l'antiquité par vos soins rajeunie
Reparaît à nos yeux sous ses propres couleurs,
Et vous nous rendez son génie.
Au milieu de la Grèce, Anacharsis errant,
Sait plaire à tous les goûts dans ses doctes voyages,
Étonne l'érudit, et charme l'ignorant ;
Aux soupers d'Aspasie, au banquet des Sept Sages,
Vous auriez eu le premier rang.
C'est vous qu'on doit nommer l'abeille de l'Attique,
Vous, dont le style pur, ami de la clarté,
Joignit tous les trésors de la sagesse antique
A la moderne urbanité.
Que de tableaux divers ! dans l'Elide emporté,
A travers la poudre olympique,
Je vole après le char de l'athlète indompté :
Sur la barrière assis, Pindare avec fierté
Entonne l'hymne poétique
Qui donne l'immortalité.

Tous les arts ont fleuri sous ce ciel enchanté :
Le goût à chaque pas y rencontre un modèle,
Sophocle, en ce lieu même, avec solennité,
Se couvrit à cent ans d'une palme nouvelle ;
A sa tribune encor Démosthène m'appelle ;
Phryné sort de la mer, et soudain sa beauté
    Montre Vénus à Praxitèle.
Jupiter m'apparaît ; oui, du Maître des Dieux
L'artiste a reproduit l'auguste caractère ;
    Phidias l'a vu dans Homère,
    Comme il existe dans les Cieux.
Mais des plus beaux des arts que sont les vains prodiges
    Auprès de ceux de la vertu ?
D'Aristide exilé je cherche les vestiges ;
Le plus grand des Thébains ici meurt abattu.
Là, des lois de Lycurgue embrassant la défense,
Vous opposez son peuple à celui de Solon,
Et l'œil observateur, aux grâces de l'enfance,
Croit voir de l'âge mûr succéder la raison.
De Socrate plus loin l'éloquent interprète,
Xénophon, vient m'ouvrir sa modeste retraite :
Écrivain doux et pur, philosophe et soldat,
Il semble à Fénelon réunir Catinat.
Pythagore en secret m'explique son système ;
De Cérès-Éleusis les temples sont ouverts,
La Vérité pour moi s'y montre sans emblème.
    Platon assis aux bords des mers
Dans un style divin m'annonce un Dieu suprême.
Aristote m'invite aux jardins d'Academe.
Des sciences, des arts qui s'y donnent la main,

Toutes les voix se font entendre.
Révélant leurs secrets, le maître d'Alexandre
Devient celui du genre humain.
On dit que ces illustres sages,
Dont vous nous rendez les écrits,
Des sœurs de l'aimable Cypris,
Au seuil de leur école, élevaient les images :
Comme eux vous mariez la science et les ris.
Eh bien ! retracez-moi les danses du Ménale,
Et qu'au fond des bois d'alentour,
La Bacchante bondisse en frappant la cymbale.
A Délos, à Tempé guidez-moi tour à tour !
Des fêtes de l'Hymen montrez-moi le retour !
Et, que parant de fleurs la couche nuptiale,
Les filles de Corinthe, au déclin d'un beau jour,
Chantent ces doux combats, cette lutte inégale
De la pudeur et de l'amour !
Soit que vous rappeliez les jugements coupables,
Où la haine envieuse immola des héros ;
Soit que vous m'attiriez dans ces cercles aimables,
Où les Grecs au bon sens préféraient les bons mots,
Je retrouve Paris, et vos crayons sincères
Dans les Athéniens me peignent les Français ;
Chez nous, les Anitus, comme au temps de nos pères,
Calomnieraient encor avec quelque succès ;
Et la jeune Phryné, chez nos juges austères,
Gagnerait toujours son procès.
Les Grecs nous ont transmis leurs divers caractères ;
Peignez-vous leur audace et leurs grâces légères ?
Je crois lire Hamilton, je crois voir Richelieu.

De leurs savants écrits percez-vous les mystères ?
J'entends Buffon ou Montesquieu.
Tandis que le troupeau des écrivains vulgaires
Se fatigue à chercher des succès éphémères,
Et, dans sa folle ambition,
Prête une oreille avide à tous les vents contraires
De l'inconstante Opinion,
Le grand homme, puisant aux sources étrangères,
Trente ans médite en paix ses travaux solitaires ;
Au pied du monument qu'il fut lent à finir,
Il se repose enfin, sans voir ses adversaires,
Et l'œil fixé sur l'avenir.



L'AIGLE ET LE ROSSIGNOL.

FABLE.

A MON AMI DUCIS.

1790.

L'Aigle un jour s'ennuya dans sa haute demeure,
C'est le destin des rois. Il voulut que sur l'heure
On donnât un concert, qui, par sa nouveauté,
Pût dérider un peu sa triste Majesté.
Là-dessus son Conseil s'assemble.
Le Faucon, son grand écuyer,
Et le Hibou, son chancelier,
Sur le plan du concert délibèrent ensemble.
L'argent manquait : soudain on charge l'Épervier
De courir promptement chez le Vautour avide,
Qui du trésor de l'Aigle est l'honnête fermier;
Trésor vraiment royal, car il est toujours vide.
Le Vautour, savant financier,
Met un nouvel impôt sur la foule indigente
Du peuple ailé des airs, qui gémit de payer
Les plaisirs de la cour, quand la faim le tourmente.
On confie une somme à la Buse pesante,
Qui doit seule aux chanteurs assigner leur emploi;
Car des menus-plaisirs du Roi,
La Buse était surintendante.

Or, devinez les gens que va choisir son goût.
Pour dissiper du Roi les sombres rêveries,
Elle cherche à grands frais, elle achète partout
Des Geais, des Perroquets, des Merles et des Pies.
Tous ces oiseaux sans art, qu'on admit à la cour,
Étaient les protégés du Hibou, du Vautour.
L'Aigle bâilla plus fort à ce concert bizarre;
Il se mit en fureur, car l'ennui rend barbare.
Au Vautour il tordit le cou,
Exila le Faucon, et força le Hibou
De remettre sa place et de fuir dans son trou;
Même dans sa colère il maudit la musique,
Et le chant et les vers, tous les beaux arts enfin;
Puis s'en va, tout mélancolique,
Chasser au fond du bois voisin.
Tout se taisait. Du fond de leur vaste silence
Une voix divine s'élance;
L'Aigle surpris s'arrête, il écoute enchanté,
Cherche les lieux d'où sort un si touchant ramage,
Et voit, dans un nid écarté,
Le plus modeste oiseau caché sous le feuillage :
C'était le Rossignol : il voit l'Aigle et s'enfuit,
(Le génie est un peu sauvage).
L'Aigle aussitôt vole et le suit,
L'approche et lui tient ce langage :
« Pourquoi ne viens-tu pas habiter mon séjour?
« Des soins de la grandeur, toi seul peux me distraire. »
— « Ah! dit le Rossignol, Sire, qu'irai-je y faire?
« Le Hibou me hait trop, et je crains le Vautour. »
— « Je te défendrai bien de leurs serres cruelles,

« Répond l'Aigle aussitôt, je serai ton ami. »
Le Rossignol flatté déjà cède à demi :
Mais un motif l'arrête et modère son zèle :
« Sire, puis-je quitter ma compagne fidèle,
« La forêt, mon premier berceau,
« Où je chante l'amour dans la saison nouvelle,
« Mes petits encor nus, mon nid et mon rameau? »
— « Non, reprit l'oiseau magnanime,
« Ta famille avec toi se rendra dans ma cour ;
« Ton désir est trop légitime ;
« Je sais qu'un Rossignol a besoin de l'amour. »
Il dit, et tout à coup porte sur la montagne
Le chantre et ses petits et sa douce compagne.
Le Rossignol partit, non sans quelque regret,
Et d'un œil attendri voit s'enfuir la forêt ;
Il habite avec l'Aigle, et, caché sous ses ailes,
Brave ses ennemis, les besoins, le malheur,
Et par des chansons immortelles,
Récompense, à son tour, son puissant protecteur.
Il conte à la forêt charmée
La générosité du monarque des airs.
Quand de l'Aigle en fureur la prunelle enflammée
Menace sa cour alarmée,
Le charme des plus doux concerts
Retient sa serre désarmée,
Et de son œil terrible adoucit les éclairs.
L'Aigle enfin, grâce à Philomèle,
Toujours content de lui, ne s'ennuya jamais,
Obtint une gloire immortelle,
Et fut béni de ses sujets.

Rois, cherchez le talent qui fuit la tyrannie
Dans le sein de l'obscurité :
Il n'est rien de plus grand que la société
De la puissance et du génie.



ÉPITRE A BOISJOLIN

SUR L'EMPLOI DU TEMPS.

1792.

Sur les bords de la Saône, heureux dans ma retraite,
Possédant plus de biens qu'il n'en faut au poëte,
Ma volage pensée, au milieu de Paris
Court retrouver encor tous ceux que j'ai chéris,
Ces premiers compagnons des goûts de ma jeunesse,
Qui préféraient aux rangs, aux dons de la richesse,
Les rêves de la gloire, à cet âge si chers,
Une heureuse indigence et l'amour et les vers.

Boisjolin, c'est à toi qu'aujourd'hui je m'adresse;
Nous aimons tous les deux les arts et la paresse;
Peut-on nous en blâmer ? Sans nous assez d'auteurs
De leur fécondité fatiguent les lecteurs !
Il est doux de rêver; il l'est si peu d'écrire !
Plus d'un Linière encore appelle la satire.
Mais tout a son excès : n'attendons pas trop tard;
On railla justement le sommeil de Conrart.
Exerçons la pensée : elle croît par l'usage.
Les vers, comme l'amour, vont si bien au jeune âge !

Mets-le à profit, crois-moi; tout fuit, cher Boisjolin,
Et trop tôt le talent a ses jours de déclin.

Quand il naît, tout l'accueille ; on aime son aurore.
Rappelle-toi ces jours où, commençant d'éclore,
Ta muse, qui brillait des plus fraîches couleurs,
Orna d'attraits nouveaux la Déesse des fleurs,
Alors que ton crayon, pur et brillant comme elles,
Accroissait du printemps les grâces immortelles[1].
O jours d'enchantements ! L'Espérance, à tes yeux,
Ouvrait dans un ciel pur ces lointains radieux,
D'où la Gloire, au travers de cent miroirs magiques,
De son temple élevé fait briller les portiques.
La course était immense et ne t'effrayait pas.
Quelle langueur oisive a suspendu tes pas ?
Tu m'as trop imité : les plaisirs, la mollesse,
Dans un piége enchanteur ont surpris ta faiblesse.
La gloire en vain promet des honneurs éclatants ;
Un souris de l'amour est plus doux à vingt ans ;
Mais à trente ans la gloire est plus douce peut-être.

Je l'éprouve aujourd'hui ; j'ai trop vu disparaître
Dans quelques vains plaisirs, aussitôt échappés,
Des jours que le travail aurait mieux occupés.
Oh ! dans ces courts moments consacrés à l'étude,
Combien je chérissais ma docte solitude !
J'y bornais tous mes vœux, et, charmant mon loisir,
Chaque heure fugitive y laissait un plaisir.
Là, d'un air recueilli, mais sans être farouche,
Le Silence pensif, et le doigt sur la bouche,

[1] Fragments d'un poëme sur les paysages au printemps, que M. de Boisjolin avait publiés dans les recueils poétiques d'alors.

Écartait loin de moi les vices, le malheur,
Les dégoûts, et l'ennui, pire que la douleur.
Alors indépendante, et même un peu sauvage,
Ma muse ne cherchait qu'un solitaire ombrage,
Ou venait, quand Vesper a noirci le coteau,
S'asseoir sur les débris des tours d'un vieux château,
Ou rêvait au milieu de ces tombes champêtres,
Qui du hameau voisin renferment les ancêtres.
Quelquefois, plus riante, elle ornait un verger.
Un jour, dans les Cieux même elle osa voyager.
Les Alpes, le Jura, l'appelaient sur leurs cimes;
Elle aimait à descendre au fond de leurs abîmes,
Dans ces antres sacrés d'où sort la voix des Dieux,
D'où montaient jusqu'à moi ces sons mystérieux,
Ces accents inspirés, que, dans un saint délire,
L'enthousiasme seul peut entendre et redire.
Tels étaient mes plaisirs : tels ont été les tiens,
Et nos illusions nous donnaient tous les biens.
Malheur au vil mortel, malheur à l'amant même
Qui méconnaît des vers la puissance suprême!
Ce grand art, dont l'éclat souvent m'enorgueillit,
M'embellissait l'amour par qui tout s'embellit.

Que n'es-tu près de moi? De si fraîches retraites,
Aussi bien qu'aux amants, conviennent aux poëtes,
Et l'ombre, protégeant les lieux d'où je t'écris,
Comme pour t'inviter, t'offre tous ses abris.
Tu chantas le printemps : ses beautés m'environnent.
Du front de cent coteaux que les vignes couronnent,
Mon regard, abaissé sur d'immenses moissons,

Voit des Alpes au loin resplendir les glaçons.
Deux fleuves, en fuyant, dans leurs eaux réfléchissent
Une antique Cité que les arts enrichissent.
Quel contraste ! en ces champs peuplés d'heureux troupeaux,
Des cruels Triumvirs ont flotté les drapeaux [1].
Là, fut placé leur camp ; là, des vierges modestes
D'un palais des Césars foulent en paix les restes.
Ces débris sont leur temple, et leurs pieuses mains
Cultivent quelques fleurs sur des tombeaux romains.
De Jupiter couché sur son aigle brisée,
La Croix fit taire ici la foudre méprisée,
Mais tout change ; et, du haut de cette auguste tour,
La Croix qui la soumit va tomber à son tour [2].
Ici, plus d'une fois, rêva l'auteur d'Émile,
Et cet antre écarté fut, dit-on, son asile.
Ami de la nature, il aimait ces beaux lieux.
Qui peindra ces tableaux qu'ont admirés ses yeux ?
Pour Delille ou Vernet qu'ils seraient favorables !
Jadis la Poésie, au siècle heureux des fables,
Eût dit qu'en ces vallons, dans le mois des amours,
Les Nymphes, à dessein reprenant leurs atours,
De la Saône à mes pieds par le Rhône entraînée,
Viennent orner le lit, et fêter l'hymenée.

Viens aussi, ce sujet est digne de tes chants.
Ta voix qu'instruisit Pope en tes plus jeunes ans,

[1] Il parle des anciens triumvirs ; on était à la veille des nouveaux.

[2] Il s'agit d'un couvent de la Visitation qu'on allait démolir.

Des bosquets de Windsor ressuscita la gloire[1].
Jeune, tu vis les champs embellis par la Loire;
Mais ceux où je t'invite ont encor plus d'appas.
Comme on voit, quand l'hiver a chassé les frimas,
Revoler sur les fleurs l'abeille ranimée,
Qui, six mois dans sa ruche a langui renfermée,
Ainsi revole aux champs, Muse, fille du ciel!
De poétiques fleurs compose un nouveau miel;
Laisse les vils frelons, qui te livrent la guerre,
A la hâte et sans art pétrir un miel vulgaire;
Pour toi, saisis l'instant, marque d'un œil jaloux
Le terrain qui produit les parfums les plus doux;
Reposant jusqu'au soir sur la tige choisie,
Exprime avec lenteur une douce ambroisie,
Épure-la sans cesse, et forme pour les cieux
Ce breuvage immortel attendu par les Dieux.

[1] Traduction en vers de *la Forêt de Windsor*.

FIN DES POÉSIES DIVERSES.

VARIANTES.

VARIANTES.

On sera sobre de variantes, bien que l'état des manuscrits de M. de Fontanes permît de les multiplier: mais lui-même, s'il avait publié l'édition définitive de ses œuvres, aurait choisi entre les manières diverses d'expression qu'il ne notait au bas de chaque pièce que pour s'en souvenir au moment du choix. Les pièces publiées dans les *Almanachs des Muses* diffèrent, la plupart, de celles qu'on a réimprimées ici d'après les versions corrigées de l'auteur. En noter scrupuleusement les variantes serait un soin aussi fastidieux que puéril. M. de Fontanes a voulu faire oublier les premières versions en les retouchant. On n'indiquera donc que quelques points.

La Forêt de Navarre (page 1 de ce volume) commençait dans sa première forme par ces deux vers:

Forêt qui, sur les bords de l'Iton et de l'Eure,
Élèves fièrement ta vieille chevelure.

Il fallait, comme on voit, de la complaisance de prononciation pour obtenir la rime; mais Voltaire, au chant huitième de *la Henriade*, avait dit en parlant de la même forêt sur les mêmes rimes:

Sur les bords de l'Iton et les rives de l'Eure,
Est un champ fortuné, l'amour de la nature.

On a cité dans la notice sur M. de Fontanes d'autres vers d'une coupe assez hardie et que l'auteur a modifiés dans sa *Forêt* revue.

La Chartreuse de Paris (page 26), telle qu'on la publie d'après *le Génie du Christianisme*, ne ressemble presque plus à la première *Chartreuse*, donnée par l'*Almanach des Muses* de 1783, et il convient tout à fait d'oublier celle-ci. Mais en 1817, songeant à une édition de ses œuvres, l'auteur retoucha encore cette *Chartreuse* devenue si parfaite. La version de 1817 commence ainsi.

Sur les Alpes, jadis, en d'arides déserts,
Conduit par sept flambeaux qu'il crut voir dans les airs,
Bruno, voulant à Dieu se donner sans partage,
Construisit de ses mains un célèbre ermitage;
Et l'air d'un siècle impur n'atteignit point ces lieux
Où la Religion se cachait près des Cieux.
La sombre Pénitence, assise entre ces roches,
Redouble en vain l'effroi qui défend leurs approches;
Le zèle brave tout, et ces âpres sommets
Où la voix des mortels ne s'entendit jamais,
Ont des chants de Sion répété l'harmonie.
Bientôt, en s'étendant, la sainte colonie
Fertilise les monts, les landes, les forêts,
Couvre d'épis nombreux la fange des marais,
Vient aux mœurs des cités opposer son exemple,
Et jusques dans Paris Bruno même eut un temple.
Là, comme en un désert ses disciples cachés
Renferment tous leurs vœux sur le Ciel attachés.
Les murs d'un vaste enclos dominent leur demeure;
Le silence à l'entour fait sa garde à toute heure,
En écarte la foule, et loin de tous les yeux
Semble inviter les pas du rêveur studieux.
On y trouve la paix, du loisir, du mystère:
Tout m'appelle aujourd'hui vers ce lieu solitaire,
Où venait Catinat méditer quelquefois,
Heureux de fuir la cour et d'oublier les rois.

Les différences dans le corps même de la pièce sont trop légères pour que nous les notions. Vers la fin (page 33), après ces vers :

J'ose parler d'amour, et je marche entouré
Des leçons du tombeau, des menaces suprêmes !

le poète, dans sa version, selon nous moins heureuse, continue ainsi :

Quoi ! lorsqu'un Dieu vengeur m'entoure d'anathèmes,
Les vaines passions, les molles voluptés
Jusqu'au pied du Carmel errent à mes côtés !
Malheureux ! de ses fers le monde encor m'enchaîne :
Telle, on vit d'Augustin flotter l'âme incertaine,
Quand les aimables voix du plaisir et des sens
De sa vertu nouvelle étouffaient les accents.
Je n'ai point sa vertu, je sens trop sa faiblesse.

Puis il reprend et achève comme à la page 33 :

Toutefois, quand le temps, qui détrompe sans cesse, etc.

La Maison rustique, si heureusement développée, ne nous laisserait à glaner dans l'ancien *Verger* que trois ou quatre vers par-ci par-là. On se contentera de reproduire la préface et les notes qui se rattachent à une polémique assez piquante et très engagée à cette date de 1788.

AVANT-PROPOS DU VERGER.

Un poëte célèbre a daigné embellir les nouvelles théories sur la formation des jardins qu'on veut substituer à celles du siècle de Louis XIV.

Mais, en traçant des parcs pour la richesse, il a semblé oublier la retraite de l'heureuse médiocrité. La partie utile des jardins, celle qui appartient à tous les habitants des campagnes, a été surtout négligée. Cependant il faut, dans le poëme didactique, s'attacher aux principes invariables et universels de l'art dont on traite, et non pas aux exceptions. Cet art doit intéresser, s'il est possible, une classe nombreuse; et quand il n'est destiné qu'à satisfaire les fantaisies dispendieuses de quelques riches propriétaires, il est à craindre que l'intérêt ne se refroidisse pour le fond du sujet, quoique l'admiration se soutienne pour les détails dont il est orné.

Virgile, dont on atteste en vain l'exemple, que voulait-il faire en effet? Après avoir peint les utiles travaux de l'agriculture, il eût décrit rapidement ceux du jardinage, qui en sont une dépendance. Comment ornait-il son enclos champêtre? avec des plantes potagères, des fleurs, une ruche, des arbres fruitiers et des eaux. Ce jardin, le fondement de tous les autres, est assez simple pour que chacun y puisse prétendre sans trop d'ambition; c'est celui du pauvre; et les objets qu'il renferme doivent se trouver même chez le riche, avant des rochers, des ruines et des temples. Je n'ai pas sans doute rempli le plan de Virgile, mais j'ai cherché à le suivre; au lieu des parcs de Wathely et de Le Nôtre, j'ai voulu tracer simplement

Le jardin du berger, du poëte et du sage.

Ces observations ne tendent point à diminuer l'admiration qu'on doit au grand et rare talent de M. l'abbé Delille. Le défaut principal est bien couvert par la foule de beautés poétiques qu'il a semées dans son ouvrage: les vers français n'ont jamais eu plus d'éclat, plus d'harmonie, et de variété dans le rhythme. En un mot, puisque le style fait le poëte, M. l'abbé Delille l'est au plus haut degré.

Ce sujet-ci ne pouvait admettre ni les brillantes peintures, ni les riches digressions du poëme des Jardins; il fallait prendre un ton

modéré, comme les mœurs et la fortune de ceux pour qui j'écrivais.

En parlant de l'ordre et de la symétrie qui semblent nécessaires à l'art des jardins comme à tous les autres, l'auteur s'est trouvé conduit, presque sans le vouloir, à juger le système moderne qui s'élève contre la régularité par une fausse et vaine imitation de la nature. Il a montré son peu de goût pour les parcs anglais, avec d'autant plus de liberté, que ceux qu'il a vus en Angleterre même lui ont peut-être donné le droit d'avoir un avis sur cette matière.

Au reste, quelque parti qu'on prenne entre les parcs anglais et les parcs français, *entre Kent* et *Le Nôtre*, le verger subsistera toujours : c'est le jardin nécessaire, utile et vraiment agréable, quoiqu'il soit le plus commun. On a fort bien observé, dans un ouvrage plein d'imagination et de charme, que les plus douces jouissances sont toujours celles que la nature a mises à la portée de tous les hommes [1].

Il n'était pas nécessaire, pour décrire le verger, d'étudier tous ces traités nombreux sur la composition des paysages publiés depuis vingt

[1] Les physiciens peuvent s'élever tant qu'il leur plaira contre les opinions de l'ouvrage qu'on désigne ici, *les Études de la Nature*; mais les peintres, les poëtes, tous les amis de la nature doivent le chérir. Il contient même une foule d'observations de détail incontestables. Quel homme a répandu sur la botanique plus d'intérêt et de vues nouvelles? Et que de tableaux charmants rendraient ce livre précieux, même quand toute la partie systématique serait fausse! Qu'on lise surtout dans le troisième volume le morceau d'Ariane abandonnée; comme les anciens en eussent admiré la profonde mélancolie, les grâces touchantes et les heureuses allusions! Les idées métaphysiques de Platon n'existent plus : il est resté grand par son éloquence. Des observateurs fameux ne cessent de nous répéter que l'*Histoire naturelle* est pleine d'erreurs : mais la majesté du style la fera toujours survivre. On a dit ailleurs (Discours préliminaire de la traduction de l'*Essai sur l'Homme*) que l'éclat des lettres et des arts était plus brillant et plus durable que celui des sciences. Celles-ci changent de système à chaque instant; et les premiers, en parlant au cœur humain, gardent un empire indestructible et universel. C'est pour cette raison que *les Études de la Nature* seront mises par la postérité au nombre des monuments qui honorent ce siècle. M. Bernardin de Saint-Pierre est souvent un digne héritier de Fénelon et de Jean-Jacques, qu'il semble avoir choisis pour modèles.

ans : il ne fallait que jeter les yeux sur un terrain cultivé par quelque pâtre un peu intelligent. J'ai cependant lu *Chambers*, *Whathely*, *M. Morel* et plusieurs autres ; j'ai même eu la patience de finir trois volumes in-4° d'un Allemand, professeur des beaux-arts, nommé *Hirschfeld*. Il ne fait que répéter longuement ceux qui l'ont précédé. On verra les principales raisons qui engagent à rejeter les méthodes de ces différents auteurs, dans une note sur *Ermenonville*, à la suite de ce poëme.

Ce qui paraît le plus remarquable dans *M. Hirschfeld*, c'est ce qu'il dit du sol de la France : il prétend que ce beau royaume est presque dépourvu de sites intéressants, et que rien n'est plus triste que le coup d'œil de nos campagnes. Ainsi un voyageur anglais, *M. Smolett*, n'a trouvé aucun édifice, aucune ville, aucune femme supportables dans notre patrie. En faveur de *M. Hirschfeld*, il était nécessaire d'insister sur le grand nombre de riches perspectives qu'offrent nos provinces, et même les environs de Paris. Elles valent bien, je crois, les paysages de la Norwège et du Groënland, pour lesquels *M. Hirschfeld* montre une prédilection toute particulière. Au reste, si l'on veut connaître le bon goût de ce professeur des beaux-arts, on peut consulter son article sur le verger : il conseille, pour l'animer et l'embellir, d'y transporter un étang bourbeux habité par des grenouilles. Leur cri mélodieux lui paraît très favorable aux *Rêveries extatiques* dont il parle souvent, ainsi que ses compatriotes, dans leurs descriptions choisies de la nature. Remarquons que *M. Hirschfeld* a d'ailleurs été fort loué dans nos journaux, comme *M. Lessing*, autre Allemand, qui trouve Corneille sans génie, et Sémiramis et Mahomet des ouvrages ridicules.

Parmi toutes les causes qui diminuent la considération nationale, il faut compter peut-être la légèreté inconséquente avec laquelle nous accueillons toutes les bizarreries de nos voisins. Jadis ils adoptaient nos théâtres, nos jardins, nos modes, et jusqu'à nos ridicules même ; aujourd'hui nous secondons de toutes nos forces cette espèce de sou-

lèvement général contre notre influence passée, soulèvement qu'il est aisé d'apercevoir avec des yeux attentifs d'un bout de l'Europe à l'autre. Tous les jours des Français admirent les essais informes des théâtres étrangers, quand nous possédons des chefs-d'œuvre en ce genre. On met des romanciers anglais à côté d'Homère et de Racine, comme si un roman, quelque bon qu'il fût, pouvait entrer en parallèle avec des ouvrages qui supposent la réunion de tous les talents. C'est du milieu de Paris que se répand la renommée des écrivains étrangers qui nous disent le plus d'injures, et qui affaiblissent pour un temps la gloire des lettres françaises. Cette gloire a couvert plus d'une fois nos désastres politiques, comme l'a fort bien observé Jean-Jacques dans ses *Confessions*. Pourquoi donc ne pas défendre cet avantage qu'on cherche à nous disputer de toutes parts? Observons en passant que ces essaims d'auteurs allemands, qui ont trouvé plus facile de se jeter sur les pas de Shakespeare, que d'atteindre lentement la perfection de Racine et de Voltaire, n'ont presque point de réputation chez les Anglais, dont ils se sont faits les copistes et les admirateurs. Il est certain, qu'à l'exception de quelques idylles de M. Gessner, et peut-être des passions du jeune Werther, le reste des ouvrages de la Germanie n'a que rarement passé la Manche: *la Mort d'Abel* même, le plus bel ouvrage allemand, n'est point assez estimée en Angleterre.

Ces réflexions pourraient en amener beaucoup d'autres, trop longues et trop sérieuses pour les placer à la tête de quelques vers aussi peu importants. L'auteur sera trop content, si on y trouve de la simplicité champêtre et l'amour de la nature.

(Fin de l'avant-propos.)

—Nous donnerons encore, comme intéressante, une note du *Verger*, qui se rapportait à ces deux vers :

Déjà du goût anglais les nombreux partisans
M'opposent les beautés du simple Ermenonville.

« Avant d'exposer, disait M. de Fontanes, les défauts qu'on croit apercevoir dans le parc d'Ermenonville, il faut placer quelques réflexions préliminaires, qui motiveront les critiques : elles seront peut-être un peu longues. Mais, en réfutant des sophismes entassés dans vingt volumes, il n'a pas été possible d'être plus court.

« Tous les livres modernes sur les jardins affectent un assez grand mépris pour ceux du siècle dernier. Il semble que, dans l'époque la plus mémorable de la monarchie, personne en France ne connut ni n'aima la nature. C'est pourtant le siècle du Poussin, de Racine, de Fénelon et de La Fontaine. Quelle est la raison de ce mépris ? c'est qu'on soumettait les jardins à des plans réguliers. Mais la régularité n'est-elle pas nécessaire à toutes les créations des arts ? Sans doute ceux qu'on réfute, par une suite de leurs principes, renverseront bientôt notre théâtre, pour y substituer celui de Shakespeare. Ce jour-là même est prédit et attendu. Malgré l'estime qu'inspirent la personne et plusieurs ouvrages de l'écrivain qui désire le plus cette révolution, disons hautement qu'il serait bien funeste pour nous de soumettre nos mœurs et nos goûts à ceux d'un peuple rival. Nous n'avons que trop suivi déjà cette dangereuse et ridicule manie, dont l'influence s'étend de jour en jour sur les objets les plus essentiels. Revenons vite à des discussions sur les arts ; le reste y semblerait trop étranger, quoique tout se tienne plus qu'on ne croit dans les gouvernements.

« On nous dit qu'il faut imiter le désordre varié de la nature, et rassembler dans un jardin les tableaux dispersés dans une vaste campagne. Cela serait vrai peut-être si vous pouviez égaler la nature elle-même. Mais ne voyez-vous pas que vos parcs, dans le genre irrégulier, seront toujours inférieurs aux paysages rustiques qui existent de tous côtés sans vos savantes théories ? A quoi bon m'offrez-

vous dans un espace borné des effets confus et disproportionnés avec leur cadre, quand je peux les admirer dans toute leur grandeur naturelle, en me promenant au hasard, et en regardant autour de moi? Les exemples sont près de nous. Qu'un homme, vraiment ami de la campagne, aille se placer, dans un beau jour, sur les hauteurs du mont Valérien, ou, qu'abandonnant les routes publiques, il traverse le chemin pittoresque et sauvage qui sépare Rueil et Marly; qu'il s'élève ensuite sur la belle terrasse de Saint-Germain; et que plus près encore, il se promène au milieu de l'été dans cet agréable pré Saint-Gervais; n'aura-t-il pas une variété de scènes et de perspectives que ne peuvent jamais offrir tous ces colifichets bizarres qu'on multiplie autour de Paris en honneur du bon goût et de la simplicité? Et que serait-ce, si on pouvait transporter l'observateur au fond des provinces, où les beautés champêtres ont été moins dégradées, et choisir à son gré de belles ou de riantes situations? Était-il besoin de tous vos efforts pour entasser mesquinement ce qui est prodigué partout à si peu de frais et avec tant de magnificence? Mais, direz-vous, l'effort se fait bien plus sentir dans les compositions de Le Nôtre. J'en conviendrai peut-être, et je ne lui ferai point le même reproche qu'à vous. Le Nôtre n'a point prétendu faire les jardins de la nature; il a voulu rassembler toutes les merveilles des arts dans les habitations des génies et des fées. La nature vaut mieux sans doute, mais la nature telle qu'elle est dans toutes ses proportions. Après elle, les retraites d'Armide et d'Alcine ont leur enchantement et leur séduction, et sont bien préférables aux imitations grossières du grand modèle que vous défigurez.

« On insiste : on prétend que les jardins réguliers ne peuvent donner de longs plaisirs, parce que leur ordonnance en fait embrasser toutes les parties à la fois; et que par conséquent ils lassent bientôt par leur monotonie.

« Ne peut-on pas en dire autant d'un tableau, d'un monument d'architecture, d'un poëme, d'une tragédie? Plus ces ouvrages se-

rent beaux dans leur genre, et plus on doit en saisir le plan avec facilité. En un mot, il n'est rien de vraiment admirable dans les ouvrages de l'homme sans proportion dans l'ensemble et les détails. D'ailleurs est-il bien vrai que des jardins comme ceux des Tuileries, de Marly, etc., ne donnent que de l'étonnement, et produisent l'ennui quand on les a parcourus une fois? Je suis persuadé du contraire par ma propre expérience, et par celle de beaucoup d'autres, qui sont exempts de préjugé.

« On accuse, avec la même injustice, les parcs du siècle passé, de montrer leurs bornes trop facilement, et d'être séparés du reste de la campagne. Je prendrai pour exemple celui de Sceaux, parce qu'il n'est pas, à beaucoup près, le plus fameux. Dès l'entrée, l'œil embrasse un paysage immense, qui semble appartenir au parc lui-même, et toutes les limites sont déguisées. Le Nôtre et ses imitateurs ont très bien su diriger la vue vers les aspects environnants les plus agréables : ils ont même ménagé dans leur dessin général des parties assez agrestes, assez solitaires, pour qu'on perde de temps en temps, si l'on veut, les traces de la main de l'homme. Remarquons aussi en leur faveur, qu'ils ont souvent travaillé sur un sol rebelle, et qu'ils étaient obligés à chaque instant de créer leurs tableaux. Mais ils n'ont point détruit ceux de la nature quand ils les ont trouvés. De quoi s'applaudissent donc les artistes modernes? Ils suivent, disent-ils, le modèle que leur a laissé Milton, dans sa fameuse description d'Éden. Certes, quand ils pourront disposer de quatre fleuves, de hautes montagnes, des fruits et des animaux de tous les climats, ils auront droit de créer comme le poëte anglais. Ne voient-ils pas que c'est moins un jardin qu'il a voulu peindre, que la nature toute entière dans sa beauté naissante, et rassemblée sous les yeux de son Souverain? Si je voulais retrouver l'Éden, je n'irais sûrement chercher ni Blenheim ni Kew, ni toutes ces prétendues merveilles chinoises qui ont précédé celles de l'Angleterre ; je me transporterais dans les belles régions de l'Asie, dans quelque solitude de cette terre féconde, que

le temps n'a point encore usée sous les révolutions de la nature et sous celles des empires. Je pourrais même trouver, plus près de nous, au milieu de la Suisse, quelque image de cet heureux séjour habité par l'innocence. Mais fera-t-on jamais croire à un homme sensé que le peuple qui, de l'aveu des voyageurs, a toujours eu le moins de goût et d'imagination, que les Chinois, qui donnent de si odieuses formes à leurs figures, ont seuls connu les véritables décorations champêtres, quand on suppose, d'un autre côté, que le génie du peintre, celui du poëte et du philosophe suffisent à peine pour former un jardin? Quelle inconséquence! N'est-il pas plus vraisemblable que les Chinois n'ont fait que d'informes caricatures dans ce genre comme dans tous les autres? Les bonnes qualités même qu'on leur accorde ne sont point celles qui secondent les progrès des arts. C'est pourtant leur exemple que nous citent sans cesse les Anglais. Plusieurs avouent même qu'ils sont loin du peuple original. On en a trop dit pour ceux qui savent réfléchir : il est temps de venir à Ermenonville.

« Ce parc fameux a d'abord un caractère triste et rembruni qui tient peut-être au sol, mais qui n'en est pas moins un défaut essentiel. C'est aussi là celui des parcs d'Angleterre. On peut sans doute, dans un paysage orné, ménager des retraites pour la mélancolie : mais il doit attirer par un aspect aimable dans son ensemble. Il faut plaire avant de chercher même le grand et le sublime. Ce qu'on appelle les fabriques des jardins est exécuté avec peu de goût et de soin dans les jardins d'Ermenonville. Y a-t-il rien de plus médiocrement composé que ce temple de la Philosophie, qu'on trouve non loin de l'île des Peupliers? De plus, ne peut-on pas demander pourquoi vous placez le temple de la Philosophie dans un lieu où vous ne voulez être que le copiste de la nature? Et que ne dirait-on pas de cette tour de Gabrielle? Que l'effet en est incohérent avec le reste! Qu'il est faible, et qu'il rappelle peu surtout les idées riantes attachées au souvenir de la maîtresse de Henri IV! Dans le bocage où l'on a élevé une assez triste retraite au Repos et aux Muses, une eau trop souvent bourbeuse détruit le

charme qu'on attendait. La partie qui doit réunir le plus de suffrages est le désert. Il est bien étrange pourtant qu'on ait placé à l'entrée la hutte d'un charbonnier, avec cette inscription : *Le charbonnier est maître chez lui*. Quoique ces mots puissent faire allusion à des anecdotes inutiles à notre sujet, il est certain qu'ils ne devaient pas être gravés devant l'asile du recueillement et de la méditation. Par quelle raison encore a-t-on placé une vigne dans un autre endroit? Assurément elle ne réussira jamais dans le terrain humide et marécageux d'Ermenonville. Ne doit-on pas avant tout approprier les cultures aux différences du sol, et surtout quand on s'applaudit de ne rien forcer? Il y aurait bien d'autres observations à faire : mais il est temps de finir ces critiques, qu'il sera plus aisé de blâmer que de réfuter.

Au moment où l'on termine cette note, on apprend que le débordement des eaux vient de produire des dégâts considérables dans Ermenonville. La plus grande partie des canaux qui communiquent à ce bel étang du désert, est, dit-on, fort endommagée. Les réparations exigent des frais considérables. On voit par là qu'il ne faut pas moins d'efforts et de moyens pour chercher la simplicité dans les jardins modernes, que pour montrer l'art dans ceux qui environnaient les anciens châteaux. Enfin, comme on l'a dit en commençant,

Cette simplicité n'est qu'un luxe de plus.

Au reste, l'opinion que j'ai osé énoncer sur Ermenonville est très indépendante du respect que mérite le propriétaire. C'est le genre et non pas son goût qu'il faut accuser. Le mérite personnel de M. de Girardin[1], et l'hospitalité qu'il a donnée si noblement à un grand homme pendant sa vie et après sa mort, doivent le rendre cher à tous

[1] Fontanes écrivait *Gérardin*, et le nom sous cette forme se trouve au chant troisième de *la Maison rustique*, page 254.

les amis des arts. Son nom sera toujours réuni à celui de Rousseau dans la postérité.

Que conclure de tout ce qui a été dit plus haut ? Les partisans de l'ancien genre accorderont sans peine qu'il s'y est quelquefois mêlé du mauvais goût. Mais ce n'est pas Le Nôtre qui en est coupable. On condamne avec Whately et M. Morel les formes contraintes et bizarres qu'on a voulu trop souvent donner aux arbres, et les salons de verdure trop multipliés, et les petits jets d'eau, etc., etc. Que les défenseurs des parcs anglais cèdent à leur tour leurs rochers, leurs ruines, etc., etc. ; qu'on les conserve, si on les trouve : à la bonne heure ! mais assurément il est ridicule de les créer, quelque fidélité qu'on apporte dans leur imitation. Ne désapprouvons pas avec M. Morel les labyrinthes : l'Arioste et le Tasse les aimaient. Le Méandre était un fleuve enchanté. Les labyrinthes ont je ne sais quoi d'indéfini et de mystérieux qui plaît à l'imagination. Avouons ensuite que M. Morel est celui de tous qui écrit avec le plus de choix, de goût et de clarté. Il y a des morceaux recommandables dans Wathely, comme la description de l'abbaye de Tintern. On regrette qu'il ait si mal à propos prodigué tant de métaphysique. Toutes ces distinctions du caractère emblématique, imitatif, original, sont aussi ennuyeuses qu'inutiles à son sujet : il expose les principes d'un art fait pour le délassement et le repos, comme les corollaires d'une science abstraite. Finissons par répéter ce qu'on sait dàjà : Dufresni avait précédé tous les auteurs de la nouvelle méthode ; il voulut porter dans les jardins l'originalité de son esprit et de sa conduite ; mais ces jeux d'une imagination déréglée ne purent s'accorder avec le caractère simple et majestueux que Louis XIV imprimait à tous les monuments de son règne. »

FIN DU TOME PREMIER.

Errata. Page 383 à l'avant-dernière ligne : à la fin de 1786, *lisez* : à la fin de 1785.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

—

FIN.

